LA BOHÊME.

Boudon, imprimeur, rue Montmartre, 131.

LA BOHÊME.

ROMAN HISTORIQUE.

PAR

A.-C. THIBAUDEAU.

TOME SECOND.

Paris,

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DE LA BOURSE.

—

1834.

LA BOHÊME.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.



Le temps avait muri les projets de vengeance de Rodolphe contre son frère Mathias, pour lui enlever la succession de la couronne de Bohême. Il attendait impatiemment l'agent qu'il avait envoyé à l'évêque de Passau. A l'approche du dénouement de cette intrigue, sentant qu'il jouait gros jeu, il était tenté de reculer. Mais il ne le pouvait plus: les choses étaient trop avancées. L'archiduc Léopold avait son armée toute prête, et n'aurait pas consenti à en être pour ses frais. Tout concourait à tourmenter le pauvre roi. Il croyait Thurn et Budowa vendus à Mathias. Les Schlick faisaient des armemens dans leurs terres. Le nom du général

Rome, à la tête de l'armée d'un évêque, lui paraissait malheureux. Il était bâtard du pape qui, n'osant pas l'appeler par son nom, lui avait donné celui de son patrimoine. C'était un vaillant capitaine, ardent catholique, par dessus tout brutal et pillard.

Rodolphe, venant de faire sa tournée dans les écuries, rencontra Hanusch qui avait un air piteux et lamentable.

« Qu'as-tu? lui demanda le roi. Ta figure de kolatsch me fait peur. Je ne t'ai jamais vu aussi triste.

— On le serait à moins.

— As-tu perdu ta femme, un enfant?

— Si ce n'était que cela. Un enfant! Dieu merci, je n'en manque pas. Ma femme! la pauvre malheureuse! Plut à Dieu qu'ils fussent tous morts avant le malheur qui les menace!

— Explique-toi! quel est ce malheur?

— Un rêve.....

— Insolent! me prends-tu pour ton jouet? Une autre fois ne t'avise pas de me faire de ces sottes plaisanteries.

— Je ne plaisante point. Un rêve affreux, épouvantable. Voulez-vous l'entendre?

— Parle!

— Cette nuit nous étions à l'observatoire.....

— Moi, oui; mais tu n'y étais pas.

— Qu'importe? je rêvais. N'est-ce pas tout com-

me? Vous observiez avec une lunette vers le midi. Vous m'avez appelé. — Hanusch, m'avez-vous dit, approche, regarde.—J'ai mis un œil contre le verre. — Que vois-tu? — Je vois, vous ai-je répondu, deux étoiles, l'une à gauche, l'autre à droite. Elles ont, derrière elles, une longue trainée de sang. La première s'avance à grands pas, la seconde marche plus lentement. Les voilà! elles sont bientôt sur nos têtes. Vite sauvons-nous! J'ai quitté la lunette pour m'enfuir. En me retournant pour gagner la porte, je me suis heurté contre vous, j'ai entendu un fracas terrible, et je me sentais mourir quand je me suis éveillé, tremblant et rempli d'épouvante.

Rodolphe resta quelques instans interdit. « Tu ne ments pas, dit-il, tu as fait ce rêve..... comme tu viens de le raconter?

— Foi d'Hanusch.

— Et tu en conclus?

— Vous-même, qu'en pensez-vous?

— Je ne sais. Ce n'est probablement que le jeu d'un cerveau malade.

— Vous, qui avez si grande foi aux signes célestes, vous prenez bien facilement votre parti sur ces étoiles.

—Il en serait peut-être autrement si tu les avais vues éveillé. Mais en rêve, c'est comme si tu n'avais rien vu.

— Au contraire, en veillant je ne les aurais pas

vu marcher. Ces apparitions extraordinaires ne nous viennent que pendant le sommeil. Je ne suis pas trop crédule; mais je connais bien des personnes qui les regardent comme des avertissemens.... Vous-même, vous voulez en vain faire l'esprit fort. A votre air, je vois que vous n'êtes pas trop rassuré.

— Ces visions sans importance, aux yeux de la raison, sont toujours désagréables ; elles frappent l'imagination.

— Ce n'est pas tout. J'ai couru chez le juif Aaron, fameux nécromancien et grand interprète des songes.

— Que t'a-t-il dit?

— Que ces étoiles annonçaient un orage qui viendrait de l'Autriche et de la Bavière fondre sur la Bohême.....

—C'est un imposteur, il mériterait d'être fouetté aux quatre coins du Grand-Rhing.

— Je n'ai pas fini. Et cet orage, ajouta-t-il, frappera un fou qui se croit un grand sage, et un sage qu'on regarde comme un fou.

Rodolphe pâlit et tomba dans l'abattement. Puis, sortant de sa stupeur : « Le misérable! s'écria-t-il, qu'on me l'amène pieds et poings liés! Je veux l'interroger moi-même. Que signifie sa prédiction? Quels personnages entend-il désigner? Comprends-tu quelque chose à cet oracle obscur?

— Il ne me semble que trop clair. C'est vous et moi. Quel est le fou, quel est le sage...? Je ne disputerai point là-dessus. C'est inutile, puisque nous devons y passer tous deux..... Vous vous taisez....

— S'il faut mourir.....

— Je n'en ai pas envie. S'il y a moyen de l'éviter, j'aime mieux vivre, et que vous viviez aussi. A présent, j'en suis sûr, vous avez quelque chose sur la conscience. Allons, confessez-vous à moi. Vous savez bien que je ne vous trahirai pas. Le fou donnera peut-être un bon conseil au sage.

— Toi? non. Il est trop tard. Il n'y a plus de remède.

— Il y en a toujours tant qu'on n'est pas mort. Allons, mettez la honte de côté.....

Kahn parut avec Schmid. Hanusch se retira à un signe de Rodolphe.

« Arrive donc, malheureux! dit-il à Kahn, tu me tiens depuis trois jours sur les charbons ardens. J'en suis presque à regretter de m'être trop avancé. Si les nouvelles que tu m'apportes me permettaient de reculer..... »

— Sire, c'est une affaire décidée. Rome est sur mes talons.

— A Prague, au Hradschin, dans mon palais?

— Il doit être entré en Bohême avec dix mille fantassins et quatre mille chevaux.

— Et Léopold?

— Son altesse est à l'armée, mais sans déployer son caractère, ainsi qu'il a été convenu. Je n'ai pu revenir plus tôt.....

— Que m'importent à présent les causes de ton retard? J'ai bien autre chose à faire que d'écouter des paroles inutiles. Si Rome a passé la frontière, la nouvelle ne tardera pas à en venir à Prague. Que d'événemens peuvent avoir lieu avant qu'il y soit arrivé!

— Il m'a promis d'être prompt comme l'éclair.

— S'il ne l'est pas plus que toi... Une armée ne marche pas aussi vite que la parole. Le feu a le temps de prendre aux quatre coins du royaume. Je suis seul ici, sans troupes, sans défense. J'aurais dû aller au-devant de Léopold, et rentrer dans mon palais à la tête de son armée. Je le vois maintenant, j'ai fait une grande faute. Je vais être assailli de plaintes, de mécontentemens, de soupçons. Que dire? que répondre?...

— Sire, répliqua Schmid, vous oubliez donc ce qui a été convenu. Dès que la marche de Rome sera connue, vous en témoignerez votre surprise; vous le désavouerez hautement; vous crierez plus fort que les utraquistes à la violation du territoire. Vous direz qu'on peut s'en rapporter à vous du soin de repousser cette hostilité, de défendre votre couronne; que, pour éviter la guerre, vous allez demander d'abord des explications à l'archiduc Léo-

pold sur son étrange procédé. Il ne s'agit que de gagner quelques jours. Rien n'est préparé pour arrêter, ni même ralentir la marche de Rome. Il sera ici, et tout sera décidé avant qu'on ait eu le temps de se reconnaître.

— Dieu le veuille! d'ailleurs il n'y a plus à hésiter; au point où en sont les choses, il faut bien courir le risque des événemens. Laissez-moi réfléchir et m'y préparer.

Dès la pointe du jour, André Schlick convoqua les trente défenseurs à la maison commune de la Vieille-Ville pour une affaire extrêmement pressante. Ils étaient déjà réunis depuis une demiheure lorsqu'il s'y rendit.

« Pardon, messieurs, leur dit-il, j'avais à faire quelques dispositions, et, regardant Thurn : Eh bien! lorsque j'annonçais des craintes sur l'évêque de Passau, on ne voulait pas me croire. Je reçois une dépêche de Budweis; Rome et l'archiduc y sont entrés hier à la tête de quatorze mille hommes. Dans ce moment, ils sont en marche sur Pissek, et dans quatre jours ils seront ici. »

— Aux armes! aux armes! s'écrièrent les membres de l'assemblée en proie à la plus violente agitation.

— Rien n'est préparé, répliqua Thurn. Des levées de deux jours, des bourgeois tremblans pour leurs familles et leurs maisons, sont une faible res-

source ; à un armement formé depuis six mois, il faut opposer une armée régulière et prête à se mettre en marche....

— Avant de faire une levée de boucliers, interrompit Harrent, il conviendrait pourtant de savoir dans quel but, par quel ordre, l'archiduc Léopold est entré dans le royaume les armes à la main, de faire une démarche auprès du roi et de se concerter avec lui.

— Le but n'est pas douteux, répondit Budowa; l'évêque de Passau vient pour détruire la lettre de majesté et opprimer les utraquistes. Peut-être s'agit-il de renverser l'ordre de succession au trône, tel qu'il a été réglé; une entreprise aussi audacieuse ne se fait pas sans qu'on ait des intelligences dans le royaume, à Prague et jusque dans le palais du roi. Une armée étrangère ne peut mettre le pied sur notre territoire sans le consentement des états; si l'archiduc a été appelé, ce ne peut être que par une trahison ; vient-il de lui-même, c'est un ennemi: notre devoir est de le combattre. Je ne m'oppose point à ce qu'on se rende auprès du roi; mais il faut avant tout arrêter des moyens de défense. Le plus urgent est d'avoir une armée; celle de l'archiduc Mathias est disponible, ses intérêts se trouvent liés à ceux du royaume; quand il n'aurait pas un titre à la couronne, tout utraquiste devrait le préférer à un évêque.

— Si les utraquistes restent unis, reprit André Schlick, ce n'est pas avec son armée de quatorze mille hommes que Léopold leur fera la loi, et conquerra la Bohême. Prague à elle seule fournira aujourd'hui six mille hommes capables de tenir derrière ses murailles. Nous avons de l'artillerie et des munitions; les renforts que nous recevrons des différens cercles auront le temps d'arriver; bientôt nous aurons sur pied une armée qui fera repentir Léopold de sa témérité. Ne croyez pas que tout le monde se soit endormi sur la foi du calme qui régnait autour de nous; mon neveu, le baron de Raedern et Wenzel, son ami, ont en ce moment deux mille hommes de bonnes troupes. L'Egerland m'en fournira un pareil nombre. La Bohême est en état de se sauver elle-même; il serait honteux qu'elle appelât à son secours une armée autrichienne. Notre pays n'en est point réduit à cette extrémité, d'être le théâtre d'une guerre entre deux archiducs. Ce n'est pas ici une simple querelle de famille : il s'agit de nos droits; pour les conserver sachons seuls les défendre. La couronne n'est point la propriété des archiducs; elle appartient à la nation; ce sont les barons qui la donnent. J'ai déjà envoyé des courriers à Ellbogen et à Friedland; c'est une mesure qui m'est personnelle. Défenseurs de la patrie, convoquez les états, faites en leur nom, au nom de Rodolphe, un appel aux barons, pour

une levée de soldats ; allons ensuite trouver le roi et l'informer des moyens que, vu l'imminence du danger, nous avons pris, pour repousser l'ennemi, et sauver le trône et la patrie.

L'avis d'André Schlick fut adopté ; des ordres furent expédiés dans tout le royaume et au magistrat de Prague ; le commandement fut déféré à Thurn ; comme bourgrave de Karlstein, il y envoya un renfort pour mettre en sûreté la couronne royale.

Les défenseurs demandèrent une audience à Rodolphe ; il la leur accorda le jour même, leur déclara solennellement que les troupes de Passau étaient entrées en Bohême à son insçu, et réclama comme un droit de sa couronne qu'on s'en rapportât à lui pour provoquer des explications sur cette invasion et pourvoir aux moyens de la repousser. Les défenseurs lui répondirent qu'ils se confiaient à sa promesse ; mais qu'ils croyaient à la fois répondre à ses vues et remplir leur devoir, en le secondant de tous leurs efforts et en suivant la prompte exécution des mesures qu'ils avaient adoptées ; les défenseurs et le roi se quittèrent assez mécontens.

La démarche des défenseurs, les ordres qu'ils avaient donnés, les nouvelles qui arrivaient à chaque instant sur les progrès de l'armée de Passau, qui se livrait à la dévastation, soulevèrent les ha-

bitans de Prague; peu rassurés par la déclaration de Rodolphe, ils coururent aux armes pour se défendre et préserver leur ville du pillage. Rome s'avançait comme un torrent; il s'empara, sans éprouver de résistance, de Krumau, de Pisseck, de Tabor et de Beraun. Léopold eut l'insolence d'envoyer un parlementaire à Prague pour demander que les états pourvussent à la solde de ses troupes. Par précaution, Rodolphe lui expédia un héraut pour le sommer de se retirer; l'archiduc répondit qu'il n'était venu que pour le service du roi, pour protéger sa personne et appuyer ses fidèles sujets; qu'il arriverait le lendemain à Prague, et qu'il avait l'intention de se conduire d'une manière amicale envers les habitans.

« Tout est ici dans la confusion, dit Budowa à Thurn, vous êtes d'un sang-froid qui m'étonne; l'ennemi est à nos portes, Rodolphe leur tend évidemment la main; si leur réunion s'opère tout est perdu. Je vois Léopold proclamé successeur à la couronne et la guerre civile dans le royaume. »

— Soyez tranquille, répondit Thurn, la réunion ne s'opérera pas, et quand elle aurait lieu, la proclamation de Léopold tournerait à sa honte. La conjoncture est très-compliquée; il faut, pour faire face à tout, manœuvrer avec dextérité. Si j'avais secondé, au lieu de le ralentir, l'élan des Pragois et des campagnes, je serais tombé avec vingt-cinq

mille hommes sur Rome, son évêque, et il ne se serait pas sauvé un de leurs pillards; mais c'était alors une affaire finie. Rodolphe voyant l'archiduc déconfit lui aurait tourné le dos, et, tout en enrageant, aurait profité de la victoire. Peut-être les Schlick et leur Wenzel, qui seront demain ici avec quatre mille hommes, auraient cherché à en tirer avantage. Ce n'est pas là le compte de l'archiduc Mathias. Rodolphe a appelé Léopold pour supplanter son frère et révoquer la lettre de majesté. Il faut en finir avec Rodolphe, avec Wenzel et traîner les choses en longueur, pour donner le temps à Mathias d'arriver. Il a reçu mon courrier, et m'a répondu qu'il se mettait en mesure, mais qu'il avait des ménagemens à garder; il désire que les états l'appellent à leur secours.

—Les Schlick s'y opposeront. Ils flatteront la vanité nationale; d'ailleurs, avant qu'on n'en soit là, il peut survenir bien des événemens. Il me semble que Mathias aurait mieux fait de venir en toute hâte avec ses vingt mille hommes et de couper le nœud gordien.

— Les états l'appelleront; pour cela il ne s'agit que de laisser Léopold s'enivrer de ses faciles succès. Il a surpris le pays sans défense, et n'a pas reçu un coup de fusil. S'avancer ce n'est rien; plus il s'engage, plus il court à sa ruine. L'insensé ne voit que devant lui, et ne soupçonne pas ce qui

se prépare sur ses derrières. J'ai envoyé des officiers pour organiser en secret les pays exaspérés par le pillage de ses troupes, et Mathias viendra lui tailler des croupières. Monsieur l'évêque sera trop heureux qu'on veuille bien lui permettre de s'en retourner avec ses deux oreilles.

— Homme de guerre, vous ne doutez de rien ; je ne suis pas tranquille, et je frémis des malheurs que causerait une irruption de Léopold dans Prague.

— Tout au plus au Petit-Côté ; je le défie de passer la Moldau. Eh bien, des vitres cassées, quelques hommes tués, un peu de pillage, voilà tout. Cela est même nécessaire pour soulever tout-à-fait les habitans contre Rodolphe et les disposer à recevoir Mathias comme un libérateur.

— Pour cette fois, il va donc décidément monter sur ce trône que depuis si long-temps il enviait à son frère. Plus ce moment approche, plus je sens refroidir le zèle qui m'animait pour son service. Je crains bien que nous ne gagnions pas grand'chose au change ; c'est toujours un Autrichien. Peut-être regretterons-nous Rodolphe. Mathias tiendra-t-il les belles promesses qu'il nous a faites ? Je ne parle pas pour nous personnellement ; Dieu m'est témoin que je ne sacrifierais pas à mon avantage privé le moindre des intérêts de mon pays.

— C'est pour les mieux défendre que nous ac-

cepterons de Mathias les places et le rang qu'il nous a offerts. Quand nous aurons mis la couronne sur sa tête, il retournera à Vienne....

— Oui, et la Bohême ne sera plus qu'une province autrichienne.

— Elle conservera ses priviléges et nous la gouvernerons bien mieux à notre gré, quand le roi n'y fera plus sa résidence; sa présence n'est qu'un honneur gênant et onéreux. Bourgrave de Karlstein, je suis dépositaire et gardien de la couronne; malheur à l'ingrat et au parjure!

On annonça à Thurn, un de ses adjudans.

« Général, dit-il, l'ennemi paraît sur la montagne blanche, et menace le Petit-Côté: les faibles détachemens, placés sur la Lorenzberg et à la porte d'Augez ne sont pas en état de faire une longue résistance... »

— Courez au pont, répondit Thurn. Assurez-vous que chacun est à son poste. Qu'on tienne fermée la porte de la première tour du pont; si l'ennemi la forçait, qu'on tire le canon à mitraille, et qu'on se retire, en cas de besoin, derrière la porte de la seconde tour! je vais monter à cheval, et je vous suis.

Cependant, Thurn ne se pressait pas de partir; Budowa lui en témoignait son étonnement. Il voulait que l'on convoquât de suite les défenseurs; que toute la population armée se portât au Petit

Côté, pour empêcher les troupes de Passau de souiller la capitale.

« Doucement, répondit Thurn. Militairement, ce serait une mauvaise opération; le Petit-Côté est la partie la plus faible de la ville. L'ennemi a des forces supérieures; nous compromettrions inutilement nos bourgeois, notre considération, et le succès de nos plans. »

— Ainsi, vous laisserez prendre le Petit-Côté, et Léopold se réunir à Rodolphe?

— Il le faut. C'est le seul moyen de mettre à découvert leur coalition et son but. Tant que l'archiduc ne sera pas à Prague, au Hradschin, dans le palais royal, Rodolphe le désavouera, et trouvera encore des dupes. Il lèvera tout-à-fait le masque, quand il se croira en sûreté, sous la protection de l'armée de Passau. Alors sa perte est certaine. Notre place d'armes est ici, dans la vieille ville, dans la ville neuve, sur la rive droite de la Moldau. C'est là qu'il faut tenir ferme, et attendre l'arrivée de Mathias.

Un officier vint annoncer que les troupes de Passau s'étaient emparées de Lorenzberg et pénétraient dans les jardins, que les habitans du Petit-Côté y faisaient une vigoureuse résistance, et avaient déjà tué beaucoup de monde à l'ennemi; mais qu'ils étaient accablés par le nombre.

Thurn monta à cheval, à la tête de cinquante

cavaliers, se porta lentement vers le lieu du combat, inspecta, chemin faisant, les postes chargés de la défense de la rive droite de la Moldau, passa le pont, et trouva les bourgeois du Petit-Côté en déroute, se sauvant de toutes parts dans leurs maisons, et les ennemis se répandant en torrent dans les rues. Il voulut se retirer; il n'était plus temps; ils s'étaient avancés derrière lui, jusqu'à la tour du pont dont la porte avait été fermée. Chargeant avec ses cavaliers, il se fit jour vers la Sandthor, il fut blessé, et n'eut que le temps de gagner le palais du grand chancelier Lobkowitz, où se trouvait Polixène Pernstein, son épouse.

« Madame, lui dit Thurn, le général utraquiste blessé vient se réfugier avec confiance chez la meilleure catholique du royaume. »

— Comte, lui répondit Polixène, votre confiance ne sera point trompée. Je déteste votre parti; vous avez choisi ma maison pour asile, je vous y défendrai, s'il le faut, contre toute l'armée de l'archiduc. Vous êtes couvert de sang, votre blessure paraît grave, je vais envoyer chercher le chirurgien.

— Ce ne sera rien, j'ai fait là une sotte et courte campagne. Je me suis trouvé cerné tout-à-coup par les épiscopaux; ma retraite par le pont était coupée, j'ai été obligé de leur passer sur le corps pour gagner la Sandthor. Cet horion que j'ai reçu m'a arrêté à moitié chemin. Dans ma détresse, ma

pensée s'est portée vers la personne du plus noble caractère que je connaisse. Voilà la cause de ma visite.

— Allons au plus pressé. Ne nous occupons que de votre blessure. Polixène conduisit Thurn dans une chambre, et présida elle-même à tous les soins qu'exigeait sa situation.

Les soldats de Léopold répandus dans le Petit-Côté, tuaient, pillaient. Les habitans suspendirent des drapeaux blancs à leurs fenêtres. Un héraut vint au nom de Rodolphe, ordonner aux deux partis de cesser les hostilités. Le sang ne coula plus, mais les soldats se logèrent dans les maisons, et y commirent toutes sortes d'excès.

L'alarme, que l'invasion du Petit-Côté avait répandue dans la vieille et la nouvelle ville, se changea en indignation et en fureur, lorsqu'on y apprit que Thurn avait disparu. On le crut tué ou tombé au pouvoir de l'ennemi. Le peuple se leva en masse, courut aux armes, et garnit la rive droite de la Moldau, bravant et provoquant les soldats de Passau. Les défenseurs étaient en permanence; un tumulte effroyable se fit entendre sur le grand Ring, où arrivait un attroupement considérable de gens furieux, qui traînaient une douzaine de jésuites au pied de la terrasse ou balcon en pierre de la maison commune.

« Vous autres, des serviteurs de Jésus, vilains

suppots du diable! leur disait un boucher, les manches retroussées, armé d'un large coutelas. Si je m'en croyais, je vous expédierais sans plus de façon que mon bétail. Mais j'ai de la conscience et pitié de vos ames. Allons! à genoux! demandez pardon à Dieu, à son divin fils, à sa bonne mère. Recommandez-vous à saint Wenzel, à saint Jean Népomucène, à tous les saints du paradis! »

Les défenseurs parurent sur la terrasse. « Arrêtez! s'écria Budowa. Ne souillez point vos mains de leur sang. Ils sont sans armes. C'est au Petit-Côté qu'il faut porter vos coups... »

— Ce sont des traîtres, interrompit le boucher. Du haut de leur observatoire ils faisaient des signaux à l'ennemi. Point de miséricorde!

— S'ils sont coupables, les lois feront justice. Livrez-les au magistrat.

Pendant ce temps là, le bourgmestre perçait la foule à la tête d'un détachement de troupes, il arracha les jésuites à la fureur du peuple, et les amena à la maison commune.

« Je m'en lave les mains, dit le boucher; messieurs les défenseurs, épargnez les jésuites, vous vous en souviendrez. C'est votre affaire plus que la nôtre. Et s'adressant au peuple : Enfans, allons faire une visite aux franciscains et aux chevaliers de la croix rouge! souvenez-vous de ne pas amener votre gibier aux défenseurs. »

A peine avaient-ils évacué la place, qu'elle se remplit de nouveau. Aux hurlemens, aux imprécations, succédaient des cris de joie, des chants de triomphe, le bruit des tambours, les fanfares des trompettes. C'était la troupe de Friedland, qui faisait son entrée dans la ville. A sa tête marchaient à cheval, Catherine Schlick, en costume slave, son fils, Christophe de Raedern, et Wenzel. Les drapeaux portaient en grosses lettres d'or, cette devise à double sens, *contre Rome.* Arrivée sur la place, la troupe se rangea en bataille; elle excitait l'admiration et l'enthousiasme par son équipement, sa bonne tenue, et son attitude guerrière. Catherine, Christophe et Wenzel, descendirent de cheval à la porte de la maison commune, où ils furent reçus par le magistrat, et conduits dans la salle des défenseurs.

« Sentinelles avancées de la patrie et du trône, dit Wenzel, au bruit de leur danger, nous accourons vous offrir nos bras pour les défendre. »

— Wenzel nous commande, ajouta Christophe. Ordonnez qu'il nous mène à l'ennemi, notre confiance en lui est le présage de la victoire.

Malgré les acclamations que firent éclater ces courtes harangues, Catherine s'aperçut que le commandement des Friedlandais, donné à Wenzel au préjudice de Christophe leur seigneur, causait quelque surprise, et donnait à penser.

Budowa les remercia tous les trois, du zèle empressé avec lequel ils accouraient au secours de la patrie, et ajouta que leur corps de troupes recevrait sa destination du général des forces nationales, en l'absence momentanée du général en chef Thurn. On venait d'apprendre qu'il n'était que blessé, et on espérait qu'il serait bientôt en état de reprendre ses fonctions.

Catherine, Christophe et Wenzel, furent conduits jusqu'au palais Schlick, au milieu des vivat du peuple.

Au Petit-Côté, après avoir pourvu à la sûreté de son armée, Rome faisait ses dispositions pour attaquer la vieille ville. Les habitans commençaient à revenir de leur effroi, à respirer un peu, à sortir de leurs maisons. Hanusch, qui, pendant l'invasion était resté dans le palais du roi, en descendit pour voir ce qui s'était passé chez sa femme. Chemin faisant, apercevant un homme qui venait devant lui, il s'écria : « Te voilà mon camarade! »

— Moi-même, lui répondit le personnage. Ne t'ayant pas trouvé chez toi, j'allais en quête vers le palais.

C'était Lep, le fou de Tycho-Brahé. Hanusch l'emmena chez lui.

« Comment, lui dit-il, tu viens nous faire la guerre, à nous qui t'avions si bien accueilli, toi, et ton défunt maître Tycho-Brahé? »

— Bel accueil en effet! Pour toute hospitalité vous m'avez offert l'hopital. Je n'ai point de rancune, je n'ai pris les armes ni contre, ni pour personne. Je pourrais être soldat comme Thurn, Rome et les archiducs. Je ne le suis pas.

— Tu viens pourtant avec nos amis les ennemis, les pillards de Passau.

— Tu vois en moi Fritz Spolt, le barbier de l'évêque.

— Toi qui faisais tant le fier, quand j'allai te communiquer les dispositions bienfaisantes de Rodolphe, tu as ravalé à ce point-là notre dignité?

— Ne méprise pas tant ma nouvelle charge. Chaque jour, j'ai sous ma main le chef de celui qui régente des peuples avec sa crosse, et sa vie tient au tranchant de mon rasoir. S'il règne, c'est par ma grace. Léopold le sait bien. Je suis à la fois son favori, son conseiller.

— Dans ce cas, tu aurais bien dû l'empêcher de nous faire sa visite, nous nous en serions bien passé.

— Je l'y ai au contraire poussé de toutes mes forces. J'étais bien aise de faire la barbe à un roi de Bohême.

— Ainsi, tu viens nous détrôner?

— Du moins l'essayer, je n'en réponds pas. Car Léopold a d'autres conseillers que moi.

— Qui donc?

— 1° La sottise et la peur; 2° Rome, un pillard qui n'a en vue que le butin; 3° un lâche coquin de Tengnagel, qui est de moitié avec lui pour tromper son maître.

— Tu auras, je l'espère bien, d'autres obstacles.

— Nous avons le consentement de Rodolphe.

— Ah! comptez là-dessus. Il ne sait où donner de la tête, il est aux abois.

— Il faut que tu lui parles, qu'il se livre à nous; que t'importe qu'il règne, lui ou son cousin? Nous te conserverons ta place. Nous augmenterons ton traitement. . .

— Pour qui me prends-tu? J'ai refusé de faire une grosse fortune avec un cardinal, je ne déserterai pas la cause de mon pays, pour me vendre à un évêque. Tu m'as bien l'air de t'en aller comme tu es venu, et de rester barbier épiscopal. Par quels moyens es-tu arrivé à ce beau poste?

— En quittant Prague je me rendis à Dresde, je m'annonçai comme un médecin danois qui parcourait l'Allemagne dans l'intérêt de la science.

— Tu croyais donc les Saxons bêtes comme des Hongrois?

— Non, mais je savais que le peuple préférait un charlatan étranger à un savant indigène, et que le titre de médecin, comme celui de prêtre, ouvrait toutes les portes. Quelques pièces de monnaie, à propos répandues, me donnèrent des prôneurs.

On sollicita mon ministère; je me fis prier; je prétextai mes études scientifiques, et je renvoyai aux médecins de la ville dont je fis un pompeux éloge. Une fille de l'électeur tomba dangereusement malade. Les médecins de la cour ne savaient qu'en penser, et ne furent pas d'accord sur le traitement. Un valet-de-chambre de Frédéric-Georges que je connaissais, proposa de m'appeler en consultation. Je me rendis au palais. Nous étions cinq, je me fis exposer suivant l'usage les opinions des deux partis, et, au hasard, j'en adoptai une, d'après laquelle la princesse fut traitée, et guérie. Dès ce moment, j'eus une réputation immense. Je parlai de mon prochain départ, le bruit en circula, et excita de la rumeur. Comment, disait-on, ne fixe-t-on pas dans le pays un homme si habile? Cela vint à l'oreille de l'électeur; il m'offrit le titre de médecin de la cour, et un traitement honnête; j'acceptai. Je devins le docteur à la mode. Un soir, sortant du cabinet de Frédéric-Georges, je rencontrai dans son antichambre le ministre de Danemarck. Dès qu'il me vit, il me reconnut, m'apostropha vivement, et me menaça de l'autorité de son maître. Je passai mon chemin sans lui répondre, je courus à mon logement, je pris quelques objets de valeur et je m'enfuis en toute hâte avec mon domestique. Heureusement la nuit vint me protéger, j'eus bientôt gagné les frontières.

« J'ai parcouru la Silésie, la Moscovie, la Turquie; après beaucoup d'aventures trop longues à raconter pour le moment, je revins en Hongrie. J'étais à l'auberge, à Pest, lorsqu'un magnat y arriva. Il demanda un barbier; celui de l'auberge ne se trouvait pas là; je lui offris mes services, et je le rasai. Il fut enchanté de moi, et me proposa de le suivre à Vienne; j'acceptai. J'étais depuis quelque temps dans cette ville, faisant la barbe au magnat, le droguant au besoin, et le menant par le bout du nez.

— Ce qui n'était pas bien difficile pour un homme comme toi.

— Pourquoi donc?

— Ah! un Hongrois!

— Sais-tu ce qu'il répondit un jour à un Viennois qui le raillait sur la bonhomie de sa nation? Comment ne serions-nous pas bêtes, placés, comme nous le sommes, entre les Autrichiens et les Turcs? — Hanusch, as-tu donc oublié le grand Jessenius, l'ami de mon pauvre Tycho-Brahé?

— Non, non, réparation aux Hongrois, en faveur de la juste répartie de ton magnat.

— Il allait retourner en Hongrie, et voulait m'emmener avec lui. J'en avais assez. J'avais connu chez lui, Tengnagel, conseiller de l'évêque de Passau, qui était venu intriguer à Vienne, et ne rêvait que couronnes pour son maître; il avait une

maîtresse que je trouvai charmante, et à qui je ne déplaisais pas. Il m'offrit du service auprès de son prince. Nous partîmes tous les trois de compagnie. Tu sais le reste.

— Eh bien, mon cher Lep, malgré toute l'admiration que j'ai pour ton sublime génie, je t'assure que tu ne seras plus en Bohême, quand les quetsches seront mûres.

— Dans ce cas, tant pis pour toi. Je te prédis que tu ne seras plus, alors, le fou du roi de Bohême. Du reste sans rancune. Entre nous bonne guerre. Au revoir !

— Jusqu'à la vallée de Josaphat.

Pendant cette conversation des fous, Léopold se rendait au palais du roi. « Sire, dit-il à Rodolphe, après qu'ils se furent embrassés, nous voilà donc enfin réunis, et bientôt au comble de nos vœux. Je viens mettre à la raison les utraquistes, venger votre autorité usurpée, votre dignité outragée, votre conscience violentée par des hérétiques rebelles. Fort de mon armée que je mets tout entière à vos ordres, proclamez hautement votre volonté, et votre successeur à la couronne. »

— Mon cousin, mettons tous ces grands mots de côté, et causons familièrement de nos affaires. Je ne vous ai pas appelé pour une visite de cérémonie. Je n'ai pas sauté le fossé pour reculer. Nous avons un traité ratifié, je tiendrai ma parole. Mais,

parce que vous voilà dans ce palais, ne croyez pas que tout soit fini; nous avons affaire à forte partie. Les Bohêmes ne se mènent pas comme vos Allemands, ni les utraquistes comme les chanoines de votre chapitre. Dans huit jours, l'évêque de Passau pourrait bien avoir à argumenter avec l'évêque de Vienne, et le successeur désigné à se battre avec Mathias.

— Raison de plus pour ne pas perdre de temps. Quand vous m'aurez proclamé, tous les catholiques se prononceront en ma faveur. Klesel y perdra ses argumens, et Mathias n'osera s'avancer. Au contraire, si vous tardez, notre parti n'aura aucune confiance, et Mathias aura plus beau jeu.

— Notre parti! Vous n'en avez pas. Le mien! Vous l'avez singulièrement refroidi. Homme d'église et de paix, vous venez pour régner sur la Bohême, et vous y entrez en Attila, traînant sur vos pas la dévastation et le pillage!

— C'est la faute de Rome...

— Il est votre général. Le peuple ne s'en prend qu'à vous.

— Nous n'avons pas d'argent, il faut bien que l'armée vive.

— On peut vivre sans piller. Les hussites ne faisaient pas pis. Si du moins on n'avait pillé que les utraquistes, comme le renégat Peterwock Rosenberg. Encore vous vous êtes cassé le nez contre les

murailles de Wittingau; il vous a donné une bonne leçon. Rome s'est vengé de sa honte sur les bourgeois de villes ouvertes et sur les habitans des campagnes. Ici, au Petit-Côté, sous mes yeux, autour de mon palais, vos soldats se sont livrés à des excès que rien ne peut justifier. Tuer en se battant, c'est un malheur; verser le sang et vider les coffres de l'habitant, quand il s'est rendu, c'est une lâcheté qui crie vengeance.

— Une fois proclamé, je réparerai tout. Je désavouerai Rome, et même, s'il le faut, je le ferai pendre.

— Il vaudrait mieux le faire tout de suite.

— Ce qui siérait bien à votre successeur désigné ne peut convenir au maître d'une armée étrangère. J'ai besoin de la ménager tant que ma situation n'est pas changée.

— Cousin, vous voulez jouer à coup-sûr. Si, comme vous je n'avais rien hazardé, vous seriez encore à Passau. Vous parlez de situation. La mienne n'est-elle donc pas assez embarrassante? Je ne suis pas le seul à qui je doive penser. J'ai des amis, des serviteurs fidèles. Je ne puis me dispenser de les consulter. Je le dois dans votre propre intérêt, puisqu'ils veulent bien lier leur sort au vôtre. Je les ai convoqués, ils m'attendent, restez ici. Si cela est nécessaire, je vous ferai appeler.

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

Rodolphe se rendit à son conseil. A côté des personnages qui étaient dans sa confidence, il s'en trouvait aussi dont il s'était caché, mais qui avaient pénétré son secret, même avant que l'armée de Passau ne l'eût découvert. Espérant leur faire prendre le change, il essaya encore de dissimuler.

« Depuis que mon frère Mathias, dit-il, me dépouilla de la plupart de mes états, et me força à le désigner pour succéder à ma couronne de Bohême; depuis que les utraquistes ne me laissèrent de choix qu'entre la lettre de majesté ou la perte du trône, si je disais que j'étais heureux et content, on ne me croirait pas. Mon ame a été remplie de

chagrin et d'amertume. Chrétien, je pardonnais à mes ennemis; roi, je ne pouvais leur remettre leurs offenses contre mes droits et ma dignité. Cependant, tandis que je dévorais paisiblement mes ennuis au fond de mon palais, des cœurs généreux, des princes magnanimes, indignés de l'état d'abaissement où ils me voyaient réduit, méditaient ma vengeance, ou plutôt de venir à mon secours. L'archiduc Léopold est entré en Bohême avec une armée. Dans ma situation, un autre que moi lui aurait tendu la main, je l'ai fait sommer de sortir du royaume. Il est venu à Prague pour remplir la mission dont il est chargé, me rendre ma considération, la plénitude, le libre exercice de mon autorité. Accepterai-je ses secours? Éclairez-moi de vos conseils. »

Personne ne paraissait disposé à rompre le silence. « Hannivald, dit Rodolphe, votre avis. »

— Sire, répondit le ministre, étranger à tout ce qui a préparé cette situation critique, il m'est impossible d'émettre un avis. Ceux qui l'ont amenée ont dû prévoir les moyens d'en sortir.

— Dois-je me mettre à la tête des utraquistes pour les chasser du royaume? Parlez! je vous l'ordonne.

— Votre majesté le veut, j'obéis. Dans l'un ou l'autre cas, elle perdra sa couronne.

— Votre arrêt est sévère.

— J'ai tout fait pour prévenir ce malheur. Lorsque l'archiduc Mathias voulut vous dépouiller vivant, je m'opposai de toutes mes forces à cette subversion, je combattis pour le maintien du principe monarchique. Un concours fatal de circonstances, la nécessité vous forcèrent à céder à votre frère. Ce fut un grand, un dur sacrifice, mais l'ordre légitime de successibilité était du moins conservé. Depuis, on a tout remis en problème. La succession à la couronne est devenue flottante; toutes les ambitions se sont réveillées; un aventurier, se fondant sur des titres imaginaires, ose aspirer au trône. L'archiduc Léopold vient le disputer les armes à la main.....

— Qui vous l'a dit? interrompit Rodolphe avec humeur.

— Sire, je le présume; c'est le bruit public et l'opinion des utraquistes qui se prétendent bien informés. Plutôt que d'accepter l'évêque de Passau, ils appelleront l'archiduc Mathias. Ou plutôt c'est une chose faite, ils l'ont averti; à Vienne, tout est en mouvement pour entrer en campagne.

— C'est une trahison! Appeler une armée étrangère sans mon consentement!

— L'évêque de Passau avait-il celui des états? A-t-on pu croire que l'archiduc Mathias le verrait tranquillement entrer en Bohême et arriver à Prague?

— Ainsi, vous concluez qu'il faut que je cède le trône si je ne veux pas qu'on me l'ôte ? Vous m'abandonnez pour mon frère ?

— Sire, je vous suis toujours fidèle; mais il s'agit de choisir entre les deux contendans; pour le maintien du principe, pour l'intérêt et l'honneur de la maison d'Autriche, je préfère l'archiduc Mathias.

— Et vous, Martinitz?

— Sire, vos plus fidèles serviteurs se voient, à leur grand regret, forcés d'opter pour votre frère. C'est le seul moyen d'empêcher le naufrage de la religion, de sauver la monarchie, de la conserver à votre auguste maison, et de rendre la paix à la Bohême. La seule présence de l'archiduc Léopold ici soulève tous les esprits. La capitale est armée contre lui. Des corps, levés dans les provinces, accourent pour le combattre. Les utraquistes exploitent à leur profit le mécontentement public.....

— Vous aussi? Et vous, Slawata?...

— Sire, on vous a poussé dans un défilé où je ne vois pas d'issue. Je ne préjuge point les intentions de V. M. Mais les catholiques, comme les utraquistes, supposent que l'archiduc Léopold est appelé par vous pour succéder au trône. Les uns et les autres le repoussent également; ils pressent votre frère de venir défendre ses droits; il est probablement en marche. Vous ne régnez plus qu'au Petit-Côté, dans ce palais.....

— Ainsi, les conseillers de la couronne abandonnent leur roi dans son danger. Je n'ai fait que des ingrats. Je ne prendrai donc conseil que de moi-même.

En prononçant ces mots avec colère, Rodolphe se retira, suivi du grand chancelier Lobkowitz, du cardinal Dietrichstein, et rentra dans l'appartement où l'attendait Léopold avec son conseil Tengnagel, Kahn et Schmid.

« Eh bien! dit Rodolphe, pâle, abattu, vous m'avez jeté dans un abîme. Pour moi, tout à la volonté de Dieu. Quant à vous, mon cousin, tirez-vous en comme vous pourrez. Laissez-moi. »

— Sire, répliqua Lobkowitz, ce découragement est indigne de vous. Tout n'est pas perdu. Les plus grands maux ne sont pas sans remède. Dans les instrumens de sa perte, on peut trouver le salut.

— Je ne vous comprends pas. Expliquez-vous.

— Les Schlick ont, dans la vieille-ville, un corps de quatre mille hommes; ils ne sont pas pour votre frère.....

—Ni pour moi, interrompit Léopold. Prétendez-vous m'opposer l'aventurier qui commande ce corps?

— Non, continua Lobkowitz, mais je suis presque certain qu'il prendrait le parti du roi, et qu'il contribuerait à le maintenir sur le trône. Ce point essentiel obtenu, on respirerait, on aurait au moins

le temps de reprendre, dans un moment plus opportun, la question de la successibilité.

— Tout ou rien, reprit Léopold. Je ne suis pas venu ici avec une armée pour me retirer honteusement. En reculant, le roi ne se sauverait pas.

— Je ne reculerai point, ajouta Rodolphe en se relevant de son abattement. L'épée est hors du fourreau, il faut qu'elle en décide. Qu'on ne me parle plus des Schlick, ni de leur créature.

— Mais la force est de l'autre côté de la Moldau, dit Lobkowitz. Si l'on pouvait la diviser, la neutraliser, en avoir une partie! Thurn n'est pas un homme tellement inflexible qu'on n'essaie de l'ébranler. Un ambitieux a toujours un côté accessible. L'archiduc Mathias est encore à Vienne, l'archiduc Léopold est ici avec une armée. Si son altesse allait trouver le général utraquiste, flattait sa vanité, et lui offrait d'être, après le roi, le premier personnage du royaume.

— On ne risque rien de le tenter, répondit Rodolphe. Mais comment ménager une entrevue? Je ne veux pas que mon cousin aille se livrer à nos ennemis.

— Rien de plus simple, continua Lobkowitz. Vous croyez Thurn dans la vieille ville; il est au Petit-Côté et blessé.....

— Ah! nous le tenons le chef des hérétiques, des factieux, des rebelles, s'écrièrent à la fois Rodol-

phe et Léopold, c'est un otage que le ciel nous envoie.....

—Sire, interrompit Lobkowitz. L'asie de Thurn est mon secret, la sûreté de sa personne est sous la sauve-garde de ma foi. J'en réponds sur ma vie envers et contre tous. Votre majesté et son altesse me donnent-elles leur parole?...

— Oui, répondit Rodolphe.

— Eh bien! je vais conduire l'archiduc auprès de Thurn.

Polixène annonça cette visite au général.

« Ah! je suis trahi! s'écria-t-il. Comment, madame, vous m'accordez un asile et vous me livrez!

— Rassurez-vous, répondit Polixène. L'espoir d'un arrangement qui rende la paix à notre pays, pouvait seul déterminer le grand-chancelier à ménager cette entrevue. Il a la parole du roi et de l'archiduc.....

— Madame je n'y compte pas beaucoup. Puisqu'il n'y a plus de remède, faites entrer son altesse.

— Monseigneur, dit Thurn en voyant Léopold, je ne m'attendais pas à cet honneur; votre grace épiscopale vient-elle me convertir à mon dernier moment?

— Général, vous n'avez pas l'air d'un mourant, et ma visite a un but beaucoup plus sérieux : il s'agit de terminer les discordes et d'éviter la guerre.

— Eh monseigneur ! je tiens pour les nones qui chantent journellement : « Seigneur, donnez-nous la paix ! » Nous en jouissions ; qui l'a troublée ?

— Mettons de côté les nones et les récriminations inutiles, venons droit au but. Fatigué, dégoûté des soins du trône, Rodolphe veut y renoncer et finir paisiblement sa vie. Il ne peut pardonner à son frère, l'auteur de tous ses chagrins, de tous ses malheurs ; à la place d'un roi si vivement outragé vous en feriez autant. C'est le couteau sur la gorge qu'il s'est dépouillé en faveur de Mathias ; c'est librement qu'il m'a appelé pour me désigner comme son successeur. Il use de son droit ; il m'en donne un, je me présente pour en jouir en paix, ou pour le défendre ; Mathias viendra-t-il pour me le disputer ? Le sort des armes en décidera ; j'ai une armée et l'assurance qu'une partie de la Bohême se prononcera pour moi. Pourquoi me préférerait-on Mathias ? En ce qui concerne la tolérance religieuse et les priviléges des états, on ne peut avoir aucune confiance en lui ; ses actes connus le prouvent. Il a hautement improuvé la lettre de majesté ; une fois roi de Bohême, de Vienne où il résidera, il vous traitera en pays conquis, et se jouera de toutes ses promesses, comme il l'a fait envers les Autrichiens. Moi, j'arrive pur de tous ces antécédens. Que me reproche-t-on ? d'être évêque ? Mais avant tout je suis archiduc, prince

d'une des premières maisons de l'Europe, et je n'ai point renoncé, pour une dignité spirituelle, aux avantages temporels que m'offrent ma naissance et mon rang. Les devoirs de l'autel ne sont rien pour moi au prix de ceux du trône ; le prêtre s'effacera tout-à-fait devant le roi. Vous croirez sans peine que ce ne sera pas un sacrifice, et que je me trouverai autrement honoré de régner sur une brave nation, que sur un humble clergé. Jeune encore, je prendrai une femme, j'aurai des héritiers... vous riez! Le pape arrangera tout cela, et s'il ne le voulait pas, je me ferais plutôt utraquiste. Je maintiendrai la lettre de majesté, les priviléges des états ; que peut-on exiger de plus ? Pour vous, général, votre conseil me sera nécessaire, votre bras indispensable ; vous serez grand-bourgrave ; tout ce que vous voudrez, je vous l'accorde en honneurs, en fortune. Qu'avez-vous à gagner avec Mathias ? Je vous le prédis, si jamais il règne, pour vous récompenser de l'avoir placé sur le trône, il se débarrassera de vous, il vous dépouillera de tous vos emplois, il opprimera votre parti.

—Monseigneur, voilà qui est clair, net et même franc, je veux le croire ; mais, s'il vous plaît, que puis-je faire pour votre service ?

— Épouser ma cause, vous déclarer pour moi, et réunir vos forces à mon armée.

— Mes forces personnelles ? Vous me voyez

blessé et sur le grabat ; celles que je commandais ? Dieu sait ce qu'elles sont devenues. Depuis que je m'en suis séparé, je n'en ai point de nouvelles. Probablement on m'a remplacé.

— Vous n'avez qu'à passer le pont et vous montrer, à l'instant vous reprenez le commandement ; bourgeois et soldat, tout est à vous.

— Votre altesse est dans l'erreur et présume trop de mon influence. Le peuple passe promptement de la sécurité à la crainte, de la confiance au soupçon. Les armes qu'il a prises pour marcher contre vous, si j'hésitais un instant, il les tournerait contre moi. J'ai des envieux dans les états, des ennemis parmi les défenseurs, et des rivaux menaçans jusque dans les chefs de troupes qui sont sous mes ordres. J'ai des engagemens contraires à votre intérêt ; si je les trahissais, quelle confiance pourrait s'établir entre nous ? Ils me défendent d'examiner ce qui convient le mieux à la Bohême, encore moins de quel côté se trouve mon avantage personnel.

— Votre parti est pris ?

— Irrévocablement.

— Dans ce cas, nous nous reverrons les armes à la main. Adieu, général ; vous vous souviendrez de ma prédiction.

A minuit, Polixène, suivie de domestiques armés, entra dans la chambre de Thurn, qui, surpris de cet appareil en demanda la cause.

« Il n'y a pas, lui dit-elle, un moment à perdre, il faut vous sauver. Sorti furieux de son entrevue avec vous, l'archiduc Léopold a résolu de vous faire enlever.

— C'est ce que l'évêque appelle se revoir les armes à la main !

— Soutenir ici un siége, cela ne servirait à rien; vous êtes en état d'être transporté sans danger, ma chaise à porteurs est prête, une barque vous attend pour passer la Moldau. Partez.

Thurn s'habilla à la hâte, prit ses armes, s'enveloppa de son manteau, et partit en remerciant la femme généreuse, qu'il appelait son génie tutélaire, traversa la rivière et arriva dans la vieille ville sans accident.

Dès le matin, instruit de son retour, le peuple se porta en foule devant son palais; obligé de paraître à son balcon, il fut accueilli par les témoignages les plus bruyans d'intérêt et de joie. Ensuite vinrent les chefs des différens corps de troupes; il traita avec distinction Christophe de Raedern et Wenzel. Les défenseurs ne tardèrent pas à se rendre en corps auprès de lui. Il leur raconta la visite de Léopold, et comment il avait échappé à sa déloyauté. Il fut interrompu dans son récit par le bruit du canon. L'archiduc n'ayant pas réussi à s'emparer de la personne de Thurn, s'en vengeait par une attaque générale. Du Hradschin, du palais

de Rodolphe, quatorze pièces de grosse artillerie tiraient sur la vieille ville, tandis que sur la rive gauche de la Moldau, Rome avec ses troupes menaçait de passer la rivière. Les Juifs furent commandés pour aller éteindre le feu. Thurn se fit porter sur la rive droite; il y disposa ses forces pour s'opposer au passage, et son artillerie pour riposter aux ennemis; elle les força bientôt à cesser leur feu. Léopold, monté sur le cheval favori de Rodolphe, nommé *Resta in casa*, faillit être atteint par un boulet.

Depuis son arrivée à Prague, Catherine Schlick travaillait activement à former un parti à Wenzel. Croyant Thurn mort ou tombé blessé au pouvoir des ennemis, elle s'était flattée que ce dangereux rival ne reparaîtrait plus; son retour imprévu dérangea tous ses calculs. Déjà beaucoup de barons et de chevaliers étaient réunis, les états allaient se rassembler. Les armées étaient en présence, les hostilités commencées, toutes les têtes en fermentation. Il n'y avait qu'une voix pour tomber sur l'armée de Léopold et la chasser promptement du royaume. Rodolphe avait encore quelques partisans qui le plaignaient, le plus grand nombre l'accusait et voulait en finir avec lui. D'accord sur ce point, les utraquistes étaient divisés sur le gouvernement du royaume. Les uns, décidés à secouer le joug de la maison d'Autriche, voulaient appeler un

prince étranger protestant, ou proclamer Wenzel, ou établir une république. Les autres tenaient pour Mathias, ils étaient en majorité, et l'assentiment des catholiques leur assurait une grande prépondérance. André Schlick ne doutait pas que ce parti ne l'emportât, et ne le dissimulait pas à sa sœur.

« Pour le balancer, dit-elle, il ne nous reste qu'un moyen ; il faut le tenter. »

— Quel est-il ?

— Proposer à Rodolphe de reconnaître Wenzel pour son fils, et de le déclarer son successeur.

— Espérance chimérique ! Ce qu'il ne ferait pas s'il était libre, il le fera encore moins lorsqu'il s'est livré à Rome et à Léopold. D'ailleurs qui voudra, qui osera se charger de cette proposition ?

— Moi.

— Y penses-tu ? T'exposer aux vengeances de Rodolphe, de l'archiduc, de nos ennemis !

— Je ne les crains pas. Le prix que je puis obtenir de ma démarche vaut bien la peine de les affronter. Si je réussis....

— Je ne puis t'approuver.

— C'est un parti pris.

— Sans consulter Wenzel ?

— Personne. Il est avec son corps à Lieben ; ce soir à l'approche de la nuit, je traverserai la Moldau.

— Je me rends à l'assemblée des états ; j'espère

que tu réfléchiras encore sur ton imprudence, et que je te retrouverai ici pour t'informer des résultats de la séance.

Catherine, déguisée en habit militaire, se rendit au poste qu'occupait son fils Christophe, sur le bord de la rivière. « Il faut, lui dit-elle, que tu me fasses conduire au Petit-Côté, avec un trompette, comme parlementaire. »

— Une femme seule ? il est presque nuit. Que signifie ce déguisement ? Ma mère, je ne puis consentir....

— Le temps presse. Point d'explications. Je le veux. Il s'agit d'une affaire importante. Vite une barque avec un drapeau blanc. Il fait encore assez clair pour qu'on le distingue.

Christophe, étourdi par le ton impérieux de sa mère et le mystère dont elle s'enveloppait, obéit. Elle monta sur une faible nacelle et partit. Elle n'était pas encore parvenue à la moitié de la Moldau qu'elle fut accueillie par des coups de fusil. Elle fit sonner de la trompette, agiter le drapeau blanc et crier *parlementaire*. Le feu cessa, la barque arriva sur la rive gauche. Un officier reçut la comtesse et la conduisit chez le général en chef de l'armée de Léopold.

— Qui vous envoie? demanda Rome.

— Le comte Thurn, mon général.

— A votre figure et à votre voix on vous pren-

drait plutôt pour sa femme ou sa fille que pour un officier.

— Il ne faut pas juger les gens à leur mine. David défit Goliath. Et si, ce que Dieu ne veuille, nous en venions aux mains, général, c'est à vous que je m'attaquerais.

— Jeune homme, j'aime votre résolution. Nous verrons. Comment va la blessure de votre général?

— Vous avez pu en juger ce matin par notre canonnade, il la commandait lui-même.

—Au fait, pourquoi vous envoie-t-il? sa dépêche?

— Ma mission est toute verbale.

— Dans ce cas, parlez!

— Je ne puis, je ne dois parler qu'au roi. Faites-moi conduire au palais.

— Là où Rome commande il ne reconnaît point de roi. Un parlementaire qui s'avise de s'adresser à d'autres qu'à moi mérite d'être fusillé sur la place. Parlez! je vous l'ordonne!

— Je ne reçois d'ordres que de mon général. Il m'envoie à Rodolphe; hors de là je n'ai rien à faire ni à dire: entre Thurn et vous le débat.

— Téméraire, vous me bravez?

— Non, ce n'est pas mon dessein. Mais à ma place, simple parlementaire, vous vous renfermeriez dans votre mission, et rien ne pourrait vous la faire trahir.

— Rome réfléchit un moment, dit : « attendez! » et sortit.

Au bout d'une heure, un officier vint de la part de Rome trouver la comtesse et la conduisit au palais du roi. On l'introduisit devant Rodolphe : il était avec Léopold, dont un vêtement très-simple dissimulait le rang. Ils s'imaginèrent que Thurn était disposé à accepter les propositions que lui avait faites l'archiduc.

« Vous venez de la part de Thurn? demanda le roi. »

— Oui sire, répondit la comtesse.

— Que veut-il? Je vous écoute.

— Sire, c'est à vous seul...

— C'est un homme sans conséquence, un de mes domestiques...

— Vous ne parlerez qu'au roi tout seul; tel est l'ordre formel de mon général.

— Je suis votre roi, le sien. Je vous ordonne de parler.

— Sire, le général Rome m'a menacé de la mort, et me voilà devant votre majesté; elle sait trop bien apprécier l'honneur et le devoir pour punir un officier qui leur reste fidèle.

— Qui sert un chef de rebelles n'est qu'un traître. Il m'en coûte déjà assez de vous recevoir. Obéissez à votre roi! Eh bien, vous vous obstinez à garder le silence? Craignez de me pousser à bout.

— Sire, rien ne pourra me le faire rompre.

Rodolphe se promenait en proie à la plus vive agitation; il emmena Léopold au fond de sa chambre. Ils se parlèrent à voix basse. L'archiduc sortit.

« Dites à Thurn, reprit le roi en revenant près de la comtesse, que l'intérêt seul de mes sujets et le désir de rétablir la paix dans le royaume, m'ont décidé à recevoir son envoyé, et à l'entendre sans témoin. Maintenant expliquez-vous. »

— Sire, dit la comtesse à demi-voix.

— Parlez plus haut!

— Sire, continua la comtesse sur le même ton, dans le palais des rois les murs ont des oreilles. Je vais bientôt exciter votre surprise. Gardez-vous de la laisser éclater. Soyez maître de vous. Quand vous m'aurez entendu jusqu'au bout, vous pourrez, si vous le voulez, me punir de ma témérité et de la confiance avec laquelle je viens devant vous.

— Quel soupçon! Cette voix, cette figure!

— Je ne suis ni officier, ni parlementaire, ni envoyé de Thurn... Sire, contenez-vous. Vous voyez Catherine Schlick.

Rodolphe tomba sur un fauteuil en poussant un cri étouffé, et en se couvrant les yeux avec ses mains.

— Sire, reprit Catherine, que votre majesté se rassure, et fasse trêve à ses ressentimens. Je ne suis qu'une femme. Écoutez-moi.

— De vous, dit Rodolphe, en la regardant d'un air sombre et inquiet, je ne puis rien attendre de bon. Depuis le jour où vous parûtes devant moi avec votre fils, vous, lui, votre famille, que n'avez-vous pas tramé contre moi?

— Sire, si vous n'aviez pas dédaigné mes paroles... Mais le temps est trop précieux pour le perdre en vaines récriminations. Le passé ne nous appartient plus, le présent va nous échapper, l'avenir se montre effrayant. Je vous en conjure, pour votre propre intérêt écoutez-moi!

— Eh bien parlez!

— J'abrège. Justement indigné de la conduite déloyale de votre frère Mathias, vous avez voulu à tout prix le priver de la couronne de Bohême, et vous allez vous en dépouiller pour la placer sur sa tête.

— Il ne s'agit que de la succession.

— Elle est ouverte par l'invasion de l'archiduc Léopold. Mathias va se présenter.

— Il n'a aucun droit pendant ma vie; nous marcherons contre lui. J'ai demandé aux états de venir s'assembler ici, dans leurs salles, de réunir leurs forces aux miennes. J'attends leur réponse.

— Sire, les états ne viendront point, ils ne vous amèneront pas leurs troupes. Ils appelleront Mathias; il est prêt à marcher; et, dès qu'il sera sorti de Vienne, l'archiduc Léopold s'enfuira avec son

armée, et vous abandonnera à votre mauvais sort. Mathias sera couronné et montera sur le trône.

— Avant que cela n'arrive, il y aura du sang versé, et malheur aux sujets rebelles qui auront trahi leur roi!

— Sire, on vous trompe. Pas une goutte de sang ne sera répandue. Pas un Bohême ne se battra pour Léopold.

— Mais pour moi.

— Sire, ni pour vous, il m'en coûte de vous le dire, mais sa cause est devenue la vôtre.

— C'est l'opinion des utraquistes.

— La défection est générale. Elle est, vous ne l'ignorez pas, parmi vos conseillers les plus dévoués, jusque dans votre palais.

Rodolphe après être resté un moment pensif: « Nous verrons. Je tiendrai ferme jusqu'au dernier moment. Si ma situation est désespérée et sans remède, à quoi bon votre visite mystérieuse?

— Je viens vous en proposer un.

— Quel est-il?

— Sire, promettez-moi de ne pas vous emporter.

— Je vous le promets.

— Reconnaissez votre fils Wenzel, et désignez-le pour votre successeur!

Rodolphe se leva concentrant sa fureur, parcourut à grands pas sa chambre, disant d'une voix

étouffée : « Devais-je m'attendre à cet excès d'humiliation et d'opprobre? » Et s'arrêtant devant la comtese : « Vous mériteriez que je vous fisse arrêter sur l'heure. Vous osez me proposer, à moi, à Rodolphe d'Autriche, de déshériter sa maison; et pour qui? »

— Pour votre propre sang. Sire, calmez-vous. Vos plus cruels ennemis ont toujours été dans votre famille. Léopold lui-même, entra dans cette coalition des archiducs d'où datent tous vos malheurs. Impatiens de vous succéder, ils vous ont dépouillé vivant, et dans ce moment ils se disputent votre dernière couronne. Ce sont des parjures, des ingrats; vous ne leur devez rien que votre haine, et vous les haïssez. Les droits qu'ils auraient eu comme frères, ou cousins, ils les auraient perdus par leur félonie. Mais quand il y a un héritier direct, que sont des collatéraux?

— Que parlez-vous d'héritier direct? Je n'en ai pas.

— Sire, il existe. Les lois civiles n'effacent point le droit de la nature. Vous ne le nierez pas, Wenzel est votre fils.

— Malheureusement; j'en ai bien d'autres.

— Ils sont ignorés, ils s'ignorent eux-mêmes. Wenzel connaît son état, il en a les preuves, et votre aveu; ce secret est connu de toute la Bohême. Il ne lui manque qu'une formalité légale. Le

roi a bien la faculté d'user d'un droit dont jouit le dernier des sujets. C'est pour vous un devoir, j'en appelle à votre conscience. Que répondrez-vous au juge suprême, lorsqu'un jour il vous reprochera de ne l'avoir pas rempli?

— Ma conscience est tranquille; l'Église m'a absous.

— Pour les fautes irréparables, le repentir peut obtenir grace. Il n'y en aura pas pour les torts dont le remède était dans vos mains. Le remords vous crie que le prêtre vous trompe.

— Wenzel a rompu tous nos liens, il m'a dégagé de toutes mes obligations, il a attenté aux jours de son père, et outragé la nature.

— Vous l'aviez délaissé, persécuté; vous le repoussiez encore. Et sa malheureuse mère, trahie, déshonorée! Vous fûtes la cause de sa mort. Elle l'avait chargé de sa vengeance. Quel égarement fut jamais plus excusable!

— Pour porter dignement une couronne, il ne suffit pas d'y être subitement appelé. On n'improvise pas les rois. Pour régner, il faut être né, avoir été élevé sur les marches du trône, dans la connaissance de ses droits, et offert au respect des peuples dès son plus jeune âge. Un roi, sortant à vingt-cinq ans de l'obscurité, n'est qu'un parvenu.

— Qui n'en connaît que mieux ses devoirs et les besoins de l'humanité. Quant aux droits du

trône, il les apprend assez tôt à celui qui vient s'y asseoir. Un calcul secret de l'orgueil des princes n'est point un article de foi. Les rois, élevés loin de la mollesse des cours, ont été les meilleurs, les plus grands dans l'histoire. Voyez Henri IV de France. Wenzel est capable de marcher sur ses traces. Il a, vous le savez, toutes les qualités dont un père peut s'énorgueillir dans son fils.

— Vous me citez Henri IV; comme lui, que Wenzel commence par abjurer l'hérésie! Ensuite nous verrons.

— Il est né dans la religion catholique et ne l'a point abjurée. Il n'a point fait une profession formelle de l'utraquisme. Il suivra le culte qu'auront choisi sa raison et sa conscience; il les protégera tous et n'en abjurera aucun.

— Finissons. La religion élève un mur d'airain entre lui et moi.

— Sire, ce rigorisme n'est plus de saison. C'est lui qui a empoisonné votre vie, il met en péril la couronne.

— Ma constance, au contraire, me l'assure jusqu'à ma mort.

— Sire... je n'ose...

— Quoi?

— Vous ne mourrez pas sur le trône.

— J'y mourrai! Car il faudra qu'on me tue pour me l'arracher.

— On ne vous tuera pas, et, avant un mois, vous ne régnerez plus. Wenzel, votre fils, peut seul vous éviter cette humiliation, ce malheur. Il mettra sa gloire à respecter son père, à le défendre, à régner en son nom, à adoucir l'amertume de ses vieux ans, à semer quelques fleurs sous ses derniers pas dans le chemin de la vie. Vous pouvez exhaler votre ame dans les embrassemens d'un fils, et vous préféreriez mourir dans les bras d'un valet!

— Cessez, cessez ce discours, dit Rodolphe attendri. Je vous ai parlé de la religion; il est un autre point aussi délicat, peut-être même davantage, surtout pour vous. Un fils capable de me succéder, ne devrait recevoir une épouse que de ma main; c'est un droit dont l'autorité paternelle est encore plus jalouse quand elle est réunie à l'autorité royale. Ainsi le veut la raison d'état. Wenzel n'est plus libre..... vous vous taisez.....

— Sire, sur ce point, Wenzel seul peut vous répondre.

— Vous éludez en vain. Née sujette, vous avez l'ambition de partager le trône. Je ne puis le souffrir. Sous le nom d'un jeune homme que vous avez séduit, que vous dominez, vous voulez régner, et mettre sans doute en pratique ces beaux principes qui tendent à faire reculer la Bohême vers les temps de barbarie.....

Interrompu par un léger bruit qui se fit enten-

dre à la porte. « On frappe, continua Rodolphe, retirez-vous à quelques pas. » C'était le grand-chancelier Lobkowitz.

« Sire, dit-il en entrant, je vous apporte la réponse des états. Non-seulement ils refusent de se rendre au palais, et de réunir leurs forces à celles de l'archiduc Léopold, mais ils sont déterminés à employer tous leurs efforts pour délivrer le royaume de ces voleurs et assassins; ce sont les propres termes de leur délibération. On ajoute qu'ils ont décidé d'envoyer une députation à votre frère Mathias pour le presser de marcher avec son armée. »

Pendant ce récit, Rodolphe faisait en vain des signes à Lobkowitz qui ne les comprenait pas.

« Sire, s'écria la comtesse en s'approchant d'eux, maintenant m'en croirez-vous?... »

Le grand-chancelier, reconnaissant Catherine, fit un mouvement de surprise.

« Zdenko, continua-t-elle, je suis venue proposer au roi le seul moyen de salut qui lui reste. » Et elle répéta brièvement les propositions qu'elle avait faites à Rodolphe. « Vous le voyez, ajouta-t-elle, vous dont la passion n'altère pas le jugement. La crise est menaçante, elle approche de son dénouement. La délibération des états est un accident fâcheux. Cependant, que sa majesté appelle son fils à son secours et congédie Léopold. Wenzel accourt avec quatre mille hommes, sans compter les

partisans que lui donnera son nouveau titre; il assure hautement la liberté des cultes et les priviléges des états; il concilie les catholiques et les utraquistes; devant les Bohêmes réunis, Mathias s'arrête; le roi se venge d'un frère ingrat, et continue paisiblement son règne. »

Étourdi de ce discours, Lobkowitz ne répondit pas. Atterré par la délibération des états, Rodolphe gardait le silence. Il ne l'interrompit que par ces mots : « Non, non, jamais...... S'il faut succomber, puisque les Bohêmes le veulent, que ce soit par la main de mon frère! Je me résigne à mon sort....... Zdenko, n'est-ce pas votre avis? »

— Sire, répondit le grand-chancelier, dans une conjoncture aussi grave, je ne me permettrai pas d'en avoir un. Votre majesté ne saurait s'environner de trop de lumières.

— Madame, reprit Rodolphe, désormais votre présence ici est inutile, et pourrait vous devenir funeste.

— Sire, je me retire. Rassemblez vos conseils, consultez au lieu d'agir, ils ne vous sauveront pas. Le jour n'est pas loin où vous regretterez...... Rappelez-vous alors que vous avez un fils; dans la mauvaise fortune, vous le retrouverez toujours.

A peine Catherine était sortie du palais, que Léopold y entra furieux. « Sire, dit-il à Rodolphe, on assure que l'officier qui s'est présenté chez vous

comme parlementaire, n'est autre que la fameuse Catherine Schlick; et vous l'avez reçue? Quels rapports pouvez-vous avoir avec une des plus cruelles ennemies de notre maison? Où est-elle? Comment l'avez-vous laissé échapper? Je cours....

— Monsieur l'évêque, répondit Rodolphe, ai-je donc cessé d'être le maître dans mon palais? Ne puis-je, sans votre permission, y recevoir qui je veux? Je vous défends....

Léopold avait déjà disparu. Il se rendit chez Rome, qui venait de faire reconduire le parlementaire au bord de la Moldau; un officier fut envoyé en toute hâte avec l'ordre de le saisir. Au moment où il arriva, la barque, sur laquelle était Catherine, quittait la rive. Des soldats se jetèrent dans des bateaux, et coururent à sa poursuite en tirant des coups de fusil qui tuèrent un des rameurs. Ils allaient atteindre la barque, lorsqu'elle fut amarrée par des embarcations accourues de la rive droite à son secours. Wenzel les commandait. La comtesse se jeta dans ses bras. « Catherine, lui dit-il, que d'angoisses tu m'as causées! On va te conduire à terre. » Elle ne le voulait pas; il insista. Tandis qu'elle s'éloignait, il attaqua les soldats de Rome, en culbuta une partie dans la rivière, et emmena les autres prisonniers.

La comtesse lui raconta ensuite son entrevue avec Rodolphe. « T'exposer ainsi pour moi! lui

dit Wenzel ; c'est payer trop cher le trône. J'achèterais ses grandeurs au péril de ta vie ! Non jamais ; plutôt rester dans l'obscurité ou mourir en soldat ! Si Christophe ne m'avait pas averti, tu étais perdue.... perdue pour moi. Au mépris de mon devoir, sans ordre, j'ai quitté mon poste, mes compagnons, pour voler sur tes traces. A peine ai-je eu le temps d'arriver, de rassembler quelques bateaux, que j'ai entendu la fusillade et les cris de détresse de tes rameurs. Juge de ce qu'éprouvait mon ame! Je t'ai sauvée, le ciel a permis ce miracle. Je frémis encore des dangers que tu as courus ; promets moi de ne plus les braver sans moi ! »

— Le moment était pressant et décisif.

— Pouvais-tu espérer de toucher le cœur d'un roi ennemi de la moitié de ses sujets, d'un père bourreau de ses enfans? Ce n'était pas assez de me poursuivre, de m'environner de piéges, de m'accabler de son pouvoir, il a trahi ta confiance, il a voulu te faire arrêter en sortant de son palais.

— Je ne le crois pas. C'est un coup de Rome, de Léopold. J'ai trouvé Rodolphe affaibli par l'âge, l'adversité et la peur ; mes discours, j'en suis sûre, l'ont ébranlé ; mais dominé par la faiblesse de son caractère, il ne sait pas prendre une résolution. Pour le moment, quoique mon but soit manqué, je ne l'abandonne pas ; je le poursuivrai sans cesse.

Mon entrevue n'aura point été inutile, elle a laissé une profonde impression. Que Mathias renverse Rodolphe du trône, tant qu'il vivra je conserve l'espoir qu'il finira par te reconnaître. De nouvelles circonstances offriront d'autres chances favorables au fils du roi. Mathias lui-même est sans enfans. Wenzel, combats Léopold; que ce prêtre aille cacher sa honte dans Passau! Subissons, s'il le faut, le triomphe de Mathias. Dans son malheur, caressons Rodolphe, sa haine redoublera contre les archiducs; sachons l'exploiter. Mon ami, retourne à ton poste.

Wenzel partit pour Lieben, et Catherine rentra chez elle; son frère l'attendait avec la plus vive impatience, et lui reprocha sa témérité. Elle lui tint à peu près les mêmes discours qu'à son ami, et lui témoigna son mécontentement de ce qu'il n'avait pas empêché qu'on appelât Mathias.

« Nous avons fait, répondit-il, tous nos efforts. Nous proposions de marcher contre Léopold, Thurn a prétendu qu'il n'était pas en forces pour l'attaquer, et qu'il ne répondait pas même de la vieille ville si l'archiduc entreprenait d'y passer. L'assertion du général et la peur ont décidé la majorité en faveur de Mathias. Léopold ne l'attendra point; loin de risquer une attaque, je ne doute pas qu'il ne songe bientôt à la retraite.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Informé de la délibération des états, Rome se rendit de bonne heure au logement de l'archiduc, entra dans la chambre de Tengnagel, et, apercevant sur une chaise des jupons : « Eh, dit-il, le maraud est en compagnie! »

— Qu'est-ce? s'écria le conseiller s'éveillant en sursaut. Ah! c'est vous général? Passez, je vous prie, dans la chambre à côté; dans un instant je suis à vous.

— Ne vous dérangez pas; je vais chez son altesse.

— Non, non, attendez un moment, je vais la

prévenir. Il se jeta à bas de son lit, ferma les rideaux, sonna un domestique et l'envoya chez l'archiduc pour lui annoncer la visite de Rome.

— Ah! je comprends, reprit le général, son altesse, comme vous... Messieurs vous la passez douce; à nous les épines, à vous les roses. Je ne sais pas ce que vous gagnerez à ce métier-là; ce ne sera toujours pas un royaume. Nos matines n'ont pas été aussi gaies que celles de monseigneur. Nous avons manqué cette enragée de Catherine, et perdu cent-deux hommes; une minute de plus, elle était à moi. Quelle capture!

—Elle vous est passée sous la barbe. Et un vieux routier comme vous ne l'a pas reconnue! Je ne suis pas militaire, mais elle ne m'aurait pas attrapé.

— Plus fin que vous et moi y aurait été pris; elle a joué son rôle à merveille. Comment supposer à une femme tant d'audace? Si monseigneur en avait eu une semblable dans son conseil, il serait à présent roi de Bohême.

— Il le sera en dépit d'elle et de tous les utraquistes.

— Oui, comptez là-dessus.

Ils se rendirent chez l'archiduc. Il était entre les mains de son barbier qui le rasait.

« Eh bien, dit-il à Rome, vous tenez Catherine; je serai bien aise de voir de près cette beauté cruelle, cette fille sauvage des Czeks. »

— Monseigneur, courez après, elle est dans la vieille ville.

— Vous l'avez laissé échapper ?

— Dites plutôt le *De Profundis* de plus de cent de vos meilleurs soldats que cette expédition a coûté.

— Nous la retrouverons. Rodolphe ne veut finir à rien. Quel pauvre homme ! Un coup de vigueur peut seul le décider. Aujourd'hui faites vos dispositions ; demain nous passons la Moldau, et nous irons visiter messieurs des états.

— Monseigneur, emballez plutôt mitre, crosse, tous vos ornemens, et préparez-vous à reprendre le chemin de Passau.

— Qu'est-ce à dire ? Je ne serais venu ici que pour me montrer ? et je m'en retournerais....

— Il me reste à peine dix mille combattans ; Thurn en a autant. Chaque jour ses forces augmentent, toute la population est à lui, nous n'avons pour nous personne. Un passage de la Moldau nous est impossible ; si nous prenons l'offensive, nous serons battus, et tout le monde nous tombera sur le dos.

— C'est en effet scabreux.

— Je n'ai pas fini. Pendant que vous vous endormez ici dans les délices de la capitale, et que vous faites la cour aux belles praguoises, l'archiduc Mathias marche avec vingt mille hommes.

— Mathias !

— Il n'attendait qu'une députation des états : elle est partie.

— Il n'y a plus à hésiter ; allons nous-en !

— Attendez. Je suis informé que sur toute notre route la population s'arme....

— Pour moi ?

— Non, contre nous.

— Vite, vite la retraite !

— C'est mon avis ; je viens pour cela.

— Demain.... aujourd'hui....

— Doucement, modérez cette ardeur. Nous nous retirerons, mais avec honneur. Prenons-garde qu'on ne le soupçonne! il faut qu'on nous en prie et qu'on nous fasse un pont d'or.

— Répondez-vous de notre sûreté ?

— Je ne puis prévoir toutes les chances possibles de la guerre ; je sais seulement qu'on en diminue les dangers par une bonne contenance.

—Monseigneur, dit Tengnagel, le général a raison. Quoique le but de votre expédition ne soit plus un mystère, il n'a pas été hautement avoué. On a toujours déclaré qu'on n'était venu qu'à la demande de Rodolphe, et pour l'aider à rétablir son autorité et sa considération. S'il vous faut renoncer à sa couronne, du moins que ce soit lui qui vous congédie. Ne paraissez céder qu'à sa prière ; vous le devez à votre honneur et à ce malheureux roi. Il

vous a, il est vrai, attiré dans un mauvais pas, mais avec de bonnes intentions. Sa situation est pire que la vôtre ; il ne faut pas qu'il vous reproche de l'y avoir de vous-même abandonné. Prenez sur vous d'affecter de la confiance et de la sécurité et laissez-nous, le général et moi, mener à fin vos affaires d'une manière honorable.

— Je m'en rapporte donc à vous. Rome, n'allez pas, par trop d'avidité, compromettre notre retraite.

— Que votre altesse se rassure, répondit le général, je n'ai pas plus envie que vous de me laisser prendre par Thurn ou par Mathias.

« Eh bien Fritz! demanda Léopold à son barbier qui achevait sa toilette, que dis-tu de tout cela ?

— Monseigneur, je ne suis ni général, ni conseiller, mais je vous avais prédit qu'avec un pillard comme Rome, un poltron comme Tengnagel, et un pauvre homme comme Rodolphe, vous viendriez vous casser le nez au Hradschin ; vous n'avez pas voulu me croire, vous voyez. Dès notre arrivée ici, je vous ai prévenu que c'était une affaire manquée ; j'avais eu de bons renseignemens par les connaissances que j'ai à la cour.

— Pourquoi n'as-tu pas voulu me les nommer?

— Je ne le pouvais pas ; je leur avais promis le secret. Je puis seulement vous assurer sur mon

honneur qu'il en est une qui vit très-familièrement avec le roi.

— Son barbier peut-être ?

— Oh! non pas si élevée en dignité. Du reste, qu'importe ? Vous allez faire vos paquets.

— Et bien vite. Cette équipée refroidit un peu mon ambition. Maudit soit le jour où malgré moi on m'a fait évêque ! je ne suis plus bon qu'à ramper parmi les princes ecclésiastiques.

— Hélas ! oui, monseigneur ; c'est un parti pris, maintenant, peuples et nobles, ne se soucient guère d'être gouvernés par les prêtres.

— Au reste, je m'en moque ; je retombe sur mes pieds, je retourne à Passau ; nous y aurons encore du bon temps.

— Monseigneur, c'est très-sage ; faisons bonne mine contre mauvais jeu. J'aurais bien préféré être barbier d'un grand roi au canonicat que vous m'avez promis ; mais en attendant mieux, il faut bien m'en contenter.

Depuis la détermination prise par les états, la plus grande confusion régnait à la cour. Rodolphe assemblait conseils sur conseils, recevait cent avis différens et ne savait que résoudre. A son incertitude, à l'embarras inextricable de sa situation, se joignait le plus profond découragement ; il voyait à chaque instant ses conseillers, ses créatures, se détacher de lui et se tourner vers le soleil qui se

levait du côté de l'Autriche. Il avait renoncé à ses occupations chéries, à ses douces habitudes; il ne mettait plus le pied dans ses ateliers, il ne visitait plus ses collections, il n'allait plus dans ses écuries. Il ne voulait recevoir personne, le jour même le fatiguait; il restait au fond d'une chambre dont les jalousies étaient fermées, pendant des heures entières, assis, immobile; son fou était encore la seule personne qu'il pût supporter.

Un soir à l'heure où il se couchait ordinairement, Hanusch voulait le quitter.

— Toi aussi, lui dit Rodolphe, tu m'abandonnes? Et ton rêve? Nous périssions ensemble. Tu l'as oublié; tu as raison, sauve-toi! je ne suis plus bon à rien. Va, va trouver Mathias! Adieu! tu ne me reverras plus.

Il se leva de son fauteuil et laissa tomber un papier. Hanusch le ramassa dans l'intention de le lui remettre, lorsque Rodolphe le prenant à la gorge lui cria : « Rends-moi cela! ne le regarde pas! »

— Non, répondit le fou en se dégageant, vous ne l'aurez pas avant que j'aie éclairci mes soupçons. Je le sens, ce papier renferme une poudre; qu'est-ce?

— Rends-le moi, te dis-je! Je te l'ordonne.

— Non, et ouvrant le papier, c'est du poison!...

Rodolphe retomba confus sur son fauteuil.

« Comment, reprit Hanusch, un roi, un chrétien, un catholique!... »

— Dis un homme, une vile, une malheureuse créature qui déteste la vie; mes tourmens sont affreux, insupportables. La mort seule... Tiens, là vois-tu?.. là bas... Mort, viens! viens à mon secours! Approche donc!... je le veux. Elle est immobile. Vois-tu son affreux sourire?... Elle tourne la tête, elle refuse de venir. Elle me fait signe, elle m'appelle. Je cours, me voilà!...

A ces mots, il se leva subitement. Hanusch le reçut dans ses bras.

« Serre-moi! ne lâche pas ta proie! continua le roi.»

— Non, répondit Hanusch en le couvrant de ses larmes, et le remettant sur son fauteuil. Non, mon pauvre Rodolphe, il te reste un ami, il ne t'abandonnera pas.

— Ah! c'est toi! reprit le roi après quelques momens de silence. Tu pleures? Tu as aussi du chagrin?

— Oui, et beaucoup.

— Pourquoi?

— Pouvez-vous me le demander? Vous en êtes seul la cause.

— Moi? mon pauvre Hanusch. Que t'ai-je donc fait?

— Vous vous plaignez qu'on vous délaisse. Il

vous reste un ami, et vous voulez l'abandonner.

— Qui te l'a dit? Ce n'est pas vrai.

— Prouvez-le-moi en m'accordant une grace.

— Parle!

— Permettez-moi de passer la nuit ici, près de vous.

— Tu le veux. Soit!

Hanusch appela le valet-de-chambre de Rodolphe: on le mit dans son lit, et le fou resta auprès de son maître.

Rodolphe eut un sommeil très-agité. Dès la pointe du jour, il souleva sa tête, aperçut quelqu'un à la lueur d'une lampe, et demanda tout effrayé: « qui est là ? »

— C'est moi, répondit Hanusch.

— Quoi! si matin!

— Rêvez-vous?

— Non, je suis éveillé.

— Avez-vous donc oublié que vous m'avez permis de rester ici toute la nuit?

— Non, non, je me rappelle. Voilà le jour, va-t-en. Envoie-moi Fritz.

— Auparavant, réglons nos comptes.

— Suis-je ton débiteur?

— Certainement. Vous me devez de renoncer à ce projet atroce, impie, que vous aviez formé. Je ne suis ni cardinal, ni légat du pape, ni jésuite; mais je pourrais vous prouver aussi bien qu'eux, qu'en

attentant à votre vie, vous envoyez votre ame à tous les diables. Vous vous dites chrétien, catholique, et vous n'avez pas le courage de souffrir! Jésus, mon divin maître et le vôtre, a-t-il cherché à s'empoisonner? Il a souffert la passion, il est mort sur la croix entre deux voleurs; il est mort pour vous. Si vous paraissiez devant lui avec du poison dans le ventre, est-ce là, vous dirait-il, l'exemple que je t'ai donné? Que répondriez-vous? Heum! vous voilà pris!

— C'est vrai. Je ne comprends pas comment j'ai pu m'oublier.....

— Ce n'est pas tout. Tant qu'il vous reste un ami, quand ce ne serait qu'un chien, il y a de l'ingratitude à l'abandonner, et de la cruauté à l'affliger volontairement.

— Mon pauvre Hanusch, c'est le ciel qui t'a envoyé à mon secours!

— C'est possible; mais n'y comptez pas trop. Je ne suis pas toujours là. Autre chose. Renvoyez bien vite le bâtard Rome, ses voleurs, ses assassins et votre cousin Léopold.

— Je n'ai plus qu'eux pour me défendre.

— Ils vous ont fait plus de mal que les utraquistes et votre frère Mathias. Un roi de Bohême, gardé par des brigands, c'est une honte. Ils ont pillé et tué vos sujets sous vos fenêtres. Congédiez bien vite cette canaille.

— Mathias marche avec son armée.

— S'il se conduit en ennemi, vous lui direz : « Caïn, veux-tu tuer ton frère? Frappe! le voilà! » Mourez martyr, plutôt que de faire la guerre dans votre capitale. On ne vous maudira pas, on vous plaindra.

— Je le voudrais. Plut à Dieu que cette armée ne fût jamais venue! Mais la renvoyer de moi-même? S'il y avait un moyen de m'aider.

— Je comprends votre scrupule. Eh bien! laissez-moi faire.

— Quoi?

— Ce matin même vous verrez si je ne sais pas mieux m'y prendre que ces ingrats conseillers que vous payez si cher. Je vais à la besogne. Tenez-vous prêt. Surtout ne me trahissez pas.

Hanusch sortit et courut de maison en maison, disant à l'oreille des femmes : — Que faites-vous donc si tranquilles? Souffrirez-vous plus longtemps que ces damnés soldats de Passau mangent le pain de vos enfans, et vous volent votre dernière guenille? Courez donc comme les autres sur la place du palais, elle est déjà pleine de monde. Allez exposer votre misère à Rodolphe. Criez lui de renvoyer ces vilains pillards. Ne quittez pas qu'il ne vous l'ait promis.

En très-peu de temps tous les environs du palais furent remplis de femmes du peuple portant

sur leur sein ou tenant par la main leurs enfans. Ce fut un concert bruyant de plaintes, de sanglots et d'imprécations contre l'armée de Léopold; elles demandaient à grands cris qu'on les en délivrât; dans ce moment, il était auprès de Rodolphe et tremblait de tous ses membres que l'attroupement ne forçât le palais et ne se portât contre lui à des excès. Le roi, quoiqu'il ne fût pas lui-même sans inquiétude, affectait de la sécurité.

« Eh bien, dit-il à l'archiduc, vous entendez! Allez donc vous présenter à ce peuple, et recueillir ses bénédictions.»

— Sire, cela ne me regarde pas, ce sont vos sujets.

— Que voulez-vous que je leur réponde?

— Si vous y consentez, je ne demande pas mieux que de partir.

Rodolphe parut à une fenêtre tenant Léopold par le bras, et annonça que l'armée partirait le lendemain. L'attroupement fit éclater sa joie, et peu à peu se dissipa.

« Sire, dit l'archiduc, vous avez été bien prompt, le délai est court. Je ne sais si Rome sera prêt.

— Allez donner vos ordres.

— Il m'en coûte de vous laisser dans une position aussi fâcheuse. Vous l'ordonnez. Vous me rendrez au moins la justice que j'ai fait tous mes efforts.....

— Pour achever ma ruine. Je ne vous en accuse pas. C'est aussi ma faute. N'en parlons plus. Allez.

En apprenant l'engagement pris par l'archiduc, Rome devint furieux, et lui reprocha vivement d'avoir cédé aux criailleries d'une canaille qu'il aurait dispersée avec un escadron.

« Non, dit-il, je ne quitte pas ainsi la partie. Vainqueur et maître, je ne m'en irai pas honteusement comme si j'avais été battu. La retraite d'une armée n'est pas une procession dans la ville de Passau. Thurn est aux aguets, je l'aurai sur le dos pendant que Mathias sera devant moi. J'ai des malades à évacuer, je ne veux pas laisser ici un homme, ni un canon. Ma troupe n'a pas reçu un kreutzer. Sa solde lui est due tout entière, je l'ai promise, il faut qu'on la paie; sans quoi je livre au pillage le Petit-Côté, le palais, et j'y mets le feu en m'en allant. »

Rodolphe envoya prévenir les états que Léopold était prêt à partir avec son armée, pourvu qu'on lui payât sa solde montant à 300,000 florins, et les invitait à acquitter cette somme.

A cette proposition, l'indignation fut au comble. Les membres des états se livrèrent aux menaces les plus violentes. Ils voulaient que leur armée se portât au Petit-Côté pour chasser des brigands, qui, après avoir ravagé le pays, avaient encore l'audace d'exiger qu'on les payât. Le roi lui-même ne

fut pas épargné. Thurn eut beaucoup de peine à maintenir cette exaspération.

« Je suis sûr, dit-il, que Rome ne tardera pas à battre en retraite. Il n'est pas homme à attendre l'archiduc Mathias. Plut à Dieu qu'il fit cette faute! il serait perdu. Il ne faut rien précipiter. Répondez tout simplement que vous ne devez rien à l'armée de Léopold que des coups de fusil et de canon, et que, lorsque l'occasion s'en présentera, vous ne manquerez pas de vous en acquitter. »

L'avis de Thurn prévalut. La réponse des états redoubla les perplexités de Rodolphe. Les caisses publiques étaient vides. Personne ne voulait venir à son secours. Il envoya chercher David Bunzl.

« Mon cher David, lui dit-il, j'ai besoin de tes services. »

— Sire...

— Tu m'as toujours dit que tu étais mon ami.

— Sire...

— Il me faut... une bagatelle...

— Sire, pour une bagatelle...

— Oui, 300, 000 florins.

— 300, 000! Eh sire, on ne les trouverait pas au Petit-Côté, ni dans tout Prague. Depuis l'arrivée des troupes de Passau, l'argent a disparu. L'intérêt est à deux pour cent...

— Preuve que l'argent n'est pas rare.

— Deux pour cent par mois!

— Eh bien! on te le paiera. Tu ne seras pas long-temps en avance. Dès que tu auras compté cette somme à l'armée de Passau, elle partira, et les états te rembourseront; je te crée baron.

— Sire, les états me feraient plutôt pendre.

— Ah! le je vois bien, tu veux des gages maudit arabe! Tu en auras. Je te donnerai des tableaux, des pierres gravées, des minéraux, pour une double valeur. Te voilà content!

— Sire, on saurait que j'ai payé la solde de l'armée de Passau; les états ou votre frère me reprendraient les gages sans me rendre mon argent; c'est le moins qui pût m'arriver.

— Ne suis-je pas là pour te protéger?

— Sire...

— Doutes-tu de ma parole? T'ai-je jamais trompé?

— Non sire; la bonne volonté ne suffit pas.

— Ah! je t'entends. Tu crois que je n'en aurai pas le pouvoir.

— Sire, je vous le répète, impossible de trouver de l'argent.

— Toi aussi! toi que j'ai comblé de faveurs et à qui j'ai procuré de si bonnes affaires! Ami dans la prospérité, tu m'abandonnes à ma mauvaise fortune! Maudit juif, que je me repens de m'être rabaissé jusqu'à toi! Va-t-en! Ne souille plus mon

palais. Je t'attends au jugement dernier. L'enfer me vengera d'un ingrat.

Bunzl se retira sans répondre et gromelant entre ses dents : Il n'en a pas pour huit jours à régner; et je lui prêterais mon argent! Je l'avais offert à Léopold, bien entendu s'il réussissait; à présent je le garde pour Mathias.

Hanusch entra chez Rodolphe; Sa colère n'était pas encore passée. « J'espère, lui dit-il, que j'ai joliment manœuvré. Toutes ces commères que je vous ai envoyées, elles ont fait un beau tapage. »

— C'est toi qui m'as dépêché ces mégères? Tu me mets dans un bel embarras. Rome ne veut pas partir sans qu'on lui compte 300,000 florins pour la solde de son armée. Je les ai fait demander aux états; ils m'ont répondu qu'ils ne paieraient qu'à coups de canon. J'ai voulu les emprunter à Bunzl, le coquin m'a refusé. Je viens de le chasser. Je ne sais plus de quel côté donner de la tête.

— Vous avez promis que Rome partirait. Il n'y a plus à s'en dédire. Aux grands maux les grands remèdes.

— C'est de l'argent qu'il faut.

— Je le sais bien; il n'y a rien de plus simple.

— Tu connais un moyen de m'en procurer?

— Sans doute, nous n'irons pas le chercher bien loin. Allons à votre trésor.

— Les voilà tous! On me croit riche. Il n'y a

presque plus rien. Les travaux, les collections, les gages des artistes et des savans, tous mes revenus y passent. Plut à Dieu que j'eusse fait des économies! Je les retrouverais à présent. Il ne me reste que quelques valeurs idéales, et en réalité beaucoup d'ingrats.

— Sur ce dernier point je ne dis pas non. Mais si maigre que soit le trésor d'un roi comme vous, vous ne le changeriez pas contre celui de Bunzl. Allons, un petit effort!

— Y penses-tu? Lorsque Mathias m'a dépouillé et va peut-être me mettre tout nu, je donnerais le peu d'argent que je possède! Je me priverais de ma dernière ressource, de ce qui me reste pour substanter ma vieillesse!

— Oh! vous n'en serez jamais réduit à cette extrémité.

— Mes ennemis sont capables de tout. Je ne serais pas le premier roi condamné à la misère. Pour qui ferais-je ce sacrifice? Pour l'évêque de Passau, pour Rome son général, pour ses soldats? Ils s'en vont gorgés de butin. Non, je ne donnerai pas un kreutzer. Qu'ils mettent le Petit-Côté à feu et à sang. Les états l'ont voulu, je m'en lave les mains.

— Bon encore si vous n'y étiez pas. Mais une fois la danse commencée, qui sait où elle s'arrêtera? Quoique vous disiez, on vous croit un bon

trésor. Rome ne demanderait pas mieux que d'avoir une occasion de mettre la main dessus. Pour tout sauver, vous pourriez bien tout perdre. Décidez-vous, faites la part du feu.

— Rome oserait!...

— Des brigands! Vous le disiez tout à l'heure, ils sont capables de tout. Croyez-moi! Ne vous y fiez pas.

— Tu pourrais avoir raison. Il est bien dur pourtant...

— A votre place je n'hésiterais pas.

— Demain... Je verrai... Je ferai mes réflexions.

— C'est tout vu. Demain peut-être il ne sera plus temps. Je vais chercher votre trésorier.

— Attends! Attends!

Hanusch était déjà sorti; il revint bientôt avec le trésorier Zrutssky.

« Suis-je assez malheureux, s'écria Rodolphe, tout conspire pour m'accabler! »

—Allons, sire, dit le fou, un roi qui a jeté des millions par les fenêtres, peut-il regretter une goutte d'eau pour éteindre un incendie? Avec 300,000 florins éviter de grands malheurs! Je donnerais volontiers ma dernière chemise.

— Va donc, ordonna Rodolphe à Zrutssky, en poussant un profond soupir. Compte cette somme à Léopold... non, non, à Rome, à condition qu'il partira demain. Qu'ils s'en aillent tous au diable!

Dis que pour me procurer cet argent, j'ai été obligé de mettre en gage tout ce que je possède.

Le trésorier remplit la commission. Rome, tout en faisant bonne contenance, avait déjà préparé sa retraite. Léopold se présenta au palais pour prendre congé du roi.

« Qu'il ne paraisse plus devant moi, répondit Rodolphe. Qu'on ne me prononce plus le nom d'un archiduc! Je n'en veux plus voir aucun. Ils ne valent pas mieux les uns que les autres. Ils sont tous mes bourreaux. Qu'ils me laissent mourir en paix!»

Rome fit partir la nuit ses bagages, et son infanterie. Toute la population du Petit-Côté était aux fenêtres, et accablait d'imprécations l'armée de Passau. Léopold, renfermé dans une voiture, était environné d'une forte escorte. Rome, avec le gros de sa cavalerie et deux pièces de canon prêtes à tirer, formait l'arrière-garde.

« Mes amis, répondait-il aux habitans, criez, criez, ne vous gênez pas, je n'ai jamais compté sur vos bénédictions; je ne me fâche pas de vos injures. Mais à la première voie de fait, gare à vous! »

A peine l'armée fut-elle toute sortie par la porte d'Augez, que les habitans la fermèrent; répandus dans les jardins et sur les hauteurs du Lorenzberg, ils firent feu de toutes parts, et tuèrent quelques soldats. Rome riposta par des coups de canon, et continua sa marche.

D'après une délibération des états, Thurn chargea Wenzel d'occuper le Petit-Côté, d'investir le palais de Rodolphe, auquel on supposait le projet de se sauver en Allemagne, et lui donna la consigne la plus sévère.

« Je ne veux point, alla dire Wenzel à Catherine, être le concierge de la prison du roi, le geolier de mon père. »

—Si tu refuses, on t'accusera d'indiscipline, de désobéissance. Si tu acceptes, on espère irriter encore plus Rodolphe contre toi. C'est un piége que Thurn nous a tendu : qu'il y tombe lui-même! Il a cru nous contrarier, il sert à merveille nos projets. Marche de suite au Petit-Côté, au palais. Ostensiblement, montre-toi rigoureux, inexorable. En secret, cherche à consoler ton malheureux père, et à te le rendre favorable. Il est délaissé, solitaire. Dur dans la prospérité, le cœur des rois s'amollit dans les revers. Il est ulcéré contre toute sa maison. Qu'il t'ouvre ses bras par amour, par vengeance, ou par faiblesse, qu'importe, pourvu qu'il te reconnaisse?

— J'éprouve cependant une vive répugnance... Mais tu le veux, je la surmonte,

Wenzel se porta au Petit-Côté avec Christophe et les Friedlandais, fit occuper toutes les positions, entourer le palais du roi, et garder toutes les issues; il ordonna qu'on ne laissât entrer, ni sortir qui

que ce fut, sans sa permission. Excepté pour la personne du roi, cette consigne n'était pas bien nécessaire, car les courtisans, les conseillers, s'étaient retirés et n'avaient nulle envie de revenir auprès de lui; tout, jusqu'au favori Waldebourg, avait disparu. Il ne restait au palais que le fou et une partie de la domesticité. Pendant que Wenzel faisait toutes ses dispositions, Rodolphe qui les ignorait encore, dit à Hanusch :

« Me voilà donc délivré des brigands de Passau! mais Dieu sait entre les mains de qui je vais maintenant tomber. Depuis huit jours, je n'ai pas respiré d'autre air que celui de cette chambre, il me semble empesté. J'ai la poitrine oppressée. J'étouffe de colère et de rage. J'ai besoin de sortir d'ici. Je vais me promener un peu dans le jardin, par la petite porte secrète. Je ne veux voir personne, ni être vu. J'ai les hommes en horreur. Ils me font rougir pour moi et pour eux. Je préfère à leur société, celle de mes plantes, de mes arbres, celle des bêtes. Viens avec moi!

— Grand merci! Mais ce n'est pas le moment de vous chicaner. Bête, fou, comme vous voudrez, je vous suis.

Arrivé à la petite porte, Rodolphe l'ouvrit.

— Halte! On ne passe pas, cria un factionnaire.

— Me connais-tu? lui demanda Rodolphe d'un ton impérieux.

— Non.

— C'est le roi, dit Hanusch.

— Ce serait le diable, il ne passera pas.

— Comment, répliqua Rodolphe, tu attentes à la liberté de ton roi?

— Je ne connais que ma consigne. Le premier qui fait un pas, je tire dessus.

— Il en serait capable, reprit Hanusch en retirant le roi et en fermant la porte, rentrez chez vous.

Lorsque Rodolphe, plus mort que vif, fut retourné dans sa chambre, il fondit en larmes. « Je suis donc, dit-il, prisonnier dans ma résidence royale! » Et, passant subitement de l'abattement à un accès de fureur, il courut à une fenêtre d'où la vue dominait toute la capitale, l'ouvrit et s'écria : « Ville ingrate et parjure, malédiction sur toi, ton sol, tes maisons, tes habitans, tes murailles! Que le feu du ciel te dévore! Que les chardons croissent à la place de tes palais! Ville infame, sois à jamais maudite! »

Rodolphe éprouvait de violentes convulsions; Hanusch l'entraîna sur un fauteuil et appela du secours; on lui donna des soins, et on parvint à lui rendre du calme. Ses gens l'informèrent alors que les portes du palais étaient occupées par les troupes des états, et que toute communication avec le dehors était interrompue.

« Qu'on m'amène, dit-il, le commandant. Il faut pourtant qu'il me donne quelque explication, et que je sache si l'on a résolu ma mort.

Wenzel fut introduit dans la chambre. En le voyant, Rodolphe resta un moment interdit. « Je ne m'étonne plus, s'écria-t-il, si on a eu l'audace de menacer ma vie ; je ne devais pas moins attendre d'un monstre tel que lui !... entre nous, il ne peut y avoir rien de commun. Sortez de ma présence ! allez, remplissez votre odieuse mission ; martyrisez votre roi ! »

— Sire, répondit Wenzel, je ne suis qu'un soldat, on m'a commandé, j'obéis. Je désire concilier mes devoirs avec les égards dûs à votre rang, à vos malheurs. On n'en veut point à votre vie....

— Une sentinelle m'a menacé de tirer sur moi, quand je me suis présenté à la porte du jardin.

— Sire, ce ne peut être qu'un excès de zèle.

— Suis-je prisonnier ou ne le suis-je pas ?

— Sire, que votre majesté veuille bien me permetre de l'entretenir seule....

— Seul.... avec vous ? Une fois il a failli m'en coûter cher, je ne l'ai pas oublié.

— Les temps sont bien changés.

— Qu'importe, si les cœurs sont restés les mêmes ?

— Sortez, dit Rodolphe à ses gens, et, retenant

Hanusch, cet homme-là peut demeurer, ajouta-t-il; c'est mon unique, mon dernier ami.

— Votre méfiance est légitime, reprit Wenzel. Les apparences sont contre moi, mais je n'agis que par l'ordre de Thurn et des états.

— Mauvaise défaite! Vous pouviez, vous deviez vous dispenser....

— La discipline militaire....

— Ainsi vous me tueriez, si on vous le commandait!

— Sire, pouvez-vous le croire? Quand on m'a ordonné de prendre la garde de votre palais, mon premier mouvement a été de désobéir, de refuser une mission que, comme vous, je trouvais odieuse.

— Pourquoi l'avez-vous acceptée?

— Dans l'unique espoir d'apporter quelque soulagement aux misères de mon roi, quelques consolations aux malheurs de mon père, de le revoir, d'embrasser ses genoux, d'implorer mon pardon. Non, continua Wenzel aux pieds de Rodolphe, vous ne serez pas inexorable; vous oublierez ce court, ce fatal aveuglement d'une ame égarée par un saint respect pour la mémoire d'une mère. Le ciel m'en est témoin; envers vous, mon cœur ne fut jamais coupable. Si vous l'aviez voulu, fils soumis et respectueux, j'aurais mis mon bonheur et ma gloire à vous aimer, à vous servir. Vous pouvez m'en croire; vous ne me soupçonnerez pas d'ê-

tre ébloui par le prestige de vos prospérités, de vos grandeurs.

— Relevez-vous, dit Rodolphe visiblement ému. Malgré mes misères, reprit-il après un moment de silence, on me caresse; ce n'est pas pour moi, c'est pour ma couronne. On la brigue pour vous: vous y aspirez.

— Connaissez le fond de mon ame. Le trône, tel qu'il est fondé, le pouvoir tel que vous l'exercez, me répugnent, je les déteste. La condition actuelle des rois me paraît misérable. Si le destin m'appelait à régner, je ne voudrais être que le premier citoyen du royaume, l'organe suprême de la nation: au-dehors, le défenseur de sa gloire et de sa puissance; au-dedans, l'esclave de ses lois. Devant l'étendue de ces devoirs, et les obstacles que je trouverais à les remplir, mon esprit recule effrayé; il sent qu'entre lui et le siècle il n'y a point d'harmonie. Le triomphe du bien sur le mal est incertain, il exige de rudes combats; ils sont au-dessus de mon courage. Mais ma naissance m'a donné un droit dont jouit le dernier des sujets, celui d'avoir un état légal, une famille. J'aurais un père, si j'étais né d'un laboureur; parce que je suis le fils d'un roi, je serais condamné à l'infamie! Je ne compterais point dans la chaîne des êtres dont se forme la société civile et par laquelle elle se perpétue! Parmi un peuple chez qui chacun s'énor-

gueillit de ses aïeux, il me faudrait rougir d'être le premier de ma race! elle rougirait de moi! Pourquoi ne m'étouffa-t-on pas plutôt en naissant, pour me réunir à ma mère, dans son tombeau? Je ne vous demande point le trône; s'il me tentait, il serait trop tard, il ne vous appartient plus. Rendez-moi mon état, vous en avez toujours le pouvoir, vous me le devez.

Après ces paroles, prononcées avec l'accent ferme de la vérité, Rodolphe resta immobile comme étourdi par un coup de tonnerre.

« Vous êtes là, lui dit Hanusch, comme la statue de saint Népomucène sur le pont, encore fait-il une mine agréable aux passans qui le saluent. Pourquoi cet air renfrogné? Puisque la royauté doit vous quitter bientôt, renvoyez-la tout de suite. Soyez tout simplement Rodolphe, un bon père, un brave homme! Quand vous perdez le trône, n'êtes-vous pas trop heureux de retrouver un ami? Dans tout votre royaume, il n'y a pas un père qui ne se réjouît d'avoir un tel fils. Mathias paierait bien cher ce bonheur. Qu'avez-vous à ménager? Votre maison? Elle ne mérite pas que vous vous damniez pour elle; n'écoutez que votre conscience, sauvez votre ame, ne repoussez plus les consolations que le ciel vous envoie. »

Hanusch prit Wenzel par la main, l'amena près du roi et continua: « Allons, embrassez votre enfant!

Rodolphe, fondant en pleurs, ouvrit ses bras; Wenzel s'y précipita; ils restèrent confondus dans leurs embrassemens.

« En voilà assez, reprit Hanusch après quelques minutes, en retirant Wenzel des bras de son père. Mon cher maître, vous ai-je trompé ? La conquête d'un bon fils ne fait-elle pas plus de bien au cœur que celle du plus beau royaume ? Depuis que vous avez fait cette bonne action, je me sens léger comme une plume. Ce n'est pas tout; à présent occupons-nous un peu de nos affaires. Nous sommes bloqués ici comme dans une citadelle; on ne peut entrer ni sortir; on nous a coupé les vivres. Veut-on nous prendre par famine ? »

— Encore un peu de patience, répondit Wenzel. Thurn a commandé cette rigueur; il m'a chargé de l'exécution de ses ordres pour irriter mon père contre moi. Il faut dissimuler et le laisser dans son erreur; il va venir, que le roi lui porte ses plaintes!

— Je ne verrai jamais cet homme-là, interrompit Rodolphe.

— Je m'en charge, reprit Hanusch, laissez-moi faire.

On entendit le bruit des tambours. « C'est le général, dit Wenzel; je cours le recevoir. Mon père, à la vie, à la mort, comptez sur moi! » Il sortit.

— D'où venez-vous? lui dit Thurn.

— Général, on m'a rapporté que le roi avait

voulu s'évader par une porte secrète du jardin, et que la sentinelle avait menacé de tirer sur lui. Je suis allé visiter toutes les avenues du palais pour m'assurer si elles étaient bien gardées.

— Bien. Rodolphe a le projet de se sauver en Allemagne, de dire qu'il a été chassé de la Bohême, et, comme empereur, de soulever tous les princes. Vous me répondez de sa personne, vous en répondez aux états. Mais le menacer de coups de fusil, c'est trop fort. On ne doit pas oublier le caractère sacré dont il est revêtu. Qu'on le laisse libre dans l'intérieur de son palais, dans ses jardins, il ne se sauvera pas par-dessus les murs. Un roi, et un roi tel que lui, ne se met pas en voyage sans tout l'attirail de son rang. Vous ne laisserez communiquer avec lui que le grand-chancelier, le cardinal Dietrichstein et le fou. Quand à la domesticité, elle peut aller au-dehors pour les besoins du service. C'est un mauvais moment à passer, il sera court. L'archiduc Mathias s'avance. Les deux frères s'arrangeront entre eux.

Wenzel se conforma aux ordres de Thurn, et, dans l'exécution, en tempéra, le plus qu'il le put, la rigueur. Il ne voyait Rodolphe que secrètement, la nuit. Ils avaient de longs entretiens pendant lesquels le fils faisait toujours quelques pas de plus dans l'affection de son père.

CHAPITRE VINGTIÈME.



Depuis qu'ils étaient débarrassés de Léopold, de son armée, et qu'ils tenaient le roi prisonnier, un certain nombre d'utraquistes avaient fait un retour sur eux-mêmes. L'archiduc Mathias, que, effrayés de leur péril, ils avaient un instant regardé comme un libérateur, à mesure qu'il s'approchait, leur causait de vives alarmes. Au fond du cœur, il avait les mêmes principes, il nourrissait les mêmes préjugés que Rodolphe; il avait moins de bonté; il marchait à la tête de ses troupes. L'habi-

tude du commandement militaire rendait son despotisme plus violent. Le parti Schlick entretenait les inquiétudes; Catherine s'efforçait de soulever les esprits.

« Qu'avons-nous besoin, disait-elle, de l'archiduc Mathias? On ne gagnera rien à le placer sur le trône de Rodolphe. Qu'on lui laisse paisiblement terminer son règne! Envoyons au-devant de l'archiduc; remercions-le de son empressement à venir à notre secours; prions-le de s'en retourner chez lui. S'il veut venir malgré nous, allons à sa rencontre, nous sommes en force, nous avons une bonne armée. »

Mais ce qu'elle ne disait pas, c'est que, Wenzel étant réconcilié avec Rodolphe, elle se flattait toujours que ce raccommodement ouvrirait à son amant le chemin du trône. Thurn ne manquait pas d'objections: les choses étaient trop avancées; on était trop compromis pour pouvoir reculer; l'archiduc ne s'arrêterait pas; après avoir appelé le successeur de la couronne, on aurait mauvaise grace de lui faire la guerre; l'issue en serait funeste pour la Bohême; les forces nationales se diviseraient, et, après des discordes intestines, au lieu d'avoir un roi reconnaissant de l'empressement de ses sujets, il faudrait subir le joug d'un maître irrité et avide de vengeance. Ces raisons ne convertissaient pas tout le monde; on hésitait encore

lorsque la fortune fournit à Thurn un argument décisif.

Par les mesures qu'il avait prises, il n'avait pu empêcher Rome de faire sa retraite; mais il avait perdu une grande partie de ses bagages; le conseiller Tengnagel était tombé au pouvoir des Bohêmes. Amené devant Thurn, interrogé, il refusa de répondre; serré de près, il dévoila en détail toute la coalition de Rodolphe avec Léopold, et leur correspondance avec plusieurs princes d'Allemagne. Rodolphe avait fourni des fonds pour recruter l'armée de Passau. On devait assurer la couronne à Léopold, interdire l'exercice de la religion réformée, et enlever aux états beaucoup de leurs priviléges. Muni de cet aveu, Thurn se présenta triomphant devant eux. Ils éclatèrent en imprécations contre Rodolphe.

« Ce qu'on nous donne comme une découverte, dit André Schlick, n'était pas un secret. Cette trame nous était connue avant l'expédition de Léopold. C'est la politique constante de la maison d'Autriche. Elle est, vous le savez assez, à la tête de la ligue catholique, et n'aspire qu'à étouffer la réforme. Elle veut détruire, en Bohême, toute nationalité, et nous rabaisser au rang de ses provinces. Les archiducs sont tous nos ennemis, il n'en est pas un seul pour qui je puisse faire des vœux. Ce que Léopold et Rodolphe avaient concerté, Mathias

le tentera pour son compte. S'il faut rester sous le joug, je préfère encore celui de Rodolphe. »

Cette sortie fut inutile. Les états délibérèrent d'envoyer une nouvelle députation à Mathias pour le presser d'arriver à Prague avec son armée. Il ne se fit pas long-temps attendre, entra solennellement, et fut reçu par les états comme un libérateur. Après avoir en vain attendu sa visite, Rodolphe envoya un chambellan le complimenter, et l'engager à se rendre au palais pour s'entretenir ensemble. Mathias répondit qu'il aurait beaucoup de plaisir à voir son frère; mais que, n'étant venu à Prague que par déférence pour les états, il devait régler ses démarches sur leurs décisions.

Elles se préparaient dans le conseil privé de l'archiduc, composé de son oracle, l'évêque de Vienne, Klesel, de Thurn et de Budowa. Il y fut convenu que, pour donner une apparence de légalité à tout ce qu'on se proposait de faire, il fallait, sans cesser de surveiller la personne de Rodolphe, lui rendre la liberté d'appeler auprès de lui ses ministres, ses conseillers, et l'inviter à convoquer l'assemblée des états qui s'étaient réunis sans sa participation.

Alors le parti Schlick environna Rodolphe et le conseilla. Catherine, qui en était l'ame, n'espérait plus empêcher Mathias de consommer son usurpation; mais elle pensait que le roi devait dispu-

ter le terrain, défendre son trône jusqu'à la dernière extrémité, ne céder qu'à la violence et protester. Rodolphe répondit donc que si le fantôme d'états illégalement assemblés commençait par se dissoudre, il aviserait à les convoquer dans la forme la plus complète et de la manière la plus solennelle. Les états répliquèrent que si le roi n'avait pas égard à leur déférence, ils se passeraient de son concours. Il reconnut donc la légalité de leur réunion, et chargea le grand-chancelier Lobkowitz d'en faire l'ouverture. Après les complimens d'usage: « Sa majesté, dit-il, animée d'un amour fraternel pour son frère Mathias, lui céda la couronne de Hongrie et le désigna pour son successeur à celle de Bohême. Malgré les doutes qui se sont répandus sur les sentimens de sa majesté, ils sont toujours les mêmes: pour en donner une preuve solennelle et assurer après sa mort la tranquillité publique, elle vous propose de procéder de suite au couronnement de l'archiduc Mathias. »

A cette proposition inattendue, la majorité des états fut d'abord interdite. Le parti Schlick, qui était dans le secret, y donna hautement son approbation. Les partisans de Mathias, revenus de leur étonnement, éclatèrent en murmures. Le grand-bourgrave, président, pour mettre fin au tumulte, répondit que les états prendraient en considération le discours de la couronne, et leva la séance.

Mathias assembla son conseil. Tandis qu'il délibérait, on lui annonça les envoyés des électeurs de Saxe et de Mayence, accourus à Prague de la part de leurs maîtres comme médiateurs. Ils furent introduits.

« Leurs altesses, dit l'un d'eux, n'ont pu rester insensibles à la situation fâcheuse de leur co-électeur, du chef de l'empire. Si elles n'avaient écouté que leurs intérêts, leurs droits, leur devoir, elles auraient envoyé des troupes à son secours. Mais animées de l'esprit de paix elles ont préféré la voie de la médiation. L'empereur consent à ce que le roi de Hongrie soit incontinent couronné roi de Bohême. Il nous semble que ce tempéramment concilie tous les intérêts; nous nous faisons fort qu'il aura l'assentiment de nos cours. »

— Messieurs, répondit Mathias, j'apprécie les intentions de vos maîtres, je les remercie de leur médiation ; mais je ne puis l'accepter. L'empire est ici sans intérêt ; c'est une question toute autrichienne, une simple discussion de famille. Entre moi et mon frère, je ne puis reconnaître pour médiateur et pour juge que l'assemblée des états du royaume. J'en passerai par ce qu'ils décideront; je ne suis venu qu'à leur demande et pour donner force à leur autorité.

— Eh bien ! sire, reprit l'envoyé, nous voyons ici des membres influens des états, leur général;

votre majesté permettra que nous les invitions à s'expliquer sur l'objet de notre médiation.

— Volontiers.

— Sire, dit alors Budowa, nous n'avons point pouvoir des états pour traiter une question de cette importance. Ces messieurs doivent la leur porter directement ; s'ils désirent avoir mon avis, je pense que la Bohême est trop jalouse de son indépendance, pour admettre l'intervention de l'étranger dans ses affaires.

— Pour mon compte, ajouta Thurn, je ne le souffrirai jamais ; j'ai entendu, non sans quelque surprise, que leurs altesses électorales auraient pu envoyer des troupes. Je le leur conseille ; je ne serais pas fâché de les voir aux prises avec l'armée des états et celle de S. M. le roi de Hongrie. Messieurs, puisque vos maîtres portent un si tendre intérêt à la personne de Rodolphe, dites-leur que les états sont prêts à leur envoyer, dans un sac, leur co-électeur et leur empereur.

Mathias ne put s'empêcher de sourire et congédia les envoyés.

Après une délibération orageuse sur la proposition de Rodolphe, les états, prétendant qu'ils ne pouvaient obéir à la fois à deux maîtres, exigèrent qu'il abdiquât et qu'il les déliât de leurs sermens, moyennant un traitement annuel de trois cent mille florins, la jouissance du palais, des revenus

des domaines royaux de Pardubitz, Brandeis, Benatek, Lissa et Przerow.

A cette nouvelle, Rodolphe tomba du désespoir dans la stupeur. La consternation fut dans son palais. Catherine y courut, Wenzel voulut en vain la retenir, elle força les portes et parvint dans la chambre du roi.

« Sire, lui dit-elle, le moment est venu de vous montrer, d'un seul mot vous pouvez effacer tous les torts de votre règne. Rejetez loin de vous l'insolente délibération des états! Plutôt que de signer votre propre honte, laissez-vous arracher la couronne! Un parti nombreux est tout prêt à défendre vos droits; réunis à Nuremberg, les électeurs de l'empire embrassent votre cause. Une armée va bientôt appuyer leurs menaces; tenez ferme, résistez, elle passe la frontière, et vous voyez luire le jour de votre délivrance! Craindriez-vous pour votre vie? Il vaut cent fois mieux mourir avec gloire que de traîner dans le mépris et le déshonneur le peu de temps qui vous reste à vivre. Vos ennemis n'oseront jamais attenter à votre personne; du reste, vous avez un moyen d'échapper à leur rage; vous êtes sous la garde de Wenzel, de votre fils, cette nuit même, partez sous l'escorte de ses troupes et de celles que commande Christophe. Allez au-devant de l'armée des électeurs! chef de l'empire, jetez-vous dans leurs bras!

—Quitter mon palais! prendre la fuite! répondit Rodolphe; non madame, ce parti ne s'accorde pas avec ma dignité. Je ne veux pas compromettre Wenzel, et votre fils. Les états peuvent m'ôter ma couronne, je ne me détrônerai pas moi-même. Je m'abandonne aux électeurs s'ils arrivent encore à temps; si non, à la Providence, qui sauve ou perd les rois, comme les derniers de leurs sujets.

Catherine ayant encore insisté sur le départ de Rodolphe, le trouva inébranlable, et le quitta comptant peu sur sa résolution de ne pas céder aux états.

En effet, il leur arriva des représentations pressantes du congrès électoral de Nuremberg, accompagnées de menaces sérieuses. Loin d'en être effrayés, ils chargèrent Thurn de porter un corps de troupes en avant, et invitèrent Mathias à appuyer ce mouvement avec une partie de ses forces. Thurn, soupçonnant Wenzel de favoriser Rodolphe, et bien aise de l'éloigner au moment de la catastrophe, lui donna l'ordre de partir de suite pour Pilsen à la tête des Friedlandais, le fit relever dans la garde du palais par un commandant affidé, et rétablit sa consigne dans toute sa rigueur.

Wenzel courut faire ses adieux à Catherine, revint prendre congé de son père, et, navré de l'abandonner dans une conjoncture aussi pénible, lui

jura que, loin de combattre les électeurs, il se joindrait à eux.

« Mon enfant, dit Rodolphe, ton départ est pour moi d'un mauvais augure. Mes ennemis méditent quelque violence; il vaut mieux que tu n'en sois pas témoin. Je ne sais si nous nous reverrons ; à tout événement, j'ai pourvu à ton sort. Prends ce papier. »

Wenzel se jeta à ses pieds; Rodolphe lui donna sa bénédiction, le releva, le serra dans ses bras, et reçut ses adieux.

Le roi se retrouva dans l'isolement, abandonné à lui-même, n'ayant plus auprès de lui que son fidèle Hanusch. Impatiens de ne pas recevoir la réponse à leur proposition, les états menaçaient de passer outre. Le peuple et l'armée étaient dans la plus grande fermentation. Des cris furibonds se faisaient entendre autour du palais et sous les fenêtres de Rodolphe. On lui annonça le cardinal Dietrichstein.

« Est-ce vous, lui demanda le roi, qui devez m'accompagner à l'échafaud? Je vous remercie de cette attention délicate. »

Le cardinal fit un mouvement d'horreur.

— Vous paraissez précédé par des cris séditieux. Je m'attends à tout.

— Sire, répondit le cardinal, ce sont des insensés qui ne savent ce qu'ils font...

— Ainsi, à l'exemple de Jésus, je dois leur pardonner?

— Je suis loin de croire à des dangers pour votre vie; mais il est urgent que votre majesté prenne un parti.

— Cela vous est aisé à dire. Le trouvez-vous facile à faire? Dois-je céder ma couronne ou attendre qu'on me l'arrache? Expliquez-vous!

—Sire, il m'est pénible de le dire, il faut la céder.

— Je doute qu'à ma place le pape s'y résignât. Il tiendrait bon jusqu'au bout, et quand il n'aurait plus d'autre moyen, il excommunierait l'usurpateur. Cependant, il est le vicaire d'un Dieu dont le royaume n'était pas de ce monde; et moi, par la grace de ce même Dieu, je suis roi de Bohême.

— S'il restait à votre majesté quelque moyen de résistance, je ne lui donnerais pas ce conseil. Elle a tout épuisé. Il est plus convenable à votre dignité, à celle de votre maison, de paraître abdiquer librement en faveur de votre frère, de votre successeur désigné, que d'exposer la royauté à un outrage de la part des sujets.

— Vous me conseillez le mensonge; qui croira que j'ai été libre?

— La multitude. Quand les rois disent qu'il fait nuit en plein jour, il faut qu'elle n'en doute pas, et que les classes éclairées paraissent le croire.

Le grand-chancelier Lobkowitz entra, tenant à

la main l'acte d'abdication de Rodolphe. «Sire, dit-il, les états délibèrent de vous envoyer une députation; les troupes prennent les armes; le peuple se soulève. Prévenez le dernier des malheurs. Sauvez la majesté royale, décidez-vous!...

— Mon roi, ajouta Hanusch, mon bon, mon pauvre maître, allons du courage; faites ce dernier sacrifice pour la paix!

— Vous avez tous juré ma perte... s'écria Rodolphe. Vous le voulez? Il arracha le papier au grand chancelier, s'approcha d'une table, saisit une plume à pleine main, barbouilla plutôt qu'il n'écrivit son nom, déchira la plume avec ses dents, jeta son chapeau par terre, dit d'une voix étouffée: « Laissez-moi mourir... Retirez-vous... Que la malédiction du ciel vous écrase! » Et s'enfuit dans sa chambre. Hanusch l'y suivit.

Le grand-chancelier porta aux états l'abdication. Elle y fut reçue avec de bruyantes acclamations et aux cris de *vive Mathias!*

« Rodolphe, dit André Schlick, descend du trône, il est vacant. Avant qu'un autre prince y monte, il importe de déterminer ses devoirs, ses obligations, et de consacrer formellement les garanties données à nos droits. A leur couronnement, tous nos rois ont juré de maintenir, et respecter les libertés de la nation et les priviléges des états. Ces vagues sermens ont toujours été violés. Les états

ne pouvant s'assembler sans une convocation royale, la nation était sans défense contre les entreprises des conseillers de la couronne. C'est pour remédier à ce grave inconvénient que la lettre de majesté a été rendue. Je demande que le maintien de ce pacte nouveau entre les états et le trône soit expressément compris dans la formule du serment, et, pour lui donner plus de force, qu'une confédération soit formée entre la Bohême et ses co-états de Lusace, de Silésie, de Moravie, et la Hongrie et l'Autriche. »

— Je ne doute pas, répliqua Martinitz, que le roi de Hongrie ne veuille le maintien des lois fondamentales du royaume. Comme il s'agit, non-seulement de changer une formule consacrée par un long usage, mais encore d'une confédération entre des états indépendans, je pense qu'il convient d'envoyer une députation à sa majesté pour s'entendre avec elle sur cet objet.

— Il n'y a point ici à négocier, reprit André Schlick, les états ne peuvent rien céder, sans se porter à eux-mêmes un coup mortel.

— Il ne s'agit pas de concession, dit Thurn. Dans l'état où en sont les choses, qu'on prenne garde, par une condition *sine quâ non* et par de nouvelles exigences, à se jeter dans de graves embarras. La discrétion, dont on appréciera les motifs, ne me permet pas de m'expliquer plus clairement.

Le parti Schlick insista en vain. La majorité des états, frappée de la présence de Mathias avec une armée de vingt mille hommes, vota la députation. Elle se rendit auprès de l'archiduc, qui avait d'avance préparé sa réponse.

« Je n'ai quitté ma résidence, dit-il, je ne suis entré en Bohême et venu à Prague qu'appelé, pressé par les états. Ils imploraient mon secours pour délivrer le royaume d'une armée étrangère. Je me suis rendu à leurs vœux, elle a disparu sans combattre. Il ne me restait plus qu'à retourner à Vienne, et j'y pensais. L'empereur, mon frère, a proposé aux états de me couronner roi de Bohême, ils m'ont offert le trône, Rodolphe en est descendu, il est vacant. Si j'y monte avant le temps, c'est d'un consentement unanime, car mon droit existait, comme successeur désigné par le roi et les états. Depuis son abdication je règne. Le couronnement consacre les rois et ne les fait pas. Les formes de cette solennité sont déterminées; mon intention est de les faire observer à l'exemple de tous mes prédécesseurs. Si l'on voulait prétendre davantage, il fallait s'en expliquer avant de m'appeler d'Autriche, alors j'aurais consulté mes conseils et pris mon parti librement et en connaissance de cause. Si j'adoptais des innovations, je paraîtrais sacrifier les droits de la couronne à l'avidité de régner, je les sacrifierais peut-être. Je ne suis pas dans la si-

tuation de Rodolphe, je ne recommencerai pas son rôle. Je veux maintenir et respecter les immunités de la Bohême, les priviléges des états, tels que mon prédécesseur les a trouvés établis; je le jurerai. Quand à de nouvelles concessions, sans examiner comment il les a faites, je ne les repousse point. Mais avant de les approuver, je veux être éclairé par les conseillers de la couronne de Bohême, plus versés dans la connaissance de sa constitution que ceux qui m'entourent. J'en appelle des états actuels, justement irrités par les circonstances, à leur prochaine assemblée que je convoquerai dans un temps plus calme, et lorsque j'aurai mûrement réfléchi. »

Ce discours, rapporté aux états, causa une grande joie aux catholiques; cependant ils la continrent. Les utraquistes furent attérés; Thurn et Budowa eux-mêmes, quoique dévoues à Mathias, conçurent des inquiétudes. Mais il était maître de Prague, il avait vingt mille hommes, on était sûr qu'il ne reculerait pas. Les états étaient divisés; quand ils auraient été unanimes pour lui faire la loi, ils n'en avaient plus la force. On risquerait inutilement de faire des victimes, et de perdre la possession des droits accordés par la lettre de majesté, tacitement prorogée. On se résigna donc au couronnement du roi dans la forme accoutumée, et sous sa promesse de convoquer

plus tard les états, pour délibérer sur leurs justes demandes.

On mit en question, si, le jour de la cérémonie, Mathias et son cortége ne se rassembleraient pas dans le palais du roi; c'était l'avis de la plupart des officiers et des courtisans de Rodolphe, qui étaient lestement passés de son service à celui de son frère. Le grand-chancelier Lobkowitz s'opposa fortement à cet outrage, et offrit son palais au Hradschin. Lamberg, archevêque de Prague, qui avait le droit de couronner le roi, prétexta une maladie; à son défaut, il appartenait à son suffragant, l'évêque d'Olmutz; c'était le cardinal Dietrichstein. Il parut avoir quelques scrupules à cause de la longue confiance dont Rodolphe l'avait honoré; mais l'évêque de Vienne, Klesel, les leva, en lui faisant observer que l'Église était au-dessus de ces petites considérations, et que le prêtre ne devait en tenir aucun compte, lorsque Dieu avait prononcé. Le couronnement eut lieu à la cathédrale avec la pompe et les formes accoutumées. Dans son sermon, le cardinal fit l'éloge de Mathias de ses qualités, de ses vertus, récapitula tous ses titres à l'amour de ses peuples, vanta ses exploits militaires, et le compara à David vainqueur de Goliath et des Philistins. Il oignit, sacra, communia le nouveau roi, et lui posa la couronne sur la tête. Le maintien des priviléges des états et des

libertés du royaume, fut juré par Mathias sur l'Évangile, entre les mains du grand-bourgrave, qui le proclama roi. On versa devant lui une mesure de noisettes en commémoration du bâton de coudrier, que Przemisl planta en terre, et qui poussa, lorsque Libussa se l'associa au pouvoir. On ne lui représenta pas les sabots du paysan slave, tige de tant de rois; on les disait détruits dans la guerre des hussites. Les salves de canons, le carillon des cloches, les houras annoncèrent au peuple ébahi qu'il avait changé de maître. On lui jeta au nez, dans les rues, quelques pièces de monnaie.

La cérémonie se passait sous les murs du palais de Rodolphe. En vain les portes et les fenêtres en étaient hermétiquement fermées, il ne perdit pas un cri de joie; chaque coup de canon ébranlait ses vitres, renouvelait ses douleurs, et déchirait son ame. La nuit seule, en mettant un terme aux signes bruyans de l'allégresse publique, lui rendit un peu de tranquillité. Hanusch ne le quittait pas.

« Ton rêve est accompli, lui dit le roi. »

—Pas tout-à-fait, Dieu-merci! Nous vivons encore.

— Pourquoi ces deux fatales étoiles ne m'ont-elles pas écrasé? Du faîte des grandeurs, précipité si bas! Dans ce palais, d'où je dictais des lois, maintenant esclave!

— Moins de pouvoir, moins de soins, vous êtes toujours empereur d'Allemagne!

— Dépouillé de mes couronnes héréditaires, que m'importe un vain titre électif? Ils ne me le laisseront pas. Ne m'ont-ils pas aussi proposé d'y renoncer en faveur de Mathias. Eh bien! je leur épargnerai un nouveau crime; j'abdiquerai. Comme Charles-Quint, je veux finir mes jours dans un cloître. Je ne penserai plus qu'à la mort, à mon salut.

—Sire, halte-là! Quand du village de Lodenitz, où j'étais plumpatsch, j'eus l'honneur d'être appelé à votre cour, vous jouissiez de toutes vos couronnes. Mon métier était de vous amuser; je pouvais m'en tenir là, sans m'inquiéter du reste comme vos courtisans. Mais, pour mon malheur, j'avais le cœur bien placé, je restai honnête homme, et je m'avisai de m'attacher sincèrement à mon maître. Je ne pus vous voir tranquillement marcher à votre perte. Au risque de vous déplaire, j'usai des libertés de ma charge, tantôt pour vous pousser dans une meilleure voie, tantôt pour vous détourner de la mauvaise. Je résistai aux moqueries, aux insultes, aux complots, aux séductions. Si je l'avais voulu, le cardinal Dietrichstein aurait fait ma fortune...

— Ne me parle pas de cet homme-là ! Le traître, il vient de couronner Mathias. Abrège ton ennuyeux préambule !

— On s'est moqué de moi, vous tout le premier.... J'étais un fou, un sot, un bavard.... Eh bien! à présent, voyez qui avait raison de moi ou de tous ces beaux messieurs, de moi et de vous.... Ne revenons plus sur le passé, l'eau une fois qu'elle a coulé sous le pont n'y reparaît plus; mais par saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Ermite, saint Jean Népomucène, et tous les Jean mes prédécesseurs, j'ai bien acquis le droit de vous empêcher de faire une dernière sottise....

— Et de me manquer de respect....

— Je vous respecte plus que lorsque vous étiez roi. Il faut appeler les choses par leur nom; soyez pieux, dévot, croyez au pape, aux jésuites, ne vous gênez pas. Mais prendre la robe des moines et leur donner à raser une tête qui a porté trois couronnes, je ne le souffrirai jamais. C'est alors que vos ennemis diraient: il ne méritait pas de régner. Montrez-leur que vous en étiez digne en supportant vos malheurs avec dignité; forcez-les à vous regretter, ils vous regretteront, j'en suis sûr. Laissez faire Mathias, le bon apôtre; il ne se passera pas un an sans qu'ils ne l'appellent Judas.

— Que m'importe? Je n'y serai plus.

— Vous n'en savez rien, pas plus que moi. Du moins tant que vous vivrez, restez dans ce palais; jouissez paisiblement du revenu de vos trois cent

mille florins, de vos seigneuries, et de votre trésor...

— De mon trésor? Tu en reviens toujours là...

— Sans moi, Rome aurait mis la main dessus. Puisque cela vous déplaît, laissons-le de côté; vous êtes encore assez riche pour mener le train du juif le plus opulent de Prague, et des plus grands seigneurs, pour faire du bien aux pauvres et payer des prières. Vous avez un fils, attendez son retour.

— Pourvu qu'il ne se soit pas réuni aux électeurs; il serait perdu et sans utilité.

— Ne craignez rien; je parierais qu'ils n'ont pas quitté Nuremberg, ni mis en route un soldat. C'est entendu, plus de couvent, vous me le promettez.

— Tu ne m'y suivrais pas?

— Non par ma foi. Je suis accoutumé à ce palais, je ne le quitterais pas pour les Prémontrés ou les Cistercicins. Au fond de l'ame, vous ne vous sentez pas plus de vocation que moi.

— Non; mais le dégoût du monde.

— Soyez tranquille, il ne vous fatiguera pas, et nous pourrons vivre ici aussi solitaires que les moines de la Trappe.

— Restons-y donc tant qu'il plaira à Dieu.

Au moment où Mathias, après avoir pourvu au gouvernement de la Bohême, allait quitter Prague,

il accorda une audience à David Bunzl, qui l'avait sollicitée depuis plusieurs jours.

« Sire, dit le juif en se prosternant, j'aurais été désespéré de ne pouvoir offrir, en personne, mes petits services à mon roi.

— Mon cher David, répondit Mathias, je ne doute pas de ton obligeance, tu en as donné des preuves à toute ma famille; nous sommes d'anciennes connaissances.

— Sire, votre majesté me fait trop d'honneur.

— Lors de ma campagne dans les Pays-Bas.... Tu étais déjà riche; à présent tu ne comptes que par millions.

— Moi, sire! Le commerce est bien scabreux; que de pertes....

— Tu as fait des affaires d'or avec Rodolphe.

— Je lui étais trop attaché pour en faire de bonnes; il est encore mon débiteur. Votre majesté ne laissera pas mourir son frère insolvable.

— Tu plaisantes! il est plus riche que je ne le serai jamais.

— Il m'avait promis de me créer baron; votre majesté ne daignera-t-elle pas remplir cette promesse?

— Je ne dis pas non.... un jour.... quand tu m'auras rendu des services.

— Sire, veuillez me mettre à l'épreuve.

— Nous verrons. J'aurai besoin de toi pour ra-

cheter un tas de choses inutiles que tu as vendues à mon frère. Adieu, mon cher David; compte sur ma protection.

Tandis que le juif se retirait. « Coquin, ajouta Mathias, si je pouvais te faire pendre et confisquer tes trésors! »

Il partit pour aller en Silésie et en Moravie recevoir les hommages de ces provinces. Il avait eu le bon esprit d'épargner à son frère une visite qui lui aurait été fort désagréable, et lui envoya un officier pour prendre congé de lui. Rodolphe refusa de le recevoir.

L'armée des états fut licenciée; ils se séparèrent laissant le comité des trente défenseurs utraquistes pour veiller au maintien des lois et surtout de la lettre de majesté.



CHAPITRE VINGT-UNIÈME.



La révolution consommée, Wenzel fut rappelé de Pilsen. A Prague, dans cette ville où plus d'une fois il avait rougi de sa naissance, il rentrait avec un titre, qui en effaçait autant que possible la tache. Par l'acte qu'il avait reçu, à son départ du palais, Rodolphe le reconnaissait pour son fils, le créait prince, et lui donnait une seigneurie valant un million de florins. Il avait donc un état, un rang, le droit de siéger aux états, de marcher au moins de pair avec les premiers barons du royaume. Ce n'était pas encore assez pour Catherine. Le lien de l'amour se relâchait toujours, et l'indépendance

de Wenzel faisait des progrès. Elle aspirait à monter avec lui sur le trône: il n'en voulait pas. Il fallait donc lui faire violence, et, pour vaincre sa résistance, l'enchaîner par un lien indissoluble. Depuis que Rodolphe, en le reconnaissant, en le dotant, l'avait élevé au niveau de Catherine, Wenzel lui-même était humilié de leur situation équivoque, et sentait le besoin de la légitimer aux yeux du monde. L'honneur le lui commandait. Incontestable, mais triste motif pour aliéner sa liberté! lier à jamais sa destinée à celle d'une femme, dont l'ambition sans bornes ne lui présageait que tourmens et malheurs! Les conseils, les prédictions de Gehrard, revenaient assiéger Wenzel. Ceux du juif Salmon Brandeis, réveillaient surtout des regrets poignans dans son cœur. De la part du sculpteur, c'était des lieux communs, de vagues théories de morale. Devant Catherine, à Friedland, seule, sans comparaison, avec tous ses moyens de séduction, Wenzel, pauvre, errant, sans expérience, ne pouvait que succomber. Mais le juif, c'était pour Ohla... On l'offrait, elle s'offrait elle-même. Ils avaient été unis par le sacrement du feu. Maintenant elle était libre : l'erreur, l'aveuglement de Krakowetz pouvaient se réparer. Un simple scrupule arrêtait Ohla, la religion, la politique son parti. Ces motifs, malgré leur gravité, ne tiendraient pas contre l'amour. Et puis, s'il fallait céder,

céder quelque chose... Pourquoi non? Ohla était d'un prix au-dessus de tous les sacrifices. Mais Catherine... l'honneur...

Pour humilier ses adversaires, et imposer au peuple, dans les changemens qui lui sont indifférens ou même funestes, le parti victorieux célèbre son triomphe et fait de la joie publique. Sans respect pour la triste situation de Rodolphe, les partisans de Mathias donnèrent des fêtes. Pour dissimuler son mécontentement, Thurn se montra le plus empressé à célébrer l'avènement du nouveau roi de Bohême. Il invita la comtesse, Wenzel, Christophe. Wenzel voulait refuser; à sa répugnance, Catherine opposa des considérations politiques, et les ménagemens qu'il était utile d'observer envers le général des états. Wenzel se résigna, et se rendit au bal. A peine y avait-il paru que, mal à l'aise, mécontent, il ne pensait qu'à s'esquiver de ce tumulte, lorsqu'une troupe de personnes des deux sexes, dans des déguisemens de divers caractères, entra dans la salle, et exécuta un ballet qui charma l'assemblée. Une femme masquée, en passant auprès du prince, le heurta assez vivement, et, se retournant, s'excusa de l'avoir troublé dans sa rêverie.

« On ne peut pas l'être plus agréablement, répondit Wenzel. »

— Prince, si ce n'est pas de votre part simple

politesse, soyez mon chevalier, donnez-moi le bras.

— Volontiers. Pourquoi ce maudit masque me cache-t-il vos traits? Du moins ne déguisez plus votre voix.

— C'est une condition de mon rôle.

— Vous craignez que je vous reconnaisse?

— Peut-être.

— Je vous ai donc vue ou entendue?

— Je ne puis répondre.

— La partie n'est pas égale. Ce mystère...

— J'en ai besoin.

— Avec moi?

— Envers tout le monde.

— Quoi! pas une exception pour votre chevalier!

— M'a-t-il pris pour sa dame?

— Il est trop galant pour avoir attendu cette aimable provocation.

— Si vous pensez, dit le masque d'un ton plus grave, et d'une voix moins déguisée, qu'il s'agit ici d'une simple galanterie et d'une bonne fortune de bal, vous vous trompez étrangement. Votre cœur est-il libre? Répondez sans détour.

— Qui que vous soyez, répliqua Wenzel, troublé par cette question, dussiez-vous avoir une mauvaise opinion de moi, je l'avouerai, mon cœur ne m'appartient plus.

— On ne m'avait point trompée. Je voulais m'en assurer. Fatale curiosité!

— Mon aveu seul a pu vous l'apprendre. C'est mon secret, celui d'une femme... Nul autre... Une femme adorable! Ah! si vous la connaissiez!...

— Il ne me manque plus que d'entendre son éloge. Je ne la connais que trop.

— Impossible.

— Il brûle donc toujours le feu allumé par l'incendie de Krakowetz? demanda le masque, oubliant exprès ou par mégarde de déguiser sa voix.

— Oui, répondit Wenzel, reconnaissant Ohla, il m'enflamme, il me consume. Pourquoi ce piége? Ah! je ne puis m'en plaindre. Je lui dois mon bonheur.

— Hélas, reprit Ohla, ce ne sera peut-être qu'un rêve, suivi d'un triste réveil. Il est une autre épreuve; y résisterez-vous?

— Il n'est rien qui me coûte... On nous observe... Je ne puis supporter cette contrainte... Sortons! jetez votre masque... Venez! Je m'abandonne à vous.

Ohla ne répondit rien, et se laissa conduire.

Il l'entraîna dans le jardin. Elle ôta son masque. Wenzel était dans l'ivresse, dans l'extase. « Mon amour, dit-elle, veut encore une épreuve. »

— Parlez, commandez, répliqua-t-il vivement, j'obéis...

— Wenzel, avez-vous si vite oublié mes dernières paroles?

— Près de vous j'oublie tout. Le présent occupe ma pensée. Eh bien! parlez, qu'exigez-vous?

— Renoncez à l'hérésie, professez ma religion, soyez fidèle à nos princes : à ce prix, Ohla est à vous, elle vous consacre sa vie. Ces mots furent accompagnés du regard le plus tendre.

— Cruelle! répondit Wenzel, comme frappé par la foudre, tu abuses de ton empire. Un faux zèle t'égare. Si je te cédais, si j'étais assez lâche, tu t'en repentirais. Tu mépriserais un amant renégat. S'il trahissait son parti, s'il violait ses sermens, qui te garantirait sa foi?

— Mon amour, cette passion délirante qui m'embrâse, mon amour encore exalté, s'il est possible, par la grandeur de ton sacrifice, par la gloire d'avoir converti mon amant. Wenzel, le ciel m'envoie à ton secours; il veut te sauver, il te parle par ma voix.

— Elle est plus dangereuse pour moi que le Dieu dont tu te dis animée.

— Fais une profession de foi solennelle, range-toi du côté du trône, Mathias t'ouvre ses bras, t'assure un sort digne de ta naissance et Ohla....

— Arrête!.... Je le vois, le Dieu qui t'inspire, c'est le démon du fanatisme, le fatal démon de l'Autriche. Je ne vois plus en toi qu'une malheu-

reuse, abusée ou complice; tant que tu me parlais en ton nom, ta voix de sirène m'entraînait, j'allais succomber. Pour toi seule, pour Ohla, j'aurais donné ma vie; mais au nom de l'Autriche, je recouvre ma raison, la haine et le mépris l'emportent dans mon cœur. Moi, fils de Rodolphe, j'irais ramper aux pieds de l'assassin de mon père! Enfant de la Bohême, prêter mon bras à l'ennemi de ma patrie! Si c'est à ce prix que tu le vends, garde, garde ton amour! Si c'est à ce prix que tu couronnes le mien, qu'il périsse! Pourquoi n'avons-nous pas été consumés ensemble dans l'incendie de Krakowetz?

A ces mots, Wenzel s'enfuit, insensible aux larmes et aux prières d'Ohla qui le conjurait de l'entendre; elle ne rentra plus au bal et se retira chez elle au désespoir. En vain Adleta essaya de la consoler.

« C'est toi, s'écria-t-elle, ce sont tes perfides conseils qui m'enlèvent son cœur. Imprudente! pour avoir trop exigé de lui, je perds son amour. Il allait abjurer l'hérésie, apaiser mes scrupules, calmer ma conscience. A ce prix, mon amour était pur; j'étais assurée du pardon de l'Église. Le plus fort était fait. Après l'avoir arraché à l'utraquisme, il m'eut été facile de le réconcilier avec nos princes légitimes. Par un excès de zèle, tu as nui à leur cause, au bien public; tu as renversé mon bonheur, empoisonné ma vie! »

— Vos plaintes sont injustes, répondit Adleta, et vos reproches sans fondement. Vous devez, au contraire, vous féliciter de votre triomphe. Celui qui, pour vous posséder, allait embrasser votre culte, n'a point abjuré son amour. Calmez-vous, prenez patience, montrez de la dignité; il reviendra à vos pieds.

— Tu le crois?

— J'en réponds.

— Si je pouvais le revoir....

— Point de faiblesse; avec un caractère de cette espèce, trop d'empressement vous perdrait. Il est fier et délicat; soyez plus fière que lui.

De son côté, Wenzel se reprochait sa pétulance, aimait toujours, et ne conservait plus d'espoir.

Catherine parla de mariage. Par point d'honneur, par respect humain, par dépit, Wenzel montra, pour le conclure, un empressement qui n'était plus dans son cœur.

— Fière du titre de ton épouse, lui dit-elle, j'ambitionne plus encore, rien ne peut abattre mon courage, ni détruire mes espérances. Tu régneras sur la Bohême, ou la Bohême s'abîmera et nous périrons avec elle. Mathias règne, j'en rougis pour mon pays; c'était bien la peine de chasser Léopold, de détrôner Rodolphe. Un homme changé, voilà donc la fin de tant de mouvement, de tant de bruit! Le sceptre de plomb de l'Autriche pèse tou-

jours sur nous; il m'est insupportable, il me suffoque, il m'étouffe. Dans les mains de Mathias, il sera plus lourd encore.

— Cependant son éducation a été plus libérale que celle de ses frères. Il fut initié, par le flamand Busbeck, dans la science de la politique; il prit la défense des Pays-Bas contre Philippe II; il aima la gloire militaire.

— Il n'accepta le gouvernement des Pays-Bas que pour trahir leur confiance et les livrer plus facilement à l'Espagnol. Il mécontenta tous les partis, et, offusqué de la supériorité de Guillaume d'Orange, il abandonna honteusement le pays. Se croyant un grand capitaine, il a conduit la guerre contre les Turcs; les succès sont dus à ses généraux, les défaites à ses propres fautes. Gouverneur pour Rodolphe d'une partie de ses états, ingrat et traître, il ne s'est servi du pouvoir que pour dépouiller son frère. En Autriche, quand il a eu besoin des réformés, il les a bassement flattés, il leur a prodigué les promesses; il a manqué à sa parole dès qu'il a été le maître: en a-t-il peur? il les ménage; ne les craint-il plus? il les opprime. Pour s'aplanir le chemin du trône, il a flatté les utraquistes qu'il leur serait plus favorable que Léopold et Rodolphe. On l'a appelé; une fois à Prague, à la tête de son armée, il a refusé de jurer le maintien de la lettre de majesté.

— Et cependant on l'a couronné !

— A l'extrémité où la jalousie et l'ambition de Thurn avaient amené les choses, il était impossible de reculer. Avec ses troupes et l'appui des catholiques, Mathias pouvait tout oser, braver ses ennemis, et se jouer des aveugles instrumens de son élévation. Il n'y a pas manqué; il n'a fait que des mécontens; il est parti peu satisfait et plein de défiance.

— Il n'en règne pas moins.

— Son avénement au trône ne décide rien. Il a passé cinquante ans. Il n'a pas d'enfans. La question de successibilité se représentera. Avant six mois, il rallumera par son intolérance les troubles religieux; il réveillera dans tous les cœurs la haine contre sa maison, et nous rouvrira la carrière.

— J'y prévois beaucoup de malheurs, peut-être un embrâsement général, dont notre patrie sera la victime.

— Ou dont elle sortira purifiée, triomphante.

Pour leur mariage, ils voulaient le consentement de Rodolphe : c'était à Wenzel de l'obtenir; il n'osait lui en parler. Le pauvre roi était encore trop étourdi du coup qui l'avait frappé pour penser à autre chose. Son fils, Hanusch, le médecin Jessenius, à peu près les seuls qu'il supportait près de lui, ne s'occupaient qu'à lui donner quelques consolations, et à le fortifier contre sa mauvaise

fortune. Dès qu'enfin son ame eut repris assez de calme, on l'engagea à régler sa maison conformément à sa nouvelle situation. Son faible revenu ne lui permettait plus d'entretenir la foule des mangeurs qui le dévoraient sans lui rendre aucun service. Son trésor y aurait bientôt passé; il voulait le garder intact comme s'il eût dû vivre éternellement. On renvoya donc à Mathias tout l'attirail obligé de la couronne. On congédia les conseillers, les savans, les artistes, les ouvriers, les charlatans; on ferma les ateliers, les laboratoires; on porta la réforme dans les écuries, la cuisine, les antichambres, dans toute la domesticité; on donna des pensions à un petit nombre de bons sujets ou de nécessiteux. La cour de l'empereur d'Allemagne resta montée sur le même pied que celle de l'électeur de Trèves ou de Cologne. Il en coûta beaucoup à Rodolphe de supprimer tout ce brillant superflu; quelquefois il s'en plaignait.

— Que vous manque-t-il? lui disait Hanusch. Vous n'avez jamais été aussi bien servi. Si vous pouviez prendre une bonne fois votre parti, et vous décider à rire, il n'y aurait pas sur la terre un homme plus heureux. Chrétien, résignez-vous! Philosophe...

— Je ne le suis point, je ne le serai jamais. Ah! sans la religion, sans mon espoir en Dieu, je ne sais pas ce que je deviendrais!

— Imitez ses ministres : on n'en voit pas mourir de chagrin. Vous ne pouvez avoir un meilleur exemple. Je me rappelle, quand j'étais l'orateur des noces, ils n'en manquaient pas une; ils mettaient tout en train, et souvent mieux que moi.

— Toujours donc de sottes railleries; tu n'es pas ici aux noces.

— Je pourrais bien y être. Cela ne dépend que de vous.

— A présent tu voudrais que je me mariasse! As-tu perdu ton peu de raison?

— Non, Dieu merci; depuis quelque temps j'en ai trop besoin. Oui, vous n'avez qu'à dire un mot, et je vais aux noces; non pas aux vôtres.

— De qui donc?

— De Wenzel.

— Il se marie, sans mon consentement?

— Il craint.... il n'ose.... Pour rien au monde il ne voudrait pas vous déplaire, vous affliger.

— Et son épouse; il ne faut pas le demander, c'est sans doute....

— La comtesse Schlick.

— Ce n'est pas une femme; c'est un homme en jupons, un diable. J'aurais été bien malheureux d'en avoir une pareille.

— Vous; mais Wenzel....

— Es-tu près de moi son ambassadeur?

— Non, en vérité; ce n'est pas un secret. Comme

j'ai contribué à lui rendre son père, je ne serais pas fâché de l'aider à prendre femme. Je ne voudrais pas qu'il fît comme vous, et que, dans ses vieux jours, il eût des regrets.

— Tu enfonces le poignard dans ma plaie. Ah! je le sens plus que jamais. Pourquoi ne me suis-je pas marié? Pourquoi n'ai-je pas eu des enfans légitimes, élevés près de moi, un héritier de mes couronnes? Les maudits prophètes! Ah! comme ils m'ont trompé! Je régnerais encore. Ma vieillesse serait paisible, honorée. Que je suis coupable envers moi, envers mes sujets! Si j'avais voulu croire les flatteurs, Wenzel ne vivrait pas. Il est bon fils pourtant. Si j'avais épousé sa digne mère, il aurait été roi, un grand roi peut-être. Qu'en ai-je fait? un misérable prince. Il est mon fils, et il ne régnera pas.

— Vous savez bien qu'il ne le désire pas.

— Il n'en serait que plus digne de régner. Avant de le reconnaître, j'aurais dû penser au lien qui l'enchaîne, prévoir que Catherine le tenait dans ses filets; qu'elle ne lâcherait pas sa proie. Le voilà!...

Wenzel entrait; il s'approcha de son père, lui baisa la main, voulut lui parler et hésita.

« Pourquoi cet embarras? lui demanda Rodolphe. Mon enfant, au point où j'en suis je puis tout entendre et tout dire. Je regrette seulement que ta

future ne soit pas là pour n'en pas faire à deux fois.

— Elle est sur mes pas; elle attend...

— Qu'elle entre!

Wenzel sortit et revint aussitôt avec Catherine: « Madame, reprit Rodolphe, si je vous disais que votre mariage est selon mon cœur, je vous tromperais, ou plutôt vous ne me croiriez pas. Dans ces derniers temps, si vous avez pris mon parti, je ne m'aveugle pas, je sais pourquoi. Ce n'était ni par fidélité, ni par amour pour moi que vous étiez contre Léopold et Mathias. On doit pardonner à ses ennemis; mais les aimer, Dieu ne le commande pas. Je pardonne. Lorsque j'ai rendu à Wenzel son état, si j'avais pensé à vous, je ne l'aurais pas reconnu. Je ne le punirai pas de mon imprévoyance, j'en subirai les suites. Qu'il vous épouse! je ne m'y oppose pas; puisqu'il le faut, j'y consens. Je voudrais que votre union fût heureuse; je ne l'espère pas. Votre ambition, madame, vous perdra tous les deux. Ce que j'ai fait pour Wenzel ne lui donne aucun droit au trône. Je ne suis pas payé pour aimer ma famille. Cependant tous mes vœux sont pour le maintien de son existence, de son rang, de sa splendeur. Si la maison d'Autriche a pour ennemis tous les déserteurs de notre antique foi, elle a pour alliés tous les états catholiques. Elle les protége, elle leur est nécessaire. C'est une grande puissance; on pourra l'ébranler, elle ne

succombera pas; elle sortira plus forte de ses revers. Vous ne connaissez pas ses ressources, ni le fond de sa politique; vous les apprendrez à vos dépens. On inondera de sang la Bohême, on ne l'arrachera pas à ses maîtres légitimes. Voilà, madame, sur ce point les dernières paroles d'un mourant. Faites-en votre profit.

— Sire, répondit Catherine, la reconnaissance de ce que vous avez fait pour Wenzel, mon respect, votre situation, me ferment la bouche. Je pourrais cependant, si votre majesté le permettait....

— C'est inutile.

— Mon père, reprit Wenzel, quand vous m'avez ouvert votre cœur, le fermerez-vous pour toujours à Catherine?

— Je n'ai point de haine, répliqua Rodolphe. J'ai pardonné. J'ai consenti à votre union. C'est assez. Que Dieu vous bénisse! Allez!

Quand Wenzel et Catherine furent sortis: — Je suis content de vous, dit Hanusch au roi.

— C'est heureux, répondit Rodolphe. J'ai bien besoin de ton approbation!

— Vous prenez tout en mauvaise part. J'admire votre générosité. On ne pouvait pas exiger davantage. Dans votre belle profession de foi une seule chose m'a déplu.

— Laquelle donc?

— *Les paroles d'un mourant.* Vous n'en avez pas le visage, et le docteur Jessenius répond encore de vous pour long-temps.

— Sans douter de sa science, pour ce qui me concerne j'y vois plus clair que lui. L'écorce de l'arbre peut paraître encore bonne et le cœur être blessé mortellement. En vain, à mon déclin, ce qui reste autour de moi me traite encore comme au temps de ma splendeur. Alors, du moins, à côté de la flatterie se trouvait le contre-poison; on ne me l'a pas épargné, tu en sais quelque chose. Aujourd'hui, mon sentiment intime crie plus haut que tous vos ménagemens.

— Le docteur n'a jamais été courtisan, et moi, vous me rendez cette justice, je n'ai point été flatteur.

— A présent, je te pardonnerais de l'être. A la volonté de Dieu! En attendant, je me suis préparé. J'ai disposé en faveur de quelques serviteurs fidèles. Tu m'as souvent parlé d'un petit domaine à Lodenitz dont la possession te rendrait content. Voilà un bon de 20,000 florins. Va les recevoir de Zrutssky.

— O mon roi! ô mon bon maître! ô mon cher Rodolphe! pardonnez-moi cette liberté! s'écria Hanusch en se jetant aux pieds du roi.

— Va, va, dit le roi en le relevant, achète le domaine, sois toujours honnête homme. Conserve

cet héritage à tes enfans. Vivez-y heureux; souvenez-vous de moi, et priez Dieu pour le pauvre Rodolphe.

Partagé entre la joie et la douleur, Hanusch, sans pouvoir trouver une parole, alla recueillir le bienfait de son maître.

Le public s'attendait à une grande pompe pour le mariage de Wenzel et de Catherine. Il fut célébré avec la modestie et la gravité que commandaient la situation de Rodolphe, et les pensées sérieuses qui avaient, dans l'ame des deux époux, succédé aux feux brûlans de l'amour.

Depuis long-temps Hanniwald sollicitait une audience de Rodolphe; de guerre lasse, il l'accorda.

« Que voulez-vous? dit-il. Vous ne me laisserez donc pas mourir en paix? Est-ce mon titre d'empereur? Mathias est-il si affamé qu'il ne puisse attendre quelques mois, quelques jours?

— Sire, il ne s'agit pas de cela. Restez empereur; mais, à ce titre, daignez donner au moins un instant aux affaires de l'empire. L'heureuse issue de la guerre, allumée pour la succession du duché de Juliers, exige des mesures ultérieures qui garantissent la durée de la paix.

— Elle durera plus que moi. Que messieurs de la ligue s'arrangent. Ils l'ont bien formée sans ma participation; ils ne m'ont pas même invité à y prendre part, moi, prince catholique, moi, chef

de l'empire. Maximilien de Bavière y a usurpé mes droits et ma place; ils l'ont souffert. D'ailleurs, ils sont triomphans. L'Union évangélique a été forcée de céder, je les en félicite; je ne m'en mêle plus.

— Il est vrai, l'Union semble pencher vers sa ruine; mais c'est un polype qui renaît de ses blessures....

— Au nom de Dieu, laissez-moi en paix!

— S'il se repose en Allemagne, il s'agite en Autriche.

— Comment? demanda Rodolphe avec curiosité.

— Avant de prêter serment de fidélité à Mathias, les états ont réclamé la liberté de religion dans les villes et les bourgs, une parfaite égalité de droits entre les évangélistes et les catholiques, et la faculté, pour les premiers, de parvenir à toutes les places.

— C'est juste. Mathias le leur avait promis pour les armer contre moi. Sans doute il a tenu sa parole.

— Non, sire, il a refusé en se fondant sur ses droits héréditaires.

— Il a été assez heureux pour se tirer de ce mauvais pas?

— Malheureusement ce n'est pas une affaire finie.

— Ah! tant mieux!

— Les états ont quitté Vienne, menacé de lever

des forces, renouvelé leur alliance avec la Hongrie et la Moravie.

— Frère Caïn, à ton tour t'y voilà! Le sang de ton frère retombe sur ta tête! Dieu est juste, il me venge !

— Sire, il s'agit des intérêts de votre maison. Mathias ne mérite pas ce nom odieux.

— Ne m'a-t-il pas mis le poignard sur la gorge? Il m'aurait tué si je ne lui avais pas cédé mes couronnes. J'aurais là une belle occasion de prendre ma revanche. Empereur, car je le suis encore, je pourrais lâcher l'Union sur Mathias. Je n'aurais qu'à dire un mot, il serait perdu.

— Sire, reprit Hanniwald effrayé, vous ne le ferez pas. Vous ne porterez pas ce coup mortel à votre famille, à votre religion. Sur le bord de la tombe, vous n'exposerez pas ainsi le salut de votre ame.

— Qui vous a dit que je n'avais pas long-temps à vivre? Profane, dont les regards sont toujours fixés sur la terre, et qui n'avez jamais su lire dans les étoiles! Si vous croyez ma fin prochaine, laissez-moi mourir en paix. Puisque je vais quitter ce monde, ne me parlez plus de ses affaires.

Hanniwald se retira; mais craignant que Rodolphe ne vécût assez pour se venger et faire un coup de tête, il écrivit à Mathias d'en finir bien vite avec les états d'Autriche, afin de ne pas s'exposer

à avoir l'Union évangélique sur les bras. Mathias suivit ce conseil, malgré l'obstination de l'évêque de Vienne, qui l'engageait à se laisser arracher toutes les églises par les hérétiques plutôt que de leur en céder une légalement.

Depuis son entretien avec Hanniwald, Rodolphe parlait sans cesse de la mort, et répétait que son ancien ministre lui avait porté malheur. Il paraissait sain de corps; de ce côté là, rien n'annonçait une fin prochaine; il était sur ses pieds et faisait ses fonctions d'animal. Mais sa tristesse habituelle était dégénérée en une sombre mélancolie. Renfermé dans une profonde solitude, qu'éclairait à peine un faible rayon du jour, il n'allait plus dans ses jardins; il se traînait rarement dans ses galeries; il ne parlait pas; il marmottait des prières; il ne voulait recevoir personne, et ne supportait plus guère que Hanusch. Le fou avait acheté son domaine, y avait établi sa famille, et était revenu auprès de Rodolphe pour lui tenir compagnie. Prescriptions, conseils, prières, marques d'intérêt, si peu qu'il en venait, le fou était le canal par lequel tout devait passer pour arriver au roi. Souvent ils étaient ensemble de grandes heures sans parler, bâillant, dormant, soupirant, se levant, faisant les cent pas, se rasseyant.

« Mon pauvre Hanusch, lui dit un jour Rodolphe, tu t'ennuies. »

— Ma foi, répondit-il en sautant de son siége au milieu de la chambre, si je vous disais que je m'amuse, vous ne me croiriez pas.

— Eh bien, laisse-moi! va trouver ta femme et tes enfans.

— Vous le mériteriez bien. Malheureusement je ne le peux pas.

— Merci, pourquoi te gêner?

— Vous le savez bien : je vous suis nécessaire. Moi-même.... Je n'aurais pas fait quatre pas hors du palais, que j'y rentrerais malgré moi.

— Cela ne durera pas long-temps.

— C'est bien votre faute: fort, robuste comme vous êtes, vous pourriez aller jusqu'à cent ans.

— Que Dieu me préserve de ce malheur!

— Est-ce qu'il vous a mis au monde pour que vous vous laissiez mourir?

— L'homme peut-il commander à la mort?

— Oui. Mais vous méprisez, vous repoussez tout, médecine, amitié, religion ; vous préférez vous abreuver de poison.

— J'ai livré mon ame au prêtre, je ne m'en mêle plus; mon corps, j'en suis le maître. Irai-je, comme le veut Jessenius, le traîner aux eaux de Carlsbad, de Tœplitz?

— Pourquoi non? essayez! Si elles ne vous font pas de bien, elles ne vous tueront pas. Prenez

l'air respirez! réjouissez vos yeux à l'aspect de la verdure! réchauffez-vous au soleil!

— J'irais montrer à des visages rians ma triste figure; à des sujets ingrats, rebelles, un roi détrôné; aux petits princes, mes voisins, un grand monarque, leur empereur, par eux délaissé, trahi?

— Ah! nous y voilà: vanité, orgueil! Et tout ce que commande de respect une grande infortune, le comptez-vous pour rien? Paraissez, vous verrez encore tous ces buveurs d'eau à vos pieds. A tout prendre, n'êtes-vous pas encore archiduc d'Autriche, roi de Bohême *ad honores*? Ces titres valent bien celui du duc de Saxe ou du marquis de Brandebourg.

— Tu raisonnes comme un bourgeois.

— Vous me faites trop d'honneur, je ne suis qu'un bon campagnard. La qualité n'y fait rien. Quoique j'aie hanté la cour, j'ai conservé le bon sens. Allons, partons! demain, aujourd'hui. D'abord à Carlsbad, c'est dans l'ordre. Je vois les musiciens, du haut de l'hôtel-de-ville, annoncer votre arrivée, et, le soir, vous régaler d'un concert. Je vous acccompagne au Neubrunn, au Sprudel, ensuite à la promenade, à la Wiese, au Hirschensprung, au Posthof, au Hammer. Quand nous nous serons bien nettoyé le dedans, nous irons à Tœplitz nous laver le dehors. Nous nous promènerons au Schlossberg, dans le joli bois de Dorna,

à Doppelbourg, à Graupen, à Rosenthal. Les hommes, les femmes, les malades, les bien portans, nous les fréquenterons, nous les fuirons, *ad libitum*, à notre convenance. Nous serons là pour nous, non pour les autres. C'est l'affaire de six semaines. Nous reviendrons dispos et de bonne humeur. Si le cœur nous en dit, nous recommencerons l'an prochain, ainsi de suite. Cela ne vaut-il pas mieux que de rester à se morfondre dans son trou? Allons, je vais donner les ordres.... n'est-ce pas ?

Pendant cette belle tirade, Hanusch se promenait de long en large, ne voyant pas, à cause de l'obscurité, la mine que faisait Rodolphe, enfoncé dans son fauteuil, et prenait son silence pour un consentement. Quelle fut sa surprise lorsque le roi, sortant de son assoupissement, lui demanda :

« Que disais-tu ? »

— Je dis, répondit Hanusch impatienté, que votre esprit est incurable et qu'il tuera votre corps. Ce n'est pas ma faute. Je m'en lave les mains.

— Mon pauvre garçon, je ne te fais pas de reproches. Je te remercie. Va un peu prendre l'air. Laisse-moi.

Hanusch ne se le fit pas dire deux fois, et sortit en maudissant la fatale obstination de son malheureux maître.

Un lion et deux aigles que le roi aimait beaucoup,

moururent presque subitement dans la ménagerie. Il en fut vivement affecté. « Mauvais présage ! dit-il. Le symbole de la force m'abandonne. Roi des hommes, les rois des animaux t'annoncent ton destin ! »

Le lendemain matin, au moment où il descendait de son lit, il éprouva une faiblesse.

« Fritz, dit-il à son valet-de-chambre, conduis-moi à la fenêtre. Ouvre-la; que je respire ! »

Fritz obéit. Rodolphe, appuyé sur lui, s'écria : « *Ora, labora, memento que mori...* Israël met sa consolation en Dieu... Je me trouve mal, continua-t-il, ramène-moi dans mon lit. » Et quand il fut recouché. « Je suis un peu mieux... Donne-moi une chemise blanche... »

Au moment où Fritz la lui passait, Rodolphe expira sans prêtres, ni sacremens, âgé de soixante ans, et après trente-six ans de règne.

Le valet-de-chambre appela du secours. Hanusch, le docteur Jessenius, les officiers et domestiques du palais, Wenzel, qui logeait en ville, accoururent successivement. C'en était fait, le roi de Bohême, l'empereur d'Allemagne n'était plus qu'un cadavre; et cela s'était fait, comme pour un manant, en moins d'une seconde. C'était bien la peine d'être roi. Wenzel, Hanusch, Jessenius, et des serviteurs fidèles lui payèrent le tribut de leurs larmes. Un chapelain du palais l'aspergea d'eau

bénite. Il fut embaumé, et ses obsèques furent retardées jusqu'à l'époque où Mathias pourrait se rendre à Prague pour y assister, ainsi qu'il l'avait annoncé d'avance.

Les défenseurs mirent les scellés au palais, sur les riches collections de Rodolphe et sur son trésor; il était de dix-sept millions de florins. Dans l'ardeur du zèle qui les animait encore, ils ordonnèrent l'arrestation du trésorier Zrutssky et de quelques personnages les plus dévoués au feu roi. Du reste, sa mort fut à peine remarquée. Le calme avait succédé aux troubles et à l'agitation, qui avaient précédé l'avènement de Mathias; les peuples étaient fatigués. Les ambitions particulières se taisaient; les unes parce qu'elles étaient satisfaites; celles qui avaient été déçues, parce qu'elles manquaient de prétexte ou d'occasion. La marche du nouveau règne était bénigne et modérée.

Les projets des utraquistes, qui voulaient un changement de dynastie, un roi de leur religion et bohême, avaient été déjoués par l'avènement de Mathias. Mais les espérances de Catherine Schlick, de porter Wenzel au trône, n'étaient point détruites. Elle connaissait trop bien la politique de la maison d'Autriche, et le caractère du nouveau roi, pour se laisser imposer par le calme trompeur qui régnait en Bohême. Elle ne doutait pas que, fidèle aux traditions et aux principes de

sa famille, Mathias, déjà justement suspect, ne finît par se démasquer entièrement, et ne réveillât des mécontentemens et des haines qui n'étaient qu'asssoupis. Elle se rappelait avec orgueil les succès qui avaient couronné sa constance, pendant le règne de Rodolphe. Elle avait obtenu qu'il reconnût Wenzel; qu'il donnât à son fils un état, un titre, un patrimoine, et qu'il consentît à son mariage. Elle était l'épouse d'un prince issu du sang royal; il possédait une seigneurie qui lui donnait le droit de siéger aux états, parmi les barons du royaume. L'intervalle qui séparait Wenzel du trône paraissait à la comtesse bien moins difficile à franchir, que celui qu'il avait parcouru depuis le jour où, simple ouvrier, il était venu à Friedland se présenter à Gehrard. Il ne fallait donc qu'attendre les circonstances, qui s'offriraient tôt ou tard; pendant ce temps-là, soigner, augmenter la considération de Wenzel, maintenir ses partisans et ses amis dans leurs bonnes dispositions, et s'efforcer d'en accroître le nombre.

Mathias alla à Francfort se faire élire et couronner empereur d'Allemagne. Les fêtes furent magnifiques. On annonçait qu'il allait bientôt se rendre à Prague, pour faire à Rodolphe des funérailles solennelles.

« Ainsi, dit Wenzel à Catherine, dans les cours on passe subitement du deuil aux réjouissances,

des réjouissances au deuil. Les rois n'ont ni ame, ni pudeur. Mathias a tué son frère en l'abreuvant de chagrin, et il vient montrer une douleur hypocrite sur le tombeau de sa victime! »

— Wenzel, répondit Catherine, dans cette pompe funèbre ta place est marquée près du cercueil, et la mienne auprès de toi. Nous les occuperons.

— Qui oserait nous les disputer?

— Mathias et sa cour.

— On prétendrait empêcher un fils de rendre les derniers devoirs à son père!

— On tentera tout, pour que, dans cette occasion, le fils de Rodolphe ne paraisse pas à côté de Mathias.

— Je défendrai mes droits.

— On les a déjà mis en doute. On s'apprête à les contester.

— Comment le sais-tu!

— Par Kinski.

— Lui-même, qui a pu l'en instruire?

— Le colonel Albrecht Waldstein, son allié, arrivé aujourd'hui de Francfort. C'est lui, ou plutôt son adjudant, car Albrecht ne parle pas, qui a raconté tous les détails du couronnement, et annoncé que Mathias revenait à Prague, accompagné des deux mille chevaux avec lesquels il était entré dans la ville impériale.

— La force ne m'imposera pas. Rien ne pourra m'écarter du convoi de Rodolphe.

— J'en étais assurée. Mais tu n'y paraîtras que bien escorté. J'expédie à Friedland l'ordre à mes vassaux de se tenir prêts pour se rendre à Prague au premier signal, et au capitaine Uttersdorf de réunir cinq cents hommes d'élite de sa bande noire.

— Ainsi la paix de Rodolphe peut être troublée jusque dans sa bière, et la guerre civile éclater sur sa cendre!

— Nos amis se préparent en secret et travaillent le peuple. Il regrette Rodolphe, il embrassera facilement la cause de son fils, si on lui dispute l'accomplissement d'un devoir pieux. Wenzel, montre-toi, l'occasion est favorable; si tu faiblis tu te perds à jamais!

— Ne crains rien. S'il s'agissait de pouvoir, de grandeurs, je dédaignerais d'affronter nos ennemis. Mais loin de moi une condescendance qui me représenterait aux yeux de la Bohême comme un ingrat et un lâche! J'irai aux obsèques de mon père. Ta présence n'y est pas nécessaire.

— Nous y réfléchirons plus tard. Évitons de nous expliquer sur notre résolution. Gardons le silence. Waldstein, je le soupçonne fort, n'est venu ici que pour connaître nos intentions. Je ne m'en ouvrirai pas même à Kinski, quoiqu'il soit

des nôtres, car Albrecht l'aurait bientôt pénétré. J'ai cet homme-là en horreur.

A Francfort, on avait fait de la joie pour l'empereur d'Allemagne; à Prague, on venait faire de la tristesse pour le défunt roi de Bohême, tout d'aussi bonne foi pour l'un que pour l'autre. Mathias arriva avec sa brillante escorte. Quelques heures avant son entrée, lui et sa cour, hommes et chevaux, avaient pris le deuil et composé leurs visages. Il expédia d'abord deux ambassades extraordinaires, qui l'atendaient, l'une du Schah de Perse, qui se plaignait de la paix conclue avec les Turcs; l'autre du czar de Moscovie, qui demandait la médiation du roi de Bohême dans une guerre avec le roi de Pologne. Mathias donna de l'eau bénite de cour. Le spectacle de ces ambassades amusa un instant les badauds. On leur en préparait un autre.

Le grand-bourgrave avait annoncé dans tout le royaume le jour où seraient célébrées les obsèques du feu roi Rodolphe II, et invité à se rendre à Prague tous ceux qui étaient appelés à figurer dans la cérémonie, ou qui, aux termes du protocole ordinaire, voudraient, comme témoins, prendre part à la douleur publique.

Depuis sa mort, le pauvre roi était à peu près oublié; son corps, embaumé, gisait, solitaire, dans une cave du palais; son ame aux enfers, au purgatoire, ou dans le séjour des bienheureux,

était assez indifférente aux honneurs que l'usage promettait à son enveloppe mortelle. Il n'avait rien perdu pour attendre. Plus Mathias avait été coupable envers son frère vivant, plus il voulait l'honorer mort, espérant par cette hypocrisie imposer aux Bohêmes, et effacer ses torts.

On tira le corps de Rodolphe de sa cave, on le vêtit de ses habits royaux, et, pendant trois jours, on l'exposa dans une salle aux regards des curieux. Dans toutes les églises, les prêtres chantèrent ou récitèrent des prières pour le salut de son ame. La génération actuelle n'avait point aimé le roi; il s'était soustrait aux regards du peuple; elle ne l'avait point connu. Cependant le spectacle du cadavre royal réveilla l'intérêt public, et donna lieu à des comparaisons avec son successeur, qui ne furent pas à l'avantage de Mathias. Il avait, disait-on, autant de vices que son frère, et ne le surpassait point en vertus. Rodolphe du moins tenait sa cour à Prague; il était généreux; il donnait de l'occupation aux ouvriers et faisait travailler le pauvre. Mathias consommait, à Vienne, les revenus de la couronne, et enrichissait l'Autriche aux dépens de la Bohême.

Le jour de l'enterrement, dès la pointe du jour, toutes les cloches furent en branle, les boutiques fermées. Des flots de peuple en deuil, donnant des témoignages de douleur, inondèrent le Petit-Côté,

le Hradschin, la place du palais, les cours et les alentours de la cathédrale. Le cortége sortit des appartemens. Cinq cents bourgeois, habillés de noir, tenant à la main des cierges allumés, ouvraient la marche. Ensuite venaient les élèves des écoles, les étudians de l'Université, les professeurs et les maîtres; les ordres religieux, le haut et le bas clergé; les députés des villes royales; le magistrat de Prague; l'ordre des chevaliers, celui des barons; les grands-officiers de la couronne, les grands fonctionnaires du royaume portant les insignes de la royauté. Alors vint le cerceuil, sur lèquel était le corps habillé et à découvert, porté par des barons, et accompagné des deux côtés par des pages. Mathias suivait; il était encore sur le seuil de la porte du palais. Sortant de la foule qui formait la haie, un homme en grand deuil s'avança et se plaça derrière le cercueil, c'était Wenzel. Cette apparition inattendue excita de la rumeur. Mathias s'arrêta. Un officier, ayant pris ses ordres, s'avança vers Wenzel. Une haute stature, maigre, des petits yeux étincelans, le nez épaté, les pommettes très-saillantes, le teint jaunâtre, un large front découvert, d'une austérité effrayante, des cheveux roux et plats, des moustaches, une barbe pointue au menton, négligé dans ses vêtemens, tel était le signalement du colonel Albrecht Waldstein.

« Téméraire, dit-il à Wenzel, le roi l'ordonne, retirez-vous ! »

—Fils de Rodolphe, répondit Wenzel, j'ai pour moi les droits de la nature et les lois. Nulle puissance ne m'empêchera de rendre les derniers devoirs à mon roi, à mon père !

— Nulle puissance! répéta Christophe.

— Jeune insensé, lui dit Waldstein, prends garde à ne pas justifier ici même l'arrêt du destin! Je l'ai lu dans les étoiles : la date de ta mort et de celle de ta mère ne sera jamais remplie au mausolée de Friedland.

— Et moi, sans être astrologue, je te le prédis, tu feras une fin tragique.

Ils portèrent la main sur leurs épées.

« Qu'il reste! il est à sa place, le fils de Rodolphe! » s'écrièrent des hommes en deuil qui avaient accompagné Wenzel, et qui, sans entrer dans le cortége, se tenaient à portée. C'était les vassaux de Friedland. Ce cri fut répété par le peuple. Waldstein retourna vers son maître, lui conseilla de rentrer au palais pendant qu'il irait chercher son régiment.

Mathias hésita. Mais il craignit les suites d'un tumulte contre lequel il n'était pas préparé, et qui allait toujours croissant. D'ailleurs, le cortége, qui avait déjà traversé le court trajet du palais à la cathédrale, y était en partie entré; Wenzel le

suivait; Mathias, contenant sa colère, se mit en marche.

A peine avait-il fait deux pas qu'un autre individu, en costume de deuil, fort grotesque, sortit de la foule et suivit le convoi; c'était Hanusch. Les valets de Mathias voulurent le chasser.

« Non, s'écria-t-il, je ne m'en irai pas! De tout temps les fous ont assisté aux enterremens des rois. C'est le droit de ma charge. Non, je ne m'en irai pas. On ne m'empêchera pas d'accompagner mon bon, mon pauvre maître, à sa demeure dernière. »

Le peuple prit parti pour Hanusch; il fallut encore consulter Mathias. Il ordonna de laisser l'ex-fou tranquille.

Lorsque tout le cortége fut dans l'église, et le cercueil posé sur un catafalque, richement décoré et entouré de 500 cierges, Wenzel se trouva près de la place destinée au roi: nouvelle hésitation de sa majesté; bruyans colloques dans sa cour; grand embarras. Les vassaux de Friedland n'avaient pas abandonné Wenzel; les nombreux utraquistes, qui étaient parmi les chevaliers et les barons, prêts à le défendre, murmuraient. Tout annonçait un combat, une mêlée, qui allaient ensanglanter le cerceuil de Rodolphe, le temple du Seigneur, et compromettre la dignité de l'empereur et roi. Il sacrifia son ressentiment à la peur. Encouragé par

cette condescendance, et entraîné par le sincère attachement qu'il conservait à la mémoire de Rodolphe, Hanusch s'approcha de son cercueil et se tint près de Wenzel. Il était dans son costume officiel, non de couleurs bariolées, comme il l'avait porté lorsqu'il était en activité de service; il se l'était fait faire en noir exprès pour la cérémonie. Loin d'exciter le rire, l'aspect de l'ex-fou était très-édifiant et attendrissait les cœurs; la douleur se peignait dans ses traits; il était le seul qui pleurait.

La tempête étant apaisée, les prêtres vaquèrent à leurs fonctions, le service commença; l'archevêque de Prague officiait. Le payeur de la couronne distribua des pièces de monnaie aux assistans pour les porter à l'offrande. Ce n'était pas comme aux obsèques de Charles IV, où les offrandes se composèrent des bannières du royaume, du bouclier et du casque du roi, de vingt-six chevaux harnachés de noir qui se trouvaient dans le cortége. Wenzel suivit de près Mathias à l'autel. Hanusch suivit Wenzel. Le provincial des jésuites prononça l'oraison funèbre de Rodolphe. On descendit son corps dans le tombeau que lui-même avait fait édifier, et où il avait rassemblé les cendres éparpillées des rois. Le grand-bourgrave brisa les insignes de la royauté, renversa la bannière du royaume, la releva et l'agita en l'air en criant: *Vive le roi! vive Mathias!* Ce cri fut répété par les assistans, même par la

plupart de ceux qui auraient voulu sa mort. Les plus zélés de ceux qui y étaient obligés par leurs charges reconduisirent Mathias au palais; les autres s'en allèrent tout droit chez eux. Wenzel fit sa retraite avec Christophe, ses Friedlandais, Hanusch, des amis, suivi de curieux, et accompagné des félicitations du peuple. Le fils de Rodolphe était fier de son triomphe. Pour Catherine, elle faillit en perdre la tête. Puisque son époux était sorti vainqueur de cette épreuve, elle ne voyait plus d'obstacles à ses projets.

« C'est que nous avons, dit Hanusch, habilement manœuvré, et montré un grand courage; c'est à dire vous, prince, car pour moi j'étais un pauvre diable sans conséquence. Que pouvait-il m'arriver de pire? être chassé, voilà tout. Pourtant ils ne l'ont pas osé. Le peuple m'aurait soutenu. Il a plus d'ame que les gens de cour n'ont de vergogne. Je ne suis pas fâché que Mathias ait reçu cette leçon. Vous ne l'avez pas regardé comme moi: il crevait de colère. Mon cher Rodolphe, voilà un petit commencement de vengeance. Le ravisseur de tes couronnes, ton assassin, ton frère Caïn, ne fera pas de vieux os. Malgré tous ses ornemens royaux, comme il avait mauvaise mine, l'air soucieux et sombre! Cet homme-là n'a pas la conscience tranquille. Je ne changerais pas mon petit domaine pour ses couronnes. Je m'en retourne le

cœur content; j'ai fait mes derniers adieux à mon bon maître. »

En rentrant dans son palais, Mathias était ulcéré, et fit éclater son indignation.

« C'est vous, dit-il au grand bourgrave, Adam de Sternberg, qui m'avez attiré cette humiliation, exposé à cette insolence! Un vil bâtard a osé se mesurer avec un archiduc, un roi, un empereur! L'audacieux a marché mon égal; il m'a disputé le pas! Il ne lui manque plus que de m'arracher la couronne! »

— Sire, répondit le grand-bourgrave, j'ignorais....

— Voilà votre tort. C'était un complot ourdi de longue main par les Schlick, les utraquistes, les ennemis du trône. On avait travaillé le peuple. Et ces gens apostés! Vous deviez m'en prévenir, j'aurais pris mes précautions. Puisque les factieux et les hérétiques m'en fournissaient l'occasion, j'en aurais fini tout d'un coup avec eux. Leur triomphe redoublera leur audace. Vous en êtes la cause. Waldstein m'en avait prévenu. J'aurais bien mieux fait de l'en croire : avec 500 cavaliers il se chargeait de faire la police de l'enterrement. Le bâtard, puisqu'il voulait accompagner le corps de son père, l'aurait accompagné dans l'autre monde. Il n'en serait plus question. Il ne le portera pas loin. En attendant, qu'on arrache son nom du *Landtafel*,

qu'on anéantisse ses titres, arrachés par la violence ou la séduction à la faiblesse de mon frère infirme! Je le veux; je l'ordonne. Vous gardez le silence? »

— Sire, l'état de votre majesté m'afflige profondément. Je respecte l'autorité royale: vous connaissez mon dévouement; mais je ne puis obéir à des commandemens contraires aux lois du royaume. Premier grand fonctionnaire, j'en suis le gardien; en montant sur le trône, vous les avez jurées. Rodolphe a reconnu son fils; il en avait le droit; il l'a fait librement, sain de còrps et d'esprit. Wenzel est propriétaire d'une seigneurie qui lui donne entrée aux états. Toutes les formes légales ont été remplies. Arracher ces actes du *Landtafel*, cela ne se peut pas. Les états ne souffriraient point cette atteinte à leurs priviléges. Ce serait une violence inutile, dangereuse. Ces actes existent aussi entre les mains de celui qu'ils intéressent. Ils ne lui donnent, du reste, aucun droit qui puisse alarmer votre auguste maison.

— Ils servent de prétexte à la malveillance. Tout est bon pour un ambitieux qui marche à l'usurpation, ou pour un insensé qu'on y pousse. Il y a de quoi frémir, quand on sait à quelles chances hasardeuses, dans les temps de faction, est exposé le pouvoir suprême. C'est un coup de dé. Deux fois je l'ai vu, lorsqu'à la tête de mon ar-

mée, je suis venu pour sauver la couronne de Bohême. Avec un peu plus d'audace, Léopold, Thurn peut-être, auraient pu me l'enlever ou me la disputer au moins; ce qui n'a pas eu lieu peut arriver. Le démon de la révolte sommeille à présent; le monstre de l'hérésie veille toujours. Tant qu'il n'est pas abattu, le danger continue. Entre deux religions, dont l'une est son ennemie, la royauté manque de bases, elle porte à faux. Rodolphe avait de bonnes intentions; mais, par faiblesse, il a fait beaucoup de mal à sa maison, à l'Église. La lettre de majesté, l'a-t-il accordée librement? La violence n'a-t-elle pas été constatée? Je ne l'ai point jurée; me conseilleriez-vous de la reconnaître?

— Non, sire, jamais. Un serviteur fidèle, un zélé catholique ne vous conseillera pas de sanctionner un acte qui porte un coup mortel à la vraie religion, à l'autorité royale. Avec les défenseurs et les pouvoirs qu'ils se sont arrogés, il n'y a plus de monarchie. C'est une permanence des états qui nous conduit à la république ou à l'oligarchie. Mais vous avez promis de les convoquer; les défenseurs vous ont rappelé votre promesse. Ils attendent....

— Puis-je compter sur eux? M'en répondriez-vous?

— Non, sire.

— Je le crois bien. Thurn lui-même, quel fond

puis-je faire sur lui? Un brouillon, un ambitieux, toujours chef déclaré des utraquistes! S'il m'a servi, ce n'est pas par amour pour moi, mais par haine de Rodolphe, de Léopold, des Schlick. Le voilà déjà qui fait le mécontent.

— Il se plaint, Sire, de n'avoir pas obtenu le prix qu'il attendait de ses services.

— Je ne placerai pas mon pouvoir et ma confiance dans les mains de mon ennemi; je ne convoquerai pas les états pour répéter le rôle ridicule de Rodolphe. Il faut gagner du temps.

— Sire, il est un autre objet sur lequel les défenseurs vous ont présenté leur vœu, c'est celui de tout le royaume; comme Rodolphe, restez parmi vos fidèles sujets! votre présence fortifiera leur zèle, et comprimera les méchans.

— Ou me livrera à leurs complots. J'y ai réfléchi, j'ai tout calculé; j'aime mieux voir mes ennemis en face que d'être au milieu d'eux; d'ailleurs je me dois à tous mes sujets. Pourquoi résiderais-je plutôt en Bohême qu'en Hongrie? En réunissant plusieurs couronnes dans ma maison, la Providence l'a placée à la tête d'un grand empire. Pour le gouverner, son chef doit résider au centre des divers états dont il se compose: il est à Vienne. Nulle ville ne fut mieux placée pour en être la capitale. Enfin, la puissance doit prendre son point d'appui sur les peuples les moins remuans, les plus

faciles à soumettre. L'Autrichien est bon, simple, obéissant; le Viennois est de plus avide de plaisirs ; il a de la sympathie pour ses princes. Je visiterai souvent la Bohême.

Mathias partit pour Vienne, emportant les dix-sept millions de florins qui s'étaient trouvés, après la mort de Rodolphe, dans son trésor particulier.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

La prédiction faite par Waldstein à Christophe, aux obsèques du roi, avait vivement frappé l'imagination de Catherine. Albrecht était son ennemi acharné, et, comme défunt Rodolphe, un grand astrologue. Christophe voulait en tirer vengeance.

— Mon fils, lui dit Catherine, n'en faites rien, je vous le défends, je vous en prie. Pour moi, c'est un homme de mauvais augure. Je redoute un malheur. Mon cœur se serre d'effroi. Cette fatale prédiction, vous l'avez entendue. Slawata, Waldstein, où l'a puisée leur infernal génie ? L'observation des étoiles n'est donc pas une vaine science! Nos destins y sont écrits.

— C'est pour cela, repartit Wenzel avec humeur, qu'elle a égaré et perdu Rodolphe. Rien n'est arrivé sur la terre de ce qu'il voyait au ciel. Une haine frénétique a inspiré Slawata. Waldstein n'est que son écho, et se donne à bon marché l'air d'un prophète. Catherine, les mauvais génies qui me persécutaient n'ont pas lu dans les astres que je retrouverais un père, et que je serais ton époux. Albrecht n'est qu'un fanatique atrabilaire.

— Ne le méprisez pas; ce n'est pas un homme ordinaire. Il a servi avec distinction dans la guerre contre les Turcs; à trente ans, le voilà colonel. Dans ses yeux perce le génie; l'ambition donne à sa sinistre figure un air impérieux. Discret, impénétrable, il a toujours méprisé les distractions et les plaisirs. Son dévouement à l'Autriche et son zèle pour le papisme ne sont pour lui qu'un moyen de parvenir. Les caractères de cette trempe sont capables de grandes choses. Dieu nous garde de le rencontrer jamais sur notre chemin!

Ce tableau fit réfléchir Wenzel. Christophe y répondit par des forfanteries: cependant, il respecta les alarmes superstitieuses de sa mère.

Lorsque, de son côté, Waldstein se fut retiré, son adjudant lui demanda s'il ne donnerait pas suite à cette affaire, et se proposait, pour sa part, d'infliger une correction à Wenzel.

— Sais-tu, répondit Albrecht, ce qu'il y a au

bout de leurs épées? Peut-être ta mort et la mienne.

— Des cavaliers qui n'ont vu le feu que dans les cuisines de leurs châteaux?

— A moins de nécessité, je ne risque pas ma vie à ce jeu-là. Je l'estime plus que la misérable gloire de châtier un étourdi, voire même Wenzel qui est un peu moins sans conséquence. Ce héros utraquiste n'est quelque chose que par la sibylle qui le souffle et l'inspire; encore son haleine vieillie a-t-elle beaucoup perdu de son crédit. C'est pourtant une femme de tête. Je l'estime et la déteste cordialement. Elle me le rend bien : c'est juste. Elle ne changera pas le caractère de son mari. On a beau dresser un chien, on n'en fait pas un lion. Ma dépêche est-elle partie?

— Depuis deux heures.

— Y a-t-il ici des plumes et du papier?

— Oui, colonel.

— Vas te coucher.

— Ainsi demain point de champ-clos?

— Tais-toi.

— Colonel, bonne nuit.

— Mêle-toi de tes affaires.

Les frères bohêmes tinrent une assemblée extraordinaire pour s'occuper de leurs affaires. Wenzel, à qui sa position ne permettait de prendre part à leurs travaux qu'en secret et dans les grandes occasions, se rendit à cette réunion. Il y

fut accueilli par de bruyantes acclamations. Dans une allocution flatteuse, le président lui exprima le plaisir qu'avait la société à recevoir la visite d'un aussi digne frère. Wenzel fit une réponse non moins banale que le discours, et prit séance.

« Frères, dit alors un des membres, je ne me paie pas de ces vaines paroles. Ainsi que nous l'a appris la renommée, tu te dis ennemi de l'Autriche et Slave dans l'ame. Fils d'un roi, le sang autrichien coule dans tes veines, et l'on médite de poser la couronne bohême sur ta tête : tu ne l'accepterais que pour la briser? Tu serais le premier exemple de cet effort sublime? Je ne puis croire à tant de vertu. Le trône est corrupteur; l'ivresse du pouvoir est plus fatale à la raison que le podskalske et le melnik. Une fois élevé au rang suprême, tu ne voudras plus, tu ne pourras plus en descendre. Tu ne verras dans tes concitoyens que des sujets, dans tes frères que des rebelles et des factieux. Si jamais la nécessité me force à choisir pour roi entre un Autrichien et un Bohême, je te refuse ma voix, je la donne à l'Autrichien. Soutenu par la vanité nationale, tu rajeunirais nos fers, tu leur assurerais une plus longue durée. Que l'Autriche conserve plutôt son vieux joug, son joug détesté! Qu'il pèse de tout son poids sur un peuple impatient de le secouer! Dans cette ser-

vitude, j'entrevois le jour du combat, celui de la délivrance, le triomphe de la liberté. »

Cette apostrophe imprévue jeta Wenzel dans un grand embarras; l'agitation tumultueuse qui éclata parmi les frères permit au prince de se remettre de son trouble. Il se leva; la pâleur était sur son front; chacun reprit sa place; on fit silence.

« Aux perplexités de ma situation, dit-il d'une voix mal assurée, il ne manquait que les prédictions sinistres que vous venez d'entendre. Que pourrai-je y opposer? J'ai moi-même trop de défiance de la nature humaine et de mes propres forces pour me croire supérieur à ses faiblesses. Jouet des maladies de l'esprit et du corps, soumis aux influences de l'atmosphère, de tout ce qui l'environne, l'homme qui se flatte de rester demain ce qu'il était hier, ce qu'il est aujourd'hui, est un présomptueux. Je le sais ; celui qui paraît doué d'une fermeté imperturbable, s'il gravit au sommet d'un clocher, sent que la tête lui tourne; mais, enfin, le monde n'a pas d'anges pour le gouverner. En donnant à l'homme son libre arbitre, Dieu lui a laissé le soin de travailler à son bonheur; et le plus digne de contribuer à celui de son espèce, de remplir cette tâche glorieuse, n'est jamais qu'un être imparfait. Mes frères, on ne choisit pas son père, et si ma naissance est une tache, j'en suis

innocent. Je le suis de cet enchaînement de circonstances qui m'a conduit malgré moi sur le chemin des grandeurs... » ; et élevant la voix avec une mâle assurance : « Il est semé de dangers et de précipices. Et lorsque je me dévoue à la cause commune, on rejette le sacrifice, on repousse la victime ! Eh bien ! mes frères, comblez mes vœux, dégagez-moi de mes sermens ! rendez-moi mon indépendance ! »

— Non, s'écria l'assemblée en masse.

— Non, répéta le président quand le calme fut rétabli. Vous l'entendez, Wenzel ; vos frères vous prient, vous ordonnent d'accomplir votre destinée. D'un pas ferme marchez dans la carrière ; ils vous y suivront pour briser le joug odieux de l'Autriche et affranchir la Bohême. L'assemblée répondit par un houra général. Wenzel, malgré sa modestie, ne fut pas insensible à ce petit triomphe.

Pendant les longues années que Rodolphe s'était renfermé au fond de son palais, la Bohême s'était accoutumée à ne plus voir son roi. Maintenant qu'elle en était tout à fait veuve, elle ne s'en apercevait presque pas. Les affaires suivaient leur train ordinaire. Le trône était toujours debout ; grands et peuples lui obéissaient par habitude, sans s'inquiéter si le roi l'occupait, ou s'il résidait sur les bords du Danube. Mais, dans la capitale, au Petit-Côté,

au Hradschin, l'absence de la cour causait un grand vide. C'était de moins une monstrueuse pompe, foulante et aspirante, qui mettait l'argent en circulation, et répandait autour d'elle un certain bien-être; un théâtre brillant, où la noblesse, habituée à servir, était heureuse d'étaler sa livrée. Les portes intérieures du palais, les contrevents des fenêtres étaient fermés, les écuries vides, les cuisines désertes, les cours et la place solitaires et silencieuses, l'herbe y croissait comme dans un pré. Toutes les classes déploraient cette cruelle métamorphose, excepté les utraquistes et surtout les frères bohêmes, à qui l'ombre d'un roi et d'un Autrichien causait des crispations. Pour comble de malheur, la peste se déclara à Prague. Les seigneurs s'enfuirent dans leurs châteaux; les principaux bourgeois dans leurs campagnes; les autres se renfermèrent dans leurs maisons; les affaires cessèrent; la mortalité fit, parmi le peuple, et surtout dans la sale ville des juifs, des ravages effrayans.

Aux premiers symptômes de cette calamité, Catherine, Wenzel, Christophe, Stransky, s'étaient retirés à Friedland. Le château devint bientôt le refuge de plusieurs chefs utraquistes. En nombreuse société, à l'abri de la contagion, on respirait un air pur, on jouissait en sécurité des douceurs de la vie. Cependant, Wenzel la trouvait trop calme et monotone. Il était dévoré d'un besoin de

mouvement et d'action, on l'attribuait aux habitudes qu'il avait contractées dans la carrière militaire. Des observateurs plus fins croyaient remarquer que, par des exercices bruyans, il cherchait à distraire son ame de quelque grave préoccupation, ou à en remplir le vide. Il allait et venait, à cheval, à pied, en würst; la chasse semblait être devenue pour lui une passion. Il faisait souvent des excursions dans les monts Sudétes et dans la Silésie. Au sein du loisir que laissait l'état des affaires publiques, on trouvait cela très-naturel. Catherine elle-même lui laissait toute liberté. Christophe, chasseur intrépide et chercheur d'aventures, Stransky, grand amateur d'histoire naturelle, et le fidèle Czernowich, accompagnaient Wenzel dans ses courses.

Les monts Sudétes, appelés en allemand Montagne des Géans et en bohême Krkonoss, est une chaîne de montagnes de quarante mille carrés de superficie, qui, au nord-ouest de la Bohême, la sépare de la Silésie. Du côté de cette province, elle a un aspect escarpé, effrayant, majestueux. Du côté de la Bohême, elle s'abaisse par des gradations pittoresques, de ses sommets les plus élevés, jusqu'au commencement des plaines. C'était aux moins ardues de ces pentes où abondait le gibier et où la chasse n'était pas trop pénible, que Wenzel et Christophe bornaient leurs excursions. Mais cela

ne faisait pas le compte de Stransky. Il les pressait de pénétrer dans l'intérieur de la montagne ou la renommée lui promettait une riche moisson de toutes sortes de minéraux, et de visiter l'empire de Rubezahl; c'était le nom du génie de la montagne.

Il se métamorphosait en cerf, en ours, en sanglier, en chien de chasse, en chasseur, en nain, en géant: dangereux caméléon il changeait de couleur suivant le sol qu'il parcourait, et produisait toutes sortes d'illusions. Géant, il épouvantait ceux qui l'injuriaient; chasseur, il montrait le bon chemin au voyageur égaré; nain, il se mêlait aux jeux des enfans. La forme qu'il affectait le plus était celle d'un ermite avec une longue barbe. Voulait-il punir un voyageur, il allait à sa rencontre, le regardait d'un œil amical, et jouait de la harpe. Les sons mélodieux qu'il en tirait semblaient rendre la vie au désert silencieux. Tout s'agitait et se mettait en mouvement; le voyageur était pénétré des plus douces sensations; le zéphyr soufflait de sa douce haleine....... O présages trompeurs! Il devenait tout-à-coup vent impétueux, ouragan, tempête. Le moine prenait un aspect effroyable, et s'élevait dans les airs avec un épouvantable fracas. L'orage éclatait de toutes parts. La grêle, le tonnerre portaient partout le ravage. Heureux le voyageur s'il en était quitte pour des angoisses et des blessures, et s'il ne payait pas de sa vie le court mo-

ment d'extase délicieuse que lui avait procuré la harpe de l'ermite! On entendait de loin Rubezahl se lamenter, pousser des cris, des hurlemens. C'était le signe de quelque malheur. On le voyait assis sur le sommet du Schnéekoppe, sa tête se perdait dans les cieux, ses pieds pendaient jusqu'au fond des abîmes. Il agitait violemment ses bras et ses jambes. Dans son empire enchanté, il aimait à faire subir des épreuves aux voyageurs. S'ils s'en fâchaient et l'injuriaient, il leur donnait une correction. S'ils les supportaient patiemment et disaient du bien de lui, il les récompensait. Il punissait sévèrement ceux qui provoquaient avec trop d'avidité ses bienfaits.

Un soir que Wenzel avait poussé jusqu'à Hoch-Elbe, petite ville regardée comme la porte de la montagne, pendant le souper, Stransky insistait fortement pour que le lendemain on y fît une excursion. En attendant qu'on se décidât, on parla beaucoup du génie Rubezahl : Christophe, suivant son usage, n'épargna pas les plaisanteries. On convint que ce ne pouvait être qu'une fable.

— Voici, dit Stransky, ce que j'en pense. Les habitans de la Montagne des Géans furent long-temps sans avoir le moindre soupçon des trésors de toute espèce que la nature y avait rassemblés. C'est du treizième au quatorzième siècle, que des étrangers, et surtout des Italiens, vinrent l'explorer, y ramasser des simples, des pierres précieuses, des

métaux. Ils y établirent même des usines pour extraire l'or par le lavage des terres et pour fabriquer du verre. C'est probablement là qu'a pris naissance en Bohême l'art de la verrerie, qui y a fait de si grands progrès, et dont les produits sont recherchés dans toutes les parties du monde. Pour détourner l'attention des avantages qu'ils retiraient de toutes ces industries et pour écarter les concurrens, ces étrangers cherchèrent à déprécier la Montagne des Géans et imaginèrent des apparitions, des fantômes et la fable de Rubezahl. Elle fut accueillie par les esprits superstitieux et crédules. Il n'en fallait pas davantage pour répandre l'effroi. Les orages, les tempêtes, la grêle, la neige, le vent, le tonnerre, si naturels dans une haute montagne, furent regardés comme l'ouvrage du génie qui l'habitait. La guerre des hussites donna une violente secousse à la Bohême; on se ravisa. Des gens du pays osèrent pénétrer dans le Krkonoss, entrèrent en partage de ses richesses, sans redouter Rubezahl. Mais la tradition était établie, elle plaisait au peuple par son merveilleux; elle est encore dans toute sa vigueur. Rodolphe, qui a tant encouragé l'exploitation des richesses minérales, a tiré de la Montagne des Géans la plus grande partie des pierres précieuses qu'il a fait travailler à si grands frais. Anselme, son joaillier, Jean Kosaur, son lapidaire, y ont fait d'abondantes récoltes. Deux natu-

ralistes, nos compatriotes, Jean Eckstein et Léonard Stader, y ont fait de savantes excursions, ils n'en ont point demandé la permission à Rubezahl, et ils n'ont eu ni à s'en louer ni à s'en plaindre.

— Sans contredire le docteur, objecta Christophe, en prenant un ton grave, j'ai pourtant une autre opinion. Je compare la Montagne des Géans à la Colchide des anciens, où il fallait commencer par subir beaucoup de traverses avant de parvenir à la toison d'or. L'histoire de Rubezahl me paraît une allégorie pleine de raison et de justesse. Elle signifie que les trésors cachés dans les précipices de la montagne, ne peuvent s'obtenir qu'à force de travail, de dangers, d'habileté, de persévérance.

— S'il me fallait, ajouta Wenzel, choisir entre ces deux explications, je préférerais la dernière. J'aime son sens moral. Mais je ne puis me décider à détrôner le génie de la montagne. Mon imagination se plaît à trouver, dans cette masse gigantesque, un esprit qui l'anime, dans cette matière morte, une ame qui lui donne la vie. N'est-ce pas un reste de notre mythologie slave, que le christianisme a effacé de nos plaines où tout est si mobile, et qui, incrusté dans ces monts immuables, a résisté comme eux au torrent des âges? Laissons régner Rubezahl dans la croyance des simples habitans de cette contrée. Ce n'est point un mauvais

génie, il punit le crime et l'ignorance téméraire; il soulage le malheur et récompense la vertu.

Toutes ces belles phrases ne décidaient pas la question, c'est-à-dire le voyage. On consulta Czernowich qui était né dans la Montagne des Géans. Il répondit qu'il en était sorti depuis son bas âge, mais qu'il y avait là, dans la chambre à côté, le chirurgien du lieu, plus capable que lui de donner un bon avis. On le fit prier de venir. Lorsqu'il fut à table et qu'on eut fait connaissance avec lui, on l'accabla de questions, sur les habitans, les productions, les difficultés et les dangers du voyage.

« Messieurs, dit-il, procédons avec ordre. Et divisant, comme un prédicateur, son discours en trois points, il continua ainsi :

« Si je n'avais pas de meilleures pratiques que les habitans de la montagne, je courrais grand risque de mourir de faim : il y a fort peu de maladies, l'homme y est trop près de la nature, ses mœurs sont trop simples ; fortement constitué, il a les vertus, la bonne santé des peuples pasteurs, et vit très-vieux. L'instinct de l'imitation est son seul maître ; le fils n'en sait pas plus que n'en savait son père. La mère allaite son enfant pendant douze mois, et l'accoutume, dès sa naissance, à braver la rudesse du sol et du climat. Les habitans des Sudétes se divisent en deux classes ; la première est celle des pasteurs qui restent sur les hautes

montagnes, ils ne vivent que du produit de leurs troupeaux, et n'en descendent que rarement pour échanger leurs produits contre les comestibles et les outils ou ustensiles qui leur sont nécessaires; la deuxième habite les vallées; les uns y sont aussi pasteurs et ne viennent avec leurs troupeaux dans les hautes montagnes que pendant l'été; les autres s'adonnent aux métiers et à l'industrie, et ne diffèrent pas beaucoup des habitans du plat pays. Chez ce peuple, une activité continuelle est le trait principal de son caractère. L'enfant, dès qu'il peut se servir de ses membres, prend part aux travaux domestiques, les hommes conduisent et soignent les troupeaux, les femmes s'occupent du ménage et de tous les détails intérieurs, elles traient les vaches, fabriquent le beurre et le fromage. Dans les longues soirées d'hiver, elles filent le lin, et les hommes tissent la toile. Si vous étiez venu huit jours plutôt, vous auriez vu toute la population en mouvement pour la plus grande fête du pays, celle des pâturages. Les ménagères récurent à fond les meubles et les ustensiles, la jeunesse danse la Wrtak (1), les pères se régalent, les rochers retentissent de chants joyeux, du son du cor; de l'hackbrett et du kobza; on conduit les troupeaux dans les hautes montagnes, on s'installe dans les cabanes d'été.

(1) Espèce de valse.

Le pays est fertile en plantes des Alpes et en herbes médicinales, les habitans en ramassent pour leurs besoins, des herboristes de métier viennent en recueillir qu'ils vendent aux apothicaires. Il n'y a pas six mois qu'on y a trouvé un superbe pied d'angélique de la grosseur du bras, qui a été porté au roi. Les pierres précieuses et les métaux deviennent tous les jours plus rares; sans cesse, on enlève ce qu'il y a de plus facile à exploiter; depuis trente ans surtout, Rodolphe en a considérablement tiré pour ses collections. La nature en est moins prodigue et ne les reproduit pas comme les végétaux.

Quant aux dangers, écoutez une aventure qui est à ma parfaite connaissance. Jean Mayer, marchand à Augsbourg, se trouvait, par suite de malheurs, au dessous de ses affaires; homme d'honneur, il ne pensait qu'aux moyens de réparer les rigueurs du sort pour satisfaire ses créanciers. Il avait entendu vanter les richesses que contenait la Montagne des Géans, et résolut de venir y tenter fortune. Il y arriva l'an passé, à peu près dans cette saison; à Hermansdorf, il prit deux guides et s'enfonça avec eux dans la montagne. Il avait poussé jusqu'aux ruines du château de Rubezahl; il les visita seul, ses guides ayant refusé de l'y suivre. Son voyage quoique pénible avait été heureux, et il avait fait une assez bonne récolte. Au moment

où il se proposait de monter au Schneekoppe, voilà que tout-à-coup le vent souffla du nord-est, et refroidit singulièrement l'atmosphère. Les guides lui annoncèrent un orage et insistèrent vivement pour retourner. Le vent devint, en effet, de plus en plus violent ; bientôt la tempête éclata ; elle fut si terrible qu'il n'y avait plus moyen d'avancer. Mayer s'arrêta à l'abri d'un rocher ; les guides, qui ne voyaient que spectres et fantômes, voulurent à tout prix l'abandonner et continuer la retraite. Il était armé, et menaça de tuer le premier qui ferait un pas. Ils consentirent à rester, seulement à condition qu'il sortirait de la montagne, dès que l'orage serait apaisé. Il tint parole, et ne put, à son grand regret, continuer son voyage. Je le vis à son retour à Hermansdorf. Après avoir généreusement récompensé ses guides, il évaluait encore son butin à dix mille florins, qui lui suffisaient pour satisfaire ses créanciers. Il me montra des grains de bon or qu'il avait trouvés dans le sable, des fragmens de jaspe, d'agathe, d'améthiste et de topaze qu'il avait détachés de filons incrustés dans les roches.

— Jugez, s'écria Stransky, de la superbe récolte qu'il aurait faite, si ses guides n'avaient pas manqué de courage!

— Oui, ajouta le chirurgien, et peut-être aurait-il été englouti par une seconde tempête.

— Voyez-vous, dit Czernowich, l'orage commença à l'instant où Mayer sortait du château de Rubezahl.

— Poltron! répliqua Christophe, tu as peur.

— Et moi, s'écria Wenzel, d'un air inspiré, dussé-je y aller tout seul, je ne reculerai pas; je ne sais quel attrait m'attire, quelle force invincible m'entraîne; je suis sous le charme de Rubezahl.

Le voyage fut décidé.

On fit de suite toutes les dispositions, des provisions de vivres, de munitions; on prépara les armes, on se pourvut de bons guides.

Le lendemain matin on se mit en route. Dans ce moment la montagne offrait un spectacle magnifique. Le printemps avait fait la moitié de son cours; il étalait toute sa pompe, il exhalait toute sa fraîcheur. Le ciel était clair et serein; le soleil se levait radieux; ses rayons doraient les plus hauts sommets de la montagne et commençaient à éclairer ses flancs, le crépuscule enveloppait encore les vallées de son ombre. On respirait librement, avec plaisir; on sentait en soi des forces nouvelles, une joie paisible, un bonheur secret. Déjà se présentaient sur les premiers plans le Heidelberg, le Schwarzberg, le Forstberg, le Hohespiegel, montagnes secondaires. On traversa Hermansdorf dont les habitans prétendent descendre

des bandes guerrières du héros de l'Allemagne, d'autres villages ou plutôt des réunions de cabanes, plus ou moins séparées par des champs, des prés, des bois, des rochers. Le chemin devenait de plus en plus difficile et périlleux; ce n'était plus qu'un sentier escarpé, tortueux, suspendu sur des abîmes, à travers des bois de pin, des buissons, des broussailles. Les voyageurs prirent quelque repos à Spaltebauden, le lieu le plus peuplé de la montagne, situé dans une plaine couverte d'une belle verdure et de nombreux troupeaux.

La cabane dans laquelle ils reçurent l'hospitalité était en bois; elle avait un toit élevé et pointu couvert de bardeaux. Elle se composait d'un vestibule, de la chambre des maîtres et d'une pièce commune à toute la famille. Dans cette pièce, étaient un immense poële en faïence grossière, une vaste chaudière pour chauffer l'eau, les ustensiles de ménage, une table, des bancs et quelques chaises. Ensuite venaient les étables. Au-dessus de toutes ces pièces et sous le toît, régnait un grenier où l'on serrait les fourrages, sur lesquels couchaient les enfans et les domestiques. La cabane était blanchie à l'extérieur; au-dedans régnaient la propreté, l'ordre et la symétrie; une cave pour le lait et un puits étaient à quelque distance de là, sur le penchant de la montagne. Toutes les cabanes étaient construites sur le même modèle, et ne différaient

seulement que par leur étendue, proportionnée aux besoins et à l'aisance du propriétaire.

Le second jour, on entra dans la vaste échancrure qui partage toute la croupe des Sudétes en deux aîles, dont chacune forme un plan, appelé au sud-est la *prairie Blanche*, au nord la *prairie de l'Elbe.* On avait, à gauche, les sommets les plus élevés, le Sturmhaube, le Schneekoppe; il n'y avait point de chemin tracé. Les sommets nus des Sudétes s'élançant dans les nues, des masses énormes de rochers suspendues au-dessus de la tête, des rampes raides, des pentes escarpées, des précipices, de vastes plans, coupés par des marais, couverts de maigres gasons, de bois rabougris et de débris de roches; tel était l'aspect général du pays, et, excepté dans quelques petites parties des vallées, pas un habitant, pas une cabane.

On atteignit les *Sieben-grande* ou bas-fonds, situés entre le Sturmhaube et la prairie Blanche. C'est là que, formé de sept sources, prend naissance le *Labe*, dont les Latins ont fait *Albis* et les modernes *Elbe*. Dès que ses petits bras épars se sont réunis en corps, il se dépouille de ses liens, s'échappe furtivement, et, du sommet de roches, semblables à de hautes murailles, se précipite en écume, disparaît dans les broussailles, retombe de cascade en cascade jusque dans la profondeur qui porte son nom, *Elbegrund.*

« Labe, je te salue, s'écria Stransky ; je te salue fleuve national, toi père de la Bohême, à plus juste titre que le Rhin ne l'est de l'Allemagne. Dans ta course rapide et vagabonde, tu ouvres ton sein à nos nombreuses rivières, toutes comme toi filles du sol heureux qui ne reçoit point d'eaux étrangères, tu fertilises nos plaines, tu répands une douce fraîcheur sur nos côteaux, en prêtant à nos barques ta surface limpide, tu t'essaies à porter dans la Basse-Allemagne les vaisseaux que t'amène la Baltique, tu te montres le digne fils de la Montagne des Géans.

Le docteur, puisant avec une tasse de l'eau dans le jeune fleuve, ajouta : « Fils des Czecks, buvons en l'honneur du Labe! » Il but et passa la coupe à ses compagnons.

« C'est très-bien, » dit Christophe, à qui cette exaltation patriotique et sentimentale ne faisait pas perdre la tête. « Mais, pour fêter avec plus de solennité notre père Labe, il faudrait ne pas se borner à cette libation. » On n'eut pas de peine à le comprendre. Comme on était inondé par une pluie fine, dont le fleuve, en tombant, couvrait les environs, on s'éloigna un peu de sa chute, et on déjeûna dans un lieu où un berger faisait paître son troupeau en chantant. Il s'était interrompu; on le pria de continuer. Il recommença sa chanson, dans laquelle il vantait les douceurs de son métier,

son bonheur, et flattait le génie de la montagne.

On traversa la prairie Blanche, où l'on faisait les foins, le petit Sturmhaube et le Ziegenrucken, où l'herbe n'était encore qu'en fleur. On gravit, après l'avoir salué, le suprême dominateur de toute la contrée, le Schneekoppe, par un étroit passage à travers d'épaisses broussailles, des rochers escarpés, ou suspendus sur des précipices dont on ne voyait pas la profondeur; on trouvait à peine une place pour assurer le pied.

On atteignit enfin la montagne primitive, la croupe du *Krkonoss*, une masse colossale de granit. On n'avait parcouru jusque-là que l'empire de Rubezahl; maintenant on entrait sur son domaine particulier, où il faisait sa résidence. On s'en aperçut à une certaine timidité dont les guides parurent saisis. Christophe se moqua d'eux, et défia les esprits.

« Ces plaisanteries, ces bravades, sont assez déplacées, dit Wenzel. L'homme n'a jamais pu pénétrer le mystère qui lui dérobe son semblable au-delà du tombeau. Autant son corps périssable est faible, autant est puissant le souffle immortel qui l'anima. Quand il n'y aurait pas une ame dans ces roches éternelles, leur antiquité, leurs formes colossales, leurs masses gigantesques, ne suffisent-elles pas pour commander le respect et rabaisser notre orgueil? »

Christophe ne dit ni oui ni non, et fredonna

entre les dents. Comment n'aurait-on pas été saisi de quelque frayeur, dans un lieu où tout était fait pour l'inspirer, et portait le nom du *diable?* Ici, c'était son jardin; là, son vallon; plus loin, sa prairie. La solitude, le silence de la contrée; sa perspective effroyable, n'étaient pas peu propres à justifier ces dénominations, et à annoncer l'entrée de l'enfer.

On tourna la partie orientale du Schneckoppe, on passa devant les ruines d'une verrerie, on s'avança dans le vallon des Géans; on était près des jardins de Rubezahl; on admirait la belle chute de l'Oppa, qui, après les avoir traversés, va se jeter dans l'Elbe à Jaromierz. On avait bu des eaux du père Labe, on s'arrêta à la source de sa modeste sœur pour manger un morceau et se rafraîchir de son onde. Le repas fini, Stransky, avec un guide, continua ses savantes explorations. Christophe et Czernowick cherchèrent des sangliers ou d'autres bêtes. Fatigué et bercé par les mugissemens que l'Oppa poussait dans sa chute, Wenzel s'était endormi et reposait sur une roche tapissée de lichen. A quelque distance, un guide sommeillait étendu sur l'herbe.

Jusques-là, le temps avait été calme et serein. Il s'éleva une brise de vent légère et fraîche. Le vent augmenta; il était froid. Wenzel s'éveilla, transi, effrayé. Il éveilla le guide, qui se leva en

poussant des cris lamentables. Le sommet du Schneekoppe avait disparu dans les nuages. Le vent devenait impétueux. Wenzel, menaçant de son fusil le guide qui voulait s'enfuir, lui cria : « Marche, conduis-moi à un abri, à la verrerie, à une caverne.

A peine avaient-ils fait quelques pas, que l'ouragan éclata dans toute sa fureur. La neige tomba en tourbillons; l'air en était obscurci, le sol en était couvert. A dix pas, on ne distinguait plus les objets; le froid était glacial. On ne trouvait point d'abri; on marchait péniblement à l'aventure, craignant à chaque instant de s'engloutir dans les abîmes, ou d'y être précipité par le vent.

« Où sommes-nous? où me mènes-tu? criait Wenzel au guide.

— Je n'en sais rien, répondait-il; je ne me reconnais plus, je n'y vois goutte.

— Ta fortune est faite si tu me sauves.

— Faite! ah! nous y resterons tous. Voyez le moine avec sa harpe; il vole en l'air, il souffle l'orage.

— Je ne vois rien; va toujours, cherche, ne crains rien...

En cet instant, des cris se font entendre, une femme paraît, courant, échevelée, éperdue, implorant du secours. Le guide se précipite la face contre terre. Wenzel s'arrête, attend; comme frap-

pée de vertige, elle se heurte contre lui, le saisit fortement. Etourdi, il hésite; puis, reprenant courage, il la regarde, la reconnaît, la saisit, la presse contre lui; c'était Ohla.

— Qui que tu sois, s'écria-t-il, génie, démon, ange, tes traits sont sacrés pour moi; je ne t'abandonne pas.

— Puissance invisible, infernale, dit Ohla, que t'ai-je fait? Tu déchaînes tous les élémens contre moi?... Ici, ce n'est pas toi que je cherchais... Laisse-moi! Non, je l'ai mérité!... Tue-moi!... Une force supérieure... je lutte en vain... je ne puis... je me meurs... Ses genoux fléchirent.

— Ohla, reviens à toi, chasse de vaines illusions, de chimériques fantômes! Reconnais Wenzel! Le ciel m'envoie à ton secours; reprends courage!

Elle leva sur lui ses yeux à moitié éteints; un rayon d'espérance la ranima.

— Tu ne me trompes pas, c'est bien toi!... Je t'ai trouvé!... Je m'abandonne à toi... Dieu, rends-moi mes forces..... Esprits de la montagne, apaisez-vous!

Précédé par le guide, qu'il avait forcé à se relever, Wenzel, d'un bras vigoureux, entraînait et portait à demi Ohla, sans savoir où il allait, battu, accablé par la tempête, qui redoublait de fureur. Le guide poussa un cri et recula.

— Qu'est-ce? demanda Wenzel.

—Vous ne voyez pas? Si nous avançons, nous sommes perdus. Fuyons!

— Je ne vois rien.

— Le château de Rubezahl!

— Si tu recules, je te tue. Mort pour mort... marche devant nous!

Ils firent quelques pas en avant, et, apercevant des murailles : « Dieu soit loué! s'écria Wenzel, nous sommes sauvés!

— Arrête! dit Ohla.

— Suis-moi, cruelle amie.

Ils arrivèrent à un château en ruine.

— Arrête! redit Ohla.

Sans l'écouter, Wenzel l'entraîna dans l'intérieur. C'étaient des murs sans toit. La neige y tombait; il y en avait un pied sur le sol. Du moins, on y était à l'abri du vent, et on ne risquait plus d'être englouti dans les précipices: Après cette violente tempête, c'était un port de salut, et, malgré leur frayeur superstitieuse, Ohla et le guide l'éprouvèrent.

La situation passable où l'on s'était trouvé, après les périls qu'on avait courus, devint peu-à-peu insupportable. Les légers vêtemens d'Ohla étaient trempés d'eau et d'un froid glacial. Ses longs cheveux dégouttaient, ses pieds étaient nus et engourdis : elle était insensible.

L'ouragan diminua, le ciel fut moins obscur.

On y voyait un peu, grace au crépuscule du soir, qui, dans cette contrée et cette saison, durait jusqu'à celui du matin.

— Avançons, dans ces ruines, dit Wenzel, portant Ohla, peut-être y trouverons-nous un meilleur abri.

Le guide fit encore quelques difficultés; mais Wenzel le voulait. Ils s'avancèrent; ils parcoururent à tâtons plusieurs chambres, elles étaient toutes également délabrées. Ils parvinrent à une porte obscure qu'ils jugèrent être celle d'un endroit voûté. Ils y firent quelques pas, et reconnurent, à son étroite dimension, que c'était un passage. On y était abrité, l'air y était moins froid, le sol était sec. Wenzel s'y arrêta en attendant le jour. Il s'assit par terre, adossé au mur, la tête d'Ohla sur son sein.

Tout ce que l'amour peut imaginer de plus ingénieux pour la ranimer, pour réchauffer ses pieds glacés, ses mains engourdies, son corps transi, Wenzel l'employa. Ses efforts ne furent pas sans succès. Ohla ne parlait pas, mais elle respirait; ses mains répondaient aux serremens de celles de Wenzel; il recueillait sa douce haleine; un feu brûlant le dévorait.

Une frayeur mortelle tenait le guide éveillé, immobile et muet. Il rompit subitement le silence par un cri étouffé.

« Malheureux ! tais-toi, lui dit Wenzel. »

— Excellence, continua-t-il sur le même ton, et tremblant de tous ses membres, voyez-vous là-bas, là-bas, une lumière?

Wenzel tourna la tête, et aperçut en effet, au fond du passage, comme à travers les planches mal jointes d'une porte, quelque chose de lumineux. Il ne put se défendre d'abord d'un léger frémissement. Ohla s'attacha à lui de toutes ses forces.

« Nous ne sommes pas seuls ici, lui dit-il, ce lieu est habité. »

— Que dis-tu ?

— Vois cette lumière.

— Dieu ! c'est le génie.

— Oui, ajouta le guide, c'est Rubezahl. Fuyons...!

— Fuyons! redit Ohla.

— Pourquoi? reprit Wenzel. Si c'est un esprit, nous ne pouvons lui échapper. Homme ou esprit, qu'importe; nous n'avons pas d'intentions malfaisantes. Le malheur est sacré. Viens ! Et toi, dit-il au guide, suis-nous, ou je te fais sauter la cervelle. Marchons... ! »

A peine eurent-ils fait quelques pas vers la porte, elle s'ouvrit. Un personnage s'y présenta; sa figure était dans l'ombre, on ne distinguait pas ses traits. Le guide se jeta la face contre terre; Ohla, interdite, se cacha le visage sur la poitrine de Wenzel, et lui s'arrêta.

« Qui que vous soyez, dit-il, ayez pitié d'une femme que l'orage a surpris. Elle se confie à vous, ne lui refusez pas un asile pour le reste de la nuit.

— Venez, entrez, répondit le personnage d'un ton qui n'avait rien d'effrayant. »

Wenzel s'avança, portant, pour ainsi dire, Ohla plus morte que vive, et entra dans une chambre, éclairée par la faible lueur d'une lampe. Le personnage était un vieillard d'une taille ordinaire; sa figure était encore fraîche, sa physionomie aimable; il était vêtu en ermite.

« Le plus pressé, dit-il, est de vous réchauffer. J'ai laissé éteindre mon feu, je vais chercher... »

Il sortit, et rentra tout de suite avec du bois, l'alluma, approcha deux chaises rustiques de la cheminée.

« Asseyez-vous, continua-t-il. »

Ohla leva enfin les yeux sur lui. En la voyant il fit un petit mouvement de surprise. Elle reprit un moment de confiance, et s'assit auprès du feu.

Il approcha une table, sortit et rentra plusieurs fois, apportant du pain, du fromage, une cruche et des verres. Quand Wenzel et Ohla se furent réchauffés : « A présent, leur dit le vieillard, mangez un morceau, vous devez avoir besoin. » Ils hésitaient, ils s'excusèrent. « Agissez, ajouta-t-il, sans façon. » Ils mangèrent. « Votre guide, poursuivit-

il, est resté dehors, je vais le chercher. » Il sortit.

« J'ai plus soif que faim, dit Ohla à Wenzel. » Il prit la cruche et lui versa à boire. A peine avait-elle porté le verre à sa bouche : « Ce n'est pas de l'eau, dit-elle toute effrayée, c'est du vin, une liqueur... » Wenzel en goûta et ne fut pas moins surpris. « Plus de doute, reprit-elle, c'est le génie. » Et, apercevant une harpe dans un des coins de la chambre : « Vois-tu...? C'est Rubezahl. » Ils restèrent interdits.

Le vieillard rentra amenant le guide presque de force, lui donna un morceau de pain, le conduisit dans une autre chambre, et revint auprès de ses hôtes.

« J'ai cru, leur dit-il, après les fatigues que vous avez éprouvées, qu'un petit doigt de vin vous ferait du bien. Vous ne le trouvez pas bon. Je suis fâché de n'en avoir pas de meilleur.

— Il est excellent, répondit Wenzel.

— Prouvez-le-moi donc en buvant ; je vais boire avec vous, si madame le permet.

Ohla fit un signe de tête approbatif, le vieillard se versa du vin : « A la santé de madame, dit-il ; puisse cette liqueur ranimer ses esprits et lui rendre la parole ! »

— Pardonnez, répliqua-t-elle, l'ouragan m'a tellement anéantie...

On vida les verres.

« Il est vrai, ajouta le vieillard, que depuis longtemps il n'y en avait pas eu d'aussi furieux. J'ai senti le Schneekoppe ébranlé jusque dans ses fondemens; j'ai craint un instant qu'il ne s'abîmât sur lui-même.

— Nous nous sommes crus perdus, dit Wenzel.

— Je regarde comme un miracle que vous vous soyez sauvés. Dieu vous a protégés...

— Ou quelque génie bienfaisant, interrompit Ohla en jetant sur le vieillard un regard curieux et inquiet. Il versa du vin.

« Que cette santé, continua-t-elle, porte notre reconnaissance à la puissance mystérieuse qui nous a sauvés ! »

— De tout mon cœur, s'écria Wenzel.

Le vieillard sourit.

Le vin produisit son effet. Il avait réchauffé les deux amans. Ohla avait repris ses esprits; une douce chaleur avait pénétré dans son cœur, coloré ses joues, et ranimé le vif éclat de ses yeux. Un tendre abandon annonçait le retour de la confiance. Sa curiosité s'enhardissait; elle brûlait de parler; elle ouvrait la bouche, la parole expirait sur ses lèvres, ou bien un reste de crainte et la discrétion lui faisaient changer de langage. Wenzel l'imitait. Le vieillard évitait sans affectation tout ce

qui pouvait éclaircir le mystère qui avait jusqu'à ce moment régné entre lui et ses hôtes. Quand la cruche fut vidée :

« Madame, dit-il à Ohla, aime sans doute la musique.»

— Il est, répondit-elle, retombant dans ses frayeurs, des situations où l'on n'est guère capable d'en apprécier le charme.

— C'est précisément alors qu'elle est nécessaire. Elle pénètre l'ame de ses divins accords, et change sa tristesse en une douce mélancolie. Et prenant sa harpe : « Je ne me flatte pas de produire cet effet sur vous. Ma main n'a plus la flexibilité de la jeunesse, ni mon imagination sa verve et sa chaleur. » Il préluda sur un ton grave et solennel; ses traits prirent tout-à-coup le même caractère. Il commença. Ses sons exprimèrent par degrés le murmure d'une brise, son sifflement aigu, le mugissement impétueux du vent, le grondement, l'éclat du tonnerre, que répétaient les échos de la montagne, le craquement des arbres, le déchirement des rochers, la chute des torrens, les cris des hommes, des femmes, des enfans, les rugissemens des animaux féroces.

— Mon ami, sauve-moi! s'écria Ohla en se jetant toute éplorée dans les bras de Wenzel. C'est encore ce terrible orage. Il m'enveloppe, il me pénètre.

— De grace, cessez, cessez! dit Wenzel au vieillard. Mes cheveux se dressent sur ma tête. Votre imitation est plus vraie, plus horrible que la nature. Par pitié pour madame... »

Le vieillard, sans parler, radoucit tout-à-coup ses sons, et reprit sa bonne, son aimable figure. Aux vents déchaînés, fuyant dans leurs cavernes, succédait un doux zéphir. Son souffle agitait amoureusement les feuillages, et caressait mollement les fleurs. Rentrés dans leur lit, les ruisseaux et les fontaines reprenaient leur paisible murmure. Le ramier roucoulait son amour, le rossignol le chantait. Le cor du pâtre invitait la bergère au rendez-vous ; l'écho lui répondait; les soupirs de l'innocence, les accens du désir, préludaient à ceux de la volupté; ils éclataient avec toute leur ardeur, s'élevaient jusqu'à l'ivresse, et s'éteignaient dans l'extase.

Ohla était restée appuyée sur son ami; mais la frayeur s'était dissipée; une autre sensation faisait palpiter son cœur.

« Quelle transition subite, inattendue! » s'écria Wenzel en jetant un regard de feu sur elle.

— Quelle flamme brûlante, répondit-elle, sa douce harmonie répand dans mon ame! l'éprouves-tu comme moi?

— Je vous laisse, interrompit le vieillard, prendre quelque repos; au lever du soleil, je reviendrai près de vous. Et il disparut.

Il tint parole, et le matin il entra avec le guide. Wenzel et Ohla s'éveillèrent.

« Le soleil, leur dit-il, colore les sommets de la montagne. La tête du Schneekoppe est nette et radieuse. Le calme le plus pur règne dans le ciel et sur la terre. La journée sera superbe, profitez-en. Votre guide connaît assez le pays pour vous remettre dans la bonne voie. Je lui ai donné quelques indications. »

— Est-ce un enchantement, un songe? répliqua Ohla dont les traits et la voix exprimaient une douce langueur. Entraînée ici presque malgré moi, j'ai de la peine à m'arracher de ces lieux.

— Et moi aussi, s'écria Wenzel, en soupirant, je m'y sens enchaîné.

— Partez, partez, continua le vieillard, souvenez-vous de l'orage.

— Nos cœurs, pénétrés de reconnaissance, reprit Ohla, s'en souviendront toujours; jamais ils n'oublieront cet asile, ni l'être bienfaisant qui nous y reçut. Le quitterons-nous sans savoir....?

— Partez!

— Du moins sachez qui vous avez si généreusement accueilli.

— Je sais, je sais... Partez.

— Nous proclamerons partout vos bienfaits.

— Je vous le défends, répondit le vieillard d'un air sévère; et reprenant un air affable : « Je ne

vous demande que le silence; » et s'adressant au guide, d'un ton impérieux : « Entends-tu? le silence! »

— Au regret que j'éprouve en vous quittant, dit Ohla, vient se mêler une pensée douloureuse, une compagne dont l'orage m'a séparée...

— Et moi, ajouta Wenzel, trois compagnons ; que sont-ils devenus?

— Inexorable pour le crime, répondit le vieillard, le ciel protége la vertu. Partez!

— Qui que tu sois, reprit Wenzel, en sortant des ruines, homme, esprit...

— Adieu! interrompit le vieillard, et il disparut.

Ils suivirent, sans parler, le guide qui s'éloignait à grands pas, et tournèrent plusieurs fois la tête. Lorsqu'ils eurent perdu de vue les ruines : « Mon ami, dit à demi-voix Ohla, Rubezahl, ce n'est plus une fable. »

— Tout ce qui nous est arrivé, tout ce que j'ai vu me confond.

— Quel autre qu'un être surnaturel aurait opéré tant de prodiges?

— Pour que notre raison essaie de les expliquer, leur impression est encore trop présente. Si nous les racontions, peut-être n'y verrait-on que des événemens naturels.

— Mais le génie nous a demandé le silence.

— Je réfléchis... ce silence... à quoi bon, si c'é-

tait un génie ? Les effets de sa harpe, voilà seulement ce qui me paraît merveilleux. Après tout, le sublime dans les arts d'imitation n'est point au-delà de nos forces. Dans tout le reste, je ne vois qu'un homme.

— Ce silence est pour nous éprouver. Dans ce moment, peut-être, Rubezahl nous entend, s'offense de ton hésitation, nous accuse d'ingratitude, et médite la vengeance.

— Quand le vieillard ne serait qu'un homme, je n'hésite point à lui garder le secret. Il a des raisons pour s'envelopper de mystère. Nous ne paierons point ses bienfaits par la trahison. Ses bienfaits ! tu m'entends, Ohla, quelle rencontre! après cette cruelle tourmente, quelle nuit délicieuse!

A l'instant où le guide allait tourner un rocher, il s'arrêta. Wenzel s'avança, vit un chasseur assis, et appela Ohla; à l'aspect du chasseur, elle resta interdite. C'était un jeune homme, armé d'une carabine, beau, bien fait, vigoureux, habillé de vert, portant un petit chapeau gris relevé du côté droit, surmonté d'une plume de corbeau.

« N'auriez-vous point connaissance, lui demanda Wenzel, de trois chasseurs avec un guide, dont la tempête nous a séparés hier soir? »

— Vous ne pouviez mieux vous adresser, répondit le chasseur en se levant. Surpris comme eux par l'orage, je me suis réfugié dans la Verrerie, où

j'ai passé une partie de la nuit avec eux. Ils vous cherchent. Tenez, coupez court, là, sur votre gauche. Je suis presque sûr que vous les trouverez dans le vallon du Diable, déjeûnant sur la pierre enchantée.

— Et une femme, demanda en tremblant Ohla, et trois hommes...

— Les hommes se sont dispersés, répliqua le chasseur, mais ils se retrouveront. La femme a disparu peut-être pour long-temps.

— Ah! soupira profondément Ohla.

Ils remercièrent le chasseur, et prirent le chemin qu'il leur avait indiqué.

« Adleta! reprit Ohla en pleurant; l'infortunée aura péri; mes domestiques, les lâches, ils l'auront abandonnée; ils m'avaient moi-même quittée. »

— Cesse tes regrets, répondit Wenzel. La malheureuse a mérité son sort. La perfide te trompait. Elle spéculait sur ton amour pour moi, elle était vendue à l'Autriche.

— Que dis-tu? tu réveilles des soupçons...

— J'en ai la preuve.

— Du moins, si à son dernier moment, elle avait pu se confesser!

— L'enfer est encore trop peu pour le mal qu'elle m'a fait. Ohla, je t'en conjure, ne m'en parle plus.

Ohla se tut. Comme ils descendaient dans le vallon du Diable, ils aperçurent Christophe, Strans-

ky, Czernowich, les guides et les domestiques d'Ohla qui y étaient déjà établis, et qui déjeûnaient; il n'y manquait qu'Adleta. Des deux côtés, des cris de joie éclatèrent. On courut au-devant les uns des autres. On s'embrassa, on rit, on pleura, comme après un naufrage. Le premier moment d'effusion passé, à l'aspect d'Ohla, triste de la perte de sa compagne, ils restèrent stupéfaits, se livrant tout bas à une foule de conjectures. Wenzel s'empressa d'y mettre un terme en leur racontant, suivant sa convenance, ce qui lui était arrivé depuis leur séparation.

« Allons, dit-il en terminant son récit, partons; mais avant de quitter ces monts sourcilleux, remercions la Providence qui, après nous avoir éprouvés par la tempête, nous a ramenés au port. Amis, ce cercle étroit de quelques jours renferme l'image de toute une vie. Dans les bornes de cette montagne, sont rassemblés le bien, le mal, toutes les vicissitudes que dans les plaines elle a répandues sur un grand espace. Ici, dans quelques heures l'ame se retrempe, s'élève, et comprend l'énigme sublime du monde moral. Partons pour Friedland.»

— Je veux que le diable m'emporte, dit tout bas Christophe à Stransky, si je comprends quelque chose à tout cela.

— Taisez-vous donc, profane, lui répliqua le docteur. Dans tous nos métaphysiciens bohêmes

et allemands, je vous défie de trouver des pensées aussi belles, aussi profondes.

Ils accompagnèrent quelque temps Ohla dans la direction de Trautenau. Elle marchait en arrière avec Wenzel, pour s'entretenir plus librement ensemble. Au village de Freiheit, elle retrouva ses chevaux, qui devaient la reconduire, non loin de là, au château d'où elle était partie pour se rendre dans la Montagne des Géans. Il fallut se séparer. Pour Ohla, les adieux furent déchirans. Wenzel tendre, mais fier comme s'il avait conquis la toison d'or, la consola de son mieux. On entendit ces mots : Deux fois sauvé la vie..... Deux consécrations... A Krakowetz, par le feu... dans le Krkonoss, par la tempête... Rubezahl !... l'enfer déchaîné... délices du paradis...

Wenzel et ses compagnons prirent le chemin de Friedland et tous les moyens de transport qu'ils purent trouver pour accélérer leur retour. Ce n'était plus, comme au départ pour le voyage, cette gaîté franche, cette liberté de langage, qui faisaient le charme de toutes leurs excursions. L'aventure d'Ohla avait jeté dans leurs rapports quelque embarras, dans leurs propos une certaine retenue. Le docteur Stransky, professeur de morale, en était scandalisé pour l'honneur du lien conjugal et pour celui de la politique utraquiste. Christophe, qui n'avait d'autre morale que la liberté de jouis-

sances et de plaisirs, pardonnait volontiers à Wenzel ses infidélités. Enfin Czernowick, qui avait vécu dans les camps et qui, serviteur de la noblesse, était habitué à la licence de ses mœurs, n'y regardait pas de très-près. Ils désiraient tous qu'avant leur retour à Friedland on se mît d'accord sur le récit du voyage. Wenzel leur laissa carte blanche, et la liberté acquise à tout voyageur de mentir; il n'en excepta que la rencontre d'Ohla qui, bien qu'imprévue, jurait-il sur l'honneur, pouvait fournir matière à de malicieuses interprétations. Imprévue! c'était possible; mais on soupçonnait fort que cette rencontre dans les jardins de Rubezahl n'avait pas été l'effet du hasard.

A leur arrivée à Friedland, on mit les voyageurs fort à l'aise. On avait bien autre chose à faire qu'à s'occuper de la Montagne des Géans, du génie et de tous ses sortiléges. Une conspiration contre les utraquistes venait de se tramer à Vienne. Au château tout était en rumeur.



[illegible]

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Par le conseil de l'évêque Klesel, Mathias avait convoqué les états de Bohême, non à Prague, à cause de la peste, mais à Budweis, ville frontière et papiste. On espérait que les utraquistes, pris au dépourvu, y seraient peu nombreux, et que les catholiques, dont secrètement on avait stimulé le zèle, s'y trouveraient en majorité. Wenzel et Christophe s'y rendirent en toute hâte. Mathias y vint avec sa cour et les plus belles Viennoises; l'évêque Klesel se promettait de gagner des voix avec ces auxiliaires,

et le secours de plusieurs dames bohêmes, que l'archevêque de Prague avait endoctrinées. Ce fut une entrée triomphante. Les bourgeois de Budweis firent des folies pour recevoir leur roi et tant d'hôtes illustres, hommes et femmes, la fleur du papisme. Les meilleurs logemens leur avaient été réservés; toutes les prévenances étaient pour eux. On regardait les utraquistes de travers; beaucoup de pauvres chevaliers furent obligés de se réfugier dans les villages voisins: Christophe et Wenzel n'avaient pu obtenir un logement convenable qu'en menaçant le bourgmestre de s'en procurer un de vive force.

La veille de l'ouverture des états fut consacrée à la prière et au plaisir. Le matin, on exécuta, à grand orchestre, un *Veni Creator*, entonné par Klesel, qui dit ensuite la messe. Le soir, il y eut une grande fête, danse et festin. On avait eu, à la cour, beaucoup de répugnance à y inviter Wenzel. L'évêque, dans sa sagesse, avait représenté que, pour perdre plus sûrement son ennemi, il fallait le caresser, l'environner de séductions, le laisser se pavaner au bal du roi, s'asseoir au banquet. De son côté, Wenzel hésitait. On tint conseil; ses amis décidèrent qu'il devait se rendre à l'invitation. Quand il parut à la fête, sa présence fit d'abord sensation, mais moins peut-être qu'en eût fait son absence. On ne prit presque plus garde à lui, lorsque Mathias arriva, et

fut accueilli par de bruyantes acclamations, tribut obligé dans ces sortes d'occasions, et qui ne prouve pas grand'chose. Wenzel, effacé, confondu dans la foule, éprouva la première atteinte de l'envie, et regretta de n'être pas resté chez lui. Le bal commença; Christophe se livra sans réserve au plaisir de la danse. Les Viennoises étaient si blanches, si roses, si belles, si attrayantes! Wenzel se sauva bien vîte.

Mathias quitta la fête de bonne heure, d'abord, suivant l'étiquette royale, pour ne pas trop se prodiguer, ensuite parce qu'il ne s'y amusait point, et qu'il ne pensait pas qu'un roi dût s'ennuyer plus qu'un vilain, en quoi il avait tort. Du reste, il se retira très-content de la réception qui lui avait été faite, et ne doutant pas, d'après les hommages qu'on lui avait prodigués, qu'il ne menât les états à la baguette.

Après le départ du roi, la fête fut très-animée. A l'enthousiasme officiel succéda la véritable joie : papistes, utraquistes, oublièrent, pour le moment, leurs querelles, dansèrent, mangèrent et burent ensemble, et ne se séparèrent qu'à la pointe du jour.

Pendant que la tourbe des états se livrait au plaisir, les chefs de parti s'occupaient d'affaires. Klesel se concertait avec les principaux papistes, et leur faisait la leçon. Thurn, Fels, Budowa, Wenzel, les plus zélés utraquistes, arrêtaient leur plan et se

distribuaient les rôles. Comme ils n'avaient pas perdu la nuit au bal, le matin, de bonne heure, ils étaient déjà sur pied, et se rassemblèrent. Il s'agissait de choisir un orateur qui rompît le premier la glace, et fît les propositions convenues. Thurn et Budowa se récusèrent comme trop fraîchement empreints, pour contrarier Mathias, des services qu'ils lui avaient rendus.

Le vieux Kaplirz de Sulévicz désigna Wenzel, disant : « C'est à la jeunesse de se montrer; il faut qu'elle se forme. Elle est appelée à recueillir ce qu'on sème pour elle; avec son ardeur et son courage, elle doit monter la première à l'assaut. » Un murmure flatteur accueillit cette proposition; Wenzel, confus, s'excusa sur son inexpérience. On insista; il fut obligé de se rendre.

Les états étaient réunis; midi sonna. Mathias parut et prit séance. Il déplora d'abord la contagion qui ravageait la capitale, et ne lui avait pas permis d'y convoquer l'assemblée. S'il n'avait pas attendu la fin de cette calamité, c'était par déférence au vœu exprimé pour une prompte réunion des états; il n'avait rien plus à cœur que de s'entendre avec eux sur les affaires du royaume. Il comptait sur leur affection et les invitait à être persuadés qu'il ferait, pour la prospérité du pays, tout ce qui serait compatible avec la paix publique et la dignité de la couronne.

Le grand-bourgrave répondit par des protestations du même genre. Les acclamations de bienséance éclatèrent; Mathias, l'air satisfait, fut reconduit comme il avait été reçu, conformément au cérémonial. Après quelques momens de désordre et de causeries sur le discours du roi, d'après l'invitation du grand-bourgrave, chacun se remit en place. Le premier fonctionnaire du royaume, quoiqu'il s'appelât Adam, n'en était pas, pour le talent, le premier homme. Sa position était embarrassante. D'une part, zélé catholique et dévoué à l'Autriche, de l'autre, défenseur né, par sa charge, des libertés bohêmes, il aurait bien voulu concilier ses inclinations et ses devoirs; car il était honnête homme. Il l'essaya, dans un discours préparé, qui necontenta personne, ce qui arrive assez ordinairement aux orateurs qui nagent entre deux eaux. Wenzel se leva; étonnement, brouhaha, ensuite profond silence. Dédaignant la formule ordinaire d'un débutant, il ne sollicita point l'indulgence de son auditoire; il entra brusquement en matière.

« Parmi les objets, dit-il, qui intéressent le pays, et que la couronne soumet à vos délibérations, elle place au premier rang la guerre contre les Turcs; le moment lui paraît favorable pour recommencer les hostilités, si nous voulons lui accorder de l'argent et des hommes. Cette guerre est un chancre dévorant, mille fois pire que la peste dont la capitale

est affligée, un gouffre sans fond, où se sont engloutis nos trésors et notre population; guerre désastreuse, entretenue tantôt par l'ardeur prosélytique des papes, tantôt par l'ambition de la maison d'Autriche! Que nous importent les débats qui s'élèvent entre la Porte et le roi de Hongrie, pour faire prévaloir leur influence dans les principautés? Les indulgences de Rome ne valent pas les frais d'une croisade contre les infidèles. Loin de menacer la chrétienté, ils sont venus naguère demander la continuation de la paix. Si nous étions exposés à une invasion, on verrait, n'en doutons pas, se renouveler les prodiges de la bataille d'Olmütz, où huit mille Bohêmes et quatre mille Moraves défirent l'armée nombreuse des Tartares de Gengiskan, et arrêtèrent les hordes asiatiques, qui débordaient en torrent sur l'Europe. A cette action héroïque remonte, je suis heureux de le rappeler, l'illustration de la noble famille dont le chef vous préside. Jaroslaw Sternberg commandait nos ancêtres: il les conduisit à la victoire. »

Cet à-propos fut vivement applaudi.

« Laissons donc les Turcs en paix, continua Wenzel. Si je voulais le signaler, je n'irais pas chercher si loin l'ennemi de la Bohême. (Applaudissemens des utraquistes.) On me comprend; il suffit. Elle a des intérêts plus immédiats, des besoins

plus pressans, des griefs à redresser, des doutes à éclaircir, des précautions à prendre.

» La lettre de majesté, bienfait de Rodolphe, a garanti le culte du plus grand nombre. (Dénégations des papistes). Son successeur ne l'a point jurée. Nous attendons son serment.

» Une prérogative naturelle à toute nation, ce qui lui mérite ce nom et constitue son indépendance, c'est que son chef, son roi soit à sa tête et réside au milieu d'elle. La couronne doit réfléchir son éclat sur le pays qui la donne et pour lequel elle est instituée. Elle doit y dépenser les revenus de ses domaines, les trésors qu'elle a accumulés (murmures des papistes); sinon la Bohême n'est plus qu'une province de l'Autriche et sa tributaire. Descendans des Slaves, y consentez-vous? (Soulèvement, bruyantes dénégations des utraquistes).

» Sur ces deux points, nos prétentions sont légitimes, incontestables. En attendant qu'on y ait satisfait, plusieurs mesures sont commandées par la prudence.

» La levée d'une force armée à la disposition des défenseurs, la lettre de majesté l'autorise. Une confédération avec les provinces incorporées à la Bohême, et même avec l'Autriche et la Hongrie pour le maintien de leurs libertés, la nécessité en est sentie.

» Je soumets ces divers objets à vos délibérations, et je les abandonne à votre patriotisme. »

Ce discours fut suivi d'un violent tumulte. Les utraquistes se sentant en force voulaient délibérer sans désemparer. Les catholiques demandaient à grands cris l'ajournement. Jaloux du succès de Wenzel, Thurn appuya le renvoi comme une chose de bienséance; le grand-bourgrave le prononça et leva le siége.

Les utraquistes prodiguèrent leurs félicitations à Wenzel. Christophe était ébahi de son éloquence et dans l'admiration. La bataille était engagée; on se disposait à la soutenir; on ne doutait pas du triomphe.

Ayant acquis la preuve de leur infériorité, les catholiques, au contraire, craignaient la continuation du combat et regardaient leur défaite comme certaine. On alla rendre compte de la séance à Mathias. Il fit appeler de suite Klesel, qui en était déjà informé.

» Ce n'était pas la peine, lui dit le roi, de faire tant de frais pour régaler et amuser messieurs des états. On ne pouvait pas plus mal placer mon argent. Ils ne se sont pas fait le moindre scrupule de boire, manger, danser et courtiser les Viennoises, de me prodiguer leurs acclamations; et le lendemain ils me tournent le dos, ils m'outragent, ils conspirent. Maudits Bohêmes! peuple méchant

et faux! tu ne mérites pas d'avoir un bon roi.»

— Sire, cet anathème général est injuste. Il ne manque pas en Bohême de sujets fidèles et dévoués. Ils ont fait leur preuve. Sans eux, les états se mettaient en révolte. Les catholiques l'ont pourtant emporté.

— Un ajournement, un escamotage, voilà une belle victoire! Vienne demain..... ayons confiance en eux, nous irons loin! Et ce maudit bâtard! Quel ton insolent, audacieux! Je le trouve toujours sur mon chemin. Vous aviez pourtant un moyen... vous aviez promis...

— Je voulais lâcher après lui Ohla Kolowrat. Elle avait promis de travailler à sa conversion. Il paraît, au contraire, que c'est lui qui l'a convertie.

— Voilà bien les Bohêmes, femmes et hommes! race maudite, indisciplinable! Comment sortir de ces embarras? Céder?....

— Dieu vous en garde! Tout serait perdu. Plutôt vous laisser arracher la liberté du culte que de faire la moindre concession. Dans douze heures, Waldstein peut amener ici les régimens qui sont à Krümau et à Freystadt.

— Pour exaspérer les états. C'est alors que les utraquistes auraient beau jeu. Si jamais on a besoin de déployer la force, quelques régimens ne suffiront pas; on n'aura pas trop d'une armée et nombreuse.

— Sire, pour n'en pas venir à cette extrémité, réprimez dès le principe l'esprit de sédition. Votre condescendance envers les états d'Autriche a enhardi les Bohêmes. Si vous leur cédez encore, l'Union évangélique, maintenant abaissée en Allemagne, relèvera la tête, et, à la prochaine diète, renouvellera ses prétentions insolentes. Sire, la ligue catholique est forte et puissante; Rome et l'Espagne vous prêtent leur appui.

— La ligue est aussi redoutable à la maison d'Autriche que l'Union. Elle s'est formée à l'insu de mon frère Rodolphe. Les catholiques confédérés en Allemagne sous un autre chef que l'empereur! Je ne puis le souffrir.

— La faiblesse et l'insouciance de votre frère ne leur inspiraient aucune confiance. La ligue est toute prête à vous dévoiler son organisation, ses ressources et ses forces, à se concerter avec vous; enfin, vous avez le même intérêt, le même but. Vous êtes son appui, son rempart contre les attaques de ses ennemis. Ne trahissez pas son espoir.

— Je ne doute pas des forces de la ligue; mais elles ne sont pas prêtes. L'état des choses s'empirera si l'on ne pourvoit au moment. Tout concourt à le rendre critique. Soutenu par les Turcs, Bethlen-Gabor s'est déclaré souverain de la Transylvanie, et menace la Hongrie. La guerre est inévitable; j'ai besoin des secours de l'empire et des états héré-

ditaires : on ne les obtiendra pas par la force. On ajouterait plutôt une guerre intestine à une guerre étrangère.

— La guerre des Turcs n'est qu'un accessoire. On peut l'éviter en transigeant avec Bethlen-Gabor. Qu'il règne provisoirement en Transylvanie jusqu'à ce que vous soyez en position de l'attaquer, ou qu'un compétiteur adroitement suscité le renverse! L'affaire principale est celle de la religion, sur laquelle reposent la puissance de votre maison, son existence. Vous pouvez en sûreté de conscience vivre en paix avec les infidèles, jamais avec les hérétiques.

— Je ne demanderais pas mieux. Les Turcs ne le veulent pas. Si je laisse leur protégé usurper la souveraineté en Transylvanie, la Hongrie, conquise ou proclamant pour souverain un de ses ambitieux magnats, est perdue. Ennemis de la chrétienté, les Turcs osent menacer l'Europe de la soumettre à l'empire du croissant. Leur puissance est formidable. Attendrai-je qu'ils soient aux portes de Vienne, et qu'ils mettent fin à nos divisions, comme firent les barbares à l'empire de Constantin? Non; quoique je ne partage pas votre opinion, je rends justice à votre zèle. Demain les états doivent s'assembler; leur délibération me serait contraire, je la préviendrai. Ils veulent une confédération; je la leur promettrai.

— Comment, sire?

— Elle m'est favorable pour obtenir les moyens de soutenir la guerre. Sous ce prétexte tout naturel, on ajourne les autres prétentions. D'ici à une nouvelle convocation, on verra. Je tiendrai une diète à Ratisbonne. On gagne du temps.

— Je désire que sa majesté ne s'en repente pas.

— Ma résolution n'est pas sans inconvéniens. Qui de vous ou de moi a raison? Le temps seul l'apprendra.

Le lendemain, au moment où les états étaient réunis et où ils se préparaient à reprendre leur délibération, Mathias parut dans l'assemblée. Cette visite imprévue causa une grande surprise, surtout parmi les utraquistes, car les chefs des catholiques en avaient été avertis secrètement. Le roi avait composé son visage, et pris un air affectueux. Il s'assit sur son trône, et parla en ces termes :

« Barons, chevaliers du royaume, députés de nos villes royales, parmi les propositions qui vous ont été soumises, il en est une qui ma frappé particulièrement par son importance, et à laquelle me semblent devoir être subordonnées presque toutes les autres. Si je suis bien informé, elle a réuni un grand nombre de suffrages. Il s'agit de la confédération avec les provinces incorporées à la Bohême et mes autres pays héréditaires. Loin de la redouter, je la trouve nécessaire, et j'y donne mon as-

sentiment. Je vous convoquerai de nouveau avec les états de ces diverses provinces pour délibérer sur nos intérêts communs. Je ne doute pas que cette assemblée, pénétrée de l'esprit qui m'anime, ne concoure avec moi au maintien de la paix intérieure, et ne me mette en état de défendre, contre l'ennemi extérieur, l'honneur et l'indépendance de mes couronnes. Retournez dans vos foyers. Pour moi, je ne désire rien tant que d'aller dans ma résidence de Prague, dès que le permettront ma santé et celle de la reine ma chère épouse. »

Les catholiques accueillirent ce discours par les plus bruyantes acclamations et les cris de vive le roi. Parmi les utraquistes, les uns, croyant avoir victoire gagnée, suivirent ce mouvement; les autres restèrent interdits. La séance fut levée.

Tandis que les catholiques, Sternberg à leur tête, reconduisaient Mathias à son palais, et qu'il prenait la route de l'Autriche, les chefs utraquistes, l'oreille basse, la rage dans l'ame, étourdis de ce coup imprévu, sortirent de leur assoupissement pour accabler Thurn de leurs reproches. Honteux d'avoir été joué par Mathias, le fier général laissa éclater sa fureur.

— Vous avez raison, dit-il. C'est une faute, je le confesse, je m'en repens. Mais l'Autriche et son conseiller infernal n'auront pas impunément outragé les états. Je jure de les venger!

On se sépara en criant vengeance!

Wenzel confus, abattu, se retirait avec Christophe et Sulewicz.

« Jeune homme, dit le vieillard au prince, pourquoi perdre courage? Nous triomphons puisque l'ennemi s'échappe; pour vous surtout la victoire est complète. Je me félicite de vous avoir mis en avant. Vous promettez un vigoureux athlète à notre cause. Persistez! plus heureux que moi, vous ne verrez pas quatre archiducs d'Autriche se succéder sur le trône de Bohême. »

— J'aimerais mieux mourir à l'instant, répondit Wenzel, que d'atteindre à ce prix votre âge, vos quatre-vingts ans. Ce qui m'afflige le plus, ce sont les faux frères; Thurn nous a perdus.

— Ce n'est point un traître; il ne nous le cède point en haine de l'Autriche, il ne se réconciliera point avec elle. Avide de gloire, il est jaloux de celle d'autrui.....

— Dévoré d'ambition.

— A sa place, à la votre, quel homme n'en aurait pas? Une noble ambition est la source des grandes et belles actions.

— La sienne est toute personnelle. Il convoite le pouvoir.

— Il y en a bien d'autres.

— J'en connais du moins qui ne s'en serviraient que pour la liberté de la patrie.

— S'il est un homme de cette rare espèce, je souhaite qu'il réussisse. Mes vœux se bornent à ce que notre pays soit délivré du joug de l'Autriche.

Tout était en mouvement à Budweis. Ce monde d'étrangers qui y était arrivé successivement voulait partir à la fois. C'était une confusion, une véritable débâcle.

Wenzel et Christophe montèrent à cheval et quittèrent Budweis en maudissant la ville papiste.

La renommée avait déjà porté à Friedland le succès obtenu par Wenzel. En y arrivant, il reçut de nombreux complimens. Jamais Catherine n'avait été aussi glorieuse d'un époux qui venait de prendre rang parmi les orateurs les plus distingués des états, et qui promettait aux utraquistes un chef également capable de les défendre de son éloquence et de son épée. Dans Wenzel, Stransky voyait avec orgueil son ouvrage; Jessenius s'en attribuait aussi les mérites, parce qu'il avait été le maître de Stransky. Mais ce concert de félicitations, d'éloges, de satisfaction fut un peu troublé par le récit que fit le prince de la manière dont les états avaient été joués, et du triste résultat de leur assemblée. On éclata en imprécations contre Mathias, le grand bourgrave, le général Thurn.

Cependant Jessenius ne partageait pas l'indignation commune.

« Enfin, dit-il, Mathias a approuvé la confédéra

tion, il s'est engagé à convoquer les états qui doivent la former. C'est une concession immense. »

— Parce qu'il a vu, répondit la comtesse, qu'on allait la délibérer. Il y a là-dessous du Klesel, un piége. On trouvera bien le moyen d'éluder la promesse royale. Croyez-vous aussi que Mathias viendra résider à Prague? Sa santé n'est qu'un prétexte. Il se porte aussi bien que vous et moi. D'ailleurs, il n'y a pas de ville plus saine par sa situation; c'est l'avis de tous les médecins, le vôtre, docteur. C'était celui de votre ami Ticho-Brahé.

— C'est vrai; il ajoutait aussi par l'heureuse influence des étoiles.

— Du reste, j'aime autant que Mathias reste à Vienne, et qu'il vive et meure sur les bords du Danube plutôt que sur ceux de la Moldau.

Après avoir long-temps raisonné et déraisonné sur ce texte, on finit par se résigner. On attendit une nouvelle occasion pour remonter à la brèche, on espéra de meilleurs jours.

Dans une diète de l'empire tenue à Ratisbonne, et dans une assemblée des états de Bohême réunis à Lintz, Mathias ne fut pas plus heureux qu'à Budweis. On ne lui accorda point de subsides pour la guerre contre les Turcs. D'un autre côté, les défenseurs lui rappelèrent ses promesses, relatives à la confédération. Il se décida à convoquer les états de Bohême, ceux de Silésie, de Moravie et des

deux Lusaces en assemblée générale dans la ville de Prague.

La peste y avait enfin cessé ses ravages, le gouvernement et les nobles y avaient été peu sensibles, car elle n'avait enlevé que du bas peuple, des juifs, deux prêtres, trois ministres évangélistes et quatre médecins qui avaient eu la bonhomie de s'exposer à la contagion pour traiter les malades ou sauver leurs ames. Les seigneurs quittaient leurs châteaux et rentraient dans leurs palais. Les députés des villes, les chevaliers, les barons arrivaient de toutes les parties du royaume et des provinces incorporées. Mathias vint avec sa cour. Depuis bien long-temps on n'avait vu, dans la capitale, une réunion aussi nombreuse, aussi brillante.

Afin de travailler les membres des états, pour pressentir la force et les prétentions des partis, le roi différa quelque temps d'ouvrir la sesion. L'intrigue eut le champ libre et beau jeu. La cour se mit inutilement en frais. Elle acquit bientôt la triste certitude que les utraquistes avaient une formidable majorité, et qu'ils étaient déterminés à en profiter pour obtenir enfin la reconnaissance solennelle et la garantie de leurs droits. Divisés en deux fractions rivales, celle à la tête de laquelle était Thurn, et celle dont disposaient Catherine et Wenzel, ils étaient convenus de réunir, dans cette circonstance, tous leurs efforts pour triompher

de leur ennemi commun. La division était aussi dans les conseils du roi. Les rigoristes, qui suivaient Klesel, rejetaient toute espèce de concessions; les politiques opinaient pour celles qui étaient inévitables; c'était aussi l'avis de Mathias.

La tournure qu'avait prise l'affaire de la succession de Juliers paraissait à Klesel une circonstance favorable. Au moment où un mariage entre le prince de Neubourg et une princesse de Brandebourg allait réunir les intérêts de ces deux maisons rivales, l'électeur, dans l'ivresse, avait donné un soufflet à son gendre futur; ce soufflet avait rompu l'alliance et allumé la guerre. Le prince, passé dans le parti catholique, avait épousé une princesse de Bavière. Les Espagnols étaient venus des Pays-Bas dans le duché de Juliers, pour lui en assurer la possession. Mathias pouvait donc compter sur les secours de la Bavière et de l'Espagne.

Les politiques opposaient que l'électeur de Brandebourg avait embrassé le calvinisme pour s'attacher les Hollandais; qu'ils avaient franchi les frontières de l'empire; que ces auxiliaires, également funestes aux deux partis, ne songeaient à conquérir que pour leur propre compte; que les catholiques, comme les évangélistes, devaient voir avec effroi les troupes étrangères ravager le territoire germanique.

« Je ne suis point indifférent, dit Mathias, à ce

qui se passe vers l'occident de l'Allemagne ; mais c'est à l'orient, c'est ici que fermente un orage beaucoup plus périlleux. Ne pouvant dans ce moment lui tenir tête, empêchons qu'il n'éclate. La violence produit les tempêtes. Ce jeu hasardeux est inconnu à l'Autriche. C'est à la modération, à la patience, qu'elle doit sa puissance et sa grandeur. Je vieillis; ma santé s'altère. Pourquoi le dissimulerais-je? vous le voyez. A cette ardeur dont ma jeunesse fut dévorée, à cette activité que je déployai il n'y a pas encore long-temps, ont succédé le calme et la prudence. Si je le pouvais, j'anéantirais d'un seul coup les novateurs et les idées nouvelles. Songez que la contagion est générale. Elle n'infecte pas seulement les basses classes, des serfs lents à se révolter et faciles à soumettre. Autour de nous, en Silésie, en Moravie, ici surtout, en Bohême, le plus grand nombre des seigneurs est utraquiste. Je ne reconnais point à la majorité le droit de changer les lois du royaume, de renverser la foi antique, d'élever des autels nouveaux. Mais, quand je ne puis abattre mon ennemi, je le ménage; au lieu de l'irriter, je le caresse. Pour sauver mes états héréditaires, j'ai fait de pénibles sacrifices. J'ai pactisé avec les hérétiques pour détrôner Rodolphe; j'ai supporté des reproches odieux, des accusations injustes. Je me suis consolé par le sentiment intime de ma conscience. J'ai fait le bien de ma famille et

de la religion. Je ne compromettrai point mon ouvrage par trop de précipitation. Je veux le consolider, le maintenir. Je n'ai pas accompli tous les desseins que j'ai formés pour ma maison. Mon mariage a été stérile; je n'ai plus l'espoir d'avoir des enfans. Il me reste à régler, à assurer la succession à mes couronnes. Cette entreprise n'est pas sans de graves difficultés; elle exige de l'habileté; la paix est indispensable. Ma résolution est prise. Si les utraquistes, et je n'en doute guère, l'emportent aux états, je leur céderai; je me montrerai plus généreux qu'aucun de mes prédécesseurs; je m'en ferai un mérite. Je gagnerai de la popularité; j'en profiterai pour accomplir mes projets. Je ne leur demande que d'accepter le successeur que je leur présenterai. Si j'y réussis, tout le mal sera bientôt réparé. Je mourrai avec la consolation d'avoir sauvé le trône et l'autel.»

Le roi fit donc l'ouverture des états. Fidèle à son plan, il évita, dans son discours, tout ce qui aurait pu aigrir les esprits. Il annonça une grande confiance dans la sagesse et les lumières de l'assemblée, et se montra disposé à travailler de concert avec elle à la paix intérieure et au bien-être du pays. Le grand-bourgrave, Adam de Sternberg, initié dans les secrets de la cour, répondit sur le même ton. Cette première séance se passa tout entière en politesses, en complimens et en *vivat*.

« Le loup s'est fait mouton, dit Catherine à ses amis. Il y a là-dessous quelque piége, ou bien il a peur. N'importe; puisqu'il recule, il faut avancer. L'occasion est belle. Jamais une perspective aussi brillante ne s'était offerte à nos vœux. »

Elle désirait que Wenzel renouvelât les propositions qu'il avait faites à Budweis, et prétendait qu'il s'était acquis ce droit en entrant le premier dans la carrière. Mais Thurn en était jaloux et réclamait cet honneur, non pour lui, soldat, n'ayant, disait-il, avec une feinte modestie, que l'éloquence militaire; mais pour son bras droit, Budowa, dont le talent était exercé à gouverner les grandes assemblées. Pour prévenir une scission, Catherine céda, non sans regrets, et réserva à Wenzel un rôle non moins honorable.

Au jour indiqué, Budowa entra en matière. Il commença par un exposé éloquent et vrai de la situation du royaume. Il représenta la nécessité de mettre les lois civiles et religieuses en harmonie avec les sentimens et les besoins de la majorité de la nation. Car, dit-il, ce qu'elle pourrait exiger, elle ne veut l'obtenir que par un commun accord. Il parut ne pas avoir le moindre doute sur les dispositions favorables du roi et de ses conseillers, trop éclairés pour ne pas concourir au maintien de la paix. La modération de l'orateur promettait des conclusions conformes au ton de son discours. Il

proposa une confédération entre tous les états héréditaires ; que les états eussent la faculté de se rassembler où et quand ils le jugeraient convenable ; de lever et de tenir sur pied une force uniquement dépendante d'eux ; de conserver les défenseurs ; enfin, que le roi fût invité à établir sa résidence dans le royaume.

Chacune de ces propositions fut accueillie par les cris de joie des utraquistes, et les murmures violens des catholiques.

« C'est établir, s'écria Martinitz, la république et l'hérésie sur les débris de la royauté catholique ! Plutôt combattre, plutôt périr les armes à la main ! »

— A bas ! lui répondit-on, à bas le truchement de Klesel !

L'exaspération des esprits était à son comble, lorsque, pour y mettre un terme, Budowa prit la parole et invita le président à consulter les états sur la question de savoir si on voulait donner suite à ses propositions, et, dans ce cas, à en soumettre l'examen aux formes accoutumées. Consultée par le grand-bourgrave, l'assemblée décida, à une grande majorité, qu'elle prenait en considération les propositions de Budowa.

La cour et le parti catholique furent frappés de stupeur. « Voilà, disaient les hommes les plus raisonnables, à quelle cruelle extrémité nous ont

conduits l'obstination de Klesel et les scrupules de Mathias! Il valait mieux cent fois jurer la lettre de majesté, ou du moins consentir à la confession bohême, que de jouer la royauté et la religion catholique.

Le roi, au contraire, conservait un extérieur calme, tenait sa cour avec éclat, donnait des fêtes, et se montrait également affectueux aux hommes de tous les partis. Les seigneurs bohêmes qui avaient des palais à Prague suivaient son exemple et se disputaient l'exercice d'une fastueuse hospitalité envers les nobles campagnards ou des provinces incorporées. Catherine et Wenzel avaient ouvert leur palais, et y tenaient un état de prince. On menait de front les affaires de religion et les plaisirs, les calculs politiques et les intrigues amoureuses; tandis que leurs comités élaboraient en secret les destins de la patrie, messieurs des états s'amusaient. Les frères bohêmes seuls restaient purs au milieu de ce qu'ils regardaient comme une contagion morale; ils en gémissaient dans leurs austères réunions. Ils s'indignaient de la lenteur et de la mollesse avec laquelle les états procédaient.

Les propositions faites par Budowa avaient été examinées, discutées et délibérées séparément par les barons, les chevaliers et les députés des villes. Le jour vint où elles furent rapportées en assem-

blée générale : leur adoption n'était pas douteuse. Cependant, quoique certains de leur défaite, les chefs catholiques tentèrent un dernier effort. Martinitz et Slawata s'élancèrent à la brèche, décidés, dirent-ils, à mourir pour la religion et la royauté, plutôt que de consentir au triomphe de l'hérésie et de l'anarchie. Dès que le président, sommé par l'assemblée, ouvrait la bouche pour la consulter, ils la lui fermaient par des vociférations.

« Jetons par les fenêtres, s'écria Christophe, ces ennemis des états, ces perturbateurs de la paix ! »

Ce cri fut répété; de la menace on allait passer à l'action, lorsqu'enfin Martinitz et Slawata sortirent de la salle aux applaudissemens de l'assemblée. Libre de délibérer, elle adopta les propositions de Budowa, et se livra à une joie tumultueuse.

Wenzel demanda du silence et prit la parole.

« Cette délibération, dit-il, fera époque dans nos annales; elle ne pourvoit qu'au présent : songeons à l'avenir. Il ne suffit pas d'avoir réintégré les états dans leurs droits et leurs priviléges; la nation slave a aussi les siens depuis long-temps méconnus, oubliés. Leur violation a produit tous nos malheurs. Ils datent de nos rois de la maison de Luxembourg, du roi Jean, homme de cœur, mais véritable fou, coureur d'aventures, Français, de tous les pays, excepté de la Bohême; entraînant l'élite de la noblesse à la bataille de Crécy, pour y périr avec lui,

sans utilité pour notre pays. C'est lui qui importa chez nous les modes, les costumes, les mœurs et la langue de la France. C'est depuis cette époque qu'étouffée par les idiômes étrangers, la langue slave a perdu son lustre et sa prépondérance. Le roi Charles, élevé à Paris, lui porta le dernier coup. Mon sang bouillonne, lorsque, sur la tour du superbe pont qu'il a fait bâtir sur la Moldau, je vois les fleurs-de-lys, armes de sa première femme, Blanche de Bourbon. A Prague, on n'entend plus parler qu'allemand, français, italien. Chez les seigneurs, il est du bon ton d'avoir, pour leurs enfans, des gouvernantes, des gouverneurs étrangers. En Bohême, en Pologne, en Moscovie, en Croatie, en Dalmatie, en Illyrie, en Servie, en Bosnie, des bords de l'Adriatique aux confins de la Chine, modifiée au midi par l'italien, le grec moderne et le turc, au nord par les dialectes teutoniques, la langue slave est parlée par soixante-dix peuples divers : et c'est cette langue, notre langue nationale, qu'on méprise, qu'on abandonne au bas peuple! Toute nation qui prend la livrée de l'étranger dégrade son caractère, abdique son existence. Descendans des Czeks, secouons, brisons ce joug honteux! Reconstruisons la nationalité slave! Que de fortes institutions en garantissent le maintien et la durée! »

Il se résuma en ces termes :

« Nul étranger ne sera apte à recevoir l'indigénat

que lorsqu'il sera en état de s'y exprimer en langue bohême, devant les cours de justice.

» Nul étranger, ni ses enfans, même sachant la langue bohême, ne pourra exercer aucun emploi public. Ce droit n'appartiendra qu'à ses petits enfans.

» Dans les paroisses où l'on prêchait et où on enseignait en langue slave, les curés et instituteurs allemands seront, à leur mort, remplacés par des Bohêmes.

» Partout où, avant les dix dernières années, on prêchait et on enseignait en bohême, ceux qui le feront en allemand seront punis d'une amende de 15 schocks de gros.

» L'usage des langues étrangères sera exclus de toutes les sociétés. Ceux qui, après un délai de six mois, y parleront une autre langue que la bohême, seront privés des priviléges des autres citoyens, déclarés ennemis du bien public et exilés. »

Aux cris de joie, aux trépignemens de pieds qui suivirent ces propositions, la salle faillit s'écrouler. L'orgueil national s'exaltait jusqu'au plus haut degré d'enthousiasme. Quel Bohême ne l'aurait pas partagé! Il s'en trouva un pourtant qui resta froid au milieu de ce délire, et se présenta pour le combatre : c'était Lazanzky. Il parlait bohême, allemand, italien, français, espagnol, turc, latin, grec et hébreu. Après avoir honorablement servi contre les Turcs, il avait été ambassadeur à la Porte. Ses pré-

noms de *Ferdinand-Rodolphe* déposaient de son attachement, de celui de sa famille, à la religion catholique et à la maison d'Autriche. La considération dont il jouissait fit taire les préventions qu'on avait contre lui; on lui permit de parler, on l'écouta.

— Cette patriotique indignation, dit-il, est honorable; mais tâchons de raisonner de sang-froid. Lorsque le soleil paraît à l'horison, répand ses torrens de lumière, et chasse les ténèbres, croyez-vous possible de lui imposer des bornes? Ainsi procède la civilisation envers la barbarie. La Bohême s'élève au milieu de l'Europe, et la coupe en deux grandes divisions de la Baltique au Bosphore. Elle touche, par la Pologne, aux limites de la civilisation. Sur notre sol, les nations slave et germaine se sont rencontrées, établies, disputées, et sont restées plus ou moins confondues; elles n'y gardèrent point un parfait équilibre. Il fut rompu par la nation allemande; elle finira par emporter la balance, où pèsent aussi, quoique moins ostensiblement, la France et l'Italie. C'est une loi naturelle à laquelle vous ne pouvez échapper; si vous avez quelques pertes à regretter, de belles acquisitions les compensent. L'amélioration de votre agriculture, l'extension de votre commerce, les palais de Prague, le vin de Melnick, votre université, les productions de votre littérature, à qui les devez-vous? A ce fou de roi Jean et au roi Charles, le plus

grand de vos monarques. Vous les devez à l'Allemagne, à l'Italie, à la France. Aimeriez-vous mieux avoir éte envahis par la barbarie des Turcs ou des Moscovites?

— Des Moscovites, oui, s'écria Wenzel, nous sommes de la même famille.

Lazanzky reprit :

— Parmi les races antiques dont s'honore la Bohême, personne ne le contestera, la mienne n'est pas au dernier rang. Le sang slave coule aussi dans mes veines; j'aime par-dessus tout le pays où je suis né, et dont je tire mon illustration. Aucun de ceux où j'ai voyagé n'a pu balancer dans mon cœur l'amour que je porte à ma patrie. Je préfère l'âpreté de son climat et de ses mœurs aux douceurs et à la mollesse de la France, de l'Italie, aux rives enchantées du Bosphore. Chacun aime à sa manière; la mienne n'est pas la vôtre. Un peuple qui s'isole pour conserver son caractère primitif, ne peut que décheoir. Voyez les juifs; loin de travailler à isoler, à diviser les hommes et les peuples, la nature, a philosophie, la religion tendent à les rapprocher, à les réunir. Agrandissez donc le cercle de la grande communauté. Que de barrières déjà renversées! En vain vous voulez rétablir celle de la langue; vous n'y réussirez pas. Les langues étrangères ont, depuis long-temps, pénétré en Bohême; vous ne les en chasserez point; elles y resteront malgré vous.

Combien ceux qui leur déclarent la guerre ne leur doivent-ils pas de jouissances, de qualités, de mérites! Enfans ingrats, vous vous révoltez contre les mères nourricières dans le sein desquelles vous avez puisé l'instruction, le savoir! Ainsi que toutes les vertus, le patriotisme a ses excès; le vôtre vous égare. Me défendre de communiquer mes idées à un cercle d'amis, dans la langue qui nous plaît le plus, ou qui nous est la plus familière, c'est m'interdire la faculté même de penser; c'est une intolérance misanthropique, un despotisme insupportable : favorisez l'étude de la langue bohême, je le veux bien; mais n'en proscrivez aucune. Songez donc qu'un tiers de la nation ne parle que la langue allemande. Quand on ne peut pas chasser son frère du foyer commun, il vaut mieux s'accorder avec lui que lui faire la guerre.

On voulait répondre à Lazanzky; l'assemblée le jugea inutile, et adopta, à une immense majorité, les propositions de Wenzel.

Ce triomphe lui fit un grand honneur, surtout parmi les frères bohêmes, et transporta de joie Catherine avec laquelle il s'était concerté. C'était un pas immense vers le rétablissement de la nationalité bohême, l'objet de tous les vœux; c'était un coup mortel porté à l'influence allemande et à l'Autriche: du moins, la fière fille des Czeks le croyait. Quelques patriotes méticuleux étaient en-

core inquiets du parti que prendrait Mathias; ils auraient bien voulu qu'il accordât sa sanction royale. Les catholiques ne pouvaient croire qu'il oubliât à ce point leurs intérêts communs, sa dignité. Catherine désirait que, par un refus, il amenât une rupture : elle n'en doutait pas. Lorsque le grand-bourgrave, avec une députation, porta au roi la délibération des états, loin de montrer de la colère ou du mécontentement, il promit gracieusement de l'examiner et de donner une prompte réponse. On ne l'attendit pas long-temps. Mathias approuva tout, et partit de Prague en promettant d'y revenir bientôt pour le couronnement de la reine.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.



La défiance qu'inspirait aux frères bohêmes la condescendance de Mathias les empêchait de partager la satisfaction générale. Ils ne voyaient autour d'eux que piéges, dangers et trahison.

Quand les préparatifs du couronnement de la reine furent achevés, Mathias revint à Prague avec elle, les archiducs et une cour nombreuse. Les fêtes recommencèrent, rien ne fut oublié pour jeter de la poudre aux yeux de la nation, l'aveugler, l'étourdir. Malgré ses soixante ans, Mathias combattit dans un brillant tournois ; Ulrich Kinsky lui disputa le prix ; l'utraquiste l'emporta sur la majesté

catholique. Chaque parti y vit un présage : les papistes furent humiliés, les frères de la Coupe chantèrent victoire.

Les états avaient été convoqués pour assister aux solennités du couronnement. Croyant qu'il ne s'agissait que d'une simple cérémonie, pour laquelle ils ne se sentaient guère de penchant, les utraquistes dédaignèrent de s'y rendre. Les catholiques se firent, au contraire, un devoir scrupuleux d'y venir exactement. Tandis que la cour occupait de fêtes le peuple et les grands du royaume, le conseiller intime de Mathias, Klesel, à qui, pour ses bons services, Rome venait de donner le chapeau de cardinal, jouait un jeu plus sérieux. Par ordre de son maître, il réunit les principaux seigneurs catholiques : Adam Sternberg, Lazanzky, Slawata, Martinitz, Lobkowitz, Waldstein, Talmberg, Duba, etc.

« Le moment est venu, leur dit le cardinal, d'exécuter le plan depuis long-temps médité dans le silence. Vous en connaissez le but ; le roi me charge de vous en communiquer tous les détails. Il ne peut plus espérer d'héritiers directs : il a soixante ans ; sa santé est affaiblie ; il veut pourvoir à sa succession. »

Il fit la statistique personnelle des archiducs d'Autriche vivans, et justifia Mathias d'avoir choisi pour son successeur Ferdinand de la ligne de Sty-

ric. Philippe III, roi d'Espagne, qui formait quelques prétentions, y avait renoncé, sous la réserve seulement du retour des états héréditaires, en cas de défaillance de la ligne de Ferdinand.

Cette réserve fut accueillie par quelques murmures. Le cardinal se tut.

« La Bohême, dit Lazanzky, ne souffrira pas qu'on la donne à l'Espagne; si l'archiduc Ferdinand ne laissait pas d'héritiers directs, la couronne appartiendrait à sa descendance féminine. Tout ce qui sort de la princesse Anne de la race des Jagellons, qui apporta la Bohême à Ferdinand Ier, y a des droits avant le roi Philippe.

— En les faisant valoir, reprit le cardinal, on aurait encore plus embrouillé la négociation, et il importait de la conduire promptement à son terme. L'ambassadeur Ornat insistait formellement sur la réserve; sans elle l'Espagne ne donnait pas sa renonciation; elle protestait contre l'archiduc Ferdinand, et ébruitait une affaire dont le succès dépendait du secret. Ne vous inquiétez pas de la réserve. Que l'archiduc soit proclamé et reconnu successeur, ensuite on trouvera bien le moyen de la faire tomber. C'est un léger incident qui doit disparaître devant l'importance majeure du principal. L'exposition du plan conçu dans l'intérêt de la religion et de la maison d'Autriche vous explique toute la conduite du roi, et doit dissiper tous

les doutes qu'avaient légitimés plusieurs de ses actes. On les a attribués à mes conseils; on a eu tort, je m'y suis opposé de toutes mes forces. Il faut rendre justice à sa majesté, elle a choisi elle-même les voies par lesquelles elle a habilement conduit l'entreprise la plus épineuse à un succès, que je regarde à présent comme certain. Les concessions qu'a faites sa majesté à l'hérésie et à l'esprit de révolte passeront, et son auguste maison restera sur le trône; elles lui ont acquis de la popularité, même parmi les utraquistes, vous l'avez reconnu. S'ils s'étaient rendus exactement aux états, on pouvait donc espérer d'avoir affaibli leur opposition; mais heureusement la haine et la passion les ont égarés, ils n'y sont qu'en petit nombre. Dociles à l'appel secret qui a été fait à leur zèle, les catholiques y sont tous venus. Vous êtes en force. Sans plus tarder, aujourd'hui, le grand-bourgrave convoque les états pour demain; le roi s'y rend et présente l'archiduc Ferdinand pour son successeur. Sa majesté compte sur votre dévouement. Vous avez à défendre à la fois votre cause et la sienne. A notre ennemi surpris ne donnez pas le temps de se reconnaître. Délibérez rapidement et d'enthousiasme!

— Oui, dit Adam de Sternberg, il faut être prompt comme la foudre, et que l'utraquisme soit enchaîné quand il se réveillera de son étourdisse-

ment. Cependant il faut tout prévoir pour ne point éprouver d'obstacles ni lui donner le temps de respirer. La couronne de Bohême est-elle élective? Les utraquistes le prétendent, c'est leur grand cheval de bataille. Parmi les catholiques il en est aussi qui, par un faux point d'honneur national, regardent l'élection du roi comme un antique privilége des états.

— Cette difficulté a déjà été résolue, reprit le cardinal. Sa majesté ne viendra point imposer un roi; elle proposera aux états d'*accepter*, de *proclamer*, de *couronner* Ferdinand.

— Bien! ajouta Martinitz, la question est éludée. Nous allons tout préparer pour la séance de demain. Assurez sa majesté du dévouement de ses loyaux et fidèles sujets. Nous lui promettons une éclatante victoire.

Le jour même, les membres des états furent convoqués par le grand-bourgrave. L'alarme fut grande parmi les utraquistes. En un instant ils furent tous sur pied; ils allèrent aux informations, et ne purent rien apprendre de positif. A la cour, un bruit vague se répandait que des affaires pressantes, l'état de la santé de Mathias, exigeaient son prompt retour à Vienne, et qu'il ne voulait pas partir sans prendre congé des états. Les défenseurs se réunirent. Les utraquistes couraient chez Thurn, chez Catherine.

« Cette résolution subite, dit-elle, annonce un coup-d'état, un grand crime, depuis long-temps médités. Ils datent de Budweis. C'est au milieu des fêtes que les assassins ont aiguisé les poignards; avant d'égorger les victimes on les a parées de fleurs... »

—Non, interrompit Wenzel, je ne crains point les assassinats. On veut profiter de l'absence d'un grand nombre de nos frères pour dicter aux états quelque mesure attentatoire à nos droits et funeste à la patrie. Invitons les défenseurs à envoyer sur-le-champ des courriers. Les barons, les chevaliers les plus voisins pourront du moins arriver encore à la séance. Demain, nous tâcherons de prolonger la délibération pour donner le temps aux plus éloignés de venir à notre secours.

Les défenseurs n'avaient point attendu cette invitation. En proie aux mêmes alarmes, ils expédiaient de toutes parts des exprès, malgré leur conviction que cette résolution tardive ne leur procurerait pas un grand renfort. On était tellement pénétré de l'imminence du danger qu'on pensa à le prévenir en s'opposant à la réunion des états; mais, par un sentiment de délicatesse, les défenseurs avaient éloigné de Prague leur petite armée pendant les fêtes du couronnement. Toute la nuit la ville fut livrée à une sourde agitation; de part et d'autre, on fut en mouvement et sur le

qui vive, comme deux camps ennemis à la veille d'une bataille.

Lent pour l'impatience des catholiques, trop prompt pour les utraquistes frappés de terreur, le jour parut. Dès neuf heures, les membres des états étaient réunis dans leur salle au palais. On se compta : les catholiques avaient une grande majorité. Mathias arriva. Ce n'était plus ce vieillard qui dans le tournois avait encore voulu montrer un éclair de jeunesse et de force. Il avait composé son visage, son attitude, sa démarche ; pâle, l'œil morne et abattu, il se traîna péniblement sur son trône. D'une voix altérée il prononça un discours, copie abrégée et dans le style royal de celui de Klesel. A peine eut-il fini et nommé Ferdinand, qu'un écho formidable répéta ce nom en l'accompagnant de vivats criés de toute la force des poumons. Ce fut comme un coup de tonnerre qui retentit dans le palais, la cathédrale, au Hradschin, et jusque sur le Lorenzberg. Mathias fut reconduit en triomphe dans ses appartemens. Les états se remirent en séance. Les chefs catholiques demandèrent à grands cris qu'on passât de suite à la délibération. Thurn, Wenzel, Christophe, Budowa, réclamèrent l'ajournement. Le président, Adam Sternberg, mit aux voix la proposition royale; les états l'adoptèrent; il leva la séance, malgré l'opposition, les menaces, les cris de fureur des utra-

quistes. Le même jour, Ferdinand fut proclamé roi de Bohême. Les catholiques illuminèrent leurs maisons et leurs palais; de l'argent fut distribué à la canaille, qui se répandit dans les rues pour faire de la joie publique. Les utraquistes consternés se renfermèrent chez eux pour cacher leur honte, leur rage et leur désespoir. Au lieu de serrer leurs rangs pour faire tête à l'orage qui venait de fondre sur eux, ils se divisèrent. Ils éclatèrent en reproches, en accusations réciproques. Les uns étaient coupables de lâcheté, de trahison; les autres avaient tout perdu par défaut de prudence et par leurs excès. Quelques-uns même, ne voyant plus de remède au mal, paraissaient disposés à le supporter, et à s'accommoder d'un roi qui suivrait probablement l'exemple de Mathias, et dont les mauvaises intentions seraient, en tout cas, entravées par les concessions de son prédécesseur.

Dans les veines du successeur couronné de Ferdinand, coulait le sang de deux races, les plus cruelles ennemies de la réforme, l'Autriche et la Bavière. Après la mort de son père, l'archiduc Charles, Marie, sa mère, confia à son frère, le duc Guillaume, l'éducation de Ferdinand. Il avait douze ans. Guillaume, bigot et intolérant, le livra aux jésuites d'Ingolstadt. C'est à cette école que, pendant cinq ans, se formèrent ses principes et son caractère. C'est là qu'on inculqua dans son

me ce dogme anti-social, anti-humain, qu'il n'y a point de salut hors de l'église romaine, et qu'un prince qui ne ramène pas ses sujets à la religion catholique court à sa perte dans ce monde, et est damné dans l'autre. Les jésuites l'enrôlèrent dans leur ordre. Il passa de leurs mains au gouvernement de ses états héréditaires. Les réformés y avaient la supériorité du nombre, son père l'avait reconnu par un acte formel. Avant de lui prêter serment, les états de Carniole, de Carinthie et de Styrie demandèrent la confirmation de la liberté des cultes. Il répondit que la liberté de religion n'avait rien de commun avec le serment. Ils eurent la faiblesse de le prêter sans condition. Mais ce n'était pas assez pour Ferdinand. Il disait qu'il aimerait mieux renoncer à la souveraineté, vivre dans la misère, au pain et à l'eau, se traîner dans l'exil, mendier, se faire hacher à morceaux que de ne pas extirper l'hérésie dans ses états, et faire régner seule la religion catholique. Il alla en pélerinage et en fit le vœu à Mariazell. Il le renouvela à Lorette et à Rome. Auparavant il se jeta aux pieds de Clément VII, qui lui donna sa bénédiction. Le prince assassin, béni du pape, revint dans ses états, se mit à l'œuvre avec des soldats et des potences, et noya la réforme dans le sang de ceux qui la professaient. Les catholiques exaltèrent son courage, les jésuites le proclamèrent un grand

homme; Rome lui promit de le canoniser à sa mort comme le sauveur de l'Église. Aussi, rien sur la terre, disait-il, n'était plus sacré pour lui qu'une tête sacerdotale, et s'il arrivait qu'un ange et un moine le rencontrassent en même temps, le moine aurait sa première révérence.

« Voilà, dit Catherine, le roi qu'on impose à la Bohême! Et vous attendez de lui la jouissance pacifique de vos droits? Il ne se donnera pas la peine de vous tromper comme l'a fait Mathias. En Styrie, Ferdinand vous a d'avance appris le sort qu'il vous réserve. Au prix de son directeur, le jésuite Lamormaint, Klesel est un agneau. Des Bohêmes, des utraquistes, se résigneraient à ce joug infâme! Plutôt périr et s'abîmer avec la patrie!

— Oui, s'écria Wenzel; mais pour un moment de surprise, tout n'est pas perdu. Que les papistes proclament et couronnent leur idole; que de faux frères rampent à ses pieds; ce triomphe ne sera pas long. Le jour de la vengeance ne se fera pas attendre. Nous verrons si l'œuvre de la fraude et de l'hypocrisie tiendra contre le canon et l'épée. Pour moi, je ne serai point témoin du couronnement qui se prépare. Partons pour Friedland. Allons loin de cette cour corruptrice retremper nos ames, aiguiser nos armes, conspirer contre le fanatisme et la tyrannie.

— Partons! répétèrent Stransky, Christophe, Jessenius et toute l'assemblée.

— Qu'il ne reste pas un utraquiste à Prague, ajouta Wenzel. Empoisonnons par notre retraite la joie de nos ennemis! qu'ils frémissent de leur isolement!

En effet, la désertion du parti fut générale. Aucun utraquiste de marque ne resta à Prague. Thurn lui-même quitta la ville, et comme bourgrave de Karlstein, se retira dans ce château pour délivrer les insignes royaux confiés à sa garde et nécessaires au couronnement.

« Tant mieux! disaient les catholiques dans l'ivresse de leur joie; partez, partez, laissez-nous le champ libre! »

Slawata proposa même de profiter de leur absence pour abolir les concessions faites par Mathias et en finir avec l'hérésie. Ce parti souriait assez à Lamormaint, à Klesel, à Ferdinand.

« Doucement, mon cousin, dit Mathias à son successeur, vous ne doutez de rien. Pour trop vouloir, on peut tout perdre. Point de précipitation. Je vous assure la couronne; c'est beaucoup, c'est assez pour le moment. Mon règne n'a pas déjà été trop tranquille, je ne veux pas en empoisonner le terme. J'ai mis nos affaires en bon train. Quand vous serez sur le trône, vous achèverez mon ouvrage. Souvenez-vous qu'on ne gouverne

pas des Bohêmes comme vos sujets de Styrie. »

Ferdinand fut couronné et sacré par l'archevêque de Prague, Lohelius. Il jura de maintenir les priviléges des états, et de ne point s'immiscer dans le gouvernement du royaume pendant le règne de Mathias, condition que l'on crut politique pour calmer l'exaspération des utraquistes. Lorsqu'à son retour de la cathédrale, les états vinrent au palais complimenter le nouveau roi, Ferdinand joua parfaitement le rôle qui lui avait été recommandé. Il alla au devant d'eux, se découvrit, leur fit l'accueil le plus aimable, le plus gracieux, et serra affectueusement la main à chacun des barons, chevaliers, des députés des villes, sans en oublier un seul. Cet acte insolite de popularité attendrit singulièrement les cœurs et fit tourner les têtes.

Mathias se disposait à quitter Prague, toujours sous prétexte de sa mauvaise santé, mais au fond de l'ame, dans l'intention de n'y plus revenir. Il confia le gouvernement du royaume à un comité de dix membres, dont sept catholiques, Adam Sternberg, grand-bourgrave, Slawata, Martinitz, le grand-prieur de l'ordre de Malte, Lobkowitz, Adam Waldstein, Talmberg et Duba. Il y nomma par politique trois évangélistes, Klenowa, Krzinicz et Gerstorf. En partant, Mathias emporta du palais tout ce qui y restait encore des choses pré-

cieuses que Rodolphe y avait accumulées. Ferdinand alla faire une visite à Jean-Georges, électeur de Saxe, et recevoir les hommages de la Lusace et de la Silésie.

Cette forte secousse fut suivie d'un calme apparent. Loin d'être modestes dans leur victoire, fiers de l'avenir que leur offrait Ferdinand, les catholiques se livrèrent à des menaces, alarmèrent, irritèrent les utraquistes. Ceux qui s'étaient absentés de Prague à l'époque du couronnement, y étaient revenus. Les défenseurs étaient à leur poste. Les gouverneurs royaux exerçaient leurs fonctions. De part et d'autre on ne se reprochait encore aucun acte; on était en observation.

Un matin, Budowa alla visiter Thurn, et en entrant lui dit suivant son usage :

« Bonjour, bourgrave. »

— Ci-devant, répondit Thurn.

— Que voulez-vous dire?

— Je ne le suis plus.

— Est-il possible?

— Et remplacé; devinez par qui, je vous le donne en cent.

— Je suis bien sûr que ce n'est pas par un des nôtres.

— Par Jaroslaw...

— Martinitz?

— Lui-même.

— Voilà du Ferdinand! C'est ainsi qu'il débute!

— C'est juste; je n'ai pas assisté au couronnement du jésuite, il se venge.

— C'est un acte illégal. Le roi ne pouvait vous destituer que par des motifs graves. Nos lois sont formelles.

— A qui me plaindre? Pour un procès de cette espèce, je ne connais qu'un juge; et montrant son épée : « Le voilà! » S'il ne s'agissait que de moi, je ne m'en cache pas, je leur garderais bonne rancune; jugez s'il me sera doux de me venger en vengeant notre cause! Le révérend père d'Ingolstadt, pour le commencement, ne s'y prend pas mal. Il ne s'amuse pas au commun du troupeau; c'est à Thurn qu'il s'attaque. Tu me jettes le gant? Eh bien! je le ramasse, digne enfant d'Ignace. Ingrat Mathias, tu me dois la couronne; sans moi, jamais elle n'eût orné ta tête. Ton cousin ne la portera pas; je la donnerais plutôt au Grand-Turc. Tu as brisé toi-même le seul lien qui pouvait encore m'attacher à ta famille. Tu me dépouilles de mes honneurs en faveur de Martinitz; nous verrons si le gouverneur Jaroslaw te garantira des coups que peut porter à ta maison le défenseur des libertés bohêmes, le général des utraquistes.

La destitution de Thurn leur parut un coup audacieux et d'un mauvais présage. Les plus sages parmi les catholiques la regardèrent comme une

haute imprudence. Elle fut pour les deux partis comme le signal de la guerre. On ne doutait pas que la cour ne lui donnât une occasion d'éclater ; elle ne se fit pas long-temps attendre.

Dans la ville de Klostergrab, dépendante de l'archevêché de Prague et dans celle de Braunau, appartenant aux bénédictins, les utraquistes, en vertu de la lettre de majesté, avaient bâti des temples. L'archevêque et l'abbé, regardant cette construction comme illégale, portèrent leurs plaintes à Mathias.

Il ordonna qu'ils seraient fermés et démolis. A Braunau, les utraquistes s'y opposèrent. L'autorité en arrêta plusieurs, et les jeta dans les cachots. Les défenseurs jugèrent que c'était le cas ou jamais, conformément au droit que Mathias leur avait reconnu, de convoquer les états pour délibérer sur un événement qui touchait de si près à la liberté de leur culte.

Les états s'assemblèrent ; il n'y manqua pas un utraquiste ; à leur tour, les catholiques, sûrs d'y être en minorité et battus, ne s'y trouvèrent pas. André Schlick prit la parole.

« L'affaire des temples de Klostergrab et de Braunau, dit-il, peut paraître de peu d'importance aux esprits superficiels ou prévenus. Cependant, elle est grave ; car il s'agit du maintien ou de l'abolition de la lettre de majesté. Cette affaire date de

loin ; la persévérance et l'obstination des deux seigneurs ecclésiastiques qui l'ont suscitée annoncent un plan depuis long-temps conçu. Leur résistance, leurs plaintes et la décision de la cour ne sont fondées que sur une pitoyable équivoque. La lettre de majesté est claire; elle autorise en termes formels les trois états du royaume *sub utrâque* à bâtir des églises et des écoles. Elle déclare encore plus implicitement que « les chevaliers, les barons, les villes de Prague, de Guttenberg, et *toutes les autres villes* seront libres en tout temps d'user de ce droit sans qu'on puisse les en empêcher. » Les seigneurs ecclésiastiques prétendent que, par ces mots, toutes autres villes, on ne doit entendre que les villes royales; mais cette limitation est évidemment contredite par la généralité de la disposition. Nous savons d'ailleurs que, lorsque les états obtinrent la lettre de majesté, ils entendaient assurer la liberté du culte aux villes seigneuriales comme aux villes royales : enfin les biens ecclésiastiques peuvent être assimilés aux biens de la couronne. On ne peut donc, sans injustice, refuser aux villes de l'archevêque de Prague et de l'abbé de Braunau une faculté que le roi a accordée aux sujets des villes royales. »

Ce rapport fut accueilli par des marques générales d'approbation.

« Cette question, dit Wenzel, qui semble n'être

qu'une chicane de mots, recèle un vaste et profond complot contre la lettre de majesté. Ce pacte solennel, consacré par le concours des états et de Rodolphe, avait eu pour but de fonder la paix; il l'avait établie. Que d'efforts n'a-t-on pas faits pour anéantir ce traité et rallumer la guerre? Vous n'avez pas oublié la perfide, l'insolente invasion de l'évêque de Passau. Dans la vieille ville, sur la rive de la Moldau, on voit encore dans les murs de nos maisons ses boulets dirigés contre la confession bohême. Quand Rodolphe eut abdiqué la couronne, quand il eut terminé ses jours, la lettre de majesté fut écartée du serment royal, et les états n'ont jamais pu obtenir qu'elle fût jurée. Naguère encore se présentait l'occasion solennelle d'un couronnement. Toujours même évasion. Pourquoi ces réticences, ces éternels délais? Comme si on ne les trouvait pas assez éloquens, les ennemis de la paix disent hautement : « Les utraquistes se flattent en vain de jouir de la lettre de majesté extorquée à Rodolphe : un nouveau roi, une nouvelle loi. » (Murmures.) Ce n'est rien encore au prix du document authentique que je tiens à la main; une lettre imprimée des jésuites de Molsheim, en Alsace, à l'évêque de Passau, leur fondateur, qu'ils lui écrivent pour sa direction. On y lit cette phrase : « Lorsque l'archiduc Ferdinand allait être couronné, il a déclaré qu'il ne consentirait jamais à

rien comprendre dans son serment en faveur des hérétiques et au préjudice de l'Eglise. Il a juré seulement de maintenir les priviléges des états, et le nonce du pape l'a de suite relevé de son serment.» (Soulèvement d'indignation). Vous connaissez maintenant l'imminence du danger. Pères de la patrie, sauvez-la! »

La séance fut quelque temps interrompue par une vive agitation et des colloques animés.

Enfin, sur la proposition de Thurn, les états délibérèrent qu'ils contractaient entre eux l'engagement de maintenir la confession bohême et la lettre de majesté; qu'une supplique serait adressée par eux aux gouverneurs du royaume et au roi lui-même pour obtenir la cessation des obstacles apportés au libre exercice du culte et la mise en liberté des habitans de Braunau, et qu'ils ajournaient leur assemblée à six semaines.

Pour toute réponse, Mathias interdit aux états de s'assembler sans qu'il les eût convoqués ou qu'il eût autorisé leur convocation. C'était révoquer la faculté qu'il leur avait concédée; aussi ne tinrent-ils aucun compte d'une défense qui annonçait de mauvais desseins. Les ministres utraquistes, dans toutes leurs églises, invitèrent les fidèles à prier Dieu pour qu'il daignât toucher le cœur du roi.

Les membres des états se rendirent au Carolin. A peine avaient-ils pris séance qu'on annonça un

message des gouverneurs. Le greffier en fit lecture; c'était une lettre royale qui renouvelait aux états la défense de s'assembler, et leur ordonnait de se dissoudre. La fureur et la rage éclatèrent prompts et terribles comme la foudre. Cent voix crièrent à la fois; cent épées furent tirées du fourreau. Dans la confusion deux mots seuls se faisaient entendre: Liberté! vengeance!

Budowa parvint enfin à obtenir du silence. Après avoir loué ce beau mouvement d'indignation patriotique: «Voilà donc, dit-il, le cas que la cour fait de nos plaintes, la réparation qu'on accorde à nos justes griefs! On démolit nos temples, on nous emprisonne; nous invoquons humblement la justice royale, on ne daigne pas nous écouter, on nous menace de nous chasser de ce sanctuaire où nous siégeons par notre droit, par une délibération récente que le roi lui-même a sanctionnée! On ose traiter en rebelles les représentans du royaume! La nation slave serait-elle tombée dans un tel état d'abjection qu'on s'imaginât la voir lâchement plier sous un ordre despotique émané de la chancellerie de Vienne? A-t-on oublié que nos ancêtres, persécutés pour leur foi, combattirent glorieusement et triomphèrent de toute l'Allemagne? Nous combattrons encore, et s'il le faut, pendant trente ans... (Oui, oui!) Il y a du sang dans nos veines; s'il doit couler, que ce soit sur le champ de

bataille et non sur l'échafaud! Plus de transaction possible. Nos ennemis n'en veulent pas; ils ont levé le masque. On a éludé de jurer solennellement le maintien de la confession bohême; on a juré en secret de l'anéantir. C'est assez vous dire le sort réservé à ses sectateurs. Députés des villes, chevaliers, barons, le danger est grand, votre courage le sera davantage encore. Conservons cette noble attitude qui fait pâlir les tyrans : vous avez confiance en nos défenseurs; chargez-les de vous proposer les moyens de protéger votre culte, de maintenir les lois, de sauver la patrie. »

Un houra bruyant exprima l'assentiment général.

« Après l'éloquent baron que vous venez d'entendre, dit Thurn, permettez à un soldat d'ajouter quelques mots. La cour ne nous a pas accoutumés à compter sur sa justice et sa bienveillance. Je ne puis cependant lui supposer l'esprit tellement frappé de vertige qu'elle ait pu expédier le message insolent que vous venez de recevoir. Il ne vient pas d'Autriche; il a été fabriqué au Hradschin; c'est l'œuvre infame des gouverneurs. Provocateurs de la guerre civile, pour entraîner l'autorité royale, ils se couvrent de son manteau, et la compromettent. Eclaircissons ce mystère ténébreux. Si le crime est avéré, que la punition tombe sur leurs têtes!

Les états s'en rapportèrent aux défenseurs pour vérifier le fait et agir en conséquence.

Instruits de ce qui s'était passé dans cette séance, les gouverneurs en furent vivement alarmés ; ils s'étaient rassemblés ; ils délibéraient, ils envoyaient des courriers à Vienne pour informer la cour des dangers de leur situation, et demander des conseils et des secours.

Le 23 mai au matin , le grand-bourgrave Sternberg, Slawata , Martinitz , le grand-prieur Lobkowitz étaient réunis au palais du roi. Les autres gouverneurs étaient absens pour cause de maladie ou par peur. Philippe Plater, leur secrétaire, entra tout effaré, en criant :

« Excellences , les voilà ! ils sont sur mes talons. Sauvez-vous, sauvons-nous ! »

— Qui ? demanda Martinitz.

— Ils sont plus de cinq cents... Sauvons-nous!...

— Poltron, dit Slawata, recouvre tes sens, explique-toi!

— Les utraquistes sortent du Carolin et se portent au palais. J'ai couru à toutes jambes pour arriver avant eux et vous avertir. Sauvons-nous!...

— Peut-être , répliqua le grand-prieur, serait-ce le meilleur parti. Ces hérétiques sont capables de tout.

En parlant ainsi, il gagnait la porte. Un bruit confus se fit entendre ; le grand-prieur s'arrêta. Le bruit allait toujours croissant.

« Fuir , dit Slawata , ce serait une lâcheté inu-

tile ; il est trop tard , nous sommes cernés ; sachons , s'il le faut, mourir à notre poste. »

En effet, les utraquistes armés d'épées et de pistolets , suivis de nombreux domestiques portant aussi des armes, s'étaient emparés de toutes les issues du palais, avaient fait irruption dans l'intérieur , et entraient , sans plus de façon , dans la chambre verte où siégeaient les gouverneurs. Les principaux parmi les assaillans étaient Thurn , Fels , André Schlick, Albin Schlick , Wenzel, Christophe Raedern , Guillaume Lobkowitz , Raupowa , Rziczan, Berka, Schmirziczky , Ulrich Kinsky, Kaplirz.

Rziczan prit la parole , et éclata en reproches généraux contre les gouverneurs.

« Nous ne pouvons , dit Martinitz , répondre à des inculpations aussi vagues. »

— Aucun député de la ville de Prague, reprit Rziczan, n'a paru aux états; c'est vous qui les avez empêchés de s'y rendre , en haine des utraquistes.

— Je vous assure, répondit le grand-bourgrave, que je n'en ai aucune connaissance ; je vous proteste que nous sommes étrangers à la conduite des députés de Prague ; nous pourrons le prouver....

— C'est inutile, interrompit Thurn , voilà un bourgeois de la vieille ville qui atteste le fait.

— Du reste, continua Rziczan , il y a sur votre compte des choses plus graves. La dépêche royale

déclare l'assemblée des états séditieuse, elle accuse en particulier les utraquistes d'avoir fait des démarches auxquelles la lettre de majesté ne les autorisait pas. On menace nos têtes; vous êtes les auteurs de cette lettre ou vous l'avez conseillée; répondez : oui ou non.

— Notre devoir nous défend, répliqua Slawata, de nous expliquer sur une semblable interpellation.

— Je ne m'étais point trompé, s'écria Thurn, leur silence est un aveu. Vous abusez de l'autorité royale pour servir vos passions et troubler la paix du royaume. Dans vos seigneuries, oppresseurs de vos sujets utraquistes, pour les pousser à la messe, vous lâchez des chiens après eux. Pour les forcer à abjurer leur culte, on leur refuse le baptême, le mariage, la sépulture. Vous n'aspirez à rien moins qu'à nous arracher la lettre de majesté, le boulevart de notre foi, qu'à livrer nos personnes aux fers de vos bourreaux....

— Si nous sommes coupables, interrompit Martinitz, qu'on nous accuse légalement; il y a des tribunaux, des lois.

— Non, continua Thurn, il n'y en a point pour des perturbateurs de la paix publique tels que vous. Les lois! les suit-on envers nous? la couronne les observe-t-elle? le lui conseillez-vous? Rappelez-vous les états de 1609. Vous y assistiez. Vous y

fûtes jugés : ils vous condamnèrent à être jetés par les fenêtres. Le moment est venu de subir la peine ; recommandez vos ames à Dieu!

— Allons, s'écria Raupowa, à l'exécution !

Guillaume Lobkowitz s'élança sur Martinitz ; Kinsky, Smirziczy et Kaplirz l'empoignèrent, le traînèrent à la fenêtre et le jetèrent dans le fossé profond de quatre-vingt pieds.

André, Albin Schlick, Christophe et Wenzel, qui s'étaient emparés de Slawata, lui firent subir le même sort.

Le grand-bourgrave et le grand-prieur demandaient grace.

« Nous vous l'accordons, leur dit Thurn, pour donner une preuve de notre modération. Vous n'avez pas assez d'esprit pour être méchans ; il nous suffit d'avoir fait un exemple sur les deux boute-feux de la Bohême. Allez en paix et ne péchez plus. »

Philippe Plater se tenait tapi dans un coin, tremblant de tous ses membres.

« Quant au secrétaire, reprit Thurn, il est trop dévoué à ses deux protecteurs pour refuser de les suivre. »

On le saisit et on le jeta après eux.

Plusieurs utraquistes se mirent à la fenêtre et déchargèrent leurs pistolets sur les cadavres. Après cette exécution, ils évacuèrent tous le palais.

Des serviteurs de Martinitz et de Slawata descendirent dans le fossé pour aller au secours de leurs maîtres ou recueillir leurs corps. Quelle fut leur surprise! Plater n'y était plus et s'était déjà sauvé. Martinitz tombé sur le derrière et blessé légèrement au bras par une balle morte, était sur ses jambes et relevait Slawata qui, tombé sur la tête, était inondé de sang. Tout près de là, et donnant sur le fossé, était la maison de Polixène Pernstein, épouse du grand-chancelier, Lobkowitz. Martinitz y monta par une échelle ; on y porta Slawata à qui le défaut de forces ne permit pas de prendre le même chemin.

« Venez, illustres victimes, leur dit Polixène en les recevant, ma maison est le refuge des blessés de tous les partis. Le doigt de Dieu se manifeste sur vous.

— En tombant, répondit Martinitz, je l'ai invoqué, ainsi que la sainte Vierge ; ils m'ont exaucé, nous n'avons pu être sauvés que par un miracle.

— J'ai invoqué aussi, ajouta Slawata d'une voix raffermie, les saints noms de Jésus et de Marie. Ma foi n'a pas été sans doute aussi vive, aussi pure que celle de mon collègue, puisque j'ai été plus maltraité. Mais enfin me voilà ; je dois m'estimer heureux, nous en revenons d'une belle.

Polixène leur prodigua ses soins. Le bruit que les deux gouverneurs et leur secrétaire avaient été

précipités par les fenêtres, s'était à peine répandu dans la ville, lorsqu'on apprit qu'ils s'étaient tous trois sauvés. Les catholiques ne manquèrent pas de crier au miracle.

« Le prodige, dit le docteur Stransky, est dans le tas de fumier sur lequel est tombée la majesté royale dans les personnes de ses représentans. »

En effet, il en existait un très-épais sous la fenêtre, formé par des immondices que, pendant long-temps, on avait jetées dans le fossé.

La retraite des gouverneurs s'étant faite en plein jour, le lieu de leur refuge fut bientôt connu. Thurn, accompagné d'un détachement de troupes, se rendit à la maison de Polixène pour les réclamer. Elle consentit à lui ouvrir sa porte, sur sa parole d'honneur qu'il entrerait seul.

« Madame, lui dit-il, je suis fâché de vous déplaire ; à la guerre on prend son ennemi partout où on le trouve. Vous avez chez vous Martinitz et Slawata.

— Général, répondit-elle, une semblable démarche d'un de vos lieutenans, Felz ou Bubna, m'embarrasserait un peu plus; cependant je n'en ferais pas moins bonne contenance. Mais avec vous je suis à mon aise ; il me suffit de vous rappeler l'évêque de Passau.... Vous ne trouverez pas mauvais que j'exerce envers mes co-religionnaires la même hospitalité qu'envers un utraquiste.

— O femme incomparable ! Providence de tous les malheureux ! Je cède à l'ascendant de votre vertu. Que votre maison, comme un pays neutre, reste un asile ouvert à tous les partis ! Qui peut se flatter de n'en avoir pas besoin ? Que Martinitz et Slawata reposent en paix jusqu'à.... Ils ne seront pas toujours chez vous.

— Hors de mon hôpital, je ne puis plus protéger que par mes vœux.

— C'est encore beaucoup ; ils portent bonheur.

Dès que Thurn et sa troupe se furent retirés, Polixène alla trouver ses deux réfugiés qui étaient en proie aux plus vives alarmes.

« Pour le moment, leur dit-elle, le danger est passé. Il ne faut pourtant pas se livrer à trop de sécurité. Dans l'état d'effervescence où sont toutes les têtes, on ne peut répondre de rien. Malgré ma ferme résolution de résister, ma maison n'est pas une citadelle imprenable. Martinitz, vous avez, grace à Dieu, la force de marcher.

— Je n'abandonnerai point mon ami, répondit-il, nous devons nous sauver ou périr ensemble.

— Mon cher Jaroslaw, répliqua Slawata, je ne le souffrirai point, votre dévouement me serait inutile. Partez, sauvez-vous, je l'exige de votre amitié. Pour moi, je reste sous la protection de la sainte Vierge, et de l'ange de vertu qui ma recueilli.

— Oui, reprit Polixène. Il faut absolument que vous sortiez d'ici, de Prague, le plutôt possible, ce soir même; Thurn ne le soupçonnera pas, car je lui ai dit que vous étiez tous les deux hors d'état d'être transportés.

— Vous l'exigez, dit Martinitz; quoiqu'il m'en coute, j'obéis. Je ne suis pas sans crainte sur ma vie, je puis être découvert; je voudrais auparavant me confesser. Veuillez envoyer chercher le père Santinus.

Le jésuite arriva dès que la nuit fut venue. Martinitz, confessé et absous, sortit de la maison de Polixène, se rendit dans la sienne, fit diverses dispositions, se travestit, se barbouilla le visage de noir, se glissa hors de la ville jusqu'à la montagne Blanche, où l'attendait une voiture, et prit la route de la Bavière.

L'expédition de Thurn contre les gouverneurs avait jeté les catholiques dans la plus profonde consternation, et porté jusqu'au délire la joie du peuple utraquiste. Mais les chefs du parti en calculaient les conséquences, et, loin d'effacer leurs divisions, la victoire rallumait leurs rivalités. Les Schlicks ne voyaient pas sans envie et sans effroi l'ascendant immense que Thurn venait d'acquérir par son audace. De la position élevée où les événemens le plaçaient, il laissait bien loin au-dessous de lui Wenzel et les espérances de son parti.

Catherine en était effrayée, et le prince, son époux, alarmé, mais pour l'intérêt des frères bohêmes et de la liberté. Dans le silence de la nuit, se tenaient des conciliabules où l'on méditait sur les mesures à proposer aux états qui devaient se rassembler le matin. Il y en avait un chez Catherine. Là se trouvaient André et Albin Schlick, Jessenius, Wenzel, Christophe, Stransky, Fruhwein de Podoli, Diviss, Wodniansky, la plupart frères bohêmes. Thurn se fit annoncer; grande surprise et rumeur. Catherine, au contraire, répondit avec fierté : « Qu'on laisse entrer le général! »

Thurn parut, jetant le manteau dont il était enveloppé, et ôtant le large chapeau qui lui couvrait le visage; il était sans armes.

« Madame, dit-il, pardon de la liberté... Le temps presse. Mettons de côté toute cérémonie. Si vous le permettez, je vais droit au fait.»

—Général, je pense comme vous, parlez.

—Au point où les choses en sont venues, il n'y a plus à reculer. Devant nous la victoire, derrière nous l'échafaud. Evangélistes, utraquistes, frères bohêmes, vous, Wenzel, moi, voilà notre destinée. Le même intérêt nous réunit, ne nous divisons pas. Pour tenir tête à l'Autriche, nous ne pouvons trop serrer nos rangs. Je viens m'entendre avec vous et vos amis sur les moyens d'achever l'entreprise commencée.....

Thurn s'arrêta, attendit un moment, et aperçut de l'hésitation dans l'assemblée.

« Malgré la confiance, continua-t-il, avec laquelle je viens parmi vous, je ne m'offense point de votre défiance, et je vais au-devant de vos soupçons. On m'accuse d'ambition, je ne m'en défends pas; sans cela je serais, comme tant d'autres, resté tranquille chez moi; bourgrave de Karlstein, je me serais borné à garder la couronne royale de Bohême, sans m'inquiéter qui la mettrait sur sa tête; je n'aurais pas jeté les gouverneurs royaux par les fenêtres, et la maison d'Autriche sur un fumier. De l'ambition? c'est l'apanage de tout homme de cœur; honoré s'il réussit, criminel s'il succombe. On croit que j'aspire au trône; cela fut-il vrai, je ne serais pas le seul. Si jamais la Bohême voulait y porter un de ses citoyens, qui pourrait s'étonner de me voir sur les rangs? Que parle-t-on de trône? Sait-on s'il restera debout au milieu des tempêtes? Personne ne songe-t-il à le renverser pour élever une république sur ses débris? La Bohême doit rester monarchie, et choisir son roi parmi les races princières qui sont nées pour régner. Telle est mon opinion..... Du moins aujourd'hui, nul ne peut répondre de celle qu'il aura demain. En attendant, ne nous perdons point dans de vagues conjectures sur l'avenir; réglons-nous sur le présent. Royalistes, républicains, partisans d'un roi

étranger ou d'un roi indigène, réunissons-nous contre l'Autriche. Quand son joug sera brisé, si l'on cesse de s'entendre, que chacun recouvre son indépendance, arbore son drapeau, et tente la fortune! »

Dès que Thurn eut fini de parler, il fut entouré par plusieurs des auditeurs qui engagèrent avec lui une conversation animée. D'autres se formèrent en groupes. Wenzel et Catherine eurent un court aparté. Wenzel s'approcha de Thurn.

« Général, lui dit-il, personne ici ne s'étonnera, et vous ne serez pas vous-même surpris que je prenne sur moi de vous répondre. Vos allusions y autorisent chacun de nous, mais moi plus que personne. Il est des points sur lesquels nous ne pouvons pas nous tromper; il serait inutile de dissimuler, et surperflu de s'expliquer davantage. Votre démarche est noble, je la crois sincère et franche. Pour mon compte, j'accepte votre proposition. Réunissons-nous contre l'ennemi commun. Après la victoire, si nous ne pouvons pas nous accorder, nous nous ferons loyalement la guerre. Général, voilà ma main, donnez-moi la vôtre. »

Thurn la lui donna.

« Nous nous engageons tous, ajouta André Schlick, à faire cause commune avec vous. »

— Vite, reprit Thurn, désignez quatre d'entre vous pour se rendre chez moi, et convenir en co-

mité secret de ce qu'il faudra proposer demain aux états.

André Schlick, Wenzel, Jessenius et Wodniansky furent choisis de suite et sortirent avec Thurn.

Dès huit heures du matin, les états se réunirent au Carolin. Thurn leur rendit compte de son expédition de la veille.

«Nous avons, dit-il en terminant, infligé aux traîtres la peine qui, de tout temps, leur fut réservée. Les juifs jetèrent par les fenêtres l'impie reine Jézabel, les Romains précipitaient les criminels en bas de la roche Tarpéïenne; c'était la coutume des Slaves; Martinitz, Slawata et Plater ont été jetés dans les fossés du palais.»

— Ils n'ont pas péri, s'écria un chevalier.

— Qu'importe? répliqua André Schlick. C'est le supplice et non la mort qui fait l'infamie. L'exemple est donné. La vindicte publique est apaisée. Qu'ils aillent, s'il le peuvent, traîner loin du pays leurs corps mutilés, le reste de leur misérable vie! Qu'ils vivent pour servir d'épouvantail aux traîtres et aux suppôts de la tyrannie!

— Le roi, dit Guillaume Lobkowitz, avait cru devoir instituer dix gouverneurs royaux. Quatre seulement se trouvaient hier à leur poste; les autres étaient absens sans motifs connus. Aujourd'hui ils ont tous disparu. Le royaume est menacé

par l'anarchie. Il n'y a plus de gouvernement; il est urgent d'y pourvoir. En le faisant, les états vont au-devant des intentions du roi, et remplissent à la fois le devoir de patriotes, de loyaux sujets, et de pères de la patrie. Nous avons, il vrai, trente défenseurs; mais leur établissement a eu un autre but et ne peut plus répondre aux besoins du moment. Je propose de les remplacer par trente directeurs pris parmi vous, lesquels exerceront l'autorité qui avait été déléguée par le roi aux dix gouverneurs.

La proposition fut adoptée. On procéda de suite à l'élection

Les défenseurs ne perdirent pas de temps pour mettre à exécution les délibérations des états. Ils levèrent une force de trois mille fantassins et de onze cents cavaliers. Le commandement en fut donné à Thurn. Général et l'un des défenseurs, il exerçait une grande autorité, et semblait placé dans la meilleure position pour s'emparer du pouvoir suprême.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

La dispersion des gouverneurs avait entraîné celle des hauts fonctionnaires du royaume. Le grand-bourgrave, après avoir échappé au supplice de la fenêtre, s'était enfui; le grand-chancelier Lobkowitz, Lazanzky et les principaux seigneurs catholiques avaient suivi son exemple. Les états nommèrent grand-bourgrave Bohuchwal Berka de Duba, vice-chancelier Buhuslaw Michalowicz, et bourgrave de Karlstein, Henri Otton de Los.

Les troupes que les défenseurs avaient été autorisés à mettre sur pied, ne suffisaient plus dans des

circonstances aussi critiques. Les états ordonnèrent une nouvelle levée de deux mille fantassins et mille cavaliers; que la noblesse se tînt armée et équipée, prête à monter à cheval et à fournir le dixième, et même le cinquième des sujets en état de servir. Pour commander ces forces, il fallait des guerriers, des patriotes éprouvés, des hommes réunissant à la capacité un courage, un dévouement sans bornes. Leur rang, leurs services les recommandaient aux suffrages des états pour entrer dans le gouvernement; ils s'y étaient refusés. Animés de la noble ambition de servir l'état avec leur épée, ils n'avaient pas voulu faire partie de l'autorité à laquelle ils devaient obéir. Le commandement en chef fut déféré à Thurn; on lui donna pour lieutenant Léonard Kolom Fels, feld-maréchal; Jean Bubna fut nommé vaguemestre-général, et Wenzel chef d'état-major général. Ils prêtèrent serment aux états.

« On ne manquera pas, dit Thurn, de calomnier nos intentions; déjà on répand que les états *sub utraque* veulent proscrire tout ce qui ne pense pas comme eux, et bouleverser les lois fondamentales. Nous ne persécuterons personne; mais nous ne souffrirons pas qu'on nous opprime. La majorité a bien le droit de demander à être sur le pied de l'égalité avec le plus petit nombre; on nous refuse même la tolérance. Cette majorité n'est pas seulement numérique; elle se compose de tous ces

nobles élémens qui forment la richesse, la puissance, la gloire du royaume. »

La religion les avait divisés, mais *sub una, sub utraque*, les états formaient toujours une même famille. Sous deux étendards différens se trouvaient les mêmes races, les mêmes noms. Pour prouver qu'ils désiraient mettre un terme à cette funeste dissension, les états *sub utraque* invitèrent leurs frères les états *sub una* à concourir aux mesures adoptées pour la défense du pays, et leur donnèrent l'assurance qu'on n'en voulait qu'aux conseillers malintentionnés de la couronne, et à quelques enfans parjures à la patrie.

On ordonna que les directeurs s'occuperaient, sans délai, de négocier et de conclure une fédération avec les provinces incorporées et les états héréditaires. Ils envoyèrent des agens en Lusace, en Silésie, en Moravie, en Autriche et en Hongrie. Jessenius, en sa qualité de noble hongrois, fut chargé de cette mission dans son pays.

Jusque-là, ardens à s'emparer du pouvoir, les chefs des utraquistes avaient contenu le parti dans certaines bornes de modération. Excepté les deux gouverneurs jetés par les fenêtres, il n'avait été commis aucune autre violence, prononcé aucune proscription. Le parti catholique n'était pourtant pas sans inquiétude; les prêtres surtout redoutaient la vengeance. Ils ne pouvaient se dis-

simuler qu'ils avaient, par leur intolérance, provoqué la levée de bouclier des états utraquistes. L'archevêque de Prague et l'abbé de Braunau avaient allumé un incendie qui menaçait d'embraser la Bohême, ses annexes, les états héréditaires et peut-être toute l'Allemagne. L'indignation publique se soulevait contre les jésuites, devenus odieux par leur zèle outré pour la suprématie de de la religion catholique, leur dévouement à la cour de Rome, l'ascendant qu'ils exerçaient sur Ferdinand, roi couronné de Bohême, et la plupart des princes et seigneurs catholiques dont ils dirigeaient les consciences. Habiles à s'insinuer partout et à se procurer des informations, les pères ne doutaient pas que la première explosion de l'orage ne tombât sur eux, et mettaient tout en œuvre pour s'en préserver. Leurs émissaires étaient de toutes parts en campagne.

Fatigué des obsessions de ces moines et voulant connaître à fond leur pensée, Wenzel eut un entretien avec leur provincial, Argentus, italien habile et rusé. Dès le premier abord, il ne prit pourtant pas la peine de dissimuler et s'annonça prêt à traiter de puissance à puissance.

« Notre expulsion, dit-il, vous fera beaucoup d'ennemis et ne vous sauvera pas. De Rome, où notre ordre s'appuie, il se propage et s'étend dans toute l'Europe, sans compter les autres parties du

monde. Les catholiques le vénèrent comme le plus ferme soutien de la religion, les rois comme le boulevart des trônes. Nous ne manquerons pas d'asiles, si l'on nous chasse, de vengeurs si l'on nous tue. Proscrire quand on n'y gagne rien, c'est se nuire gratuitement. Le pire qui puisse nous arriver, c'est de perdre un peu de terrain et quelques têtes. Une lutte sérieuse s'engage en Bohême. En attendant son issue, concluons un armistice. Épargnez-nous un déménagement dont votre parti aurait un jour à supporter les frais. Maintenez le *statu quo*. C'est l'avis de Thurn, de votre général.

Ce ne fut pas celui de Wenzel. Quand le provincial se fut éloigné : « Quelle audace, se dit-il, quelle insolence! Quelle énorme puissance pour de simples moines! Il voit juste, il a raison peut-être. N'importe. Thurn s'est arrangé avec eux; ils sauteront le pas. » Il tint parole.

« J'ai donné, dit-il aux états, mon assentiment à la délibération par laquelle vous avez invité nos collègues *sub una* à concourir avec nous aux mesures prises pour la défense de la patrie. C'est de bon cœur que je verrai se fortifier le faisceau qui doit unir la grande famille. Mais elle renferme dans son sein un ennemi dangereux, formidable, qui lui est étranger et qui médite de la déchirer, de lui percer le sein. Cet ennemi, vous le devinez sans doute, c'est l'ordre des jésuites. Il faut nous

en purger. (Bruyantes acclamations.) Nous n'avons point de paix à espérer tant que le peuple sera enseigné et que les consciences seront dirigées par des hommes que souffle le génie infernal de Rome, qui taxent d'hérésie la lettre de majesté, s'immiscent dans nos secrets domestiques et dans nos affaires publiques, sèment la discorde entre les rois, entre les gouvernemens et les sujets, les animent les uns contre les autres, font un infame abus de la confession, et prêchent le régicide. Ils se sont flattés un instant de nous épouvanter par leur puissance. Ils nous menacent de leur ressentiment. À les entendre, ils sont l'arche sainte; qui ose y porter la main est frappé de mort. Qu'ils restent ou qu'ils partent, ils n'en sont pas moins nos ennemis, et ne s'en cachent pas. Qu'ils aillent donc audelà des frontières ourdir leurs complots! »

Les états décidèrent que les jésuites étaient bannis du royaume et leurs biens réunis à ceux de la couronne.

Argentus et les autres dignitaires de l'ordre prirent noblement leur parti. Les simples moines, pères, frères, novices, se désolaient. Les dévotes au sacré-cœur étaient au désespoir. Prague offrait le même spectacle qu'une ville de garnison au moment du départ d'un regiment qui y a fait un long séjour.

« Consolez-vous, disait le provincial à son trou-

peau et à toutes ces Madeleines en pleurs ; notre séparation ne sera pas de longue durée : ce n'est qu'un petit voyage, une promenade en Bavière. Bientôt nous nous reverrons. Pâques vient après le carême. Nous chanterons ensemble : *Alleluia.* »

Les plus pressés ou les plus peureux avaient pris les devans ; mais le gros du pieux bataillon avait attendu le dernier jour du terme fatal, et partit en procession comme pour un pélerinage. Les novices ouvraient la marche, les profès venaient ensuite. Elle était terminée par les dignitaires en voitures et par des charriots portant les infirmes, les vieillards et les bagages. Quelques dévotes les accompagnaient, baisant les mains et les robes des saints pères. C'étaient des femmes du peuple ou des servantes de grandes dames qui représentaient leurs maîtresses. Botté et éperonné, montant un beau cheval, Argentus dominait sur tout le cortége, l'air à la fois fier et courtois comme un général d'armée ou un paladin. Le provincial, italien, âgé de huit à neuf lustres, était un gros homme trapu, ayant une barbe noire bien peignée, les cheveux flottans, l'œil vif, le regard doux, et tout cela couronné d'un bonnet carré haut de dix pouces, qu'il portait un peu sur l'oreille gauche, et qui le coiffait à merveille. Pour les garantir d'injures ou prévenir de leur part quelque équipée,

Thurn avait fait prendre les armes à une partie de ses troupes. La précaution était superflue. Les partisans des jésuites n'étaient pas assez forts pour oser s'opposer à leur expulsion ; l'autorité avait recommandé au peuple de rester calme. Il y eut par-ci par-là quelques sifflets, quelques sarcasmes. A cela près, tout se passa dans l'ordre et avec décence. On ne fit pas un pont d'or aux jésuites, mais on ne les renvoya pas tout nus. Ils y avaient d'ailleurs pourvu d'avance. Les directeurs se montrèrent généreux, et fermèrent les yeux sur certaines spoliations qui ressemblaient fort à un pillage.

Ainsi se termina le premier acte de la révolution par laquelle les utraquistes s'emparèrent du gouvernement et régnèrent en maîtres. Ils avaient évité, dans leurs discours et dans leurs actes publics, les expressions offensantes pour le roi et même la maison d'Autriche. Toutes leurs démarches ne semblaient avoir d'autre but que le maintien de l'autorité royale, des lois et des libertés, et une légitime résistance aux complots de perfides conseillers de la couronne pour tout bouleverser. Il y avait des Bohêmes simples et de bonne foi qui le croyaient sérieusement, et qui se flattaient que Mathias approuverait la conduite des états. Les directeurs, qui avaient d'autres vues et qui n'étaient pas si crédules, feignirent de partager cette espé-

rance, et mandèrent au roi, en lui rendant compte de ce qui s'était passé, que c'était pour son plus grand bien et celui de la couronne. On attendait avec impatience le parti qu'aurait pris la cour de Vienne. Cependant les directeurs portèrent les choses au pire, et, présumant qu'il leur faudrait soutenir leur ouvrage par la force, ils s'y préparèrent. La réponse de Mathias se fit long-temps attendre; elle fut enfin apportée par le conseiller privé Kahn, le même qui avait servi d'intermédiaire entre Rodolphe et l'archiduc Léopold, évêque de Passau. C'était un élève du champion de la stabilité, du ministre de Rodolphe, Hanniwald, qui, retiré à Vienne, était toujours consulté. Kahn, arrivé secrètement, alla droit chez le général des utraquistes. Quand l'envoyé eut décliné sa qualité :

« J'ai cru, lui dit Thurn, que la cour nous abandonnait à nous-mêmes, et ne voulait plus entendre parler de la Bohême. »

— Si elle n'avait, répondit Kahn, écouté que son juste ressentiment, il y a long-temps que vous auriez eu de ses nouvelles; mais un père irrité préfère ramener par la douceur ses enfans égarés, et, avant de les frapper, leur offrir le pardon.

— Dites que Mathias n'est plus cet homme vigoureux et déterminé, qui arracha trois couronnes à son frère, à son roi. Son cœur a moins de part à sa lenteur et à son indulgence que son âge

et ses infirmités. Klesel lui-même, depuis qu'il est cardinal, a perdu de sa pieuse énergie. Du reste, ils font sagement. Déclarer la guerre à la Bohême, ce serait l'allumer dans tous les états héréditaires, et vous savez bien que nous y sommes trois contre un.

— Vous pourriez bien vous tromper dans votre compte. Du reste, il ne s'agit pas de mesurer les forces; on ne veut pas la guerre. On fera tout pour l'éviter. Que prétendent les états utraquistes? La liberté de leur culte, le maintien de la lettre de majesté; elle existe. Le zèle imprudent de quelques ecclésiastiques a répandu des alarmes; une disposition équivoque a été mal interprétée; le roi n'a jamais eu la pensée d'agir contre la confession bohême; il en donnera solennellement l'assurance.

—Les mots ne coûtent rien, j'en connais la valeur. Depuis trois règnes on ne nous les a pas épargnés. Les faits n'ont pas répondu aux paroles. En l'an 1618, nous ne sommes pas plus avancés qu'au commencement du siècle passé. L'évangélisme, l'utraquisme méritent, à bien juste titre, le nom d'église militante. Au surplus, si le roi jure solennellement la lettre de majesté, que ni lui ni son successeur couronné n'ont pas encore jurée, ce sera toujours un bien et un commencement de satisfaction accorde à la Bohême.

— Le roi y est décidé, mais à une condition préalable.

— Laquelle?

— Que les états désarmeront.

— Et cette condition est irrévocable?

— Vous devez sentir que la dignité du roi ne lui permet pas d'entrer en accommodement avec des sujets armés contre lui; car aucun ennemi étranger ne menace la Bohême. Il paraîtrait subir la loi. Il faut, dans votre propre intérêt, que ses actes aient tous les caractères de la liberté.

— Je vous le demande encore, cette condition est-elle irrévocable?

— Oui. Sa majesté exige cette preuve de soumission.

— Dans ce cas, nous attendrons qu'il plaise au Saint-Esprit d'éclairer l'esprit du roi et de répandre la lumière dans ses conseils. A une nation si souvent trompée, quelque défiance est bien permise. Il lui faut des garanties.

— On lui en offre.

— Elle n'a plus de confiance qu'en elle-même.

— Comment! vous persistez à vouloir, à la tête d'une armée, traiter avec votre roi, qui vient vous présenter, sans armes, l'étendard de la paix! Général, je vous l'avoue, je ne m'y serais jamais attendu.

— Monsieur le conseiller, nous n'ambitionnons

point le triste honneur de passer pour des rebelles, nous ne voulons pas non plus être pris pour dupes, ni devenir l'objet du mépris public. Nous travaillons à découvert, et vous agissez en secret. Parce que Prague est à quatre-vingts lieues de Vienne, vous imaginez-vous donc que nous ignorons ce qui s'y passe? Nous croyez-vous si aveugles, si insensés, que nous n'ayons pas les yeux sur les mouvemens des cabinets en Autriche, en Allemagne?

— Qu'y voyez-vous donc qui ne soit pas d'accord avec ma mission?

— Vous me le demandez? Eh bien! je n'ai rien de caché pour vous. Je vais vous satisfaire. Il faudra bien que le monde en soit informé. Dans l'agitation qu'ont causée à la cour de Vienne les événemens de la Bohême, dans l'hésitation à laquelle le roi et ses conseils ont été livrés, ne s'est-il pas élevé une voix qui a dit à Mathias : L'insubordination, la licence, la révolte, ont toujours marché avec les utraquistes. Toutes les libertés accordées aux états par vous et Rodolphe, loin de diminuer leurs prétentions, n'ont fait que les accroître. Toutes les démarches des hérétiques sont dirigées contre la puissance souveraine; c'est en la bravant par degrés que leur audace en est venue à cette dernière attaque. Il ne leur reste plus qu'à porter la main sur votre personne; ils commettront bientôt cet attentat. Tous les maux dont ils nous ont

accablés jusqu'ici sont une juste punition de Dieu pour les ménagemens qu'on a gardés envers ses plus cruels ennemis. Leur dernière révolte est évidemment une œuvre du ciel, pour combler la mesure de leurs crimes, et pousser à bout votre patience. Contre un pareil ennemi, il n'y a pas d'autre ressource que les armes ; nulle soumission, nulle tranquillité que sur les débris de ses odieux priviléges ; nulle sûreté pour la religion catholique que dans la ruine de cette abominable secte. A la vérité, l'issue de la guerre est incertaine ; mais tout est perdu si on ne la fait pas. On oppose la dépense : on la couvrira par la confiscation des biens des rebelles, et leur supplice contiendra, par la terreur, tout le reste dans l'obéissance. — Voilà, ajouta Thurn, le manifeste secret de la cour de Vienne. Celui qui l'a prononcé est le successeur couronné de Mathias. Vous conviendrez, monsieur le conseiller, que voilà un roi peu rassurant pour la Bohême, et que, si elle ne se livre pas à lui corps et biens, elle n'est pourtant pas si criminelle.

— Général, répondit Kahn, si ce discours a été tenu, ce dont il m'est permis de douter, vous ne l'avez pas entendu. Les paroles ne sont jamais, de mémoire, fidèlement rapportées, et, pour peu qu'elle s'en mêle, la malveillance les dénature.

— Vous et moi nous connaissons trop bien

Ferdinand pour craindre qu'on le calomnie.

— Il ne règne pas. En supposant que, dans les conseils, il ait opiné pour la guerre, la mission pacifique que je remplis prouve que son avis ne l'a pas emporté.

— Monsieur le messager de paix, vous voulez nous tromper, ou bien l'on vous trompe. Mathias a décidé la guerre; il s'y prépare. L'Espagne lui fournit de l'argent et des troupes de l'Italie et des Pays-Bas. Un corps d'armée est donné au comte Dampierre, le commandement en chef au comte Bouquoi. Le choix de soldats et de généraux étrangers montre assez clairement à la Bohême le sort qu'on lui réserve. Et vous venez nous parler de paix! Et vous exigez, pour condition première, que nous mettions bas les armes!

—Si Mathias armait, les états lui en auraient, les premiers, donné l'exemple. Quand on l'attaque, il ne se défendrait pas?

— Hé! vous ignorez tout. Quand on se présente en négociateur, il faut être instruit au moins de ce ue sait le dernier bourgeois de Vienne. Qui donc attaque le roi? Est-il sorti de notre bouche une injure, une menace? Les troupes des états sont-elles entrées en campagne? ont-elles passé les frontières? On prend pour une attaque la réclamation de nos droits et l'établissement de leurs garanties; les unes ont été consenties, les autres reconnus. Nous in-

voquons la parole de nos rois, leur sanction solennelle, leur signature. On viole les pactes les plus sacrés, on déchire nos titres, on tire l'épée, et l'on nous accuse d'agression! C'est une dérision cruelle. Toute négociation serait désormais inutile. Nous nous tenons pour avertis. Puisqu'on nous y force, nous nous en remettons au Dieu qui venge les opprimés et punit le parjure.

— Général, réfléchissez bien avant d'attirer sur votre pays le fléau de la guerre.

— On nous place dans un défilé où, pour des hommes d'honneur, il n'y a plus à réfléchir. Je vous remercie de votre sollicitude pour la Bohême; réservez-la pour l'Autriche. Vienne nous verra peut-être à ses portes.

— Je remettrai toujours mes dépêches aux directeurs.

— Vous ferez bien, vous le devez; mais je vous prédis d'avance que vous les trouverez inébranlables.

— Je sais bien que vous les conduisez.

— Vous êtes dans l'erreur, vous, la cour, le conseil et le roi. Dans une affaire aussi sérieuse, un homme, quel qu'il soit, n'est rien. Je puis disparaître demain, vous n'auriez pas meilleur marché de la Bohême. Il ne s'agit pas ici de combattre une poignée de factieux; on s'attaque à une nation tout entière. Ouvrez les yeux et regardez autour de vous.

Toutes les premières familles du royaume, une douzaine exceptées, sont déterminées à périr plutôt que de laisser proscrire leur culte et violer leurs priviléges.

Ainsi que Thurn l'avait prédit, Kahn ne fut pas plus heureux auprès des directeurs. Ils communiquèrent les propositions de la cour aux états qui refusèrent de désarmer. Toute négociation fut rompue. Alors émigrèrent quelques seigneurs catholiques qui étaient restés en Bohême dans l'espérance d'un arrangement. Guéri de ses blessures, Slawata était toujours chez Polixène Lobkowitz. Son épouse vint prier la comtesse Thurn d'obtenir de son mari qu'il permît à un convalescent de sortir du royaume. Elle promit volontiers son intercession, avouant que peut-être un jour elle aurait besoin du même service pour son mari.

Thurn ne s'opposa point à la retraite de Slawata; il se rendit à Passau.

Les états appelèrent la nation aux armes; elle se souleva tout entière, moins Pilsen, Budweis et Krumau. Ces villes, dévouées au parti catholique et à la maison d'Autriche, refusèrent de recevoir en garnison les troupes des états.

Il n'y avait pas un instant à perdre pour s'en emparer. Du côté de l'Autriche, c'étaient les clés du royaume. Si elle les avait occupées, elle en aurait fait des places d'armes favorables à une inva-

sion. Thurn fit ses dispositions pour entrer en campagne. Il donna l'ordre aux troupes de marcher de divers points sur Tabor, et au chef d'état-major-général, Wenzel, de s'y rendre pour en prendre le commandement provisoire.

« Enfin, lui dit Catherine, nous recueillons les fruits de notre constance. L'épée est tirée, le fourreau est jeté bien loin ; c'en est fait de la maison d'Autriche. La nation slave brise ses chaînes, et va bientôt se choisir un roi. »

— Oui, répondit Wenzel, le moment est décisif; la crise approche de son dénouement; qui peut le prévoir?

— Moins trois villes fanatiques, la nation tout entière a pris les armes.

— Jusqu'ici seuls, nous avons contre nous toutes les puissances catholiques. L'Espagne a déjà envoyé en Autriche Dampierre et Bouquoi, l'élève du fameux Ambroise Spinola, avec dix mille wallons.

— En donnant le commandement de ses forces à des généraux étrangers, Mathias prouve qu'il n'a pas de confiance dans ses sujets. Il a raison. Dans ses états héréditaires, on sympathise avec la Bohême; on nous tend la main. Ayons un premier succès; aussitôt éclateront la Silésie, la Moravie, la haute et la basse Autriche. En Hongrie, Jessenius nous promet une puissante diversion de Bethlen-

Gabor. En Allemagne, l'Union tient en échec les forces de la Ligue, et n'attend qu'un moment favorable pour fournir des auxiliaires à la cause commune. Mansfeld a abandonné les étendards de l'archiduc Léopold, et consacre à la réforme évangélique son épée victorieuse. En guerre avec l'Espagne, le duc de Savoie a demandé des secours à l'Union; elle lui a cédé Mansfeld. Il lève une armée pour le duc. Mais, engagée dans la querelle de l'Autriche, l'Espagne traite avec la Savoie qui ne demande que la paix; elle est certaine; alors l'Union nous envoie Mansfeld et son armée.

— Voilà, j'en conviens, une brillante perspective: ce ne sont que de riches espérances. Dans le choc de tant d'élémens divers que d'événemens imprévus peuvent déjouer tes calculs! D'un côté, je vois de grandes, d'anciennes puissances assises sur des fondemens que le temps a cimentées, formant une masse compacte, liée par le même intérêt, délibérant en secret pour le même but, possédant le pouvoir, les richesses, les trésors, les honneurs, tous les moyens de séduire, de corrompre; dans leurs défaites, excitant encore la pitié; dans leurs triomphes, inspirant le respect et la terreur, ne gardant aucun ménagement, cruelles, inexorables. De l'autre côté, je vois des hommes nouveaux, puissances éphémères, aujourd'hui idoles d'un parti, renversées demain par le caprice qui

les avait créées; des ambitieux, des aventuriers, des rivaux qui se déchirent, se divisent et se trahissent au milieu de délibérations publiques et tumultueuses; qui marchent en divers sens et ne savent où ils vont; un petit nombre de citoyens purs, dévoués au bien public, embrasés de l'amour du peuple et de la patrie; enfin, une population, jouet malheureux de tous les partis, étrangère à leurs querelles, qui n'a rien à attendre de celui qui triomphe.

— Voilà les principes des frères bohêmes : je reconnais leur influence. Convient-il au fils de Rodolphe, à l'allié des Schlicks, à l'époux de Catherine, de professer les maximes anarchiques de l'école de Tabor? Tes rapports avec cette secte ne me sont pas inconnus; tu m'en as fait un mystère, j'ai gardé le silence. Je les ai cru politiques; moi-même j'en ai eu; elle renferme parmi beaucoup de fous des hommes estimables : on s'en sert, sans partager leurs rêves; du reste, nous n'en sommes pas là.

— Je ne le sais que trop.

— Périsse la domination de l'Autriche! Nous verrons après. Wenzel, je n'ai plus le même empire sur ton cœur; je ne t'en fais point un crime; je ne m'en plains pas; j'aurais dû m'y attendre. L'amour raisonne-t-il? Le nôtre a eu ses beaux jours. Nous devions leur survivre. Que leur doux souvenir

tempère nos regrets ! Un autre lien a remplacé celui qui avait uni nos ames. Il a aussi son attrait, et ses charmes. Une noble carrière s'ouvre devant toi ; marche avec assurance.

— Je ne reculerai pas. Mais puis-je agir librement ? Thurn commande en chef; je suis sous ses ordres. Il m'envoie à Tabor pour lui préparer la victoire. A lui la gloire, à moi la peine. Il refuse même à Christophe de prendre rang dans son armée avec les bandes noires de Friedland. Il les donne à Felz.

— Quelque part qu'elles soient, elles obéiront toujours à la voix de leur créateur, de celui qui le premier les commanda. Christophe t'en répond. Thurn avait au commandement des titres que tu n'as pas encore. Nous avons fait un pacte ensemble... n'importe. Plus qu'à toi, peut-être, il m'est odieux... Puisse le sabre ou le canon nous en débarrasser !... Obéis ! marche sous lui contre l'ennemi commun ! Au partage de ses dépouilles, tu reprendras tes droits. Le second rang n'est point sans gloire. L'intervalle qui le sépare du premier est facile à franchir pour qui se confie à la fortune et ne repousse pas ses faveurs.

La liaison de Wenzel avec Ohla Kolowrat était devenue trop publique pour que Catherine l'ignorât. C'était la première fois qu'elle le lui faisait comprendre; mais elle ne la lui reprochait point;

elle ne s'en plaignait pas. En lui parlant ainsi, elle était de bonne foi ; dans son ame, l'ambition ne laissait pas de place à la jalousie. Ce fut un encouragement pour Wenzel. Avant de quitter Prague, en toute sécurité , il revit donc Ohla. L'entrevue fut tendre et douloureuse, leur séparation déchirante. C'était le commencement de la guerre, d'un drame sérieux. Ohla ne prévoyait que catastrophes et malheurs. Wenzel ne put la rassurer. Au moment où il s'arrachait avec effort de ses bras , elle lui jura qu'elle ne le perdrait pas de vue, et qu'au moindre accident qu'il éprouverait, elle volerait à son secours.

Wenzel ne put se défendre d'une vive émotion en apercevant la forteresse du Mont-Tabor. Cette métropole des frères bohêmes, cet ancien camp des Husinecz , des Ziska , des Procop , nouvelle Austi, cité sainte, boulevart de la foi, par eux élevé sur le Klokotska-Hora. Il se rappela ces vers :

Ferro circum, quæ summa labantes
Juncturas tabulata dabant, à sedibus altis.

Il gravit en silence et avec recueillement le mont sacré baigné par la Luznicz qui roule de l'or dans ses eaux. Il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie par les troupes qui y étaient déjà réunies, et avec non moins de satisfaction par les frères bohêmes ; mais ils étaient moins bruyans , graves, peu communicatifs.

Les nobles de l'armée parlaient hautement de la guerre, de son but, de la régénération de la Bohême. Ils rêvaient, ils espéraient la résurrection de la nation slave, la gloire, la prospérité de la patrie; ils voyaient tout en beau. Le surintendant du consistoire se permettait de les contredire avec réserve, ne disant pas toute sa pensée.

Un jour le baron Dworzeczky, un des plus enthousiastes, résolut de le pousser à bout dans une réunion où se trouvait Wenzel.

« Messieurs les frères bohêmes, dit-il au surintendant, on ne vous comprend pas. Vous êtes d'excellens patriotes, vous donnez les plus grandes preuves de dévouement ; cependant vous ne partagez pas notre joie : il semble que vos sacrifices pour la Bohême n'ont pour objet que de lui préparer un bel enterrement.

— Les Hussites, répondit le surintendant, regrettèrent le roi Wenzel qu'ils avaient voulu détrôner.

— Quoi! le fils dégénéré de Charles IV, le roi dit Volltrinker, parce que, outre qu'il était grand buveur, il remplissait toujours son verre et n'y laissait jamais une goute de vin! Cet ivrogne fut regretté?

— Le peuple aime les grands qui se rapprochent de lui par leurs qualités ou leurs défauts. Ce qui plaisait dans Wenzel, c'est qu'il ne ménageait

pas les barons; qu'à Prague il allait lui-même tirer de leurs maisons les prêtres qui avaient des privautés avec leurs servantes, et les faisait pendre ensemble à leur porte sans autre forme de procès.

— Vous défendez la mémoire de cet homme-là! Un roi qui fit brûler à petit feu son cuisinier parce qu'il avait laissé trop cuire un rôti; qui usurpait les fonctions du bourreau; qui, par ses vices, excita l'indignation de ses sujets et des princes allemands, qui perdit deux fois sa couronne et celle de l'empire; qui attira de grands malheurs sur la Bohême; et la fit décheoir du haut rang où l'avait élevée son illustre père!

— Je ne le défends pas. Je parle seulement de sa popularité, et j'en dis les causes. Vous m'avez assez mal à propos interrompu; je continue. Les hussites repoussèrent Sigismond, prirent pour leur roi Korybut, de Lithuanie. La guerre civile éclata dans le royaume, les hussites se déchirèrent. Toute l'Allemagne se déborda contre eux. Après quinze ans d'horreurs et de calamités, Sigismond fut reconnu et régna.

— Les hussites étaient abandonnés à eux-mêmes. Les taborites ne voulaient pas d'un roi étranger et ils avaient raison. Cependant, que la lutte fut longue et glorieuse! Les temps sont changés, les circonstances différentes. Luther a paru. Plus

de la moitié de l'Allemagne sympathise avec les utraquistes. Si Korybut n'avait pas été étranger, Ziska n'aurait pas combattu contre lui. Si nos pères avaient élu Ziska, ils auraient évité la guerre civile, et présenté à Sigismond un front plus formidable.

— Peut-être. Mais, depuis, deux siècles se sont écoulés. Sous le joug de l'Autriche, le caractère national s'est amolli. Dans les conseils de la couronne, l'Allemand siége à côté du Bohême. Parmi nos grands, plusieurs se sont faits Autrichiens.

—La plus grande partie de la noblesse est restée bohême. Les trois quarts du peuple sont toujours slaves, ennemis des Germains, de l'Autriche.

— Pour exciter ce peuple à prendre les armes et à verser son sang, que lui offrez-vous?

— Les souvenirs de sa nationalité et la liberté de conscience.

— Bon pour les nobles. On peut combattre pour ces biens-là, lorsqu'on est comblé de tous les autres. Qu'un peuple arrose de son sang le sol sur lequel il est esclave, et se fasse égorger pour le choix d'un maître qui le laissera dans les chaînes!.. Ne l'espèrez pas.

— Expliquez-vous plus clairement! Je ne vous comprends pas.

— Pour intéresser le peuple à ce grand débat,

exciter toute son énergie, lui inspirer la constance et l'obstination qui triomphent de tous les obstacles...

— Eh bien!

— Je ne connais qu'un moyen.

— Quel est-il?

— Qu'on adoucisse son esclavage, qu'on prépare son affranchissement! Qu'on rende la liberté aux personnes pour qu'elles apprécient la liberté de conscience!

— Les seigneurs renonceraient à leurs attributs, à leurs droits, à leurs priviléges? Triomphent plutôt l'Autriche et le papisme!

— C'est ce qui arrivera.

— Descendans des Wladiks qui conquirent ce territoire sur les Marcomans, nous cesserions d'en être les maîtres? Renverser tout l'ordre social? Jamais!

— Je ne le renverse point, je le rétablis. Les Wladiks ne firent pas seuls la conquête. Ils avaient avec eux des soldats qui obtinrent, pour prix de leur sang, une partie du territoire. Ce sont les Swobodnjcy, les Diedinjcy, les Naprawncy, ou freybauer (paysans libres). Ils avaient des droits. Leurs biens étaient héréditaires, et ne pouvaient être imposés, comme ceux des seigneurs, que par les états. Ils étaient, comme les nobles, justiciables des cours suprêmes. L'avocat du roi était leur défenseur. Que

sont-ils devenus? Les seigneurs ont peu à peu opprimé, asservi leurs personnes et envahi leurs terres. Il y en avait un grand nombre dans ce cercle, dans les cercles voisins; il n'en reste pas quatre cents dans tout le royaume. On y compte sept cent trente-deux villes, grandes ou petites; trois seulement sont représentées aux états. Pour compter sur les souvenirs de la nationalité, qu'on commence donc par rétablir une nation. Les seigneurs bohêmes ne comprennent ni leurs intérêts, ni leur situation. Un jour peut-être, pour les abattre, un archiduc d'Autriche donnera au peuple ce qu'ils lui auront refusé. Ils laisseront échapper de leurs mains le mérite et les fruits du bienfait.

— Dans la crainte d'un avenir chimérique bien loin de nous, la noblesse ne commencera pas par se dépouiller.

— Tant pis pour elle! Vous l'avez dit en commençant : l'Autriche et le papisme se baigneront dans son sang.

La discussion s'échauffait et dégénérait en injures. Wenzel l'interrompit, et, sans prendre parti, s'efforça de calmer les esprits. Intérieurement, il était de l'avis du surintendant, sa position ne lui permettait pas de se prononcer. Après quelques jours de rancune, les frères bohêmes le sentirent et lui pardonnèrent son apparente neutralité. Mais

les prédictions du surintendant avaient fait sur lui une profonde et pénible impression, et revenaient souvent à sa pensée.



CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.



Lorsque l'organisation de l'armée fut achevée, Thurn vint en prendre le commandement. Les frères bohêmes le reçurent avec froideur, mais il s'en moquait, et les houras des soldats ne lui permirent pas de s'en apercevoir. Sans perdre de temps, il mit ses troupes en marche. Du haut des remparts de Thabor, c'était un beau spectacle que ces nombreux et vaillans guerriers défilant à travers la Lucniz, la belle forêt de Pintowka, le grand étang du Jordan.

« Quel dommage, disait le surintendant, que tant de braves gens marchent à la mort pour le

choix d'un maître, pour river leurs fers! Pauvre peuple! pauvre Bohême! »

A Raudnia, l'armée entra sur les vastes domaines des Rosenberg, de l'ancienne famille des Ursini. Depuis Sobieslau, jusqu'à la frontière de Passau, ils possédaient la première de ces villes, Krumau, Wittingau, Wesely, Neuhaus. Les Rosenberg avaient, aux états, le premier rang avant tous les barons et les grands fonctionnaires du royaume. Zawis Rosenberg avait épousé la veuve du roi Przemisl, et, en secondes noces, la fille d'Etienne, roi de Hongrie. Soupçonné d'aspirer au trône, il fut décapité par ordre du roi Wenzel II dans la forteresse de Hluboka. Wilhem Rosenberg avait joué le plus grand rôle sous trois rois, Ferdinand, Maximilien et Rodolphe? Les Polonais lui avaient offert le trône, il l'avait refusé. Des quatre femmes qu'il avait épousées, trois étaient d'illustres familles princières de l'Allemagne. Ces mariages avaient été stériles. La famille des Rosenberg allait s'éteindre, et ne devait revivre que par une fiction qui continuerait le nom sans continuer la race. Il ne restait plus que Peter-Wock, frère puîné de Wilhem. Ne se croyant pas destiné à recueillir l'opulent héritage de sa famille, il s'était créé d'autres richesses. Dans la guerre il avait endurci son corps, fortifiés on ame, et, dans la paix, cultivé les sciences et orné son esprit. Au grand scandale du parti catholique, au-

quel les Rosenberg avaient toujours été fidèles, il était devenu utraquiste. Mais, sur le déclin de l'âge, il vivait en philosophe tolérant, retiré à Wittingau.

Après avoir traversé la forêt de Bonjadrasch, les villages de Trales, de Kletz, contrée coupée par de nombreux étangs, l'armée arriva à Lutznitz, d'où, planant sur le vaste étang, dit Rosenberg, on découvre les tours de Wittingau, semblables aux mâts d'un vaisseau à l'ancre, et, par delà le château et la ville, la chapelle gothique de Saint-Egid, s'élevant au milieu de l'étang de Swiet. La place était bien fortifiée, et, par sa position, d'une bonne défense. L'armée y fit séjour. Peter-Wock lui fit la plus brillante réception, lui livra son arsenal, et reçut garnison. Pendant deux jours, il logea et fêta, dans son château, Thurn, Wenzel, tout l'état-major.

Il se complaisait à leur montrer sa superbe bibliothèque. On y trouvait les principaux ouvrages italiens, français, allemands et une collection complète de la littérature bohême, plus riche, en nombre du moins, qu'on ne le croyait généralement. On en remarquait même une assez grande quantité que la censure ecclésiastique avait mis à l'index. Les manuscrits y tenaient une grande place, il y en avait de grecs, de latins, d'arabes. Peter-Wock les avait recueillis dans ses voyages. Sur

tous ces livres, magnifiquement reliés, étaient richement gravés leurs titres et les armoiries des Rosenberg. On y voyait deux correspondances curieuses.

Après avoir exercé et perdu le pouvoir suprême à Rome, Rienzi vint à Prague inviter l'empereur Charles IV à rétablir, à son profit, l'ancien empire romain : il fit arrêter Rienzi pour le livrer au pape. C'est de Raudnitz, où il était renfermé, qu'il écrivait et qu'il se plaignait à l'empereur d'être si cruellement puni pour avoir voulu travailler à sa gloire et au bien-être de l'Italie. Pétrarque avait le même projet. Dans ses lettres pleines d'enthousiasme, il conjurait Charles IV de rendre à Rome son ancienne splendeur, et d'y ramener le règne d'Auguste. Rienzi aspirait à gouverner au nom de l'empereur; Pétrarque se contentait du rôle d'Horace. Il y avait de ces lettres que le poète avait écrites à Charles IV pendant son voyage en Italie, où il s'était fait couronner roi des Romains, et lorsqu'échappé aux trames ourdies contre lui, il s'en retournait en Bohême peu satisfait de la turbulence des Italiens. Les premières contenaient des encouragemens, les secondes de vifs reproches.

Thurn détacha Wenzel sur Krumau, et marcha avec le reste de l'armée sur Budweis.

Arrivé au village de Trocznow, le corps de Wenzel se rendit religieusement au petit castel, jadis modeste demeure des nobles parens de Ziska, main-

tenant simple métairie habitée par des paysans. On alla au champ où la mère du héros, surprise par les douleurs de l'enfantement, l'avait mis au monde sous un chêne. Le chêne n'y était plus : à sa place, les Augustins de Forbes avaient bâti une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste. Une foule de paysans y étaient accourus, attirés par le spectacle, nouveau pour eux, d'un si brillant pélerinage.

Monté sur un tertre, au milieu de l'assemblée, un ministre utraquiste prit la parole.

« Mes frères, dit-il, notre prophète Jean Huss avait prêché la vraie foi et subi le martyre. Les taborites indignés avaient pris les armes pour venger sa mémoire et faire triompher sa divine doctrine. Ils combattaient vaillamment sous le brave Hussinecz, lorsque la mort vint l'arrêter au milieu de sa carrière. Les hussites éplorés cherchaient un nouveau chef, un général ; le grand Ziska parut et se mit à leur tête. C'est ici, à cette place, que ce foudre de guerre vit le jour. Nous n'y trouvons plus l'emblême de son caractère, le chêne robuste qui le reçut sous son ombrage : il est tombé sous une coignée impie ; mais le souvenir en est resté et se transmettra d'âge en âge. Malgré Jean-le-Baptiseur et sa chapelle, ces lieux seront toujours vénérés comme le berceau du grand Ziska. »

Des murmures, des cris se firent entendre dans l'assemblée et interrompirent l'orateur. C'étaient

quelques catholiques excités par des domestiques des Augustins de Forbes qui criaient à la profanation, à l'hérésie. Les utraquistes étaient en force, ils chassèrent les perturbateurs, l'ordre se rétablit, le ministre continua :

« Mes frères, méprisons ces attaques impuissantes ; les mânes du héros en sourient de pitié ; de son vivant, son bras vigoureux sut en anéantir de bien plus formidables ; vengeons-le de ses détracteurs en leur opposant ses hauts faits ; le lieu et l'occasion ne peuvent être plus favorables. Dans ce séjour agreste, ainsi que l'avait prédit sa mère, le caractère de Ziska acquit la vigueur et la fermeté du chêne sous lequel il était né. Il prit de bonne heure le parti des armes, servit avec distinction contre les Prussiens et perdit un œil à la guerre. Le roi Wenzel eut une amitié particulière pour lui et l'attira à sa cour. Il adopta la doctrine de Huss ; en apprenant sa mort, son supplice et celui de Jérôme, Ziska devint sombre et taciturne ; le roi lui en ayant demandé la cause, il répondit : — Quel Bohême, quelles que soient ses opinions, pourrait voir de sang-froid sa patrie aussi cruellement outragée? Chef de la nation slave, comment avez-vous laissé assassiner par la cour de Rome deux de vos sujets? Comment ne les vengez-vous pas? — Que m'importe, répliqua Wenzel? insouciant pour tout ce qui pouvait troubler ses

grossières voluptés. — « Eh bien, reprit Ziska, nous rentrons dans nos droits dès l'instant qu'on les trahit. Le sang peut seul laver notre injure ; arbitre suprême de la justice, vous la déniez au peuple, vous regretterez bientôt.... Je quitte pour jamais votre cour. Adieu. » Il partit. Wenzel épouvanté ordonna aux habitans de Prague de venir déposer leurs armes au Wischerad; ils hésitaient, ils voyaient autant de danger à obéir qu'à refuser. — « Je connais le roi, leur dit Ziska ; prenez vos armes comme pour faire la guerre. Allez hardiment au Wischerad ; je vous réponds qu'en vous voyant dans cet équipage, Wenzel vous priera de les remporter. C'est moi qui vous y conduirai. » Lorsqu'ils furent arrivés au palais : « Votre majesté, lui dit Ziska, nous a ordonné de paraître devant elle avec nos armes. Nous lui obéissons en sujets fidèles ; nous voilà prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang contre les ennemis de la patrie. Qu'on nous les montre. » — « Je suis satisfait de votre zèle, répondit le roi. Retournez chez vous. Si l'occasion s'en présente.... » Elle ne tarda pas à se présenter ; la guerre s'alluma entre les hussites et les catholiques, entre les patriotes et les troupes royales, entre les Bohêmes et les étrangers accourant contre eux de toutes les parties de l'Allemagne à la voix de l'empereur Sigismond. Wenzel avait cessé de vivre.

« Ziska fut porté au commandement par la confiance du peuple. Je ne vous rappellerai point cette foule d'exploits par lesquels il la justifia.

» D'autres généraux ont comme lui remporté de grandes victoires, mais ils voyaient leur ennemi. Il ne le vit qu'auprès de Prague, où il remporta une victoire signalée sur la montagne qui porte encore son nom. Dans toutes ses autres batailles, Ziska était aveugle ; il avait perdu, au siége de Raby, l'œil qui lui restait ; il n'en parut que plus formidable. Revêtu de l'habit slave, armé d'une massue et d'un sabre, assis sur un char élevé et auprès du drapeau, il se faisait rendre compte par des officiers éprouvés, de la position de l'ennemi, de la situation du terrain, donnait ses ordres, parlait à ses soldats, les excitait au combat ; toujours au poste le plus périlleux, il donnait l'exemple de l'intrépidité et du mépris de la mort. Il gagna ainsi, dans l'espace de cinq ans, treize batailles rangées, sans avoir jamais reçu une blessure, grace à Dieu qui le protégeait.

» Ses soldats l'aimaient, le vénéraient comme un père, et obéissaient aveuglément à ses ordres ; une fois, une seule fois, il éclata un soulèvement dans son armée, sous les murs de Prague ; elle refusait d'en faire le siége.

« Mes frères, dit Ziska avec cette éloquence que sa cécité rendait encore plus touchante, vous vous

soulevez contre moi, pourquoi? Moi, par qui vous avez vaincu Prague, moi, qui ne vous ai jamais conduits qu'à la victoire! Qu'ai-je recueilli de mes pénibles travaux? Un nom. La gloire et le butin ont été votre partage; je suis aveugle et pauvre. Ce n'est pas ma mort que cherchent les ennemis, c'est la vôtre; voulez-vous vivre, sachez mourir. Je ne veux rien faire malgré vous; délibérez, décidez si vous voulez la paix ou la guerre. Dans l'un ou l'autre cas, Ziska est là pour vous aider de son expérience et de ses conseils. »

Ce discours rendit à ses soldats leur enthousiasme et leur courage, ils s'abandonnèrent à la volonté de leur général. La peste, qui ravageait son armée, l'enleva au milieu de ses triomphes devant Przibislaw qu'il assiégeait; elle fut consternée de sa mort et ne fit trève à sa douleur que pour emporter la place d'assaut et la réduire en cendres. « Voilà, s'écriaient les soldats en furie, comment nous célébrons les funérailles de Ziska! » Plus heureux que Jean Hus, il mourut au champ d'honneur, ses cendres reposèrent sur le sol de la patrie et ses concitoyens lui élevèrent un tombeau auprès duquel aucun utraquiste ne passe sans donner au grand homme qu'il renferme un témoignage de sa vénération. Si nous ne pouvons jurer sur sa cendre de mourir pour notre foi, jurons-le sur son berceau!

Trois mille hommes s'écrièrent : Nous le jurons! étendant leurs bras, portant leurs regards vers le ciel, et le prenant à témoin. Les échos des forêts répétèrent leur serment; le corps d'armée défila au bruit des tambours, des fanfares, et marcha sur Krumau, qui ouvrit ses portes.

C'était une grande, belle et riche seigneurie appartenant aux Rosenberg. Le château était un superbe édifice carré, dans le goût moderne, bâti par Wilhelm, les jardins étaient magnifiques, on ne voyait que bosquets et prairies. La situation réunissait à la fois tout ce qui pouvait contribuer à la sûreté et à l'agrément de l'habitation. La ville était fortifiée, mais elle tirait sa principale défense de la Moldau qui, dans un coude formé naturellement, l'environnait de ses eaux et formait une presqu'île; dans l'intérieur du château, quoique depuis vingt ans il n'eût été que rarement habité, on voyait partout les traces de la splendeur royale de Wilhelm, son dernier maître; ses cendres reposaient dans la chapelle, sous le superbe monument élevé par les soins de son frère, Peter-Wock.

Wenzel prit possession de toutes les places en remontant la Moldau : Rosenberg, antique résidence de la famille de ce nom, sur la rive gauche de la rivière, dans la même position que celle de Krumau sur la rive droite, presque renfermée dans un coude qu'elle formait; tout y était sacrifié à la dé-

fense; Poresching au sommet d'une colline sur la gauche de la Malsch; ces deux forteresses en regard s'élevaient au-dessus de vastes forêts de pins, comme deux géans qui se donnaient la main pour dominer, sur les deux rivières, leurs vallées et les monts sauvages de la contrée; enfin la ville de Gratzen faisant face à celle de Gmund appartenant à l'Autriche.

Wenzel poussa des détachemens jusqu'à *Teufelsmauer* (mur du diable) la plus forte chute de la Moldau. Sa source est non loin de là, dans la *forêt bohême*, anciennement *hercynienne*, chaîne de montagnes qui sépare la Bohême de l'Autriche et de la Bavière. Là, tout est couvert de pins et de mélèses qui s'élancent dans les nues, périssent sur pied, tombent de vétusté et renaissent de leur poussière. Arrêtée par des montagnes de granit, la Moldau recule, hésite, revient avec fureur, cherche un passage, perce, déchire les rochers, et, de quarante toises de haut, se précipite avec fracas en un torrent d'écume. Le *Teufelsmauer*, digne de son nom, offre une image frappante de la destruction, du chaos; sans les pins toujours verts et les mélèses qui sortent des flancs des roches suspendues sur l'abîme, ou que, dans leur fureur, les eaux y ont entraînées, on se croirait dans l'empire de la mort.

Près de là était le couvent de *Hohenfurth* de l'ordre de Citeaux. Les moines vinrent au-devant de Wenzel.

« Ah ! ah ! dit un soldat, qu'est-ce que c'est que cette armée noire ? Est-ce celle de Lucifer qui sort de sa muraille ? »

— Ce sont les Cistérciens, répondit un autre. Prétendraient-ils nous disputer le passage ? Viennent-ils nous offrir ce que nous allons leur prendre ?

Wenzel défendit le pillage et tout acte de violence.

Les moines étaient sans armes ; ils s'approchèrent, saluèrent humblement, et l'un d'eux s'adressant à Wenzel lui dit :

« Excellence, dans les guerres de religion, nous n'avons jamais pris aucun parti ; nous avons fait tous nos efforts pour être en paix avec tout le monde : grace à Dieu, nous y avons réussi. Nos frères de tous les ordres éprouvèrent la colère de Ziska : nous fûmes seuls épargnés ; si ces temps douloureux devaient se renouveler, ce qu'à Dieu ne plaise, veuillez nous prendre sous votre protection. Votre excellence ne nous fera-t-elle pas l'honneur d'accepter quelques rafraîchissemens ?

— Révérends pères, répondit Wenzel, pour la rareté du fait, j'accepte votre offre. Une armée d'utraquistes, déjeûner dans un couvent ! Plût au ciel que tous les religieux fussent animés du même esprit que vous ! Si l'occasion se présente, comptez que je n'oublierai point votre accueil obligeant.

On entra dans le monastère : on servit un très bon déjeûner ; l'abbé en fit les honneurs ; on distribua des rafraichissemens à la troupe.

« Au lieu de nous faire la guerre, dit l'abbé, pourquoi, papistes et utraquistes, ne trinquerions-nous pas ensemble? A table, ne sommes-nous pas tous frères de la coupe ? Général, je bois à votre santé!

— Et moi, à l'ordre de Citeaux, répliqua Wenzel. Elles furent accueillies par un houra.

Moins heureux que Wenzel, Thurn éprouva à Budweis une vive résistance. Cette ville, éminemment catholique, tenait pour l'Autriche. Il fallut en faire un siége en règle. Mais Dampierre était en grande marche pour délivrer la place. Thurn résolut d'aller au-devant de lui ; ordonna à Wenzel de rassembler son monde pour le seconder ; convertit le siége en blocus, et se porta vers la Moravie. Il rencontra le général autrichien près d'Iglau, l'attaqua de front, tandis que Wenzel le prenait en flanc, et remporta une victoire qui fut chèrement payée. Thurn retourna sur ses pas pour s'opposer à Buquoy, qui, pendant ce temps-là, menaçait la Bohême. L'habile et fier élève de Spinola commandait les intrépides Wallons éprouvés dans les combats. Il était annoncé par la cour de Vienne comme un foudre de guerre devant lequel l'armée bohême, composée de paysans sans expé-

rience, se disperserait comme un nuage se dissipe aux rayons du soleil. Arriver à Prague et y planter l'étendard triomphant de l'Autriche, pour le guerrier brabançon ce ne serait qu'une promenade. S'étant permis quelques doutes sur ces rodomontades, Klesel fut vertement réprimandé par Ferdinand. Le roi couronné força le roi régnant à éloigner de lui le prévoyant cardinal. La présomption, le fanatisme et la violence dominèrent dans les conseils de l'Autriche. C'est sous ces sinistres auspices que Buquoy s'était mis en campagne. A peine eut-il touché les frontières de la Bohême, qu'il s'aperçut de l'erreur dans laquelle on était à Vienne. Loin de fuir devant lui ou de lui tendre les bras, les habitans se levaient en masse, lui disputaient les passages, défendaient les postes les plus insignifians, tombaient sur ses détachemens et ses bagages. Il mit donc plus de circonspection et de lenteur dans sa marche, et écrivit à Mathias que, pour donner plus d'activité aux opérations, il fallait lui envoyer de nombreux renforts.

En effet, il échoua devant Neuhaus, défendu par Wenzel, ne put résister à Thurn, et fut obligé, après une perte assez considérable, de se retirer vers la frontière.

Les défenseurs avaient renforcé l'armée de Thurn; elle était de 30,000 hommes. Il lui était

arrivé un excellent auxiliaire, Mansfeld, avec 4,000 hommes. Il avait assiégé Pilsen; cette place importante s'était rendue. C'était un aventurier habile et heureux, qui avait combattu contre la réforme dans les Pays-Bas avec les Espagnols, et en Allemagne sous l'étendard de l'archiduc Léopold. Mais il était ulcéré contre l'Autriche, qui lui avait refusé le remboursement de ses dépenses. Elle ne lui pardonnait pas sa désertion, et l'avait fixé dans le parti de la réforme en le mettant au ban de l'empire.

L'hiver suspendit les grandes opérations militaires. Thurn laissa le commandement à Fels, vint à Prague, et permit à Wenzel de s'y rendre. Tandis que les armées étaient oisives dans leurs quartiers, et que la guerre ne consistait qu'en de simples escarmouches, le génie de la paix parut tendre la main aux partis pour les réconcilier. Jean-Georges, électeur de Saxe, se présenta comme médiateur; son envoyé Grünthal annonça aux directeurs que Mathias était disposé à accorder un armistice; Adam Waldstein donna de la part du roi la même assurance. L'électeur était de la religion réformée, et semblait promettre aux utraquistes un médiateur favorable, ou du moins impartial. Mais on n'avait pas oublié qu'après son couronnement, à Prague, Ferdinand, allant en Lusace et en Silésie recevoir les hommages de ces annexes,

avait fait une visite à Jean-Georges, à Dresde, et que la politique avait formé entre eux les liens d'une amitié que repoussait la religion. Les directeurs n'étaient pas éloignés de consentir à un armistice; le roi exigeait préalablement qu'ils désarmassent. Le médiateur conseilla de se soumettre à cette condition, promettant qu'elle toucherait le cœur paternel de Mathias, même celui de Ferdinand, et les porterait à déférer aux justes demandes des états. Les directeurs ne virent dans ce conseil qu'un piége grossier, une amère dérision; la négociation fut rompue. Cependant l'électeur indiqua une nouvelle réunion à Eger pour traiter des conditions de l'armistice; avant le jour fixé, un grand événement vint trancher la question : la mort de Mathias, décédé à Vienne, le 10 mars 1619. Comme s'il fallait à la mort plus de façon pour rafler un roi qu'un autre être, les astrologues citèrent des présages sinistres qui avaient précédé de peu de temps ce décès royal; une comète, trois soleils, trois arcs-en-ciel, l'eau changée en sang à Siro, en Hongrie.

Ainsi s'éteignait la ligne bohême pour faire place à celle de Styrie. Des présages non moins sinistres et plus sûrs se manifestaient à son avènement; c'était, parmi les utraquistes, en Bohême, les réformés dans les états héréditaires et dans toute l'Allemagne, le pressentiment d'une grande calamité.

Chez Catherine, on complimenta le docteur Jessenius sur la justesse de sa prédiction. En revenant de sa mission auprès de Bethlen-Gabor, arrêté, détenu quelque temps à Vienne, il avait écrit sur les murs de son cachot ces lettres : I. M. M. M. M., qu'on expliquait ainsi : *Imperator Mathias mense martio morietur.* (L'empereur Mathias mourra dans le mois de mars.) Ce n'était pas ainsi qu'on les avait interprétées à Vienne. On avait écrit au-dessous de ces lettres : *Jessenius mentiris, malâ morte morieris.* (Jessenius, tu mens, tu mourras d'une mauvaise mort.) La première prédiction était accomplie. Jessenius se flattait de faire mentir la seconde.

Il n'y avait rien de changé par la mort de Mathias ; seulement l'ombre derrière laquelle agissait Ferdinand s'était évanouie. Le jésuite, le tyran, se montraient dans toute leur nudité. S'il l'avait osé impunément, accompagné de bourreaux, il serait venu s'asseoir sur le trône. Le chemin de Vienne à Prague n'était pas très facile. La Lusace et la Silésie faisaient cause commune avec la Bohême; la Moravie se disposait à suivre leur exemple. Les états d'Autriche refusaient le serment. Bethlen-Gabor et les Turcs menaçaient la Hongrie. Les secours promis par l'Espagne étaient éloignés ; la France pouvait les paralyser. Ceux de la Ligue étaient plus près ; mais elle craignait les représail-

les de l'Union. Ferdinand fut donc obligé de dissimuler et de feindre la modération.

Par des lettres adressées au grand-bourgrave et aux états, il annonça son avènement au trône, la confirmation des *gouverneurs* et celle des priviléges du pays. Il assura qu'il maintiendrait droit, justice et tranquillité. La confirmation des priviléges était une formule vague, surannée, qui ne suffisait plus dans les circonstances. Le maintien des *gouverneurs* jetés par les fenêtres et en fuite était la condamnation des utraquistes. Il existait des *directeurs*, Ferdinand ne les reconnaissait pas. Pour lui, les priviléges du pays ne comprenaient pas la lettre de majesté. Tandis qu'il affectait un langage pacifique, il se préparait à pousser vivement la guerre. 8,000 hommes étaient en marche pour renforcer Buquoy. L'Espagne envoyait 7,000 Wallons et 7,000 hommes de troupes d'Italie. Les états utraquistes ne répondirent aux lettres de Ferdinand que par de nouvelles levées, des recrutemens en Allemagne et des contributions extraordinaires sur les revenus du clergé et des seigneurs catholiques.

Le printemps ranimait la nature et rallumait la fureur des combats. Poussé par le démon de la guerre, le noble quittait son château, y laissait une femme et des enfans qui ne devaient plus revoir, les uns leur père, l'autre son époux. A sa suite,

le laboureur, armé du fer meurtrier, allait détruire les moissons qu'il avait semées. Préférant la fragile discipline des camps aux chaînes solidement rivées de son esclavage, le serf partait gaîment dans l'espoir du butin, ayant au bout de son sabre ou de son mousquet la vie d'un chevalier ou d'un baron ennemi, et même celle de son maître.

Il ne s'agissait plus que d'arrêter le plan de campagne. Thurn, se regardant comme généralissime, prétendait en exercer tout le pouvoir; Mansfeld n'était pas d'humeur à le reconnaître. Moins importante par le nombre que par sa composition et la valeur de son chef, son armée était à lui, il l'avait recrutée, il voulait un commandement à part. Hohenlohe, quoiqu'il n'eût pas les mêmes titres, avait la même ambition. Fels, général bohême, se serait trouvé humilié d'être traité avec moins de considération que des généraux étrangers. Revêtus d'un pouvoir précaire, les directeurs ne se sentaient pas assez forts pour dédaigner toutes ces prétentions et se faire obéir. D'ailleurs, en augmentant la puissance de Thurn, ils craignaient de se donner un maître. Ils résolurent donc de laisser Mansfeld, Fels et Hohenlohe, chacun avec le commandement d'un corps, aux frontières, pour tenir en échec Buquoy, tandis que Thurn, avec la principale armée, irait en Moravie soulever cette province, que contenaient encore

le cardinal Dietrichstein, évêque d'Olmütz, et le prince Charles Lichtenstein; porter ensuite la guerre en Autriche, dont les états promettaient de lui livrer Vienne, et où les Hongrois devaient venir le rejoindre. Les trois généraux qui restaient en Bohême devaient se prêter mutuellement secours, et essayer de reprendre Budweis. Thurn leur conseilla de ne pas trop hasarder, de présenter un front menaçant à l'ennemi, mais de se tenir sur une forte défensive.

Catherine avait en vain travaillé pour procurer aussi un commandement à Wenzel, et le soustraire à la dépendance de Thurn. On ne contestait pas les titres qu'il s'y était acquis par ses brillans services dans la dernière campagne; mais les autres généraux avaient des titres plus anciens. Wenzel resta donc attaché à la grande armée.

« Du reste, dit-il, je n'en suis pas fâché. Là du moins il y a une seule tête. Les trois corps opposés à Buquoy sont indépendans, et ne feront que des sottises. C'est un plan pitoyable. »

— Ils recevront, répondit Christophe, qui se trouvait dans le corps de Mansfeld, leurs ordres des directeurs.

— Qui en donneront, s'ils peuvent s'accorder, et lorsque tout sera décidé par le canon. Voilà le funeste effet de la jalousie. Chaque général prétend commander en chef, aucun ne veut obéir.

Pour les satisfaire, on divise les forces, on partage en trois l'armée de l'intérieur. Il fallait la donner à Mansfeld. Nous vaincrons en Moravie, en Autriche. Mais ce sera peine perdue. Si Buquoy vous attaque en Bohême vous serez battus.

— Fels et Hohenlohe peut-être; quant à Mansfeld, il fera mentir votre prédiction.

— Je l'espère aussi, dit Catherine; Wenzel aurait préféré te voir défendre nos frontières. Je ne partage pas ta sécurité. Cette campagne d'Autriche me répugne, je n'en augure pas bien. Ce nom me remplit d'amertume, ce pays ne m'annonce que malheurs.

— Et moi, je vois l'armée sous les murs de Vienne, forçant Ferdinand à fuir de sa capitale ou à capituler. Je ne doute pas de la victoire; mais au profit de qui tournera-t-elle? De Thurn ou de la liberté?

— Ou du nom slave? Wenzel, reviens vainqueur! reviens...! Dans ce moment, c'est le seul vœu que se permette mon cœur alarmé.

C'est aussi celui qu'exprimèrent les frères bohêmes, les Schlicks, tous les amis de Wenzel et de Christophe, au jour de leur départ pour l'armée. Les états, les directeurs, la plupart des utraquistes, ne formèrent pas des vœux moins ardens pour le général en chef Thurn.

Arrivée aux frontières de Moravie, son armée

n'avait encore que houspillé les juifs dans leur sale nid de Kolin, fait un petit emprunt forcé à la monnaie de Kuttenberg, nommée par Ziska, la bourse de l'antéchrist, dévoré les raiforts de Malin, aiguisé ses sabres à Czaslau, sur la massue du héros des Taborites, et tiré des coups de fusil au gibier qu'elle avait rencontré sur sa route. Une députation des états moraves vint au-devant de Thurn, et l'assura que, dès qu'il entrerait dans le pays, la population de Brünn, contenue par la présence du cardinal Dietrichstein, évêque d'Olmütz, et du prince Lichtenstein, se soulèverait, et lui ouvrirait les portes de la capitale. Thurn détacha deux corps pour couper la retraite au cardinal et au prince, continua sa marche, et fit son entrée dans la ville au milieu des plus vives démonstrations d'allégresse.

Wenzel, commandant le corps détaché sur la gauche, avait fait une telle diligence, qu'il était à Wischau sur la route d'Olmütz, au moment où le cardinal-évêque sortait de Brünn pour retourner dans sa ville épiscopale. Instruit de ce contretemps, àPozorzitz, il s'arrêta pour délibérer, se décida enfin à prendre la route de l'Autriche, et alla coucher au château d'Austerlitz. A peine avait-il quitté son chapeau, son costume de cardinal, ses bottes rouges et ses éperons d'or pour mettre au lit son ample et massive éminence, qu'on vint lui

annoncer l'arrivée de l'ennemi. Que faire? fuir, comme on le lui conseillait, sous l'escorte des soldats épiscopaux qui lâchaient pied et se dispersaient? avec la meilleure volonté du monde, c'était impossible, il n'était pas assez leste.

« Un Dietrichstein, dit-il, n'a jamais fui. D'ailleurs, je ne commettrai point la vie et la dignité d'un prince de l'église, d'un cardinal, aux hasards d'une retraite nocturne. Il vaut mieux se rendre à l'ennemi, et courir les risques du martyre. » Et, s'adressant au jésuite Schnapanitz son confesseur, et aumônier : « Père, lui dit-il, je vous réserve un beau, un glorieux rôle. Vite, prenez mes vêtemens par-dessus les vôtres, revêtissez les insignes sacrés du cardinalat, la pourpre romaine! Présentez votre poitrine au fer des hérétiques! »

— Grand Dieu! Votre éminence y pense-t-elle? Moi, de Jésus serviteur infìme, je souillerais, je profanerais à ce point... Non, non, jamais!

— Dépêchez-vous! je vous garantis des suites de la profanation et de tout ce qui peut arriver.

Pendant ce temps-là, les valets du cardinal affublaient de ses vêtemens Schnapanitz. A peine sa toilette était achevée, que, précédé de quelques officiers, Wenzel entra dans la chambre.

— Arrêtez! dit le jésuite. Que demandez-vous?

— Belle question! répondit Wenzel. Maître du

château, sans capitulation, tout ce qui s'y trouve est à ma discrétion et je m'en empare.

— Au mépris de mon caractère sacré, vous oseriez porter la main sur ma personne?

— Et si vous ne baissez pas de ton, vous faire passer par les armes.

— Quoi! contre le droit des gens? On ne vous a opposé aucune résistance.

— Vous n'êtes pas un ennemi ordinaire. Vous ne vous battez pas à armes égales. Lorsque Jean Huss et Jérôme de Prague invoquèrent, à Constance, le droit des gens, que leur répondit le concile?

— C'est une vieille histoire...

— Qu'importe? Du reste, le général en chef décidera de votre sort. On va vous conduire à Brünn.

— Je suis prêt à vous suivre. Je compte sur la justice du général. Je laisse ici les gens de ma maison. J'espère qu'il ne leur sera fait aucun mal.

— Soyez tranquille. Tout partira avec vous. Je veux que vous rentriez dans la capitale de la Moravie avec une suite digne de votre rang.

— Exceptez du moins, je vous en prie, l'homme que voilà dans ce lit. Il est trop malade pour être transporté. Il mourrait en route.

— Son nom, son emploi?...

— C'est un pauvre prêtre.

— Répondez cathégoriquement!

— C'est mon aumônier, le père Schnapanitz.

— Un jésuite?...

— Mais...

— Oui ou non!...

— Oui.

— Un jésuite! Pour celui-là son compte est bon. Non, non, il n'ira pas à Brünn; on l'expédiera ici... Et tout de suite.

Comme Wenzel, en disant ces mots, s'avança près du lit. « Doucement! doucement! s'écria d'une voix de stentor et en se relevant, celui qui y était couché. Je ne suis pas jésuite! »

— Qui es-tu donc? lui demanda Wenzel.

— Vous voyez l'évêque d'Olmütz, le cardinal Dietrichstein. Ce pauvre Schnapanitz a voulu se dévouer pour moi, à mon corps défendant, je vous assure. Mais je ne le souffrirai pas plus long-temps. Je reprends mes habits. Je me mets à votre disposition. Je vous suis à Brünn.

— Ne le croyez pas! reprit l'aumonier; il sait que, pour vous, un jésuite est bien moins odieux qu'un cardinal; je n'accepte pas son dévouement. Epargnez-le, dût toute votre colère retomber sur moi seul!

— Ce combat de générosité est si admirable, dit Wenzel, que je ne veux pas prendre sur moi de décider.

— Monsieur, répliqua le cardinal, vous m'avez assez vu à Prague; il est impossible que vous ne me reconnaissiez pas. Cessez, je vous prie, une plaisanterie qui s'accorde mal avec mon caractère.

Il disait vrai. Wenzel avait jugé en entrant la supercherie, et n'en avait pas été dupe un seul instant. Le jésuite était long, pâle et maigre; le cardinal, trapu, rouge, gros et gras; mais le prince feignit de ne pas le reconnaître, pour lui jouer un mauvais tour et en amuser l'armée. Il fit donc conduire les deux parties devant le général. Dès qu'ils parurent devant lui, la vérité s'éclaircit. Thurn et le cardinal se connaissaient parfaitement. Après avoir beaucoup ri de cette aventure, le guerrier se contenta de donner une semonce au prince de l'église, et le renvoya avec toute sa suite dans son évêché, où il garda rancune à Wenzel.

Les états de Moravie cimentèrent leur alliance avec ceux de Bohême. Thurn s'avança avec confiance vers l'Autriche, annonçant qu'il venait pour déterminer ce pays, et la Styrie, à contracter aussi alliance, à nommer des directeurs, à exclure des états l'ordre du clergé, à chasser les jésuites, et pour procurer aux évangélistes une entière égalité de droits avec les catholiques. La population, déjà favorablement disposée, se prononça ouvertement pour lui; rien ne s'opposant à sa marche, il fit de

rapides progrès; poussa droit à Vienne, passa sur le pont *Am Spitz* le grand bras du Danube, et établit son quartier-général dans le faubourg de Léopóldstadt.





CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

Les états d'Autriche étaient assemblés dans la capitale. Un de leurs principaux membres, André Thonrädl, vint, la nuit, trouver le général bohême, et conférer secrètement avec lui.

« Je vous attendais avec impatience, lui dit Thurn. Que se passe-t-il à Vienne? Ferdinand y est-il? Quels sont ses projets et les vôtres? Jusqu'à présent tout nous a réussi. Il ne faut pas perdre un instant pour porter le dernier coup.»

— A votre approche, Ferdinand, comme vous pouvez le croire, s'est trouvé dans un grand embarras. On lui conseillait de quitter la capitale.

Mais où aller? La Styrie lui est justement suspecte: aucune partie de l'Autriche ne lui offre de sûreté, encore moins la Hongrie. A Vienne, il est entouré d'ennemis. Le peuple dit hautement qu'il faut l'enfermer dans un cloître, élever ses enfans dans la religion réformée, et couper la tête à ses ministres. Mais le magistrat, quinze cents bourgeois, six cents étudians tous armés, quelques centaines de soldats, et le commandant Reiffenberg, lui sont fidèles. La place, sans être dans un état d'armement complet, peut être défendue. On attend à chaque instant des renforts de Buquoy. Après avoir envoyé ses enfans dans le Tyrol, Ferdinand s'est décidé à rester, sûr de tout perdre en fuyant, espérant tout contenir par sa présence. Nous sommes sur les charbons.

— Vous n'avez qu'un moyen de salut.

— Lequel?

— Ouvrez-moi une porte de la ville tout de suite; cette nuit, c'en est fait de Ferdinand et de la maison d'Autriche.

— Quels sont vos projets?

— Je vous les ai fait connaître; je viens vous délivrer.

— Pour cela, il n'est pas nécessaire que vous entriez dans la ville; il suffit de la présence de votre armée, de quelques démonstrations: nous nous chargeons du reste.

— Comment! vous m'avez appelé; j'accours, me voilà, et loin de me tendre les bras, vous vous défiez de moi, vous me fermez vos portes!

— Vous ne me comprenez pas.

— Je ne vous comprends que trop bien. Vous êtes des ingrats ou des lâches, tous les deux peut-être. Eh bien! je m'en retourne aussi vite que je suis venu; je vous abandonne: nous verrons si vous vous tirerez d'affaire sans moi. Ma retraite sera tracée par le fer et le feu. En Autriche, on se souviendra long-temps de m'avoir fait cet outrage.

— Général, sacrifiez à un accès d'humeur la cause commune, le propre intérêt de la Bohême, le vôtre; vous en êtes le maître... Non, vous ne le ferez pas. Vous ne voudrez pas qu'on dise de vous dans le monde: il pouvait tout sauver, il a tout perdu, tout jusqu'à sa gloire. Pour un pays, n'est-ce donc rien que d'ouvrir les portes de sa capitale à une armée étrangère, de s'exposer à recevoir la loi de celui qui ne venait que comme auxiliaire?

— Qu'appelez-vous comme auxiliaire? Où sont vos forces? Montrez-moi votre armée; je range la mienne sous votre drapeau.

— Ainsi vous marchez en conquérant?

— Ne disputons point sur les mots. Vous ne pouvez rien par vous-mêmes. Je vous amène une armée. En voulez-vous, n'en voulez-vous pas? Il

serait plaisant que je restasse devant vos murs, impassible témoin de votre impuissance !

— Vous ouvrir nos portes ? Quand nous le voudrions, nous n'en sommes pas les maîtres ; elles sont gardées. Combiner une attaque avec vous pour nous en emparer est une entreprise périlleuse pour laquelle il n'y a rien de prêt. Si elle ne réussit pas, les portes vous seront plus que jamais fermées. Pour venir vous trouver, j'ai traversé le Danube sur un petit bateau.

— Mais, enfin, que prétendez-vous ?

— En finir par un coup d'audace, et attaquer nous-même notre ennemi corps à corps.

— Expliquez-vous.

— Demain, dès qu'il fera jour, vous tirerez le canon sur la ville. Au milieu de l'épouvante et du trouble, tandis que la faible garnison défendra les remparts, les états iront en corps au palais de Ferdinand, sous prétexte de lui porter les doléances de la capitale, et lui feront signer l'acte de redressement de leurs griefs, et notamment notre confédération avec la Bohême.

— S'il ne veut pas signer ?

— Il signera, je n'en doute pas.

— S'il refuse ?

— Aux grands maux les grands remèdes. Alors nous ne mettons plus péril à rien. Nous marchons à la Porte-Rouge, tenant Ferdinand le poignard

sur la gorge ; vous secondez notre attaque, et vous entrez dans Vienne.

— Vous prétendez faire vos affaires sans moi ; je ne suis ici qu'un épouvantail : votre plan est détestable; il ne réussira pas. Je n'y donnerai pas les mains.

— Il est arrêté ; je ne puis de moi-même le changer.

— Tant pis pour vous.

— Cependant, si vous le voulez, je vais consulter le comité secret des états; donnez-moi un officier sûr qui ait toute votre confiance, et qui vous rapportera leur réponse. Il faut tout prévoir; si vous ne la receviez pas avant le jour, notre plan tiendrait; j'espère que vous ne refuseriez pas de concourir à son exécution.

— Avec cette incertitude et ces délais, je vous le prédis, vous courez à votre perte. Excepté de mon côté, les communications sont libres entre la place et Buquoy; il a suivi de l'œil tous mes mouvemens. Cette nuit, peut-être, tandis que vous délibèrerez, il viendra vous mettre à la raison. Allez! Croyez-moi, ouvrez-moi une porte, autrement je ne m'engage à rien.

Thonrädl partit avec Taafe, un des adjudans de Thurn.

« Quelle race que ces Autrichiens, dit le général, à Wenzel, en lui racontant le projet des états :

lents, méticuleux, et par-dessus le marché faisant les fiers!

— Il faut, répondit le prince, les sauver malgré eux.

— Si je le pouvais, je ne leur en demanderais pas la permission. A quoi bon battre en brèche les remparts? Je n'ai aucun moyen de passer le Danube. Le pont de Léopolstadt est coupé; tous les bateaux ont été remontés à Klosterneubourg. Le temps nous manque. Si les états ne m'ouvrent pas une porte... Attendons leur réponse.

Les heures se passaient; elle n'arrivait point. Thurn s'impatientait, et pestait contre la lenteur autrichienne. Le jour parut; rien de nouveau.

« Ces maudits Viennois, dit le général à Wenzel, n'ont pas fini leur délibération, ou bien mon adjudant aura été pris. Ils sont encore couchés avec les filles de joie, ou déjeûnent avec leurs poulets frits. O peuple sensuel et lâche! tu es bien fait pour porter le joug de plomb de tes maîtres! Montez à cheval! allez à la découverte vers le Danube, observez les remparts et revenez promptement!»

Thurn attendait, entouré de plusieurs officiers, et entre autres de Christophe Harrent, commandant l'artillerie.

» Le plus grand silence, dit Wenzel, à son retour, règne dans la place. La troupe est sur les remparts; les canonniers sont à leurs pièces, la mèche allumée.»

— Allons, répartit Thurn, tout est manqué; ils l'ont voulu. Qu'ils subissent leur sort!

— Puisqu'à défaut de nouvelles, répliqua Wenzel, c'est le premier plan qui tient: il vaut encore mieux en essayer. Attaquez, donnez le signal; c'est l'affaire de quelques boulets.

— Vous avez raison, répondit Thurn, après avoir un moment réfléchi. C'est le moyen de me venger, de les pousser à leur ruine...

— Ou de les sauver. Je ne perds pas l'espérance.

— Allez, dit Thurn à Harrent, disposez tous les canons en batterie.

Thurn se porta sur la rive gauche du petit bras du Danube. A son commandement, Harrent fit une décharge de toute son artillerie et foudroya les remparts. La garnison y répondit. Une terrible canonnade s'engagea; elle était meurtrière pour les Bohêmes: le but était rempli, le signal donné aux états. Thurn ordonna de cesser le feu; il cessa aussi dans la place. Au bruit étourdissant des foudres de guerre succéda le plus profond silence. Dans l'armée bohême on était attentif; on écoutait, on n'entendait rien du côté de la ville. Il est vrai que le palais de Ferdinand était à une extrémité de de Vienne éloignée du Danube. Thurn, Wenzel, tout l'état-major étaient dans la plus vive attente. Tout-à-coup on entendit le son lointain de trom-

pettes; il annonçait l'arrivée d'une troupe. On prêta plus attentivement l'oreille; c'étaient les fanfares de la victoire.

« Les états triomphent! s'écria Wenzel.

— Ils sont vaincus, répliqua Thurn. Ce ne sont pas là des trompettes bourgeoises, et ces imbécilles n'avaient pas, que je sache, un régiment de cavalerie; d'ailleurs, s'ils étaient vainqueurs, on les verrait déjà sur les remparts se pavaner devant nous de leur victoire. Regardez, tout est immobile et silencieux.

Ce calme ne dura pas long-temps. Des cris bruyans éclatèrent; mais des cris de *vive Ferdinand! mort aux hérétiques! mort aux Bohêmes!*

En doutez-vous encore? dit Thurn avec une fureur concentrée et en retournant à son logis. La consternation se répandit dans l'armée.

L'adjudant du général en chef arriva le soir au quartier-général.

« Enfin vous voilà, lui dit Thurn, et dans quel équipage! Vous avez l'air d'un poisson échappé aux filets du pêcheur. »

— J'ai passé le Danube à la nage.

— Qu'est-il donc arrivé?

« Le comité des états, dit-il, n'ayant rien voulu changer à son plan, je me suis rendu avec Thonrädl au bord du Danube pour repasser l'eau; mais la barque et le patron ne s'y trouvaient plus.

Ayant entendu venir une patrouille, nous n'avons eu que le temps de rentrer dans la ville. Quand le jour a paru, les états se sont réunis. Dès qu'on a entendu votre canon, des gens du peuple ameutés sont accourus autour de leur salle, faisant entendre des plaintes et des imprécations contre Ferdinand et ses conseillers pour avoir attiré une armée étrangère, et exposé la capitale à l'incendie et à la destruction. Les états sont sortis, et, accompagnés de ce peuple qui se grossissait en chemin, ont marché droit au palais. Je suivais dans la foule. Les portes se sont trouvées fermées; les états ont demandé à être reçus chez l'empereur. Il a fallu parlementer long-temps avec ses officiers. Le peuple s'est mis en devoir d'enfoncer les portes; on les a enfin ouvertes. Les états sont entrés en tumulte; je suis entré avec eux. Quand ils ont été dans la salle où était Ferdinand, debout, pâle, défiguré, Thonrädl a porté la parole. Il a rappelé tous les griefs des pays héréditaires pour le redressement desquels la Bohême avait été forcée de prendre les armes, et l'Autriche imitait cet exemple. Il a imputé aux conseillers perfides de la couronne les malheurs qui menaçaient la capitale, et la dure extrémité à laquelle se trouvaient réduits les sujets. Il a déclaré à l'empereur que lui seul pouvait mettre un terme à ces calamités et rétablir la paix. — Comment? a demandé Ferdinand. — En si-

gnant, a répondu Thonrädl, ce papier, qui contient la confirmation de nos libertés et priviléges, et notre confédération avec la Bohême. — Je ne le puis, a répliqué l'empereur. — Tu ne le veux pas? a repris Thonrädl, et, tordant un bouton du pourpoint impérial, petit Ferdinand, veux-tu bien signer!... — L'empereur, plus mort que vif, hésitait, prenait enfin la plume... Tout-à-coup on a été étourdi par le son bruyant des trompettes; on s'est porté vers les fenêtres de la salle; on a vu sur la place du palais cinq cents cuirassiers de Dampierre arrivant au grand galop, et le peuple, refoulé par les chevaux, se dispersant dans toutes les issues. En un clin d'œil, les membres des états se sont sauvés; dans le trouble et la confusion, j'ai fait comme eux. Je suis sorti du palais, de la ville; errant à l'aventure, j'ai gagné les glacis, et le bord du Danube où je me suis caché dans les chantiers de bois. A la nuit, j'ai quitté mes bottes et mon habit; j'ai recommandé mon ame à Dieu, je me suis jeté à la nage, j'ai été assez heureux pour aborder au Prater; voilà tout ce que je puis vous dire. »

Il avait à peine achevé son récit, que des membres des états, barons, chevaliers, sous divers déguisemens, dans le plus piteux état, arrivèrent successivement au quartier-général. Il en vint pendant toute la nuit. On les interrogeait sur ce qui

s'était passé à Vienne depuis le moment où les cuirassiers de Dampierre avaient tout mis en déroute. Personne n'en savait rien; chacun n'avait pensé qu'à soi, et ne parlait que des dangers qu'il avait courus. Enfin, le fameux Thonrädl parut.

« Je serrais, dit-il, le bouton à Ferdinand, il était prêt à signer, lorsque les cuirassiers sont arrivés, on ne peut pas plus à-propos pour lui. Tout le monde a pris la fuite; je me suis retiré le dernier. Ferdinand ne savait que croire, et restait immobile. Mes yeux n'ont pas quitté les siens jusqu'à ce que j'aie été sorti de la salle. Si l'on n'avait pas perdu la tête, je ne sais ce qui serait arrivé. La troupe ne pensait point aux états, et n'a fait aucune violence à leurs membres. Elle consiste en 500 cuirassiers et un régiment d'infanterie que, par les ordres de Buquoy, le colonel Santelier et Isterle, commandant de Krems, ont amenés de cette place en traversant le Danube. L'envoi de ces troupes n'avait pas d'autre but que de renforcer la garnison. Elles sont entrées dans la ville par la Fischerthor. La cavalerie a poussé jusqu'à la place du Palais sans savoir ce qui s'y passait, et pour faire une galanterie à l'empereur. Elle a vaincu sans combattre, et, dans le premier moment, n'a pas seulement eu le soupçon de sa victoire. Une heure après, c'était différent : Ferdinand est revenu à lui-même, les catholiques bourgeois, étudians,

ont pris les armes; le conseil de ville a demandé vengeance; on a fait main-basse sur quelques gentilshommes désarmés, et sur des gens du peuple qui ne pensaient pas à se défendre. On ne s'en tiendra pas là. On régularisera les exécutions. »

— Eh! qu'importe, dit Thurn en colère, cent manans pendus et quelques douzaines de têtes nobles tombant sur l'échafaud? Il restera encore assez de canaille à Vienne et de gentilshommes sans honneur...

— Général, interrompit Thonrädl, que dites-vous?

— La vérité. Mais ce qui est déplorable, c'est la plus belle occasion manquée. Et cela, messieurs des états, par votre sot orgueil, par votre faute. Si vous m'en aviez cru, Ferdinand serait prisonnier dans son palais, vous triompheriez dans Vienne; les cuirassiers de Dampierre s'y seraient cassé le nez, et Buquoy évacuait la Bohême, trop heureux de s'enfuir sur le haut Danube. Vous voilà vaincus, et par la peur, sans avoir brûlé une amorce. Fugitifs, errans, vous cherchez un refuge dans mon camp, je vous l'accorde, mais je ne puis vous plaindre.

Il leur tourna le dos et les quitta. Être venu sous les murs de Vienne, avoir eu une si belle partie, se retirer honteusement, pour le général bohême, la pensée seule en était insupportable. Après

tout, 1,500 hommes de plus dans une place de cette étendue ne suffisaient pas à sa défense. Les membres des états allaient parcourir le pays pour accélérer les levées déjà commencées avant leur échec; on pouvait espérer que les Hongrois, cédant enfin à de nouvelles instances, enverraient un secours. Alors on investissait la capitale, on lui coupait les communications et les vivres, et Ferdinand était obligé de se rendre. Thurn prit donc la résolution de rester et d'opérer en conséquence.

Cependant, à Vienne, l'ivresse de la victoire remportée sur les états était poussée jusqu'à l'insolence. On augmentait les moyens de défense, du haut des remparts on insultait, on provoquait l'armée. Le commandant de Krems, le baron bohême Isterle, et le colonel Albrecht Waldstein, eurent l'audace de sortir de Vienne pendant la nuit, passèrent le petit bras du Danube, attaquèrent du côté du Prater les grandes gardes de Thurn, les surprirent, et jetèrent l'épouvante et la confusion dans le faubourg de Léopoldstadt. L'armée courut aux armes. A la tête des premiers corps qui se formèrent, Wenzel marcha droit à l'ennemi, le repoussa, le poursuivit dans le Prater, et fut suivi par d'autres régimens. Thurn, à cheval, resté à son quartier-général pour rétablir l'ordre et rallier l'armée, apprit qu'à l'aide de l'obscurité l'en-

nemi s'était rembarqué et avait regagné la rive droite. Mais Wenzel ne reparut pas. Toutes les recherches n'apprirent rien sur son sort. Qu'était-il devenu? La supposition la plus vraisemblable fut que, si, trompé par la nuit, il ne s'était pas précipité dans le Danube en poursuivant l'ennemi, il avait été fait prisonnier.

Thurn ne fut pas bien fâché de la disparition d'un rival. Mais Wenzel avait des partisans dans l'armée; ils déploraient sa perte et murmuraient hautement de l'indifférence que montrait le général en chef. Il envoya un parlementaire au commandant de Vienne pour avoir des nouvelles du chef d'état-major général, et demander son échange. On répondit verbalement que l'empereur ne traitait point avec des rebelles qui seraient bientôt trop heureux d'implorer leur pardon.

« Qu'on mette, dit Thurn, cette réponse insolente à l'ordre de l'armée! Que Ferdinand nourrisse cet espoir dans son cœur, je n'en suis point surpris; mais qu'il l'exprime avec cette audace, cela m'étonne. Je ne reconnais pas là l'école d'Ingolstadt, le langage habituel de l'Autriche. Il faut qu'il y ait du nouveau. Nos affaires ne vont pas bien en Bohême. »

Effectivement, un officier de Mansfeld arriva en courrier des bords de la Moldau. Il n'avait pas de lauriers à son chapeau, et son aspect an-

nonçait plutôt le deuil que la victoire. Thurn en frémit.

Les directeurs avaient chargé les généraux Fels, Hohenlohe et Mansfeld de prendre Budweis. Au lieu de réunir leurs forces contre Buquoy, ils étaient restés séparés. Hohenlohe avait laissé battre Fels et Mansfeld. Les débris de leurs corps d'armée étaient en pleine déroute. Rien ne semblait plus s'opposer à l'ennemi.

Thurn ne se dissimulait pas que la défaite de l'armée en Bohême ne lui permettrait pas de rester sous les murs de Vienne. Son expédition d'Autriche était manquée. Les succès de Buquoy n'étaient pas propres à y encourager les évangélistes ni les Hongrois, dont le zèle était paralysé par les projets ambitieux de Bethlen-Gabor et son alliance avec les Turcs. Le général bohême jouissait en secret des revers éprouvés par ses rivaux, et surtout par Mansfeld, qu'on avait nommé l'invincible. A la tête de la seule armée qui restât dans ce moment au pays, Thurn devenait l'homme nécessaire, indispensable; on ne pouvait plus lui refuser le titre et les pouvoirs de généralissime. Il écrivit donc aux directeurs de redoubler d'efforts pour réorganiser l'armée de l'intérieur, fortifier les places et la capitale, en attendant qu'il eût terminé ses opérations en Autriche.

Profitant de sa victoire, Buquoy s'était avancé

en Bohême. Les directeurs, les états ordonnèrent des levées et firent des dispositions pour s'opposer à ses progrès. Mansfeld déployait la plus grande activité pour réparer sa défaite, qu'il imputait à la jalousie de Hohenlohe. Les états ne s'en tinrent pas là. Ils envoyèrent à Thurn l'ordre impératif de reprendre en toute hâte le chemin de la Bohême; c'était ce qu'il voulait. Il leva donc son camp et se mit en marche. Buquoy, qui avait mis beaucoup de circonspection dans la sienne, s'arrêta et rétrograda même vers Budweis. Thurn, après avoir passé la frontière, prit position à Neuhaus.

A peine y était-il arrivé, qu'il eut à soutenir un rude assaut auquel il ne s'attendait pas. Son ennemi n'avait ni soldats ni canons: ce n'était qu'une femme, mais Catherine, la fière comtesse Schlick. Elle parut devant lui; les habits de deuil dont elle était vêtue, loin d'annoncer la douleur et l'abattement, donnaient à sa fureur un caractère plus sombre. A son aspect, le guerrier frémit, et crut voir Médée.

« Mon époux? lui dit-elle. Wenzel? qu'en avez-vous fait? »

— Madame, répondit Thurn, calmez-vous.

— Est-il vivant, prisonnier ou mort? Rendez-moi du moins ses dépouilles!

— Voulez-vous m'entendre?

— Qu'est-il devenu? qu'en avez-vous fait?

— Laissez-moi vous le dire.

Thurn raconta fidèlement les faits tels qu'ils s'étaient passés, ou du moins ce qu'il en savait.

« Ainsi, reprit Catherine, vous avez lâchement livré Wenzel aux vengeances de Ferdinand. La Bohême vous avait confié son honneur et sa gloire, et vous avez abandonné un de ses enfans les plus illustres par sa naissance, son rang et ses services! Vous étiez son ennemi, le mièn, celui de ma famille. Vous vîntes au milieu de nous nous proposer la paix; nous l'acceptâmes: Wenzel vous tendit la main. Lorsque vous partîtes pour la Moravie et l'Autriche, il pouvait rester dans l'intérieur, je le voulais; une voix secrète ne m'annonçait que perfidie et malheur. Lui-même... Mais son ame confiante et généreuse sacrifia tout au devoir. Il partit avec vous... C'était là où l'attendait la trahison depuis long-temps méditée; vous aviez juré sa perte, vous l'avez accomplie. »

— Madame, dit Thurn pénétré d'indignation, c'est une atroce calomnie...

— Jouissez, interrompit Catherine, jouissez de votre triomphe, il ne sera pas long. Ce n'était pas assez de livrer mon époux aux bourreaux de l'Autriche; la fortune vous livrait Vienne et Ferdinand, vous avez trahi la Bohême et deshonoré l'armée. Bientôt vous leur rendrez compte...

— Je suis tout prêt... Vous extravaguez... J'ai pitié de votre délire...

— Ajoutez le sarcasme à l'outrage! Si vous échappez à la juste vengeance du pays, vous n'échapperez point à la mienne, à celle des miens, des amis de l'infortuné Wenzel.

— Je dédaigne les menaces d'une femme.

— D'une femme! ajouta la comtesse en sortant; si tu ne sais pas encore ce que peut une femme comme Catherine, tu apprendras à la connaître!

La comtesse alla rejoindre Stransky, qui l'avait accompagnée.

« Eh bien, lui demanda le docteur, avez-vous obtenu quelques renseignemens sur Wenzel? »

— Aucun. Thurn l'a fait assassiner ou livré; il est mort.

— S'il n'était que prisonnier...?

— Prisonnier de Ferdinand! c'est la mort.

— S'il avait péri, on le saurait.

— N'avez-vous jamais entendu les réfugiés de Styrie? Lorsque le tyran voulait se défaire d'un homme, on l'enlevait la nuit sans qu'il en restât la moindre trace. Un voile impénétrable le couvrait, mort ou vivant. Ferdinand a refusé de répondre à cette réclamation faite pour la forme. Si jamais son intérêt lui commande de rompre le silence, tout couvert du sang de Wenzel, il dira, l'hypocrite, qu'il ne l'a jamais eu en son pouvoir;

il nous renverra à Thurn ou aux eaux du Danube.

— Avec les moyens qu'on a pris, il est impossible qu'on ne parvienne pas à éclaircir ce mystère. Le crime se trahit souvent par l'excès même de ses précautions. Je ne puis renoncer à l'espérance.

— Non, plus d'espoir. J'en atteste ces habits de deuil. Je ne les quitterai plus.

— Ils disparaîtront avec l'erreur qui vous les a fait prendre.

— Ce fut par une fatale inspiration. Le jour où j'appris que Wenzel avait disparu fut suivi d'une nuit horrible pour moi, d'une nuit épouvantable. Epuisée de douleur et de rage, je succombai un instant au sommeil; je me trouvai à Friedland, vêtue de noir, dans cette chambre funèbre où autrefois je m'étais recueillie, dans la retraite et le silence, pour les obsèques du baron. La porte s'ouvrit; une ombre s'approcha : je reconnus Wenzel, pâle, échevelé, sanglant. Il me montra du doigt le portrait de mon premier époux, et l'ombre s'évanouit. Je poussai un cri déchirant; mes femmes accoururent. Que ce fût une réalité ou un songe, j'y vis un avertissement du ciel.

— D'autres pourraient n'y voir que les illusions d'une imagination fortement préoccupée.

— Laissons cela, docteur. Vous tenteriez en vain

de me convertir. Nous avons d'autres soins qui nous rappellent à Prague. Allons les remplir.

Catherine et Stransky partirent. Sa présence au milieu de l'armée, des propos amers qu'elle y avait tenus, produisirent quelque sensation, réveillèrent les regrets qu'avait causés la perte de Wenzel, et des soupçons s'élevèrent contre le général en chef. Il ne tarda pas à éprouver les effets des menaces de Catherine. Les directeurs lui écrivirent au nom des états qu'on l'avait vu avec déplaisir, malgré leur ordre, retenir l'armée sur les frontières, et dans l'inaction; que l'expédition d'Autriche, loin d'avoir eu les grands résultats dont il s'était flatté, avait causé la ruine de l'armée de l'intérieur; qu'il aurait dû mettre plus de persévérance à réclamer Wenzel et à obtenir du moins des renseignemens positifs sur le sort d'un militaire, d'un citoyen, au sort duquel la patrie ne pouvait rester indifférente.

« Voilà, dit Thurn à son adjudant Taafe, une fameuse coalition formée contre moi! Une vieille mégère, les disciples de Tabor, et la peur. Je rendrai du courage aux états; je jetterai au vent la république des frères Bohêmes; quant à la reine veuve, Catherine, je l'abandonne au ridicule... Les ingrats! Servez donc cette cohue, dévouez-vous pour ces fantômes de gouvernement sans tête et sans ame! C'est s'embarquer sur un vaisseau qui

n'a ni gouvernail ni pilote, et courir au naufrage. Que j'en suis fatigué! Il est temps que tout cela finisse. Si je marchais sur Prague avec mon armée, je verrais l'intrigue rentrer dans l'ombre, le peuple à mes ordres, les plus superbes à mes pieds. Il ne resterait plus que moi et l'Autriche. Moi seul devant elle! Ensuite?... Non, je reste. Je réponds aux états que l'armée est dans la position militaire la plus convenable; que lorsque je croirai pouvoir la quitter j'irai à Prague, porter aux représentans de la nation, ma justification et ma tête. »

Des divisions entre les généraux, entre les partis, entre Thurn et les états, étaient une bonne fortune dont la cour de Vienne devait chercher à profiter; elle n'y manqua pas. Le grand-maréchal de cour, Adam Waldstein, vint au quartier-général de Thurn. Il déplora les malheurs de la Bohême, leur commune patrie, et s'annonça comme un messager de paix.

« Elle est dans vos mains, dit-il au général: Ferdinand est disposé à tous les sacrifices. Sa sincérité vous est garantie par la situation où il se trouve. Il est maître en Autriche; après ses succès, Buquoy occupe de bonnes positions en Bohême, et peut avec avantage recommencer la guerre. Il a reçu l'ordre de suspendre les hostilités pour laisser un libre cours aux négociations. »

— Mon cher Adam, répondit Thurn, j'ai con-

fiance en votre probité, mais on vous trompe. Du reste, vous le savez mieux que personne, je ne suis pas maître de la paix; avec des états, des directeurs, des utraquistes, des taborites, des généraux en *eld*, en *hohe*, en *els*, aujourd'hui quelque chose, demain moins que rien.

— Raison de plus, pour profiter de votre situation actuelle, et rendre le calme à notre patrie. Vous êtes à la tête de la seule armée digne de ce nom qui reste à la Bohême. Peut-être une occasion aussi favorable ne se présentera plus. Concluons un arrangement satisfaisant et honorable pour le pays; marchez à Prague pour le faire exécuter. Vous n'éprouverez aucune opposition, et s'il y en avait, elle ne tiendrait pas un jour devant vos forces et celles de Buquoy réunies. La Bohême vous proclame son sauveur, et vous vous assurez des droits éternels à la reconnaissance de la maison d'Autriche.

— Ce projet est sans contredit, très beau et fait pour séduire. Venons à l'arrangement.

— Que demandez-vous?

— Liberté et sûreté pour la religion réformée.

— Vous les aurez.

— Confirmation de tous les priviléges des états, et en particulier de la lettre de majesté.

— C'est entendu.

— Oubli de tout le passé, et spécialement de

la correction infligée aux gouverneurs royaux.

— Cela va sans dire.

— Maintien du bannissement des jésuites.

— Accordé. C'est tout?

— En vérité, vous êtes si coulant et si généreux que vous m'encouragez. J'ajouterai donc le droit pour les états de s'assembler, de tenir sur pied une petite force de trois mille hommes, et enfin, de nommer le roi de Bohême.

— En d'autres termes, vous rejetez tout arrangement. Vous savez trop bien qu'avec de semblables concessions aux états, il n'y a pas de royauté possible. Tout-à-l'heure vous flétrissiez vous-même ce gouvernement anarchique. Vous êtes trop éclairé, pour ne pas, au fond de l'ame, préférer un roi héréditaire, chef, et non serviteur de l'état.

— Sans doute; j'admets le principe; en Bohême, la majorité est d'un avis différent; non, que les barons se complaisent dans une anarchie qui peut leur devenir funeste, mais ils sont encore plus effrayés des hommes que leur imposerait le principe. Entre nous, mon cher Adam, cet effroi n'est-il pas naturel? Ce que vous offrez aujourd'hui si largement, combien de temps ne l'a-t-on pas refusé, contesté, accordé, repris, juré, violé? Pourquoi ne le reprendrait-on pas demain?

— Dès que l'arrangement aura été adopté, on

désarmera des deux côtés, Buquoy évacuera la Bohême.

— S'il ne l'évacuait pas?

— Le traité sera garanti par les rois de Danemarck et de Pologne, par les électeurs de Brandebourg et de Saxe, par le duc de Bavière.

— Marchandise bien mêlée! Les deux derniers ne sont que la doublure de l'Autriche, et nous serrent d'aussi près. Le faible George-Guillaume en a peur. La différence de religion a relâché le lien qui unissait les Slaves des Przémisls, et ceux des Jagellons; leur roi Sigismond dispute la couronne de Suède à un prince réformé. La haine nationale existant entre cette puissance et le Danemarck occupe assez Christian. Je ne vois dans tout cela que des ennemis déclarés, des amis équivoques. Qu'est-ce qu'un traité? Rien sans la force. Entre souverains, un lien bien fragile, mobile au gré des intérêts; entre un peuple et le roi qui se dit son maître, un pacte nul et sans valeur, un attentat à la majesté du trône.

— S'il en était ainsi, il faudrait donc renoncer à toute conciliation, et s'en remettre au sort des combats.

— Pour nous, c'est une nécessité; hors de là point de salut. Triste extrémité, j'en conviens, mais à laquelle on nous a réduits, et que nous n'avons pas cherchée.

— Une semblable perspective est trop déplorable pour que je puisse l'admettre.

— Permis à vous de pleurer, mais la sensibilité ne change pas la loi de fer du destin. Elle pèse sur nous, il faut la subir.

— Cette résignation à je ne sais quel fatalisme n'est souvent que le voile sous lequel se cache une résolution obstinée de tout risquer pour arriver à un but.

— Ce que vous appelez mon fatalisme n'est point un sentiment, c'est un calcul de raison. Les faits sont là, avérés, flagrans pour vous, comme pour moi.

— Quelle conséquence en tirez-vous donc?

— Qu'il y a entre nous et la maison d'Autriche antipathie déclarée, incompatibilité insurmontable. Elevé par les jésuites, Ferdinand a juré, entre les mains du pape, l'exterpation de ce qu'ils appellent l'hérésie, refusé de confirmer, à son couronnement, la lettre de majesté, accumulé sur lui par tous ses actes les plus justes défiances, et forcé les peuples à prendre les armes pour défendre leurs droits. Quand les choses en sont venues à ce point, elles sont sans remède, il n'y a plus d'alliance possible; le parjure a pour toujours détruit la confiance. La Bohême serait assez aveugle pour croire aux promesses du roi, il serait, par une conversion mi-

raculeuse, dans l'intention sincère de les tenir, qu'il ne le pourrait pas.

— C'est un peu trop fort.

— Avant de me condamner, permettez que j'achève. La guerre actuelle n'est pas une question purement bohême. Les pays héréditaires, l'Allemagne, l'Europe, sont divisés en deux grands corps de bataille, où toutes les nuances viennent se fondre : la Ligue et l'Union. L'une marche en avant, portant sur son drapeau neuf, *Réforme, Liberté ;* l'autre, ayant écrit sur sa vieille bannière, *Papisme, Pouvoir absolu,* barre le chemin et repousse en arrière. Aucune concession n'a été faite de bonne foi à la réforme ; le peu qu'elle a obtenu, elle l'a arraché ; on le lui a sans cesse disputé comme une usurpation ; on lui a toujours fait la guerre, au grand jour quand on se croyait le plus fort, dans l'ombre quand on la redoutait. Elle n'a pas eu un moment de paix, elle n'a respiré que dans des armistices. Le grand débat dure encore, il se ranime avec acharnement. Le duc de Bavière est dans cet instant à la tête de la Ligue, mais son véritable chef c'est la maison d'Autriche. Elle ne peut abdiquer ce titre et tous ses effets, car c'est sur lui que repose sa puissance. Nous autres, trois millions de Bohêmes, nous ne sommes que l'avant-garde de l'Union. Si nous étions assez lâches, assez traîtres à nos co-religionnaires, à nous-mê-

mes, pour nous soumettre à Ferdinand, nous mettrions à découvert le corps de bataille, nous travaillerions à sa ruine, la nôtre serait inévitable. Croyez-vous, maintenant, que nous puissions nous dispenser de combattre à outrance contre la maison d'Autriche? Douterez-vous encore de la nécessité?

— Du moins, en prenant une résolution aussi désespérée, faut-il avoir des chances de succès. Autrement, ce serait céder à une aveugle frénésie. D'après vos propres paroles, quel peut être votre espoir? L'Autriche, l'Espagne, la Savoie, Rome, toute l'Italie, sont liées par la même religion, le même intérêt. Depuis la mort d'Henri IV, vous ne pouvez plus rien espérer de la France; elle ne compte plus en Europe. Louis XIII redoute plus ses sujest protestans que l'Autriche. Dans son conseil, le zèle pour le catholicisme l'emporte sur l'intérêt politique. En Allemagne, les catholiques sont plus nombreux que les réformés.

— Je le nie.

— Du moins la Ligue est plus puissante que l'Union; car les princes catholiques sont étroitement unis, et il y a des princes réformés auxquels vous n'avez pas confiance. Dans cet état de choses, continuer la guerre, c'est en pure perte répandre le sang, faire des victimes, et se précipiter, soi et son pays dans l'abîme. Ne vaut-il

pas mieux courir les risques d'une composition honorable?

— Je vous le répète, il n'y en a pas de possible. Singulier honneur de recevoir le joug, de peur qu'on ne l'impose! Non; il n'y a pas encore de brèche aux murs de la place, je ne la rendrai pas, dût-on, en cas de détresse, refuser une capitulation. Sans admettre vos calculs, je ne me dissimule pas que nous avons à faire à forte partie. La lutte sera pénible, sanglante, plus longue que vous ne le pensez, mais glorieuse. Elle ne se terminera point en Bohême. Ni vous, ni moi, nous n'en verrons peut-être la fin. On me suppose une ambition supérieure au rang où je suis né; je ne prendrai point la peine de me justifier, ce serait inutile, je laisse ce soin à l'avenir. Mon cher Adam, je me trouve fortement engagé dans une de ces grandes secousses qui viennent ébranler le monde. Faible instrument des desseins de la Providence, je n'ai point, comme Dieu, la puissance de calmer la mer en courroux, et de faire rentrer dans l'antre d'Eole les vents déchaînés. Il faudra, pour cette œuvre, une autre tête que la mienne. Peut-être ne sera-ce pas trop d'un congrès général où les rois, pénétrés enfin du caractère véritable de leur mission sur la terre, rachèteront leurs longs outrages envers l'humanité en reconnaissant ses droits.

— Il ne me reste donc plus qu'à vous quitter?

— A moins, répondit Thurn en souriant, que vous ne soyez tenté de prendre parti pour nous... J'oubliais un objet à la vérité peu important au prix de celui que nous avons traité : il s'agit de Wenzel. On veut absolument m'en rendre responsable. Qu'en a-t-on fait ?

— Je ne pense pas que vous lui portiez un bien vif intérêt.

— C'est un brave homme, un bon officier ; prisonnier, il est sous la protection du droit des gens, je l'ai réclamé pour lui. On m'a répondu par une impertinence. Veut-on faire la guerre en sauvages ? On n'a qu'à le dire, j'userai de représailles. Mon cher Adam, si vous tombez entre mes mains, vous, Ferdinand, je vous ferai tordre le cou ; plaisanterie à part, si je vous retenais en otage ?...

— D'abord, il faudrait prouver que Wenzel a été fait prisonnier. Pour mon compte, je n'en sais rien ; c'est tout ce que je puis vous dire.

— Je connais Ferdinand, il est capable d'avoir fait expédier son petit cousin dans un cachot ; si un jour on arrive sur sa trace, le bon jésuite dira que le pauvre homme a sans doute péri de sa belle mort. On a importé en Autriche la façon de Styrie. Qu'il prenne garde aux suites ! je m'en lave les mains.

— N'ajoutez donc pas foi à ces exagérations de quelques mécontens ; ne disait-on pas aussi, du vi-

vant de Rodolphe, qu'il expédiait ses bâtards ?

— Sans doute. On ne le calomniait pas, et au prix de Ferdinand c'était un agneau.

Waldstein et Thurn se séparèrent; le négociateur retourna à Vienne, le général se rendit à Prague. Des deux côtés, sans qu'il y eût ni convention, ni suspension d'armes, on cessa les hostilités, ou du moins on ne fit aucune opération militaire de quelque importance, afin de combattre plus librement sur le champ de bataille que l'élection d'un empereur d'Allemagne allait ouvrir à la politique. Depuis la mort de Mathias, Ferdinand aspirait pour lui, pour sa maison, à la couronne impériale, la première de la chrétienté, qui devait augmenter sa considération parmi les puissances et ajouter à ses forces celles d'une grande partie de l'empire. Les embarras du commencement de son règne et les manœuvres de l'Union l'avaient empêché d'exécuter son projet; maintenant le succès de ses armes lui permettait de donner un libre cours à son ambition, et il s'en occupait sérieusement. Toutes les cours d'Allemagne étaient en mouvement.

Arrivé à Prague, Thurn, ainsi qu'il l'avait prédit, parvint facilement à se justifier des inculpations dirigées contre lui. L'expédition d'Autriche avait réussi en ce qui le concernait; il en donnait pour preuves ses boulets de canon incrustés dans les murs de Vienne. Les états avaient tout perdu

par leur sotte vanité; les Hongrois avaient manqué de parole; enfin, il n'avait levé son camp que pour obéir aux représentans de la nation; son armée était intacte. Il avait agi sagement en ne la ramenant pas à Prague; c'eût été pour ainsi dire fuir devant l'ennemi et l'attirer dans l'intérieur du royaume, tandis que, de la position où elle était restée, elle l'avait contenu sur la frontière. Quant à Wenzel, dont il fit l'éloge et déplora la perte, il affirma qu'il avait rempli son devoir de général et de camarade. Dans le fait, la conduite de Thurn était irréprochable, le seul général de la nation qui eût soutenu l'honneur de ses armes, devenait plus que jamais un homme nécessaire. Les Schlicks, ennemis de toute révolution populaire, mécontens des engagemens secrets que Wenzel avait pris avec les frères bohêmes, furent beaucoup moins sensibles à sa perte et ne partagèrent pas les fureurs de Catherine.

Ferdinand partit de Vienne pour Francfort, avec une forte escorte, accompagné de son confesseur Lamormain, de ses ministres, de conseillers, de plusieurs barons bohêmes catholiques. Les états y envoyèrent une députation pour lui disputer son vote, prétendant qu'il appartenait au pays dont ils étaient les représentans; ils furent éconduits. Les chefs de l'Union étaient embarrassés pour opposer un compétiteur à Ferdinand; tout

annonçait qu'il réunirait la majorité des suffrages.

Un prince catholique empereur, un archiduc d'Autriche, un jésuite! C'était la ruine de la religion réformée; pour la Bohême, les pays héréditaires et l'Allemagne, le despotisme et les ténèbres; pour les utraquistes, la mort. Dans cette grave conjoncture, ils ne désespérèrent point de leur cause; en présence d'un grand danger, ils restèrent fermes, leur courage s'agrandit, leur audace redoubla. Les états s'assemblèrent, ils proclamèrent que la couronne était élective, que l'élection de Ferdinand II, contraire aux libertés de la nation, extorquée aux états *sub una*, était nulle; ils le déclarèrent déchu du trône, et prirent un délai pour faire une nouvelle élection.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

En Bohême, le moment était décisif pour constituer le gouvernement; jamais un champ aussi vaste n'y avait été ouvert aux systèmes, aux ambitions, aux intrigues. Les partis, les factions, les coteries s'observaient pour se deviner, et s'agitaient pour réussir. Autant on avait été unanime contre Ferdinand, autant on était divisé sur ce qu'on mettrait à sa place. Pour les cours où l'on ne doutait pas du maintien de la monarchie, c'était une bonne aubaine que la vacance d'un trône. Les princes héréditaires, de droit divin, légitimes, briguaient sans scrupule une couronne élective,

la dépouille de la maison d'Autriche. Il arriva à Prague des envoyés ostensibles ou secrets du roi de Danemark, de l'électeur palatin, de celui de Saxe, du duc de Bavière, de celui de Savoie, même de Betlen-Gabor. En attendant que la monarchie fût maintenue, ou que la république s'élevât sur ses ruines, la guerre avait rayé de la liste un des contendans au trône, l'idole de Catherine, l'espoir des frères bohêmes; Wenzel n'était plus là, il avait disparu.

« Quel coup funeste! dit Catherine entourée d'un petit nombre de ses amis. Pendant trente ans, sous des formes différentes, j'ai poursuivi le même but. Je prétendis, nouvelle Libussa, à la supériorité de mon sexe; épouse par un effet du hasard, je ne subis point le joug de l'homme, je marchai son égale; veuve, je repris toute mon indépendance; surprise par un sentiment qui m'était inconnu, je conservai par de violens efforts sur mon cœur tous les dehors de la liberté; un instinct secret me promettait dans l'objet obscur de mon amour un instrument de mes vastes projets. Je ne m'étais pas trompée, Wenzel était fils de roi. Je le fis reconnaître par Rodolphe, je devins son épouse. Dans son ame rebelle à l'ambition, je semai celle dont j'étais dévorée, je la fis germer, je la mis en état de produire ses fruits. Je soumis ce caractère indépendant aux gênes, aux

convenances, aux devoirs de son rang; je le forçai à se mettre en évidence, à désirer de plaire, à chercher les suffrages publics; timide ou plutôt modeste, il devint pourtant orateur distingué aux états; ami de la paix, il embrassa avec ardeur les armes et la guerre. Le lien fragile de l'amour était rompu, un autre plus solide me l'enchaînait: il était capable de régner. Fière de mon ouvrage, je montrais à la Bohême le roi qui devait la replacer au rang des nations. En vain, les événemens semblaient lui fermer l'accès du trône et m'enlever tout espoir, jamais je ne désespérai; je pris patience, je soutins son courage, je lui inspirai ma persévérance. Je savais que tôt ou tard une rupture éclaterait entre la maison d'Autriche et la Bohême; je l'avais crue possible sous Rodolphe ou Mathias, infaillible sous Ferdinand. Pour atteindre mon but, j'attendais cette époque décisive, elle est arrivée, le trône est vacant, on va élire un roi, et Wenzel n'y est pas! Thurn triomphe; un front étranger va se parer de la couronne, car bohême de deux jours, il n'a pas dans ses veines une seule goutte de sang slave.

— Ma sœur, répondit André Schlick, ta douleur t'égare; je doute que Thurn aspire à la couronne; je te promets qu'il ne l'obtiendra pas. Nos races antiques n'élèveront point au-dessus d'elles un nouveau venu. Parmi les barons, il en est qui

ne dépareraient pas le trône, aucun d'eux ne pourrait s'y maintenir, aucun d'eux n'est en situation de fonder une nouvelle dynastie; nous n'avons point un Georges Podiebrad; Wenzel peut-être... quelques jours j'ai douté, maintenant je ne le crois plus; au fort de la crise, je vois des obstacles invincibles qu'auparavant je n'apercevais pas. Il n'aurait pas réussi, sa disparition nous évite ainsi qu'à lui la honte d'un échec...

— Vous voilà bien, interrompit Catherine, froids politiques, hommes sans élan, sans audace! Quand le soleil brillait de tout son éclat, vous vous réchauffiez à ses rayons; parce qu'il ne paraît plus, vous niez sa chaleur et toutes ses vertus.

— Je ne veux point, reprit André, déprécier Wenzel, ni blâmer tes regrets; je l'aimais comme homme, je l'estimais. Mais que Dieu nous garde à jamais d'avoir un pareil roi sur le trône! Tu ne l'ignores pas, il n'en voulait point.

— J'aurais vaincu sa répugnance.

— Malheureusement, car il n'aurait accepté la couronne que pour la briser.

— Propos tenu dans sa jeunesse; illusion d'une ame neuve et candide; je l'avais combattue avec succès; un instant de royauté l'aurait entièrement dissipée.

— Et ses sermens envers les frères bohêmes, jamais il ne les aurait violés, demande au docteur.

— Je pense comme vous, répondit Stransky, ou nous l'aurions poignardé.

— Rêveurs insensés, reprit Catherine avec un rire sardonique, lâches républicains, vous parlez de poignards et vous souffrez toutes les tyrannies ! Que n'assassiniez-vous Rodolphe et Mathias? que n'allez-vous tuer Ferdinand ? Vous vous seriez prosternés aux pieds de Wenzel, vous l'auriez supplié de vous permettre de baiser sa main, vous n'auriez pas eu assez de voix pour chanter ses louanges. Vous auriez eu raison, car il vous aurait sauvés de vos funestes chimères, mesuré la liberté dont vous pouviez jouir sans danger pour l'état, et rendus heureux malgré vous. Par hasard, est-ce vous, docteur, qui auriez poignardé Wenzel ?

— Excellence.... je ne dis pas cela.... je l'ai trop bien connu pour craindre qu'il eût jamais manqué à ses engagemens. Ils ne lui avaient point été extorqués par séduction, ni menaces; ils étaient l'expression de son sentiment intime, de sa conscience, de sa raison. Il était né avec l'amour du peuple et de l'humanité, comme d'autres naissent avec le mépris de leurs droits. Mes leçons ne l'ont pas plus converti, que M. le baron votre fils; chacun d'eux a conservé son cachet naturel....

— Tu l'entends ma sœur, répliqua André. Wenzel ne se prêtait à tes vues sur lui que pour établir la république, affranchir le peuple, et abaisser les

grands. Les Schlicks de Passano et de Weissenkirchen auraient donné les mains à un pareil attentat! Mais, tout cela est désormais inutile; docteur, les frères bohêmes poursuivent une chimère. Les états *sub utra* veulent la monarchie comme les états *sub una*. C'est le vœu de toute la noblesse et son intérêt; nous aimerions mieux nous soumettre à Ferdinand que de renoncer à nos priviléges.

— Eh bien! dit Stransky en poussant un profond soupir, soyez tranquille, Ferdinand nous mettra d'accord.

— Ainsi, reprit Catherine, ce n'est pas assez pour moi de voir s'évanouir toutes les espérances que j'avais fondées sur Wenzel; sa perte est un coup mortel à la patrie. Je vous vois déjà résignés à demander un roi à l'étranger, à l'Allemagne, à la Hongrie. Plus de nationalité, plus de peuple slave. Malgré ma haine pour Thurn, je préférerais encore ce nouveau bohême, un guerrier éprouvé, propre au commandement, à quelque prince allemand qui n'aura pas plus de valeur que son petit domaine n'a d'étendue. S'il en est un, par hasard, qui soit digne du trône, j'en suis bien sûre, vous ne le nommerez pas. Livrés à de misérables divisions, vous ne ferez qu'un mauvais choix. Les républicains, dont je déteste le système, sont du moins de bons patriotes, ils sont de leurs pays et Bohêmes. De quelque côté que je porte mes re-

gards, je ne vois plus à former que des vœux impies. Mon parti est pris, je vous abandonne au vertige qui vous égare. Je vais me renfermer à Friedland.

Le désespoir s'empara aussi des frères bohêmes. Etablir la république telle qu'ils l'entendaient, ils sentaient que c'était impossible. Légalement, par une délibération des états, pas la moindre apparence ; l'immense majorité était féodale et royaliste. Violemment, par une insurrection populaire, elle n'était pas préparée. Les frères bohêmes avaient toujours compté sur l'élection de Wenzel. Ils s'étaient endormis dans l'espoir de la transition qu'il devait opérer du régime monarchique au régime républicain. La crise les prenait au dépourvu.

Le 26 août 1619 arriva, jour attendu avec impatience où allaient se décider les destins de la Bohême. Les états se réunirent. L'assemblée était nombreuse. Les ministres évangéliques avaient conjuré l'esprit saint de répandre sur elle la lumière. Les cours, les avenues du palais étaient encombrées d'amateurs, de curieux, la plupart ne portant pas leur vue au-delà du présent, ni de la salle des états, et croyant que, lorsqu'ils auraient nommé un roi, tout serait fini. Dans quelques groupes, on remarquait des hommes au regard triste et sévère, dont l'attitude et le silence contrastaient avec la joie et le bavardage de la foule. C'était des frères bohêmes qui étaient venus pour être plus tôt

instruits du nouveau maître qu'on allait donner à leur malheureux pays.

Dans un discours monarchiquement patriote, le grand-bourgrave exposa longuement la situation des choses et la nécessité de pourvoir promptement à l'élection d'un roi. André Schlick posa la question préalable de savoir si le roi serait choisi parmi les nationaux ou les étrangers.

« Il est, dit Fruhwein de Podoli, député de la ville de Prague, une question antérieure à toutes les autres : qu'elle sera la forme de notre gouvernement ? »

— Monarchique ! s'écrièrent en tumulte, la plupart des barons et chevaliers.

— Républicaine ! répliquèrent les députés des villes et quelques pauvres nobles.

— C'est mon opinion, reprit Fruhwein ; il pria l'assemblée de vouloir bien l'écouter, et ce savant jurisconsulte prononça une vigoureuse apologie de la république.

Vingt membres de la noblesse se levèrent à la fois pour le réfuter. Budowa prit la parole.

« Chevaliers, barons, dit-il, je suis étonné de l'horreur avec laquelle vous semblez repousser la république ; c'est le gouvernement des sages, le plus conforme à la raison. Voyez, dans ces anciennes républiques, ce corps majestueux de nobles sénateurs ; dans les républiques modernes, les sénats non moins illustres de Venise et de Gênes ; à nos

portes, en Pologne, chez des slaves comme nous, une république royale....

— Une semblable république en Bohême, interrompit avec chaleur Fruhwein, Dieu nous en garde! Ce n'est pas là ce que nous désirons. Nous, vrais républicains, nous aimons cent fois mieux un roi qui tienne la balance entre tous les droits, et protége la nation contre les entreprises du patriciat. Si elle ne peut se passer de maître, plutôt un que cinq cents!

Les frères bohêmes ne voulaient pas de la république de Budowa, et les nobles encore moins de celle de Fruhwein, la république fut écartée et la monarchie maintenue par acclamation presque générale.

Alors, André Schlick posa de nouveau sa question. Il développa tous les inconvéniens d'un roi du pays, tous les avantages d'un roi étranger, en règle générale et dans les circonstances particulières où se trouvait le royaume.

Budowa soutint également la thèse contraire et toucha adroitement la corde sensible, la vanité nationale.

Tous les regards se portaient sur Thurn, comme si c'eût été sa propre cause. En effet, les orateurs l'avaient en vue, Budowa pour le porter au trône, Schlick pour l'en exclure. Le général affectait l'indifférence et la distraction. La discussion continua, les débats s'échauffèrent. La majorité paraissait

pencher pour un roi étranger. Thurn se leva, on fit le plus grand silence.

— Je suis, dit-il, de ceux qui préféreraient un roi indigène. La plupart des princes qui règnent, n'ont pour eux que leur naissance, la possession, le prestige qui les environne. Leur auréole factice s'évanouit dès qu'on la décompose. Cependant, élevée à les respecter, à les craindre, la multitude, qui n'examine point, les croit supérieurs à l'humanité et obéit. Nous n'avons point, en Bohême, de prince né sur les marches du trône. A son défaut, et pour suppléer à l'artifice qui protége les races royales, un roi indigène doit se recommander par un caractère fortement trempé, l'amour de la justice, la valeur à la guerre, la sagesse au conseil. Il faut qu'une supériorité décidée l'élève à ses propres yeux, fixe sur lui le suffrage national, impose silence à ses rivaux. Il faut enfin un de ces hommes extraordinaires, prédestinés, dont la nature est avare. Qu'on me le présente, qu'il s'offre lui-même, je lui donne ma voix. Ici, je le cherche en vain; hors de cette enceinte, mes regards ne le découvrent pas. Tel personnage distingué jette quelque éclat dans la sphère où le sort l'a placé, qui serait bien pâle sur le trône. Rendons-nous donc justice, avouons notre insuffisance. Votons pour un prince étranger.

A l'étonnement que causa cette conclusion, suc-

cédèrent les murmures les plus flatteurs. Elle fut unanimement adoptée.

Divers candidats furent discutés. On allégua, contre Maximilien, duc de Bavière, son amitié pour Ferdinand, son zèle outré pour le catholicisme, l'influence prépondérante que les jésuites avaient à la cour de Munich; contre Christian IV, de Danemark, ses tentatives ouvertes pour établir le pouvoir absolu, et le doute où l'on était que les états danois consentissent à ce qu'il fît sa résidence en Bohême. Contre Charles-Emmanuel, de Savoie, proposé seulement pour faire plaisir à Mansfeld, sa religion. En vain ce général assurait-il que le duc embrasserait la réforme, on ne s'y fiait pas. On le croyait trop effrayé des foudres de Rome, et disposé à comprimer plutôt qu'à propager la religion évangélique. On craignait que, gagné par quelques sacrifices de l'Espagne, il ne fût attiré dans les intérêts de l'Autriche. On ne daigna pas discuter Betlen-Gabor: il fut tout simplement laissé de côté.

Jean-Georges, de Saxe, était, sans contredit, à cause de sa religion, de sa puissance, de son voisinage, celui qui convenait le mieux aux utraquistes. Il paraissait devoir réunir le plus grand nombre de suffrages. Mais les frères bohêmes, qui penchaient pour la confession helvétique, ne voulaient point d'un roi rigoureusement attaché à la confession d'Augsbourg. Ils avaient en horreur les pré-

dicans saxons, et redoutaient leur influence en Bohême. Aux yeux de toutes les sectes réformées, il avait d'autres torts; il avait toujours éludé de faire cause commune, contre le papisme, avec les princes ses co-religionnaires. Son attachement décidé à la maison d'Autriche, et son amitié incontestable pour Ferdinand ne permettaient pas de douter qu'il n'acceptât la couronne de Bohême que pour la rendre à l'archiduc.

Il ne restait plus que l'électeur palatin Frédéric; comme chef de l'Union, il était agréable aux utraquistes, et, comme calviniste, aux frères bohêmes. Il était parent du duc de Bavière, et gendre de Jacques I[er], roi d'Angleterre, dont il avait épousé la fille Elisabeth. Avec un roi tel que le palatin, on comptait sur l'appui de la Grande-Bretagne, des princes réformés de l'Allemagne, et que la cour de Munich cesserait d'être hostile. A ces considérations, on ajoutait que Frédéric avait l'esprit vif et ouvert, un cœur bon et généreux. Il fut élu roi de Bohême à la presque unanimité des suffrages, excepté six voix données à l'électeur de Saxe.

Ferdinand, deux jours après, élu empereur d'Allemagne, devint furieux en se voyant dépouillé d'une couronne héréditaire, au moment où il venait d'en recevoir une élective.

Frédéric, quoiqu'il eût brigué l'élection, fit attendre sa réponse. Les électeurs ecclésiastiques lui

représentèrent que le fardeau était au-dessus de ses forces, et qu'il se déshonorerait en acceptant un trône offert par la révolte. Le roi Jacques, son beau-père, lui écrivit qu'un véritable protestant devait se faire conscience de propager sa religion par des injustices; qu'un prince, loin de seconder la rébellion contre un autre prince, devait s'abstenir de tout ce qui pouvait ébranler, chez les peuples, la foi à l'inviolabilité des trônes. Après avoir hésité devant la grandeur de l'entreprise, Frédéric céda, entraîné par les attraits d'une couronne, les sollicitations de Maurice, de Nassau, du duc de Bouillon, les conseils de son prédicateur de cour, Abraham Scultetus, et les instances d'Elisabeth, son épouse.

« Tu n'as pas craint, lui dit cette princesse, de demander la main de la fille d'un roi, et tu trembles devant une couronne que l'on t'apporte! J'aime mieux du pain sec avec un roi que la chère la plus délicate avec un électeur. »

Les circonstances exigeaient de la fermeté, un grand caractère. Un roi faible et indécis ne déplaisait pas aux grands du royaume, aux ambitieux qui se flattaient de le diriger et de gouverner en son nom. Ils le proclamèrent, le recommandèrent à la nation comme digne de son respect, de son amour. Elle le crut; car elle le désirait, et se préparait à recevoir, comme son sauveur, le roi qu'on

lui avait choisi. Une députation des états, envoyée à Eger pour l'attendre, alla au-devant de lui jusqu'à Waldsassen. André Schlick le complimenta et en reçut l'engagement exigé ordinairement de tout roi qui, pour la première fois, entrait dans le royaume. Budowa félicita en français la reine Elisabeth, et ne manqua pas de la remercier de ce qu'elle avait conseillé à son mari d'accepter la couronne. Partout sur leur route éclata la joie publique ; c'était une marche triomphale. Leur entrée à Prague égala en pompe et en raretés ce qui se pratiquait ordinairement pour de semblables cérémonies. Les nobles étaient à cheval, au nombre de deux mille. La bourgeoisie de la capitale, à elle seule, dépensa 50,000 florins. Les frères bohêmes fournirent aussi leur contingent. Quatre cent d'entre eux, dans l'équipement des Taborites, avec la coupe sur leurs étendards, firent partie du cortége, et réjouirent beaucoup leurs majestés en manœuvrant avec leurs fléaux comme autrefois les soldats de Ziska.

Les utraquistes tiraient grande vanité de toutes ces parades qui, suivant eux, n'avaient jamais eu leurs égales. Les catholiques s'en moquaient, et opposaieut celles qui avaient eu lieu à l'entrée du roi Ferdinand Ier comme empereur. Alors il y eut trois mille nobles à cheval, huit mille bourgeois à pied en armes, trois mille hommes dans l'équipe-

ment des taborites, quinze cents petits garçons, habillés de blanc, conduits par douze nains barbus, race du reste assez commune à Prague; mille vieillards à cheveux blancs, huit cents veuves et trois mille soi-disant vierges. Tous ces corps ou groupes adressèrent des complimens à l'empereur. Les catholiques trouvaient qu'on n'en avait encore que trop fait pour un misérable petit électeur échappé de Heidelberg. Frédéric et sa femme, qui n'avaient jamais rien vu de semblable à la réception qu'on leur faisait, en furent étourdis, enchantés. Après l'entrée, vint le couronnement; on n'en finissait pas avec les fêtes. Le roi et la reine en prenaient leur bonne part; ils se livraient de tout cœur aux plaisirs, et affectaient une extrême popularité. Frédéric dansait non-seulement comme ses prédécesseurs avec les plus nobles baronnes, mais aussi, ce qu'ils n'auraient jamais osé, avec les plus jolies roturières. Enfin, il daigna tendre la main au juif David Bunzl, qui ne manqua pas de venir lui offrir ses services.

On obtint avec peine que sa majesté voulût bien un moment faire trêve aux plaisirs pour s'occuper d'affaires. Il écrivit à toutes les puissances pour leur notifier son avènement et justifier sa conduite. Sa lettre contenait le tableau de la triste situation de la Bohême et des ravages de la guerre. Il les imputait uniquement à l'intolérance avec laquelle les gouvernans,

trompés par leurs conseillers, avaient enchaîné et opprimé la liberté de conscience; il reprochait à Ferdinand d'avoir, après la mort de Mathias, continué la guerre au lieu de désarmer, et introduit des troupes étrangères dans le royaume, au mépris de la constitution. Il se plaignait de la précipitation avec laquelle le collége des électeurs avait conféré la couronne impériale à Ferdinand, et privé les Bohêmes de leur droit de concourir à l'élection. Electeur palatin, éloigné de toute ambition, il s'était jusque-là contenté de la dignité héréditaire dans sa maison; mais pour sauver de sa ruine le royaume de Bohême, ce membre distingué de l'empire germanique, il s'était vu forcé, par les instantes prières de la nation, d'accepter la couronne. Il donnait l'assurance que personne, même les adhérens de l'église romaine, ne serait molesté pour sa religion, pourvu qu'ils se conduisissent conformément aux constitutions du pays, et en particulier à la lettre de majesté; que son premier soin serait de rendre la paix au royaume, et d'éviter toute occasion de nouvelle guerre; que son intention était de vivre dans la meilleure intelligence avec toutes les puissances chrétiennes, et surtout avec les électeurs et les états de l'empire.

Ferdinand répondit à la lettre de Frédéric par un ordre d'évacuer le trône qu'il avait usurpé, par

une injonction aux états d'abandonner ce fantôme de roi, et de rentrer dans l'obéissance à leur souverain légitime.

Ce n'était pas avec une guerre de plume que pouvait se décider un procès de cette importance. De part et d'autre, on s'en remit au sort des armes. Depuis la défaite de l'armée de l'intérieur, Buquoy n'avait pas fait de grands progrès; mais il s'était maintenu en Bohême: un événement inattendu vint changer le théâtre de la guerre; un nouvel ennemi se présenta contre Ferdinand et l'Autriche; c'était le fameux Bethlen-Gabor. Ses liaisons avec les Turcs, sa haine prononcée de tout ce qui était catholique, l'activité avec laquelle il avait poussé ses armemens, l'avaient rendu justement suspect à Ferdinand. Le rusé Transylvanien avait donné l'assurance que, loin de faire cause commune avec les Bohêmes, il ne voulait que les endormir par des offres de secours, attirer leurs chefs dans son camp, les livrer à Ferdinand; en un mot, employer toute sa puissance à réprimer la rébellion. Tout à coup il jeta le masque, entra en ennemi dans la Haute-Hongrie, fit de rapides progrès, et menaça l'Autriche et Vienne.

Revenus du coup qui leur avait été porté dans cette ville, les états avaient repris courage, fait des levées pour concourir à la guerre, et s'étaient réunis à Horn. L'archiduc Léopold, à qui Ferdinand,

pendant son voyage à Francfort, avait laissé le gouvernement, envoya l'ordre à Buquoy de quitter la Bohême, et d'amener en toute hâte son armée au secours de Vienne.

« Pour le commencement de mon règne, dit Frédéric au grand-maître de la cour, Popel Lobkowitz, voilà une conjoncture bien favorable. La Providence est pour nous, je vous porte bonheur. »

— Sire, répondit le grand-maître, quoique l'occasion soit belle, ne chantons pas victoire avant de l'avoir obtenue. L'ennemi paraît dans la détresse; nous avons de grandes ressources; il s'agit d'en tirer bon parti.

— Je ne suis pas, je l'avoue, un grand homme de guerre; mais j'ai de bons généraux; les princes d'Anhalt, les ducs de Saxe...., Thurn, Mansfeld et bien d'autres.

— Cela ne suffit pas; il faut que chacun soit à sa place.

— Personne ne peut le disputer à Christian d'Anhalt comme capitaine; de plus, il est prince; il amène huit mille hommes; le titre de généralissime lui revenait de droit.

— Ici la qualité de prince ne fait rien; il s'agit de vaincre et non d'étiquette. Le prince d'Anhalt a des talens militaires; mais il est étranger, et il commande à des Bohêmes. Il eût mieux valu laisser à leur tête le général qui les avait conduits à

la victoire, et en qui ils ont toute confiance.

— Je leur ai laissé Thurn; il commande l'armée qui va en Moravie.

— Sire, on ne devient pas volontiers subordonné quand on a été au premier rang : accoutumé à exécuter ses propres plans, on ne consent pas avec plaisir à suivre les idées d'un autre.

— Ainsi, Thurn n'est pas content?

— Lui et bien d'autres.

— Electeur palatin, je disposais à mon gré du commandement de mes troupes, et, roi de Bohême, je ne pourrais pas user du même droit!

— Personne ne le conteste. Mais il est des convenances devant lesquelles la prudence conseille au pouvoir de s'arrêter.

— Je n'ai pas eu l'intention de mortifier Thurn. Je saisirai toutes les occasions de lui prouver le cas que je fais de ses talens, de ses services; je vous autorise à le lui écrire de ma part.

— J'espère qu'il ne servira pas avec moins de zèle; mais le coup porté à la vanité de l'armée, à l'orgueil des autres généraux...

— On est vraiment bien susceptible. Avec le temps, tout cela s'arrangera.

— Oui, sire, les Bohêmes sont extrêmement jaloux de leur dignité, de leur langue, de leurs mœurs, et supportent avec peine l'influence étrangère.

— En quoi les ai-je blessés?

— Sire, vous voulez le savoir?

— Sans doute, parlez sans détour.

— Outre le prince Christian d'Anhalt, votre majesté a amené avec elle plusieurs autres officiers-généraux; s'ils n'ont pas de troupes, du moins ils peuvent servir de leur épée. Mais toute cette cour d'Heidelberg qui vous a suivi, on croyait qu'après votre couronnement elle retournerait en Allemagne.

— Comment! on voudrait que je me séparasse de mes amis, des personnes de mon intimité, de ma confiance! que la reine renvoyât de son service des femmes qui l'ont suivie d'Angleterre!

— Sire, on trouve en tout pays assez de chambellans et de femmes de chambre. Votre majesté et la reine, en acceptant la couronne, ont cessé d'être Allemands ou Anglais pour n'être que Bohêmes. On préférerait vous voir entourés de serviteurs indigènes.

— Il me faudrait peut-être aussi renvoyer Scultetus, mon prédicateur de cour?

—Non ; cependant qu'il ne se laisse pas entraîner par un trop grand zèle pour sa religion! Les frères bohêmes penchent, il est vrai, pour le calvinisme que vous professez ; mais la majorité de la nation est utraquiste et de la confession d'Augsbourg.

— C'est juste ; je maintiendrai l'équilibre. On a déjà vu que je n'étais pas un calviniste si rigoureux. A ma cour, l'air et le ton ne sont rien moins que sévères. Nous aimons les plaisirs.

— Sire, le Bohême n'en est point ennemi ; il y veut seulement de la décence, surtout chez les femmes.

— La reine et ses dames n'en manquent pas, j'espère.

— Non, pas précisément : on désirerait, cependant, que, dans leur manière de s'habiller, elles fussent un peu moins découvertes.

— Monsieur le grand-maître, c'est un peu trop fort. Je ne souffrirai pas que des gens atrabilaires nous commandent la forme et la dimension de nos habits, et bientôt l'étoffe. Je ne puis croire que l'art de régner se compose de combinaisons aussi puériles. Nous faisons tous nos efforts pour gagner l'affection de nos sujets. Il ne meurt pas un baron à Prague que je n'aille à son enterrement ; au bal, je danse avec les bourgeoises : vous n'avez jamais eu un roi aussi populaire.

— Sire, il est vrai, nos rois autrichiens tenaient le plus souvent leur cour à Vienne, ou, suivant l'étiquette espagnole, s'ils résidaient à Prague, se cachaient au fond du palais. Le Bohême aime à trouver toujours dans ses princes les plus populaires la dignité royale.

— Je n'ai que vingt-quatre ans ; la reine est à la fleur de son âge, belle et vive ; l'ennuyeuse étiquette des grandes monarchies est inconnue dans les cours d'Allemagne. Le prince vit parmi ses sujets comme un père dans sa famille.

— Vous m'avez demandé la vérité, je vous l'ai dite. Du reste, la nation est embarquée avec vous sur le même vaisseau; quoique fasse son pilote, elle lui sera fidèle.

— Avec son aide et celle de Dieu, je la menerai à bon port.

Le nouveau règne commençait, il est vrai, sous les plus heureux auspices. Buquoy, pressé par Thurn et Bethlen-Gabor, fut obligé de se retirer sur Vienne. Ces deux généraux se préparèrent à assiéger la capitale de l'Autriche.

Un matin, on vit sur le Danube s'avancer une barque portant pavillon parlementaire. Dès qu'elle eût atteint la rive gauche, des vivats se firent entendre ; c'étaient les soldats bohêmes, qui revoyant Wenzel, lui témoignaient leur joie. On le conduisit chez Thurn.

« Eh! vous voilà, mon camarade, lui dit le général en allant au-devant de lui et en l'embrassant. C'est une fête pour l'armée et pour moi. Nous vous croyions perdu. Par quel miracle avez-vous échappé? Comment vous envoie-t-on en parlementaire? »

— Pour ce qui concerne ma captivité, répondit Wenzel, je vous raconterai cela plus tard. Dans ce moment, allons au plus pressé. Ferdinand est rentré hier dans Vienne.

— Ah cela m'explique les coups de canon que j'ai entendus.

— L'arrivée de l'empereur a donné une petite secousse; mais la joie a été courte, on attendait des troupes; il est venu seul.

— Celles du duc de Bavière le suivront de près. Il est certain qu'un traité a été conclu.

— J'ai des renseignemens exacts sur la situation de l'empereur avec les puissances catholiques; je les tiens de la meilleure source. En revenant de Francfort, Ferdinand traitait à Munich lorsque Paul Palfi vint lui apprendre que Betlen-Gabor était entré dans la Haute-Hongrie. Il expédia de suite le comte Trautmansdorf à Rome, et un courrier à Madrid, à Khevenhüller, pour demander des secours. Plus ils étaient éloignés et douteux, plus il espérait que Maximilien, son voisin, son parent, son ami, s'empresserait à lui en fournir. Mais, par le traité, le duc a stipulé soigneusement toutes ses suretés pour le remboursement de ses dépenses, et ne s'est engagé qu'en termes vagues à donner des troupes, suivant les circonstances et ses moyens. Prince allemand, il ne voit pas sans jalousie l'élévation de la maison d'Autriche; chef

de la Ligue, il craint, avant qu'elle ne soit bien prête, d'engager le combat avec l'Union dont il croit la partie mieux liée. En Espagne, Khevenhüller n'a pu vaincre jusqu'à présent les hésitations et la lenteur de Philippe III, gouverné par son confesseur, le frère Louis d'Aliaga et par le duc d'Uceda. A Rome, Trautmansdorf n'a encore obtenu de Paul V que des consolations et des promesses. Ferdinand est donc réduit au peu de forces que vous lui connaissez. La disette est dans Vienne. Les environs sont ravagés. Il n'arrive presque rien par le Danube. On ne m'a pas renvoyé pour vous communiquer tous ces détails, on ne soupçonne pas même que je les connaisse; je n'ai du parlementaire que le drapeau pour arriver en sûreté. On m'a mis en liberté, non par justice ou générosité, mais dans la crainte de ne pouvoir long-temps tenir dans Vienne, et d'y voir, pour me venger, exercer des représailles. On m'a insinué qu'on ne serait pas éloigné de proposer un arrangement si vous étiez disposé à ouvrir une négociation. Ainsi, général, nous voilà dans la plus brillante situation. Vous tenez dans vos mains la paix ou la victoire.

— Je ne tiens rien, répliqua vivement Thurn. Vous n'avez vu les choses que d'un côté; je vais vous en montrer l'autre face. Vous avez sans doute appris quelque chose de la Bohême?

— Je sais qu'elle a pour roi l'électeur palatin, et je vous vois sous les murs de Vienne avec une armée formidable.

— Entre ces deux points extrêmes, il y a un intervalle immense; que de hontes et de calamités le remplissent!

— Vous me surprenez. Je ne vous comprends pas.

— Le trône est occupé, le pouvoir est vacant. Frédéric n'entend rien aux affaires; c'est un homme de plaisir et qui danse fort bien. Vous ne reconnaîtriez plus Prague, le Hradschin, le château; une reine de vingt ans, de jeunes ladies anglaises, des chambellans teutons, des fêtes continuelles, le jeu, la bonne chère et l'amour. C'est le palais d'Armide. Nous sommes envahis par un débordement du Rhin et de la Tamise. Je les laisserais volontiers s'amuser s'ils nous laissaient conduire nos affaires. Je commande ici, mais j'obéis à un généralissime, directeur, entrepreneur, pourvoyeur-général de la guerre. Il me faut attendre de lui la solde, un sac de farine, une paire de bottes.

— Quel bohême a osé à votre préjudice...?

— Un Allemand, Christian d'Anhalt; nous avons le père et le fils; des ducs de Saxe-Weimar et de Lauenbourg. Je ne désespère pas de voir arriver

de la Grande-Bretagne des milords pour commander les bateaux de l'Elbe et de la Moldau.

— Pourquoi a-t-on élu un roi étranger?

— Vous n'y étiez plus. Quel Bohême pouvait-on porter au trône?

— Vous.

— Voulez-vous savoir ma pensée? Vous et moi, nous n'aurions réussi qu'à diviser la nation. Au moment de l'élection, vos illusions, comme les miennes, se seraient dissipées. Jouer sa tête en aspirant au trône, pour un homme de cœur ce n'est rien; mais s'y asseoir sans être sûr de faire le bien et de s'y maintenir, c'est se couvrir d'infamie. Frédéric a eu la presque unanimité des suffrages. Il a été reçu au milieu des transports de joie. S'il ne conserve pas la couronne, ce ne sera pas la faute de la nation. Parmi les princes protestans, quel autre pouvait-on choisir? On les a tous passés en revue. Sous le rapport politique, nul n'était dans une aussi bonne situation. Quant à la capacité personnelle, dans les familles princières il y a pénurie... Si l'un de nous deux eût été roi, il aurait eu dans l'autre un ennemi implacable. Lors de l'élection, on vous croyait perdu; mais vous voilà, tout est pour le mieux! Entre nous, il ne s'agit plus du rang suprême; notre sort est également enchaîné au destin de ce roi que la Bohême s'est donné; nous vaincrons ou nous

périrons avec lui. Soyons amis! le voulez-vous?

— De tout mon cœur. L'amitié est douce et facile quand elle est précédée de l'estime.

— Ainsi vous reprenez dans mon armée les fonctions de chef d'état-major-général. J'espère que Frédéric ou plutôt Christian n'y mettra pas d'obstacle.

— On ne m'empêchera pas de rester avec vous comme volontaire.

— Dites comme camarade.

— D'ailleurs, vous allez frapper un grand coup qui retentira à la cour de Frédéric, et rabaissera l'orgueil de vos rivaux. Ce coup là peut être décisif et en finir avec la maison d'Autriche.

— Il ne me manque que deux choses, du pain et de l'argent. Si l'on est dans la disette à Vienne, nous sommes menacés de la famine. Deux campagnes ont consommé les ressources du pays. Les Transylvaniens, les Turcs, les Tartares ont tout dévasté. La saison commence à devenir rigoureuse. Depuis plusieurs mois, on ne paie pas la solde; j'écris à Prague lettre sur lettre; on me répond de prendre patience. Le soldat ne connaît pas cette monnaie. On murmure hautement dans l'armée. Elle impute ses privations et sa pénurie aux folles prodigalités de la cour... S'il y avait un arrangement possible, je ne ferais pas le fier, je ne demanderais pas mieux; mais Ferdinand ne con-

sentira pas à reconnaître Frédéric. Sur ce point, nous ne pouvons pas transiger.

Wenzel aurait voulu aller annoncer lui-même la nouvelle de sa délivrance à Catherine; mais, instruit que, depuis l'élection de Frédéric, elle avait rompu avec les affaires et vivait dans la retraite, il lui écrivit qu'il restait à l'armée pour concourir aux opérations glorieuses qui se préparaient, et qu'il espérait dans quelques semaines se rendre à Friedland.

Thurn et Bethlen-Gabor, luttant contre la disette, l'indiscipline et la rigueur de la saison, poussaient autant qu'ils le pouvaient les préparatifs du siége de Vienne. Un matin, un régiment bohême, commandé pour s'emparer du Prater et passer le Danube, se mutina et refusa de s'embarquer tant qu'on ne lui aurait pas payé sa solde. Wenzel y courut et ne put l'apaiser. Thurn fit marcher plusieurs corps pour cerner le régiment rebelle; ils fraternisèrent avec lui. La révolte gagna toute une division. Le soldat leva lui-même ses cantonnemens, et força les officiers à prendre avec eux la route de Prague pour aller demander au roi Frédéric du pain et sa solde.

Au milieu de ce désordre, Bethlen-Gabor arriva chez Thurn.

« Prince, dit le général, vous me voyez au désespoir. Je l'avais prédit à la cour de Prague, on

n'a pas voulu me croire; on me laisse manquer de tout. Je ne suis plus le maître... La révolte m'entraîne. Avant qu'elle n'ait gagné toute l'armée, je suis forcé de lever mon camp, autrement, avant la fin du jour j'y resterais seul.

— Moi aussi, général, repliqua Bethlen-Gabor, j'y suis forcé, non pas tout-à-fait par la même cause. Au premier symptôme de mécontentement, je fais tomber deux ou trois têtes, et tout rentre dans l'ordre. Mais j'apprends que le magnat Georges Hommanay, avec quelques mille Polonais, qu'il a recrutés pour Ferdinand, est entré en Hongrie, tombé sur Ragoczy et l'a battu. Si je ne m'y portais rapidement, mes conquêtes et mes communications pourraient être compromises.

— Dans cette fatale conjoncture, nous n'avons rien à nous reprocher.

— Non. Aussi mon amitié reste toujours la même pour la nation bohême, et en particulier pour vous, général. J'espère que nous nous retrouverons devant l'ennemi commun.

— Deux fois j'ai conduit une armée sous les murs de Vienne sans pouvoir même en faire le siége. Cette fois-ci, notre réunion, la détresse de Ferdinand semblaient nous assurer la conquête de la place. L'occasion ne se représentera plus, du moins pour moi. Je ne suis pas superstitieux ; mais nous ne nous reverrons, je pense,

que lorsque j'irai chercher un refuge dans votre camp.

— Éloignez de vous ces tristes idées. Le sort nous sera plus prospère. Du reste, je vous le répète, comptez sur mon amitié. Entre gens de notre trempe, c'est à la vie et à la mort.

Les deux guerriers s'embrassèrent. Bethlen-Gabor retourna à son camp, Thurn leva le sien, et Vienne fut encore une fois sauvée.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

Cet événement fut d'autant plus heureux pour Ferdinand, que, tandis que cette ville était serrée de près, toutes les places conquises en Bohême par Buquoy, et où il avait laissé garnison, étaient reprises par Mansfeld, sous les ordres duquel Christophe servait toujours avec ses bandes noires friedlandaises. Les troupes de Buquoy avaient ravagé le pays, celles de Mansfeld lui portaient le coup de grace.

Pisek, ville royale, grande, peuplée, forte, fit plus de résistance; elle était défendue par don Martin de Huerda, grand pillard, grand pendeur,

qui craignait les représailles. Menacé de l'assaut, il se rendit enfin prisonnier.

« Te voilà pris, grand convertisseur! lui dit Mansfeld. A ton zèle pour le pape, on te prendrait pour le fils d'un cardinal, et cependant ton père n'était qu'un honnête tailleur qui t'a élevé dans son état.

— Mon père était le mari de ma mère, répondit Huerda; tu ne pourrais pas en dire autant du tien, bâtard de Malines! Je suis Huerda par mon acte de baptême, et toi Mansfeld par un rescrit de Rodolphe.

— Insolent! tu as torturé des utraquistes pour les faire abjurer et leur faire embrasser le papisme.

— Ton père, le grand Mansfeld, m'en a donné l'exemple dans les Pays-Bas. Toi-même, renégat..... Je pouvais les tuer et les envoyer en enfer. Je leur ai rendu service en sauvant leurs ames.

— De quel droit?

— Du droit de la guerre, de celui que j'ai reçu du chef du saint empire romain et du successeur de saint Pierre. J'espère, si Dieu me prête vie, faire plus de catholiques que n'en ont fait Jésus-Christ et les douze apôtres.

— Fou enragé! ta vie est entre mes mains.

— Je ne t'ai remis que ma liberté. Le fils légitime du tailleur, s'il eût craint la mort, ne se se-

rait pas élevé tout seul à un grade supérieur dans l'armée impériale.

— Tu le déshonores.

— Qui a renié la vraie foi ose-t-il parler d'honneur?

— Ah! Martin le pendeur, tu le prends sur ce ton-là! Qu'on enchaîne cette bête furieuse, qu'on l'enferme dans un cachot!

— Espagnol et catholique, don Huerda te rend grace, et marche avec orgueil au martyre.

Les dames et les demoiselles qui habitaient encore la ville depuis que les Impériaux l'avaient occupée, n'osaient pas sortir de leurs maisons, ni se montrer dans les rues. Les unes pleuraient sur un accident irréparable, puisqu'il ne peut arriver deux fois , les autres employaient tous leurs soins pour consoler leurs maris d'un malheur dont elles n'avaient été, disaient-elles, que complices impassibles. Les Pisekois qui avaient encore la force de crier accueillirent avec transport leurs libérateurs; mais les filles pisekoises, de tout temps si fières de *leur vertu et de leur innocence*, célébrées dans un livre *ad hoc* de leur concitoyen l'historien Coccinus, gardaient le silence et baissaient les yeux, toutes honteuses de ne plus avoir ce que l'ennemi leur avait enlevé. Mansfeld et Christophe les consolèrent de leur mieux.

D'après d'anciennes traditions et des bruits po-

pulaires, le général croyait avoir fait dans Pisek une conquête utile à ses finances, et y trouver un trésor. C'était le cabinet du chevalier Hrusska, inspecteur des mines. Il s'y transporta avec Christophe. En entrant, Mansfeld dit en témoignant sa surprise :

« Ce n'est que cela? »

— Oui, général, répondit Hrusska, vous voyez un faible échantillon des riches collections du feu roi Rodolphe. Pour les métaux, notre heureuse patrie n'a rien à envier aux autres pays, excepté l'or et l'argent, qui ne suffisent plus à ses besoins.

— Je croyais que dans cette contrée on roulait sur l'or, et je ne vois ici que des paillettes.

— Ces temps ne sont plus : l'âge d'or est passé.

— Comment cela ?

— Il y en aurait long à dire.

— Dites toujours.

— Volontiers. Les montagnes qui entourent la Bohême renferment des mines de presque tous les métaux. L'or se trouve dans les Sudétes, et surtout dans la forêt Bohême ; en quelle quantité, sous quelle forme, à quelle profondeur, on l'ignore. On n'a jamais tenté d'explorer ces dépôts : d'abord parce que l'art fut long-temps dans l'enfance ; lorsqu'il fut un peu plus avancé, un grand événement, que je dirai bientôt, ne permit plus de les exploiter. Les premiers habitans de la Bohême se

bornèrent donc à ramasser les grains et la poudre d'or que les rivières, dont les sources sont dans les montagnes, roulaient avec leurs eaux. Tout ce qu'on rapporte sur les premiers produits de cette industrie, sur les monnaies d'or de Krok et de Libussa, doit être mis au rang des fables. Nos premières monnaies connues sont celles d'Emma, femme du duc Wenzel-le-Débonnaire, dans le huitième siècle; elles étaient d'or. L'argent ne se trouvait pas dans les rivières; les mines de ce métal ne furent exploitées que plus tard. Avec le temps, la recherche de l'or fit des progrès. Dans cette contrée, on retirait le sable de la Watawa, on le lavait, et on le faisait sécher au soleil. Les laveurs d'or, établis d'abord dans des lieux déserts, sous de misérables cabanes, s'enrichirent avec le temps, et y bâtirent des villes. Leur nom indique leur origine. Vous connaissez la signification de *pisek* dans la langue slave (sable), et Sussicz vient de *sussiti* (sécher). Mais le travail du temps, qui détache lentement les parcelles d'or du sein des montagnes, ne répondait pas à l'avidité des laveurs. Plus elle s'était exercée à dévorer les dépôts qui s'étaient, pendant des siècles, accumulés dans les rivières, moins elle trouva d'aliment. Le commerce, à mesure qu'il pénétra en Bohême, y apporta l'or de l'Asie, où, roulé par les fleuves en plus grande abondance, il récompense plus libérale-

ment le travail. Cette circonstance porta un coup funeste à l'industrie des laveurs déjà languissante, lorsqu'elle fut frappée de mort par la découverte de l'Amérique. L'or et l'argent abondèrent en Europe, et ses mines, beaucoup moins riches que celles du Nouveau-Monde, ne furent plus en état de soutenir la concurrence. Ici, les laveurs d'or exploitèrent alors une autre mine inépuisable, le sol, et se firent cultivateurs. Les mêmes causes ont agi sur les mines d'argent. Suivant qu'elles ont été plus ou moins anciennement découvertes, elles s'approchent de leur fin; et le temps n'est pas éloigné où l'exploitation des plus riches, celles de Kuttenberg et de Ioachimsthal, ne seront plus pour le royaume qu'une vaine parade. Il nous restera toujours les métaux nécessaires aux arts utiles : le fer, le cuivre, le plomb, avec lesquels on fertilise et l'on défend le territoire, et tout ce que vous voyez réuni ici de semi-métaux.

Mansfeld remercia l'inspecteur de son petit cours de minéralogie, et, en se retirant désappointé, dit à Christophe :

« Tout cela peut être fort intéressant; mais j'aurais mieux aimé quelques bons lingots que tout cet étalage. Nous serons plus légers pour la campagne. Occupons-nous de nos affaires. Les Impériaux ne tiennent plus en Bohême que Budweis et Krumau, les clés de la frontière. Elles sont, il est vrai, pour-

vues de bonnes garnisons et dans le meilleur état de défense. Avec de l'audace on peut les enlever. Thurn revient d'Autriche, rallie son armée, et prend des quartiers d'hiver. Le moment est favorable. Je vous donne 4,000 hommes pour assiéger Krumau. Marchez sur ce nid de jésuites, et rendez-m'en bon compte.

— Général, répondit Christophe, j'espère que mes Friedlandais vous rapporteront la bannière du Sacré-Cœur. Vous avez quelque chagrin, et vous m'en faites un mystère, à moi, votre compagnon de plaisir et de gloire!

— C'est une bagatelle. Je délibère si je ferai pendre un officier.

— La chose me paraît assez sérieuse.

— Un traître.

— Dans l'armée?

— Tout près de moi : un de mes adjudans, Cazel.

— Est-il possible?

— Il correspond avec Buquoy. J'en ai eu la preuve.

— Dans ce cas, c'est juste ; qu'il soit pendu!

— Pour moi ce serait une vengeance trop commune.

Mansfeld s'assit à une table et écrivit à Buquoy : « Cazel étant votre affectionné serviteur, et non le mien, je vous l'envoie, afin que vous profitiez de

ses services. » Il appela son adjudant. « Cazel, lui dit-il, tu vas monter à cheval et porter ce message à Buquoy. Voilà 300 reichsthalers pour ton voyage.» L'adjudant prit l'argent et la dépêche, et sortit.

Christophe resta ébahi et dans l'admiration.

« Voilà, reprit Mansfeld, comme je me venge d'un traître. Je le connais, il vivra malheureux. »

Christophe alla assiéger Krumau. Il avait déjà fait sauter deux portes; mais il fut arrêté par les herses et la résistance héroïque de la garnison et des habitans, qu'enflammaient les jésuites. L'un d'eux, le père Planchi, armé de pied en cap, commandait un bataillon de femmes qui jetaient sur les assiégeans des torrens d'eau bouillante, de poix et de bitumes enflammés. Christophe fut obligé de se retirer après avoir perdu 200 hommes. A l'exemple de Thurn, Mansfeld s'occupa de cantonner ses troupes. Dès que les deux armées furent en communication, Wenzel alla trouver Christophe à Moldau-Teyn, où était le quartier des Friedlandais. Dès qu'il se présenta à la porte de la ville, ils le reconnurent, poussèrent des cris de joie, et le conduisirent en triomphe chez leur commandant. En le revoyant, Christophe ne pouvait en croire ses yeux, et s'assura en le touchant que ce n'était pas un fantôme. Les deux amis se livrèrent aux effusions de cœur qu'on éprouve en se retrouvant après avoir long-temps perdu l'espérance de se re-

voir. Les Friedlandais allumèrent un grand feu sur la place; les marchands de sel illuminèrent leurs maisons, et le bourgmestre donna un bal où Wenzel fut obligé de se montrer aux jolies Saunières, et où Christophe dansa de tout son cœur en l'honneur de son ami. Quand ils furent enfin seuls, Wenzel raconta l'histoire de sa captivité, que le baron attendait avec une vive impatience.

« Surprise, dit-il, par l'ennemi qui avait débarqué au Prater, et égorgé nos grandes gardes, l'armée se réveilla en désordre et frappée de terreur. Je parvins à former un régiment d'infanterie et un escadron. Je montai à cheval, et, à leur tête, je poussai droit à l'ennemi. Notre choc fut si rude qu'il se retira, croyant avoir l'armée entière sur les bras. Je le serrais de près. La nuit était très-obscure. Je ne connaissais pas comme lui le terrain. Je fis fausse route avec ma poignée de cavaliers; je donnai dans une colonne ennemie, je l'enfonçai; m'apercevant que j'étais séparé de mon infanterie, je voulus me replier : l'ennemi s'était reformé et me fermait le passage. Je cherchai à me tirer de ce mauvais pas par un détour. Mon cheval, au galop, s'arrêta tout-à-coup. Je lui donnai de l'éperon; il s'élança, sauta dans un petit bras du Danube où il n'y avait presque pas d'eau, et s'enfonça dans la vase. — Rends-toi, me cria une voix qui me fit frissonner, ou tu es mort! — Il le

faut bien, répondis-je, puisque je ne puis ni combattre ni remuer. Aidez-moi seulement à sortir de cet abominable bourbier. On m'en retira, et, après m'avoir désarmé, on m'emmena à bord d'un bateau où des troupes s'embarquaient à la hâte; il traversa le Danube. Lorsque j'eus mis pied à terre, un homme enveloppé d'un manteau me demanda : Vous êtes officier supérieur? — Je reconnus la même voix qui m'avait sommé de me rendre; je lui répondis : Chef d'état-major-général de l'armée. — Le prince Wenzel? — Oui. De qui suis-je prisonnier?—D'Albrecht Waldstein.—Je me rappelai alors notre scène aux obsèques de Rodolphe. Il semblait attendre de moi quelque prière; je tournai la tête et gardai le silence. On me conduisit à Vienne, en prison, dans un cachot. Je fis quelques questions à mon geolier, il ne me répondit pas, et m'apporta seulement des alimens grossiers. Quelques jours après on vint m'extraire de mon cachot, et l'on me mena dans une pièce voûtée, noire, éclairée par une lampe, où étaient d'un côté un autel surmonté d'un christ en bois de grandeur naturelle, couvert de larges taches de sang, et vis-à-vis une table devant laquelle siégeaient trois individus qu'à leur costume je pris pour des jésuites. — Approchez, me dit l'un d'eux. En m'avançant je reconnus, parmi les deux autres, le provincial Argentus. J'en conclus que celui qui portait la

parole et semblait présider devait être un personnage d'une grande importance. J'ai su depuis que c'était Lamormain, le confesseur de Ferdinand.— Jurez, me somma-t-il en me montrant le crucifix, devant Jésus votre Dieu et le chef de notre compagnie, de dire la vérité. — Je ne jure point, répliquai-je. — Le serment ou la torture, choisissez! — Mon choix est tout fait. — Nous verrons. Répondez. Vous êtes frère bohême? — Oui. — Par conséquent ennemi du trône et de l'autel? — Du despotisme et de l'intolérance. — Dans votre bouche la valeur de ces mots est entendue. Vous conspirez pour arracher la couronne à son possesseur légitime, Ferdinand, et à l'auguste maison d'Autriche? — C'est la conspiration de la Bohême presque tout entière, que depuis deux siècles on opprime, on dépouille de ses droits. — Ennemi de la royauté, vous aspirez cependant au trône? — J'aspire à la gloire de rendre ma patrie libre et heureuse.—Vous avez proscrit, banni du royaume la compagnie de Jésus? — J'ai demandé son expulsion. — Vous méritez la mort. Une seule mort pour tant de crimes, c'est bien peu; mais pour racheter le genre humain, Jésus lui-même n'est mort qu'une seule fois... Vous ne dites plus rien? — La victime doit-elle remercier le bourreau de ce que la nature a mis des bornes à sa cruauté? — La miséricorde de Jésus est infinie; nous, qu'il en a fait

les dépositaires, nous pouvons ouvrir au plus grand pécheur une voie de salut dans l'autre monde, et peut-être ici-bas. Voulez-vous en profiter? — Expliquez-vous. — Abjurez l'hérésie, et jurez fidélité à Ferdinand. — Je l'ai refusé pour un prix cent fois plus cher à mon cœur. — Insensé, maintenant il y va de votre vie. — Vous me l'avez déjà dit. — Ainsi vous bravez la damnation éternelle? — Ce n'est pas votre affaire. A votre tour, écoutez-moi. Soldat, prisonnier de guerre, j'ai droit de m'étonner qu'on me traduise devant vous. Je n'ai rien à démêler avec l'inquisition. Elle n'a pas encore été, que je sache, établie en Bohême, ni dans les états héréditaires. Dans tous les cas, je ne pense pas que les militaires reconnaissent jamais son tribunal, et consentent à ce que l'épée soit justiciable du sacerdoce. J'en appelle à Waldstein : c'est à lui que j'ai rendu mes armes. C'est sa cause que je défends, celle de toute l'armée, de Ferdinand. S'ils ne font pas respecter le droit des gens, tant pis pour eux, gare aux représailles. Dieu sait qui elles atteindront. Ne croyez pas cacher ma mort; les pierres de mon cachot la révèleront, elles ont déjà révélé ma captivité.

» Sans rien répliquer, Lamormain fit un signe à mon geolier, qui me ramena dans mon cachot. Si j'étais tombé des nues entre les mains de Ferdi-

nand et des jésuites, ils m'auraient tout de suite expédié incognito. Ce fut leur premier mot. Waldstein s'y opposa avec toute la force de son caractère altier, non par sensibilité pour moi, mais par respect pour les lois de la guerre, au maintien desquelles il était intéressé, ainsi que tous les militaires. — Révérends pères, dit-il à Lamormain et à Argentus, vous vous moquez de cela. Quand nous combattons, vous priez; les Planchi ne sont pas communs parmi vous; c'est un gaillard qui paie de sa personne ailleurs qu'à l'église. »

— Albrecht disait vrai, interrompit Christophe. Cet enragé moine commandait un bataillon femelle à Krumau, qui n'a pas peu contribué à me faire lever le siége de la place, au moment où je croyais la tenir.

— N'osant pas me tuer, reprit Wenzel, les jésuites essayèrent de m'arracher une abjuration par la crainte de la mort, et résolurent de prolonger ma captivité et de la tenir secrète. Quel triomphe pour eux s'ils avaient réussi! J'ignorais tout cela, je ne l'ai su que depuis. N'ayant pu m'ébranler par leur séance d'inquisiteurs, ils employèrent d'autres moyens; on me lança une foule d'intrigans: comme médecin, le barbier de l'archiduc Léopold; comme ministre évangéliste, Zeno, l'astrologue de Waldstein; comme compatriote et prenant un vif interêt à mon sort, le secrétaire des gouvernemens

royaux, Plater, annobli par Ferdinand sous le titre de chevalier de Hohenfall, pour avoir été jeté par la fenêtre du palais. Après les hommes, vinrent les femmes; j'éconduisis tout ce monde-là plus ou moins poliment.

— Même les femmes ?

— Toutes, une seule exceptée.

— Je devine.

— Ce n'est pas difficile. A mon départ de Prague, Ohla m'avait promis qu'elle ne me perdrait pas de vue, et qu'au moindre accident que j'éprouverais, elle volerait à mon secours. Elle m'a tenu parole. Dès qu'elle apprit ma disparition, elle accourut à Vienne. Elle trouva le moyen de m'en instruire, avant que je comparusse devant les inquisiteurs, ensuite elle pénétra dans ma prison, l'embellit, soigna mes blessures, m'informa de tout ce qui se tramait contre moi, de ce qui se passait dans le monde, de ses démarches, et me combla de toutes sortes de consolations. Amie dévouée! Femme adorable! mon bon ange sur la terre!

— A ce que je vois, vous n'avez pas été si malheureux!

— Elle allait faciliter mon évasion, lorsque Ferdinand, craignant pour Vienne, me fit rendre ma liberté.

— D'ailleurs, Frédéric était nommé roi; vous ne

portiez plus ombrage à Ferdinand. Les faveurs de l'amour vous coûtent un peu cher; votre captivité vous a peut-être privé d'une couronne.

— J'en doute, mais je ne la regrette pas; sur ce sujet, mon cher Christophe, vous connaissez mes sentimens secrets, vous savez qui me poussait au trône et malgré moi. A tout prendre, je bénis ma prison.

— Entre nous, ma mère ne nous entend pas, je n'en suis pas fâché non plus. J'ai toujours regardé cette ambition comme une insigne folie; si vous aviez été à Prague au moment de l'élection, vous n'auriez pas été nommé; nous en serions tous pour la honte.... Ohla est-elle restée à Vienne?

— Elle n'y était venue que pour moi; elle est retournée à Prague, où son vieux père est retenu par ses infirmités. J'ai promis à Catherine de me rendre auprès d'elle dès que les armées seraient dans leurs quartiers d'hiver et les opérations militaires suspendues. Vous viendrez avec moi, elle nous attend avec impatience.

Christophe ne demandait pas mieux. Après avoir obtenu congé de leurs chefs, ils partirent.

En arrivant à Friedland, Wenzel et Christophe trouvèrent tout le pays sur pied, vassaux, sujets, amis, parens, pour célébrer leur retour et leur faire fête. Catherine reçut son époux et son fils avec une satisfaction mêlée de tristesse. Elle n'avait

point quitté ses habits de deuil; Wenzel lui en témoigna son étonnement.

« Lorsque tu revois Christophe, lui dit-il, et que je reviens auprès de toi, pourquoi cet air triste et lugubre? »

— Quand je pris ces vêtemens, répondit-elle, était-ce seulement pour un homme qui m'était cher? le crois-tu? me rapportes-tu nos espérances déçues? reviens-tu tel que tu partis pour l'armée? ce trône, auquel nous aspirions, est-il toujours vacant? en brisant le joug autrichien, la Bohême a-t-elle recouvré son indépendance? la nation slave est-elle souveraine sur son territoire? A-t-elle placé la couronne sur la tête d'un de ses enfans? Vois le point d'où nous sommes partis, le terme où nous sommes arrivés; je porte le deuil de nos calamités, celui de la patrie.

— Si ton espoir a été trompé, ce n'est pas ma faute.

— Je ne t'en fais point un crime.

— Quand j'aurais été présent à l'élection du roi, je n'aurais point obtenu la couronne.

— Qu'en sais-tu?

— Un roi indigène! Personne n'en voulait.

— On l'aurait voulu, si l'épée à la main, à la tête de mille braves, il avait dit : Me voilà!

— Ton frère André, toute ta famille s'y seraient opposés; Thurn lui-même, appelait un roi étranger.

— Tu aurais dit à Thurn : Entre nous deux, la couronne ! Au plus hardi, au plus heureux ! Tout se serait soumis à celui qu'aurait favorisé la fortune.

— Si c'est un mal, il est sans remède.

— Voilà précisément la cause de ma profonde douleur.

— Il ne nous reste plus qu'à nous soumettre.

— A ce roi étranger, né de nos divisions, des conjonctures les plus fatales ? A un roi qui ne sait comprendre ni sa situation, ni le pays où il règne ; qui ne sait pas commander son armée ; qui, lorsqu'on se bat pour lui, consomme, dans des repas et des fêtes, la solde des soldats ; qui se rendra la risée de l'Europe ? Non, jamais.

— Cependant, notre sort est lié au sien. Il vaut encore mieux tâcher d'en tirer parti, que de l'abandonner, lui, nous et notre cause.

— Si du moins il voulait écouter ceux auxquels il doit la couronne ; mais il n'est entouré que d'Allemands. Avec lui le Rhin s'est débordé sur la Bohême. Slaves, allez à la guerre conduits par des Germains : vaincus, vous périrez sans gloire ; vainqueurs, vous serez leurs sujets!

— Ce n'est pas le moment de s'isoler. Nous combattons tous pour la même cause ; seuls nous n'aurions pu résister à la ligue des puissances catholiques.

— Pourquoi non ? Oublies-tu l'exemple des hussites ?

— S'ils avaient eu comme nous un auxiliaire tel que l'Union, ils auraient fait la loi à l'Europe.

— L'Union n'est point notre auxiliaire ; d'ailleurs, où sont ses soldats? ceux de Mansfeld? C'est avec l'argent du duc de Savoie qu'ils ont été recrutés. La Bohême la première a levé l'étendard et mis sur pied des armées. Tous les princes réformés devaient se ranger autour d'elle ; seule, elle avait le droit de leur commander. La voilà au contraire gouvernée par les Allemands, la voilà auxiliaire ou instrument de l'Union, de cette puissance fantastique qui n'a pas encore d'autres forces qu'un vain nom, qu'un nom mensonger.

— Si elle avait pris les armes plutôt, la Ligue aurait éclaté ; mais à présent la querelle est tellement engagée, qu'il n'y a plus de ménagemens à garder. L'Union ne se manquera pas à elle-même.

— C'est un corps sans ame et sans tête, dont les membres agissent en sens divers ; il s'y trouvera des lâches et des traîtres.

Wenzel au fond de l'ame n'était pas sans inquiétudes ; car, quoiqu'il n'eût jamais partagé franchement les projets ambitieux de Catherine, il avait éprouvé qu'elle avait dans les affaires un coup d'œil sûr et un jugement sain. Mais n'étant pas d'humeur, lancé comme il l'était, à s'envelopper la tête de son

manteau en attendant l'orage, il faisait, comme on dit, contre mauvaise fortune bon cœur. Quant à Christophe, les noires idées de sa mère ne l'empêchaient pas de jouir de la vie, et, en servant avec Mansfeld, il avait contracté le cynisme militaire et les goûts aventureux de ce brave capitaine. Il fut bientôt las de Friedland, qui, grace à la tristesse et à l'humeur de Catherine, était devenu une espèce de couvent politique dont l'austérité n'était rien moins que divertissante. Il brûlait d'aller à Prague voir cette cour brillante et voluptueuse, dont la renommée publiait les galans exploits. L'occasion tant désirée ne tarda pas à se présenter. Des ordres furent envoyés à tous les officiers supérieurs de se rendre dans la capitale où l'on s'occupait des préparatifs de la campagne prochaine. Wenzel et Christophe se disposèrent donc à partir. On ignorait si Catherine ferait aussi le voyage; elle ne s'expliquait point. Enfin, la veille du départ, Wenzel se hasarda à lui demander ses intentions.

« Il fut un temps, lui dit-elle, où je t'aurais avec confiance donné mes conseils, sûre qu'ils auraient été suivis ; mais ce temps est loin de nous. »

— Le temps mûrit l'esprit et ne change point les cœurs.

— Rien ne résiste à son épreuve. Nous ne pouvons nous tromper, nous ne le voulons pas.

— Nos intérêts sont communs, nos destinées

liées pour toujours ; nous laisseras-tu aller seuls à Prague ?

— En doutes-tu ?

— Ainsi tu nous abandonnes, ton fils, ton époux.

— C'est vous qui me délaissez.

— Nous refuserions nos bras à la patrie! Tu ne le voudrais pas ?

— Depuis l'élection du palatin, il n'y a plus de patrie.

— Quelque soit celui qui règne, il y a toujours le pays, notre foi, nos vies, nos biens à défendre.

— Pour rester, si nous triomphons, toi fils d'un roi, confondu parmi les barons du royaume; moi, Catherine Schlick, condamnée à traîner le reste de mes jours dans l'obscurité d'un château. Ce n'est pas pour une aussi pitoyable fin que la nature m'avait créée; que j'étais sortie de l'ornière de mon sexe; que j'avais associé mon sort au tien; que je t'avais fait rendre ton état et un rang! Après avoir, je puis l'avouer, ambitionné le premier rang du royaume pour mon époux, pour moi-même, j'irais, déçue de si nobles espérances, ramper aux pieds de ce roi postiche! A mes yeux, ce n'est qu'un usurpateur. J'irais faire ma cour à sa femme, à une Anglaise! J'irais, perdue dans la foule des courtisans, adorer ce que j'exècre, et, infidèle à moi-même, m'avouer indigne du trône auquel j'as-

pirai, m'exposer au mépris et vivre d'humiliations! Non, Catherine n'oubliera point sa dignité, rien ne fera fléchir son orgueil ; elle sera inébranlable comme les sommets de l'Iserberg.

— Toute la noblesse du royaume, tous les enfans de la Bohême ont pris les armes, et versent leur sang dans les combats; moi-même j'ai paru avec quelque gloire sur les champs de bataille; au moment où les périls sont le plus imminens, lâche déserteur de la cause commune, j'abandonnerais le lion slave, le drapeau national, pour rester à Friedland témoin inactif de la défaite ou de la victoire? Catherine, un excès d'orgueil t'égare. Du moins, aux yeux de nos concitoyens, ton sexe est ton excuse. Mais un homme, un guerrier, n'en a point pour refuser à son pays le secours de son bras. L'honneur lui assigne sa place; qui ne s'y rend pas, se couvre d'infamie. Devant un devoir impérieux, toute rivalité cesse. Anhalt enlève à Thurn le commandement suprême, le général bohême n'a point quitté le service. Aurai-je moins de vertu que lui? Non, les armes à la main, je dois vaincre ou périr avec la cause commune, voilà où je mets mon orgueil. Nous serions encore à ces temps fortunés que tu me rappelais tout-à-l'heure; l'amour, ses espérances, son ivresse, son désespoir, rien ne pourrait me retenir.

— D'une chaîne rompue, on oublie facilement

la puissance, surtout quand on en porte une nouvelle. Wenzel, si le présent avait répondu à mon espoir, sur le passé tu n'aurais jamais entendu de moi de plaintes, de reproches, de regrets. Pardonne, c'est la première fois, ce sera la dernière. Va, suis la voix du sentiment qui t'entraîne. Hélas! je ne sais plus quels vœux former, mon œil craint de percer le nuage qui couvre l'avenir; c'est un crêpe funèbre.

Wenzel voulut encore combattre ces noirs pressentimens. Catherine refusa de prolonger ces explications. Il partit donc pour Prague avec Christophe. Leurs premiers soins furent d'aller visiter le prince d'Anhalt, général en chef, et de se faire présenter à la cour. Quand ils montèrent au palais, que son aspect était différent de celui qu'il leur avait offert du temps de Rodolphe! Les grilles, les portes, les jalousies, les contrevens, tout était ouvert. L'odeur des cuisines se faisait sentir un quart de mille à la ronde. Il y avait, sur la place, dans les cours, un mouvement continuel de courtisans, de laquais, de badauds; dans l'intérieur, même affluence de maîtres et de valets; mais, chose extraordinaire, miraculeuse, que Christophe, au temps qu'il était page, n'y avait jamais vue, et dont il tressaillit de joie, dans toutes les chambres, à chaque pas, des femmes, dames ou suivantes, jolies, belles, adorables; du moins c'était ainsi qu'il

les voyait; de jeunes seigneurs sémillans; sur tous les visages, le contentement, le plaisir, le bonheur.

« Arrivez donc, leur dit Jaroslaw Swihowsky, en grand uniforme de chambellan, on vous attend depuis un siècle. Et, remarquant l'air étonné de Christophe et de Wenzel : « Eh bien! continua-t-il avec un ton de satisfaction, j'espère que nous avons mis tout cela sur un bon pied. Voilà qui ressemble à une cour! Il n'y èn a pas une pareille à Londres, à Madrid, à Paris. Voyez ces appartemens, ces tentures, ces meubles, cette richesse, cette élégance! C'est une autre mine que celle du tas de vieux oripeaux qui remontaient au temps de Charles IV. » Christophe approuvait, Wenzel gardait le silence. On les introduisit dans la salle où étaient le roi et la reine entourés de leur cour. Frédéric leur tendit la main comme à de vieilles connaissances, et leur exprima, de la manière la plus gracieuse, le plaisir qu'il avait à les voir. Elizabeth, plus digne, ne fut pas moins aimable. On se dit, de part et d'autre, de ces mots flatteurs, insignifians, monnaie banale usitée en pareille occasion. Lorsque les présentations furent terminées et leurs majestés retirées dans leurs appartemens, les courtisans se sauvèrent, comme la foule s'écoule du théâtre quand la farce est jouée. Christophe était dans l'ivresse; du reste, à l'exemple de tous les Schlicks,

ses parens, qui jouissaient de la plus haute faveur à la nouvelle cour.

« Je ne conçois pas votre enthousiasme, dit Wenzel à André Schlick. J'aimerais bien mieux voir, dans le palais du roi, les meubles séculaires et la simplicité de Rodolphe. »

— Il faut de l'éclat au trône, répondit André. Les dépenses qu'on a faites au palais, l'attitude de la cour, annoncent de la confiance, de la sécurité.

— On a beau parer un cadavre ou un malade, on ne leur rend ni la vie ni la santé. C'est un crime d'étaler ce luxe, cette pompe, lorsque nos soldats sont tout nus et que leur solde n'est pas payée. Avec ses ménétriers, ses baladins et ses chanteurs, la cour pense-t-elle vaincre les armées impériales? Elle ne devrait respirer que la guerre. Depuis le roi jusqu'au dernier valet, qu'on mette en paquets les habits de soie et les livrées; qu'on se couvre de cuir et de fer; que le Hradschin soit un camp et le palais un forteresse! Alors, la nation prendra confiance, et l'ennemi tremblera.

— A présent, les opérations de la guerre sont suspendues. Quand la campagne se rouvrira, le roi se mettra à la tête de l'armée.

— Il devrait y être déjà. Malgré la rigueur de la saison on escarmouche. On se livre de petits combats aux frontières; et l'on s'amuse à Prague! Les troupes sont abandonnées dans leurs quartiers, et,

à commencer par le général en chef, la plupart des officiers supérieurs sont à la cour! Est-ce là leur place? Que ne leur donne-t-on des ordres? Moi-même, j'en rougis; mais je suis sans destination.

— On ne tardera pas à vous en donner une.

— En attendant, l'ennemi se renforce. Est-il vrai, comme je viens de l'apprendre, que Balthazar Maradas vient d'amener, à Budweis, huit mille hommes que le roi d'Espagne a recrutés à Milan?

— Ce n'est que trop vrai.

— Et on les a laissé passer, sans combattre, par des défilés très faciles à défendre! Si les généraux eussent été à leur poste, cela ne fût point arrivé.

— C'est un petit incident qui sera bientôt réparé.

— Huit mille bons soldats, huit mille pillards féroces de plus sur notre territoire. Je regarde cela comme un très grand malheur. On ne les en chassera pas quand on voudra.

— C'est l'ensemble de notre situation et non un point seul qu'il faut considérer. Vous ne la connaissez pas; je vais vous l'apprendre. Le roi est allé à Nuremberg pour conférer avec les membres de l'Union. Elle rassemble des forces à Ulm, sous le commandement du margrave d'Anspach. Frédéric a conclu un traité avec Bethlen-Gabor, qui fera une diversion puissante par la Hongrie, et nous enverra un corps de douze mille Hongrois. Cho-

tek est parti pour Londres avec des lettres pressantes de la reine pour son père. Le roi Jacques enverra certainement des secours à son gendre, sinon en hommes, du moins en argent. Nos armées sont déjà sur un pied respectable, et nos ressources sont loin d'être épuisées.

— Je ne dédaigne point les secours étrangers, mais ils sont incertains et précaires. C'est en nous-mêmes qu'est notre salut; nous ne pouvons nous sauver qu'en développant, qu'en soutenant toute l'énergie nationale. Malheureusement, on n'est pas assez convaincu de cette vérité. Ce nouveau gouvernement, qui devait resserrer le faisceau, me semble, au contraire, l'avoir singulièrement relâché. Puisque vous avez voix dans les conseils, tâchez de le ramener dans une meilleure voie. Il y va de notre vie à tous.

CHAPITRE TRENTIÈME.

Les préoccupations politiques de Wenzel ne fermaient pas son cœur à l'amour. Ohla était à Prague incognito, et restait enfermée au fond du palais de son vieux père, que ses infirmités et son grand âge avaient empêché d'émigrer à Vienne. La cour ne l'ignorait pas; mais tout le parti utraquiste respectait, à cause de ses hautes vertus, le chef de la famille Kolowrat. Son palais était situé au Petit-Coté, sur la rive gauche de la Moldau; ses eaux baignaient le mur en terrasse du jardin. Elles étaient alors gelées. Presque tous les soirs, à la nuit, enveloppé d'un wildschur noir, dont la couleur,

contrastant avec la blancheur de la glace, lui donnait l'air d'un fantôme, Wenzel traversait la rivière, et, par un escalier pratiqué dans le mur de terrasse, s'introduisait secrètement dans le palais.

Depuis la mort d'Adleta dans la Montagne des Géans, Banka, une simple femme-de-chambre, était l'unique confidente des amours. Là, Wenzel, au comble du bonheur, s'étourdissait sur les dangers de la patrie. Là, dans les bras de la tendre victime qu'il avait, deux fois, arrachée à la mort, l'infidèle oubliait l'héroïne de Friedland, à la vérité un peu surannée.

«Ah! disait-il à Ohla, lorsque je te sauvai des flammes, pourquoi ne m'étais-tu pas connue? Pourquoi ton ame si tendre, si noble, si généreuse, ne se révéla-t-elle pas à ton libérateur? Le ciel t'avait créée pour moi. Entre nos cœurs, quelle douce harmonie! Tu vois comme ils s'entendent. Nous aurions coulé des jours sereins, heureux, tranquilles. Que de fautes, d'erreurs, d'inconséquences, de tourmens, je me serais épargnés! Mes actions auraient été conformes à mes principes, toutes mes démarches avouées par ma conscience. Je n'étais pas né pour l'ambition, ses agitations, son tumulte, ses orages. Elevé dans ta religion, j'y serais resté fidèle. Aucun nuage n'aurait troublé la paix de notre union. Mon regard était fasciné, mon cœur subjugué par l'amour et l'honneur. A peine sorti de l'a-

dolescence, jeté d'un cloître dans le monde, j'étais incapable d'user de ma liberté, comme l'esclave auquel on vient de la rendre; ou plutôt à peine l'avais-je recouvrée que je l'avais déjà perdue. Aujourd'hui même, mon esprit est éclairé par tant de fatales expériences, je me crois maître de ma volonté, indépendant, pourtant je me sens encore retenu par un anneau de ma chaîne. Ne dois-je pas l'être? Je ne puis rompre ce que mes sermens ont consacré, oublier ce que je dois à Catherine. Jusque dans tes bras, son image me poursuit; tes caresses me rappellent les siennes. Le remords empoisonne mes plaisirs. Mon cœur est déchiré entre le devoir et l'amour. Je vois maintenant la voie que, pour mon bonheur, j'aurais dû suivre; il est trop tard. Je ne puis y rentrer sans être criminel, peut-être sans aggraver mes malheurs.

— Wenzel, répondit Ohla en pleurs. Tu as raison. Je suis coupable. Je t'ai poursuivi de mon amour. Je t'ai tout sacrifié, honneur, famille, principes, religion. Abandonne une malheureuse qui ne sait que t'aimer, qui ne veut que mourir.

— Non, non, jamais, s'écria Wenzel en la pressant dans ses bras, dût le courroux du ciel me frapper sur ton cœur. Ta résignation me rend le courage. Ton amour me fait rougir de ma faiblesse. J'ai pu affliger celle que j'adore! O mon amie, pardonne cet outrage.

— Il est oublié. Tous les deux nous avons besoin d'indulgence.

— Oui, jouissons sans amertume des doux momens que nous laisse le repos des armes, ils passeront bien vite.

— Hélas! et peut-être pour ne plus revenir.

Ohla parla ensuite de la présentation de Wenzel à la cour et du succès qu'il y avait eu.

« Je ne m'en doutais pas, dit-il; car j'y ai été bien maussade. »

— On y attendait avec une extrême curiosité, reprit Ohla, ce prince dont la renommée avait porté jusqu'à Heidelberg les grandes qualités, la haute destination et les aventures; et son air grave, au milieu d'un essaim de courtisans légers, a encore plus fixé sur lui l'attention.

— Je ne peux vraiment pas en tirer vanité, quand je me compare à ces freluquets allemands, et à ceux de nos jeunes seigneurs bohêmes qui croient du bon ton d'en singer les manières.

— Il est toujours glorieux d'être distingué par une reine.

— Mon amie, mon cœur n'est point sensible à cette gloire; mon esprit ne la comprend pas.

— Elizabeth est, dit-on, jolie.

— Elle n'est pas mal, une beauté anglaise.

— Aimable.

— Je n'en sais rien; dans le peu de paroles

qu'elle m'a adressées, je l'ai trouvée polie; voilà tout.

— On prétend qu'elle a trouvé le prince très fort de son goût.

— Quelle folie! Comment le sais-tu?

— Ta curiosité se concilie mal avec cette indifférence que tu montrais tout-à-l'heure. Je n'en puis douter, la belle et fière Anglaise, la fille du roi Jacques, soupire en secret pour le fils de Rodolphe.

— Eh bien! ma chère Ohla, si cela est vrai, tant pis pour elle. Je préfère, à ses plus précieuses faveurs, un seul de tes doux regards.

— A présent.

— Toujours. Laissons-là, je t'en conjure, cette reine volage et sa cour insensée. Ces gens-là nous perdront.

— Toi peut-être, et voilà ce qui me désole; mais moi et la Bohême, nous leur devrons notre salut. Si tu le voulais, il en est encore temps, tu pourrais..

— Ohla, tu oublies tes promesses. Il me faut vaincre ou périr avec eux.

— Ah! je suis perdue. Wenzel tu périras.

— Les armes en décideront; l'avenir nous est inconnu.

— Toutes les probabilités sont contre ton parti. Mes goûts m'éloignent de la politique; mais, pour te servir, j'ai vaincu ma répugnance; je recherche

avec avidité ce qui se passe, j'écoute ce qui se dit ; j'en ai trop appris. Il se forme un orage terrible.

— Retirée dans le fond de ce palais, que peux-tu savoir ?

— Je n'y suis pas seule. Sur le bord de la tombe et accablé d'infirmités, mon vieux père n'est point insensible au sort de sa religion, de sa patrie. Ne pouvant les défendre de son épée, il leur prête encore le secours de ses conseils ; pour elles, il adresse ses vœux au ciel. Il est exactement informé.

— Il abuse des égards qu'on a pour lui, c'est une trahison.

— Le chef vénérable des Kolowrat, un traître ? Tu ne le crois pas. C'est moi qui le trahis, et pour qui ? pour toi, son ennemi. Mais tu es sur le bord de l'abîme, rien ne me coûte pour te sauver. Veux-tu m'entendre ?

— Parle, je t'écoute.

— En Espagne, Khevenhüller a triomphé, enfin, de l'indolence des conseillers de Philippe. Il a résolu de donner des troupes à Ferdinand...

— Je le sais. Maradas a déjà amené huit mille hommes, huit mille pillards.

— Ce n'est pas tout, d'autres corps sont en marche. Le grand duc de Toscane, et d'autres princes d'Italie font des levées dans leurs états. Le pape s'est engagé à payer 20,000 ducats par mois tant que durera la guerre en Bohême. L'Espagne est

en outre décidée à envoyer des troupes des Pays-Bas pour envahir les états de Frédéric sur le Rhin.

— C'est bon. L'Union n'aura plus de ménagemens à garder.

— Et la Ligue?

— Nous ne la craignons pas. Ses liens sont relâchés. Maximilien, son chef, n'est pas disposé à augmenter la puissance de l'Autriche. Nous connaissons les termes vagues de son traité avec Ferdinand.

— Vous êtes dans l'erreur. Les choses sont changées. Dieu et le danger commun ont éclairé les esprits et rapproché les cœurs. Touché de la situation de Ferdinand son gendre, le vieux duc Guillaume a obtenu de son fils Maximilien qu'il se prononçât pour la cause commune. Les membres de la Ligue se sont secrètement réunis à Wurtzbourg, et il y a été arrêté d'armer pour éclater quand le besoin l'exigera. Avec le consentement du roi de Pologne, Ferdinand y recrute des cosaques.

— Puisque ton père est si bien instruit, il doit aussi connaître nos ressources.

— Sans doute; il ne vous en voit qu'en Bohême.

— Et les provinces confédérées

— En cas de revers, elles vous abandonneront. Déjà les états de la Basse-Autriche sont prêts à se soumettre. Ferdinand leur offre de confirmer leurs priviléges.

— Et l'Union, et Bethlen-Gabor?

— L'Union? Ne peut-on pas lui appliquer plus justement ce que tu disais tout-à-l'heure de la Ligue? Un de ses membres les plus puissans, Jean Georges de Saxe, est dévoué à l'Autriche, et paralysera tous les autres.

— C'est impossible. Ils ne se trahiront pas eux-mêmes.

— Ne vous y fiez pas. Quant à Bethlen-Gabor, le connaissez-vous?

— Une forte tête, un homme de cœur.

— De brillantes qualités militaires ne suffisent pas. Fils d'un pauvre gentilhomme, élevé, formé à la guerre par Batori, comment s'est-il conduit envers son bienfaiteur? Il s'est allié contre lui avec les Turcs; il l'a trahi, détrôné; il a pris sa place. C'est un ambitieux, ingrat, inquiet, inconstant, sans foi. Ses secours, s'il vous en fournit, ne vous feront pas la moitié autant de bien que son alliance vous fera de mal. Y a-t-on bien pensé? Une alliance avec un usurpateur! Un prince chrétien, vassal du grand sultan, du chef des infidèles! Des Turcs en Autriche et sur le sol de l'Allemagne! Les ennemis de la chrétienté arborant le croissant sur les ruines de la croix! Jésus, Marie!!! Cette crainte seule suffirait pour enflammer les membres de la Ligue; elle ne peut manquer d'éclairer ceux de l'Union; les réformés ne veulent pas plus que les

catholiques attirer cette calamité sur leur patrie.

— Pour un danger si éloigné, imaginaire, les réformés ne tendront pas le cou au joug dont les menacent incessamment le papisme et l'Autriche.

— Je ne puis opposer à des combinaisons politiques que mes sentimens religieux, à ton incrédulité que les craintes de mon amour. Je te répète dans la sincérité de mon ame ce que m'a dit mon père.

— Aveuglé par ses vieux préjugés, et l'esprit affaibli par l'âge, il espère ce qu'il désire, et prend ses espérances pour des réalités.

— Ce vieillard que tu traites avec dédain et pitié, je voudrais que tu pusses le voir et l'entendre. Avec son visage vénérable, ses yeux perçans, ses cheveux blancs et sa voix mâle, il me semble un saint prophète. En approchant du terme de la vie, l'homme se dégage des passions qui égarent son jugement, le nuage qui lui dérobe la vérité se dissipe. Ce sont de terribles ennemis des illusions que la perspective de la mort et le voisinage du tombeau!

— Et pour les ames faibles une source de vaines terreurs. Avant que tout ce que prévoit ton père soit arrivé, le sort des batailles en aura fait justice.

— Puisse-t-il ne l'avoir pas confirmé! Wenzel, Dieu qui lit dans mon cœur sait combien il me

serait doux de convertir le tien. Mais je renonce à la gloire de sauver ton ame. C'est toi, c'est mon amant, c'est ma propre vie que je défends contre lui-même.... Tu ne m'écoutes pas...

— Une fois pour toutes, je ne puis entendre un tel langage. Ohla, je t'entraîne avec moi, tu l'as voulu.

— Hélas oui, je ne m'en repens pas. Depuis l'incendie de Krakowetz, je t'appartiens; je m'élance avec toi dans les flammes éternelles.

En attendant ce moment fatal, les deux amans continuèrent à brûler d'un feu aussi vif, mais un peu plus doux.

Cependant Wenzel n'était pas tellement absorbé par l'amour qu'il ne s'indignât de l'inaction dans laquelle on le laissait, ainsi que plusieurs autres officiers supérieurs qui s'amusaient à la cour, tandis qu'on guerroyait toujours à la frontière. Pour lui, il ne prenait aucune part aux fêtes; son absence fut remarquée. Le roi chargea Christophe de lui en faire des reproches. La reine lui dépêcha Swihowsky pour lui réitérer les plus aimables avances. Voulant mettre un terme à toutes ces obsessions et aux sots bruits qui circulaient sur son compte, Wenzel demanda une audience à Frédéric.

« Prince, vous nous boudez, » lui dit le roi.

— C'est vrai, sire, répondit Wenzel.

— Et pourquoi ? Ne vous ai-je pas accueilli avec les égards dûs à votre rang, à vos services?

— Sous ce rapport, je ne me plains pas. Mais la place d'un soldat n'est pas à la cour; et je servirais mieux la patrie à l'armée que dans votre palais.

— Demandez! que voulez-vous?

— L'ordre d'aller combattre, n'importe dans quel poste.

— Vous étiez chef d'état-major-général sous Thurn; mais d'Anhalt en prenant le commandement en chef a disposé de cet emploi.

— Je n'y prétends plus. Sire, toute mon ambition est de rester avec mon ancien général. Qu'on place dans son corps d'armée le baron de Raedern avec ses Friedlandais, il servira volontiers sous mes ordres. Soldats et officiers, nous sommes tous Bohêmes; nous nous connaissons de longue main. Il nous sera doux de combattre ensemble.

— Très-bien, j'y consens. Voyez de ma part le prince d'Anhalt. Êtes-vous content? Désirez-vous encore quelque chose?

— Pour moi, sire, non; mais pour la chose publique....

— Expliquez-vous.

— Renvoyez à l'armée tous ces officiers bohêmes ou allemands qui sont à Prague, à votre cour.

— Ils rejoindront à l'ouverture de la campagne.

— Elle n'a point été fermée; on n'a pas cessé de se battre. D'ailleurs dans les quartiers d'hiver l'officier doit rester avec le soldat pour l'exercer, maintenir la discipline, pourvoir à ses besoins, partager ses souffrances.

— C'est juste, je le dirai à d'Anhalt.

— Sire, vous même...

— Eh bien?

— Voulez-vous affermir ce trône auquel vous a appelé la Bohême? transportez-le à l'armée. Laissez dans ce palais la reine, votre fils, les femmes; allez régner dans le camp, plantez-y votre tente royale. Consacrez aux besoins des soldats l'argent que l'on consomme ici en plaisirs et en fêtes.

— Je le voudrais, malheureusement je ne suis pas un grand capitaine; et d'Anhalt...

— Combien de rois, qui n'en savaient pas plus que vous, se sont parés du laurier de la victoire! Leur seule présence électrisait les troupes et contenait chacun dans le devoir.

— Mon projet est bien de me rendre à l'armée; je m'y rendrai, je pourvoirai à ses besoins. Vous le voyez, j'ai les meilleures intentions; je fais tous mes efforts pour gagner l'affection de la nation bohême. J'ai même, par mes réformes religieuses, mécontenté les membres de l'Union, les évangélistes en Allemagne.

— Sire, pardonnez ma franchise. Ce n'était pas

le moment; votre gouvernement a commis une faute. Substituer dans les églises de simples tables aux autels, des vases de bois aux calices d'or et d'argent, enlever et profaner les images, condamner les cloches au silence; ces innovations n'étaient pas si pressantes.

— Comment! vous êtes utraquiste, et même, dit-on, frère bohême, et vous blâmez ma prédilection pour le calvinisme?

— Sire, je suis avant tout pour la liberté des cultes, pour la tolérance, pour le triomphe de notre cause. Plusieurs membres de l'Union n'avaient pas vu sans jalousie la couronne bohême sur la tête d'un calviniste. Il n'était pas politique de réveiller la haine qui divise les sectaires de Calvin et ceux de Luther.

— Je n'ai rien fait que par l'avis de Scultetus.

— Les ministres de la religion sont peu propres à conduire les affaires de l'état.

— Nous avions espéré que la comtesse votre épouse viendrait à Prague. Elle nous boude aussi.

— Sire....

— Allons, convenez-en. Dans tout ce qui s'est passé il n'y a pas de ma faute. Je n'ai point brigué la couronne; on me l'a offerte. En l'acceptant, je me suis dévoué. Toute la famille Schlick s'est rangée autour de moi; c'est André qui m'a reçu. Catherine seule est restée dans ses terres.

— Sire, elle ne m'a point chargé de vous répondre. Si elle était devant vous, elle s'expliquerait elle-même avec franchise. On n'envie pas une couronne quant on combat pour celui qui la porte. Vous, Catherine, moi, la patrie, nous sommes embarqués sur le même vaisseau. Nous périrons en mer ou nous le conduirons au port. Mais songez que vous en êtes le pilote. »

Élisabeth attendait son mari.

« Eh bien! lui demanda-t-elle, tu l'as vu, tu as causé avec lui? qu'en dis-tu? »

— C'est, répondit le roi, un homme plein de raison, d'honneur, de bravoure.

— Il viendra, je l'espère, à nos fêtes.

— Non. Il ne les approuve pas, il veut partir pour l'armée et me conseille de me rendre au camp.

— On me l'avait bien dit. C'est un pédant orgueilleux.

— Un soldat autère, un Caton.

— Mon cher Fritz, voilà comme tu es dupe des apparences. Ce bâtard ne dément point son origine. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir fait le scandale que tu sais avec cette vieille folle de Catherine, il a abondonné sa femme à Friedland, et vit ici avec une belle dame.

—Est-il possible? Une dame qui vient à la cour? Quelle est-elle?

— Ohla Kolowrat ; elle vit retirée dans le palais de son père, sous prétexte de lui donner des soins. Wenzel y passe toutes les nuits.

— Ce sont des papistes fanatiques dévoués à Ferdinand, nos ennemis.

— Sans doute. Vois maintenant la confiance que mérite Wenzel ! Il nous trahit. Il faut chasser ces Kolowrat, ou, encore mieux, les mettre en prison.

— Un vieillard respectable, infirme, à qui les états ont permis de rester !

— Une créature qui déshonore son nom et qui conspire.

— Non, avant de faire un semblable éclat, il est prudent de prendre des informations.

— Mon cher Fritz, on se perd par la faiblesse.

— Ma chère Betty, je n'aime pas la violence.

Avant de soumettre au prince d'Anhalt les arrangemens convenus avec Frédéric, Wenzel les communiqua à Thurn, qui en fut enchanté.

« Vous avez vu notre roi, demanda le général. Eh bien ! que vous en semble ?... Vous ne dites rien ? »

— Que voulez-vous, général, répondit Wenzel ; nous sommes dans le bourbier. Nous en tirera qui pourra.

— Ce ne sera toujours pas lui ; et à moins d'un miracle... Je ne l'avais jamais cru un héros, mais je ne me serais jamais attendu à cette médiocrité. Je commence à croire que vous ou moi...

— Je regrette bien que vous n'ayez pas profité de la chance favorable qui se présentait à vous.

— J'y avais bien réfléchi. Sur les marches du trône, je ne me sentais pas le pied solide. J'étais persuadé que je ne m'y tiendrais pas. C'était une chute trop violente pour la risquer, et s'exposer aux huées et à la malédiction. Qui périt en soldat, du moins, ne flétrit pas sa mémoire.

— Et nous en sommes-là, vous le croyez?

— Les événemens se jouent souvent de notre prévoyance. Là où l'on ne voit que sa perte est quelquefois le salut; mais nous avons une mauvaise perspective. Jean Swikard, de Mayence, a convoqué les électeurs à Muhlhausen, en Thuringe. Messieurs les catholiques ont déclaré aux évangélistes que les armemens de la Ligue n'avaient nullement pour but de leur arracher les biens ecclésiastiques. Jean-Georges de Saxe a abandonné l'Union, et s'est rangé du côté de nos ennemis.

— Malgré son attachement pour Ferdinand et sa conduite depuis long-temps équivoque, je n'aurais jamais cru qu'il oubliât à ce point ses véritables intérêts.

— Il se venge de ce qu'on ne lui a pas donné la couronne de Bohême, et son prédicateur Hoe lui a fait peur du calvinisme. Ce ministre règne à Dresde comme Scultetus ici, comme Lamormain

à Vienne : évangélistes, réformés, papistes, les princes ont tous la prêtromanie; c'est une épidémie véritable. Jean-Georges se jette dans un guêpier; un jour il s'en repentira.

— En attendant, nous le voici sur les bras.

— Je ne pense pas qu'il arme contre nous. C'est déjà bien assez qu'il déserte notre cause et la sienne. Par sa défection, l'Union est ébranlée et affaiblie, tandis que la Ligue se renforce.

— Sans la Saxe, l'Union est encore puissante. Les princes qui la composent ne sont pas aveuglés ou égarés par leurs passions ou par leurs prédicateurs, comme Jean-Georges.

— Jusqu'à présent, ils se montrent fidèles. Les margraves de Baden, d'Anspach, le prince de Baden-Durlach et Maurice de Hesse-Cassel s'opposent aux recrutemens faits en Allemagne par la Ligue et l'empereur, et au passage dans leurs états des troupes que l'Espagne veut envoyer des Pays-Bas dans le Palatinat. Ils vont s'assembler à Ulm et y réunir les forces de l'Union.

— Tandis qu'on s'observe en Allemagne, et qu'on se prépare à un combat inévitable, que faisons-nous ici? Pourquoi ne pousse-t-on pas vivement les opérations contre l'armée impériale? C'est en Autriche qu'il faudrait porter la guerre. Pressés entre l'armée bohême et Bethlen-Gabor, Dampierre et Buquoy ne pourraient résister. Après

les avoir battus, nous ferions face à l'armée de la Ligue, et nous la mettrions entre nous et celle de l'Union.

— Vraiment vous avez là un bon plan de campagne; c'est le seul raisonnable, et celui d'Anhalt.

— Mais pour cela il n'y a pas un moment à perdre. Chaque jour de retard change l'état des choses.

— Je n'y puis rien; je donne mon avis. On l'approuve, et l'on n'en va pas plus vite. Frédéric songe à aller recevoir les hommages des provinces incorporées, et à faire couronner son fils âgé de six ans.

— L'insensé! la couronne chancèle sur sa tête, et il veut en disposer! Je lui ai cependant parlé vertement.

— Et moi donc! C'est peine perdue. Le trône fuit sous ses pas, et, roi de deux jours, il s'y croit aussi inébranlable que s'il le tenait d'une longue suite d'aïeux.

— A quoi sert d'avoir choisi un roi de race princière, contesté par ses pareils, par ses propres parens, et incapable de se défendre? Un guerrier bohême se serait au moins couvert de son épée.

— Le monde est rempli d'inconséquences. Elles le subjuguent; il en est épris.

— Pour les avoir respectées, il peut nous en coûter cher; mieux valait encore la république.

— A présent notre rôle est de nous battre; nous nous battrons ensemble. Je vais tout arranger avec d'Anhalt.

Cela ne fut pas difficile. Le général en chef consentit à ce que Wenzel et Christophe servissent avec leurs Friedlandais dans le corps d'armée de Thurn. L'ordre leur fut donné de se rendre aux frontières; ils se préparèrent à partir, et allèrent prendre congé du roi. Il entretint en particulier Wenzel.

« Vous avez, lui dit Frédéric, des relations fréquentes avec la famille Kolowrat ? »

— Oui, sire.

— Elle est notre ennemie. Le vieux baron et sa fille abusent de la permission qu'on leur a donnée de rester ici, et conspirent contre nous.

— Il est vrai que le baron a prévenu votre gouvernement de la nécessité où le mettaient ses infirmités de rester dans son palais, tandis que toute sa famille était auprès de l'empereur; mais il n'en a point demandé la permission. C'est une simple précaution qu'il a prise en usant de son droit. Je n'ai pas appris que les états eussent ordonné aux seigneurs catholiques d'évacuer la Bohême : il en est un grand nombre qui continuent d'habiter leurs maisons ou leurs châteaux. On n'a pas envie, je pense, de les forcer à se joindre à nos ennemis. Le baron et sa fille conspirent tout

au plus de leurs vœux; ce n'est pas un crime.

— On s'étonne qu'un utraquiste, un frère bohême, un officier supérieur de l'armée, ait des liaisons intimes avec des personnages aussi dangereux.

— Sire, on voit des catholiques jusque dans votre cour.

—On dit que c'est une protection que vous vous ménagez en cas de revers, et les craintes qu'annonce cette prévoyance sont propres à répandre le découragement.

— Sire, on dit beaucoup de sottises. Je ne descendrai point à me justifier de si absurdes inculpations; mes actions parlent pour moi. Si nous avons des revers, vous apprendrez à juger entre moi et les lâches qui m'accusent. Je pars pour l'armée; je laisse la famille Kolowrat sous la protection des lois; j'ose la recommander à la vôtre. Si on l'outrage, ce ne sera pas impunément. Sire, laissez de côté une femme et un vieillard. Vos ennemis les plus dangereux ne sont pas en Bohême. Portez vos regards sur l'Allemagne et l'Autriche, sur la Ligue et l'empereur. Si vous vous endormez près du volcan, votre réveil sera terrible, notre perte certaine, votre avenir malheureux.

Wenzel se retira en saluant Frédéric, et le laissa stupéfait. La reine, qui était aux aguets, vint le trouver.

« Eh bien! lui demanda-t-elle, tu as vu le bâtard? Avoue-t-il ses intelligences avec la belle Ohla? »

— Il ne les nie pas; il s'en fait gloire; il ose se déclarer le champion des Kolowrat.

— L'insolent! et tu l'as souffert?

— Il part pour l'armée, aujourd'hui, demain.

— Et il ne daigne pas prendre congé de la reine! Fritz, prends garde au palais Kolowrat! on y trame contre nous!

— Ma chère Betty, tu t'exagères le danger. Il n'est pas là. Wenzel m'en a signalé un bien plus grave. Il prédit de grands malheurs.

— C'est un envieux qui voit tout en noir.

— Dans ses paroles, il y a un ton de conviction qui m'effraie.

— Les princes d'Anhalt, les ducs de Saxe, ne pensent pas comme lui.

— Heureusement. Les Bohêmes sont désespérans. Sais-tu, ma chère Betty, que depuis notre entrée dans le royaume, ils sont bien refroidis?

— Je ne vois pas cela. Peut-être les frères bohêmes, une race ennemie de la joie, des plaisirs. Mais nos fêtes sont toujours animées et brillantes. Ce soir, notre partie de traîneau sera magnifique. Fritz, que t'en semble? Cette couronne vaut un peu mieux que le Palatinat. Il est pourtant bien doux de régner sur trois millions de sujets!

— Oui, pourvu que cela dure.

Malgré ses tristes pressentimens, Wenzel quittait avec plaisir une ville où il se consumait dans l'oisiveté, et où son ame était soulevée par le spectacle d'une cour insensée qui courait gaiement à sa perte, et qui malheureusement entraînait avec elle le royaume. Ohla seule excitait ses regrets; il en coûtait à son cœur de se séparer d'une femme à laquelle l'attachait la plus douce sympathie, qui avait rallumé en lui le feu de ses premières amours, et de l'abandonner sans protection à la jalousie d'une reine et aux orages politiques. Il le fallait pourtant. Ohla, résignée à une séparation depuis long-temps prévue, ne faisait pas entendre une plainte, redoublait ses tendresses et y mêlait ses pleurs. Sans avouer à son père son amour pour Wenzel, elle ne lui avait pas laissé ignorer les soins qu'il avait pris pour empêcher que leur tranquillité ne fût troublée. Le vieillard désira de voir son protecteur. Ohla, tenant Wenzel par la main, l'introduisit dans la chambre du baron. Avec ses quatre-vingts ans, ses traits mâles, sa barbe blanche, que son aspect était vénérable! Il était assis sur un grand fauteuil devant une table couverte de livres et de papiers.

« Pardonnez, dit-il à Wenzel, si je ne me lève pas; mes jambes me refusent le service. »

Wenzel s'inclina.

« Depuis Krakowetz, continua le baron, vous et moi, nous sommes bien changés. Vous, dans la force de l'âge, moi, sur le bord de ma fosse. »

— La foudre, répondit Wenzel, frappe souvent l'arbre le plus vigoureux, et ménage celui dont les branches se dessèchent.

— C'est vrai, et nous sommes dans des temps d'orages. Combien nous en avons vu gronder sur nos têtes ! Et nous ne sommes pas au bout.

— La crise est mûre; nous approchons du dénouement.

— Jusqu'à présent on n'a vu que l'exposition du drame. Nous touchons au premier acte; combien y en aura-t-il ? quand viendra le dernier? Vous le verrez peut-être. Pour moi, je serai bien loin..... Je n'ai pas voulu vous laisser partir pour l'armée sans vous témoigner ma reconnaissance.

— Ne parlons pas de cela, M. le baron.

— Pourquoi non? Dans ce palais, lorsque notre connaissance va finir, c'est un plaisir pour moi de m'en rappeler le commencement à Krakowetz. Quant à l'intervalle qui sépare ces deux points, cela ne me regarde pas. Nous avons suivi deux bannières différentes, moi l'ancienne et vous la nouvelle.

— Que vous croyez la mauvaise?

— Oui, puisque vous me demandez mon avis, et mettant de côté, autant que je le puis, tout calcul personnel.

— Ce n'est pas une raison pour qu'elle ne triomphe pas.

— Sans doute. Cependant le bon droit, quoique souvent il succombe, n'en est pas moins un préjugé favorable. Vous avez affaire à forte partie. L'autel et le trône ont de profondes racines, de puissans auxiliaires, un intérêt commun, un but défini et certain. Les novateurs sont divisés et ne savent ce qu'ils veulent. Cette partie de la noblesse qui forme les états *sub utrâ* agit évidemment contre ses principes et ses vrais intérêts. Encore si vous aviez à votre tête un Podiebrad. Mais Frédéric mérite bien le nom de singe de roi, que sa propre langue donne à l'usurpateur.

— Cette noblesse bohême, dans laquelle vous tenez le premier rang, n'a-t-elle pas de justes griefs? Ses priviléges ne sont-ils pas menacés, violés? Tous les efforts de la maison d'Autriche ne tendent-ils pas à anéantir l'indépendance de la nation, et à en faire une de ses provinces?

— Le remède que vous employez est pire que le mal. Quand on est sûr de conserver quelque chose par la résignation, il y a de la folie à risquer de tout perdre par la révolte.

— Votre jugement est sévère.

— Je vous demande pardon de ma franchise. Du reste, cette année vous apprendra si j'ai tort ou raison. Je ne prétends pas refroidir votre zèle.

Vous n'êtes pas l'arbitre de nos destins, et quelque intérêt que je prenne à vous personnellement, je sens que vous ne pouvez plus reculer...

— Pourquoi mon père, interrompit Ohla comme inspirée par un rayon d'espoir, pourquoi votre voix et la mienne ne toucheraient-elles pas le cœur du prince?

— Non, dit Wenzel. D'accord avec l'honneur et ma conscience, votre père a prononcé mon arrêt. Quoiqu'il puisse arriver, je le subirai, je remplirai mon devoir. Adieu, vieillard vénérable, et vous Ohla, adieu. Je n'ose vous prier de faire des vœux pour moi. En vous laissant au milieu de vos ennemis, je leur ai déclaré que si l'on vous faisait le moindre outrage, j'accourrais pour vous venger. Wenzel n'a jamais manqué à sa parole.

— Brave jeune homme, dit le baron. Pourquoi ne restas-tu pas à Krakowetz!

— Wenzel! s'écria Ohla en revenant de l'abattement où l'avait jetée le départ précipité du prince.

Mais il était déjà sorti. Ses équipages étaient prêts. Il se mit de suite en route avec Christophe.



CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.



Le général en chef d'Anhalt vint prendre le commandement de l'armée, forte d'environ trente mille hommes. Il témoigna sa surprise en voyant les soldats déguenillés et ressemblant plus à des brigands qu'à des hommes de guerre. Des plaintes amères éclataient de toutes parts contre leurs pillages et leurs excès. On en accusait surtout Mansfeld. D'Anhalt lui en fit des reproches.

« Prince, lui répondit ce général, le soldat et son cheval ne peuvent vivre de l'air. Ce qu'on ne lui donne pas, il faut bien qu'il le prenne; et ce qu'il prend, il ne le pèse ni ne le paie. Il y a plus

de cinq mois qu'il n'a touché de solde. Nous apportez-vous de l'argent ? »

— La cour m'a promis d'en envoyer incessamment. Mais il faudra l'employer d'abord à vêtir le soldat; c'est le plus urgent. L'homme de guerre, sous des haillons, ne se respecte plus, et, dès qu'il a perdu sa propre estime, il ne respecte rien.

— Vous parlez à un converti. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais la guerre. J'ai vu bien des soldats; jamais je n'en ai commandé de si misérables. Quand j'amenai ceux que j'avais recrutés pour le duc de Savoie, ils étaient habillés de neuf; maintenant ils sont en lambeaux; les Bohêmes que Fels vient de m'amener sont déguenillés; la cavalerie seule a une bonne tenue, parce qu'elle est en grande partie composée de noblesse. Les Hongrois couvrent leurs haillons de leurs chemises suifées; c'est leur uniforme, ils s'en contentent. Le peu de fonds dont j'ai pu disposer, je l'ai employé à l'entretien des armes. C'est aux seigneurs à vêtir ceux de leurs sujets qu'ils fournissent à l'armée. Mais sans solde point de discipline.

— J'ai déjà écrit à Prague pour presser l'accomplissement des promesses qu'on m'a faites.

— Nous attendrons long-temps avant qu'on nous envoie un kreutzer. Il est bien plus urgent de pourvoir aux bals et aux repas qu'à la solde de l'armée!

—Général, il sied mal à ceux que le roi honore de sa confiance de répéter ces imputations exagérées.

— Prince, elles ne sont que trop fondées. Je sais qu'à la cour on m'appelle pillard. Eh bien! j'irai à Prague; ce que je vous ai dit sur le mauvais emploi des fonds de l'état, je le dirai aux courtisans de Frédéric, au roi lui-même. Je ne suis pas son sujet. Général de l'Union, je suis entré au service des états bohêmes à condition qu'on solderait mes troupes. Point de solde, point de Mansfeld. Je reprends le chemin de l'Allemagne. Je crois, sans craindre qu'on me taxe de trop de vanité, qu'en se retirant un soldat tel que moi ne laisserait pas dans l'armée une si petite lacune.

— C'est parce que vous lui êtes nécessaire que vous ne la quitterez pas. Je ne crains pas qu'un capitaine aussi renommé que vous veuille jamais flétrir sa propre gloire.

— C'est la cour qui cherche à me flétrir, ce sont des danseurs et des histrions qu'on engraisse aux dépens de l'armée. Je voudrais, pour vingt-quatre heures, les tenir dans mon camp.

— Il faut que le soldat vive, je le comprends; mais en le laissant maître de pourvoir lui-même à ses besoins, sa subsistance est mal assurée, on ruine le pays, on exaspère les populations. Voyez les Friedlandais...

— Je le crois bien. Wenzel et Christophe les soignent comme leurs enfans, et, pour les entretenir, engagent leurs domaines. Si tous les seigneurs bohêmes en faisaient autant! mais ils suivent le mauvais exemple de la cour.

C'était toujours là le refrein de Mansfeld. Il la traitait avec le plus grand mépris. D'Anhalt laissa ce sujet et lui communiqua son dessein de porter la guerre en Autriche.

A peine la campagne était commencée que Mansfeld tint parole. Outré de ce que la cour ne remplissait point ses promesses, il quitta l'armée et se rendit à Prague. Après plusieurs petits combats où ils avaient fait quelques pertes, les Bohêmes prirent une bonne revanche à Eggenbourg. D'Anhalt, attaqué par Buquoy et Dampierre, réunis pour entrer en Bohême, soutint leurs efforts pendant deux jours, leur tua 200 hommes et les repoussa. A la tête de leurs Friedlandais, Wenzel et Christophe contribuèrent puissamment à ce succès et poursuivirent Buquoy qui se retirait sur Krems. D'Anhalt leur ordonna de revenir sur leurs pas. Wenzel était furieux.

« Si le généralissime, dit-il à Thurn, avait profité de ses avantages, il aurait jeté l'ennemi au-delà du Danube. J'ai su par des prisonniers qu'au combat d'Eggenbourg, Dampierre était tombé de cheval et avait failli être pris; qu'il était allé à Vienne pour se plaindre des lenteurs de Buquoy.

La division est dans le camp ennemi, et l'on s'arrête! »

— Ne vous y trompez pas, répondit Thurn; ces deux hommes là font un mauvais attelage à peu près comme d'Anhalt et moi : Dampierre est plein d'audace, Buquoy est le Fabius impérial. Il joint la ruse à la prudence, seul il serait plus redoutable. Je n'en étais pas moins d'avis de le poursuivre vivement; le simple bon sens l'indiquait. On l'acculait sur Vienne; on soulevait l'Autriche comprimée par sa présence, on donnait la main gauche à Bethlen-Gabor, la droite à l'Union, on tenait en respect la Bavière et la Ligue. Mais notre Fabius à nous en a décidé autrement.

— Voilà un beau plan, bien raisonné, dirigé vers un grand but! Escarmoucher en Autriche pour tuer quelques hommes et prendre quelques milles de terrain, ce n'est pas faire la guerre ni la comprendre.

— Nous n'y pouvons rien. Nous avons promis d'obéir; soumettons-nous.

Voyant que d'Anhalt avait rétrogradé et restait immobile, Buquoy reprit l'offensive et battit, à Ziserdorf, l'avant-garde bohême, commandée par Fels. Six cents des meilleurs cavaliers, dont cent cinquante nobles et Fels lui-même restèrent morts sur le champ de bataille. Cette perte répandit la consternation dans l'armée et frappa d'Anhalt d'é-

pouvante. Il résolut de retourner sur les frontières de Bohême.

« Je l'avais bien prévu, dit Thurn à Wenzel. La campagne en Autriche est finie. Tout compte fait, des deux côtés la perte est égale... »

— Moins la honte, interrompit vivement le prince; elle est tout entière pour nos armes. Nous quittons la partie. Que de braves gens sacrifiés en pure perte! Ces chevaliers, l'élite de l'armée! Et ce pauvre Fels qui avait dans le caractère la fermeté du roc dont il portait le nom.

— Mon plus ancien camarade! hier lui, aujourd'hui moi, demain vous... Quand je disais de se défier de Buquoy, de se garder de surprise, on se moquait de moi. A présent, on m'en veut presque de ma prévoyance. Il semble que je sois allé prendre l'ennemi par la main.

— L'injustice et la haine sont les consolations de la médiocrité. Qu'est devenu Dampierre?

— Le bruit se répand que l'empereur, craignant les suites de la rivalité de ces deux généraux, les a pour toujours séparés, et a envoyé Dampierre commander en Hongrie contre Bethlen-Gabor. C'est comme s'il avait renforcé Buquoy de 6,000 hommes.

Le général autrichien, cette fois, ne s'arrêta point, et suivit l'armée de Bohême dans sa retraite. Les Friedlandais en formaient l'arrière-

garde, brûlant de venger les honorables victimes de Ziserdorf. Ils cernèrent une nuit les cosaques de l'avant-garde impériale, et en firent un grand carnage. On en compta plus de trois cents sur le champ de bataille. D'Anhalt en félicita Wenzel et Christophe. C'était pour eux une bien pauvre vengeance. Trois cents de ces misérables stipendiés ne valaient pas dix braves gentilshommes bohêmes.

Cependant cette action refroidit l'ardeur des impériaux. L'armée continua paisiblement sa retraite. Le château de Rosenberg fut la seule conquête de Buquoy sur la frontière. Pendant cette campagne en Autriche, Maradas, avec ses Espagnols et ses Italiens, n'avait pas chômé. Il avait ravagé les bords de la Moldau et les contrées voisines.

On s'était battu pendant l'hiver; on était au mois d'avril, saison favorable aux combats. Cependant, des deux côtés, les opérations de la guerre furent entièrement suspendues. De chaque côté, on attendait des renforts.

Les Friedlandais étaient cantonnés dans la petite ville frontière de Gratzen, qui n'avait rien de remarquable que les verreries de ses environs, entre autres celles de Beneschau.

Un soir que Wenzel et Christophe venaient de visiter leurs postes avancés, ils trouvèrent un ancien ami installé dans leur logement; c'était le doc-

teur Stransky. Il arrivait de Friedland, apportant des lettres de Catherine, qui l'avait envoyé po urdire verbalement une foule de choses trop longues à écrire.

« C'est bon, docteur, lui dit Christophe après les premiers épanchemens, vous ferez une campagne avec nous. »

— Si j'avais, répondit Stransky, l'humeur guerrière, il serait temps de commencer, car cette campagne sera probablement la dernière.

— Qu'en savez-vous ?

— C'est l'opinion de votre mère.

— Ce ne serait pas la première fois qu'elle se serait trompée. Sur ces choses-là, les femmes sont de mauvais juges.

— Madame la comtesse n'est pas une femme ordinaire.

— Elle voit tout en noir.

— Elle n'est pas la seule. Dans le tumulte des camps, confiant en son épée, le guerrier s'étourdit sur le danger public. Le citoyen, dans son foyer, n'est point égaré par ces illusions.

— Vous parlez de Friedland, où vous êtes tous sous le joug des tristes pressentimens de ma mère. Mais, à Prague, à la cour règne une sérénité qui n'annônce pas de crainte.

— Voilà ce qui nous désole. N'avez-vous jamais vu des enfans jouer et rire sur le bord d'un pré-

cipice? Au moment le plus critique de la guerre, la cour se conduit comme si nous étions dans la paix la plus profonde.

— Je l'approuve fort. Les gémissemens et les larmes ne servent de rien. Quand nos Friedlandais marchent au combat, c'est au son de la musique, en chantant des chansons guerrières, l'air national des Slaves.

— Pour qu'ils ne s'arrêtent pas devant le spectre glacial de la mort, vous leur donnez même du brandevin. Mais le roi, pour qui le soldat se fait tuer, ne doit pas partager son ivresse. La tête qui conduit le bras a besoin de sang-froid. Il est vraiment bien édifiant qu'on se réjouisse dans la capitale quand le sang coule sur la frontière!

— On y est donc bien gai? Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas prendre ma part de tous ces plaisirs. J'en ai tâté au commencement de l'hiver. Une reine adorable, des miladies charmantes.!

— Sans pudeur, à demi-nues. C'est un scandale!

— Pour vous, chastes frères bohêmes.

— Pour la nation tout entière. Ce ne sont pas là les mœurs de nos dames.

— La mode en viendra.

— Dieu nous garde de cette nouvelle corruption importée de la cour bigote et dissolue des Stuarts! Par un mandement royal, Frédéric invite le peuple à respecter Dieu, à le prier, à vivre dans

la décence et la retenue. O comme dans les cours les actions diffèrent des paroles!

— Les rois ne sont pas pires que les prêtres, que nos ministres. Leur devoir est de prêcher la morale au peuple, et le sien d'obéir aux sermons.

— Le peuple n'est pas si bête que vous le croyez. Il méprise l'hypocrite qui ne prêche pas d'exemple.

— Mon cher docteur, vous revenez, sans vous en apercevoir, au temps où j'étais votre écolier; si vous avez alors perdu vos peines, vous ne me convertirez pas aujourd'hui. Je vous quitte un moment pour aller chez l'exacteur de ce lieu, où je suis attendu à souper. Les yeux de sa femme sont plus éloquens que vos discours.

— Vous m'étonnez, dit Stransky à Wenzel, lorsque Christophe fut sorti. Vous gardez le silence?

— A quoi bon, répondit Wenzel, disputer avec notre ami? Il est incurable. Son caractère léger le rend heureux; laissons-lui son bonheur. Du reste, ma manière de voir ne s'accommode que trop bien avec la vôtre. Frédéric n'est rien moins que sûr de régner en Bohême, et il est allé recevoir les hommages de la Moravie et de la Silésie!

— Vous n'avez pas d'idée des folles dépenses qu'on y a faites. Cependant la peur l'a pris en apprenant la retraite de l'armée; quittant Breslau au milieu des solennités, il est revenu directement à Prague sans passer par les Lusaces.

— Il aurait bien mieux fait d'endosser la cuirasse et de venir à l'armée.

— C'est, à ce qu'il paraît, son dessein. Avant de s'exposer aux chances des batailles, il va faire couronner son fils, les états sont convoqués. Dans ce moment peut-être on procède à la cérémonie.

— Belle précaution! Un vertige s'est donc emparé de toutes les têtes? Un enfant de six ans! Qu'est un titre, sans la valeur pour le défendre? Le fils possédera-t-il ce que le père n'aura pas su conserver?

— Le roi le moins assuré du trône n'a-t-il pas jusqu'au dernier moment des courtisans qui l'égarent? Cependant, si Frédéric n'y voit pas clair, ce n'est pas faute de lumière. Il a demandé aux marchands de Prague un emprunt de 30,000 thalers; ils l'ont refusé avec menace de fermer leurs magasins et leurs boutiques. Il a offert pour 10,000 florins le titre de baron à David Bunzl qui n'en a pas voulu. Au nom des dangers de la patrie, il a appelé les habitans aux armes. Le plus grand nombre ne se rend pas sur les places indiquées pour les exercices. Vous ne reconnaîtriez plus la capitale. On a tué l'esprit public et le patriotisme. Vous le dirai-je, enfin, Frédéric est détesté.

— Et, ce qui est pire encore, méprisé. Pendant mon dernier séjour à Prague, malgré toutes les charlatanneries employées pour plaire aux grands,

séduire les bourgeois, et aveugler le peuple, j'ai vu se manifester des sentimens peu favorables à la cour. Grace à ses sottises, je ne suis pas étonné que l'opinion s'empire chaque jour. Ainsi, ce roi qui devait faire cesser la vacance du trône, servir de ralliement à tous les partis, augmenter par des alliés les forces de la Bohême, n'est pour nous qu'un embarras de plus, une calamité!

— Des alliances! Jusqu'à présent il n'a que Bethlen-Gabor. Et encore, cette alliance est-elle généralement réprouvée.

— Pour cela, on a tort; car, si Rome croyait vaincre les réformés avec l'aide des Turcs, elle traiterait sans scrupule avec eux, et les prendrait à sa solde. Bethlen-Gabor est chrétien, il a fourni des Hongrois à l'armée.

— C'est vrai; mais il est soutenu par la Porte. On croit voir déjà le croissant, en Autriche, menacer l'Allemagne, et conquérir toute la chrétienté. Bien ou mal fondée, c'est une terreur panique qui se propage.

— Entre les mains d'un empirique, les meilleurs remèdes deviennent des poisons. Il serait bizarre pourtant qu'un secours de douze mille hommes nous en fit perdre un de vingt-cinq ou trente mille. Depuis qu'elle s'est rassemblée à Ulm, l'Union est restée immobile, se bornant à menacer les frontières de la Bavière. Il est vrai que le duc Maximilien a

réuni ses forces et celles de la Ligue dans son camp de Lauingen sur le Danube. Je n'aime pas cette longue inaction.

— A Prague, les catholiques se vantent que c'est une affaire décidée. On ajoute, en secret, qu'il a été conclu un traité entre le duc de Bavière comme chef de la Ligue, et le margrave d'Anspach au nom de l'Union. On n'en dit pas les conditions

— Avec un roi qui nous paralyse, si l'Union nous trahit et nous abandonne, nous n'avons plus qu'à vendre cher notre vie. Docteur, vous savez que je me suis souvent moqué de la foi que Catherine avait aux rêves. La nuit dernière, j'en ai fait un singulier. J'entendais le bruit des armes, des cris de *vive Ferdinand!* Je saisissais mon épée, lorsque Buquoy a paru devant moi.—Rends-toi, m'a-t-il dit, la Bohême est conquise. L'empereur m'a donné Gratzen en récompense. — Gratzen ! ai-je répondu. Les Friedlandais l'occupent, tu ne l'auras qu'avec notre vie. — Il a fondu sur moi, je me suis éveillé.

— Depuis la scène qui eut lieu entre vous, Christophe, et Albrecht Waldstein, la comtesse a rêvé plusieurs fois qu'il venait la chasser de Friedland, disant aussi que l'empereur le lui avait donné.

— C'est pourtant une coïncidence extraordinaire. Prenez en note pour voir un jour, en cas de malheur, si, par hasard, nous n'aurions pas rêvé

juste. Et cette paraphrase de la prédiction de Jessenius sur la mort de Mathias, qui lui prédit à lui-même une mauvaise mort!

— Pour justifier les alarmes des patriotes, il n'est pas besoin de merveilleux; il suffit du cours naturel que prennent les choses. C'est l'élection de Frédéric qui nous a porté malheur. Depuis ce fatal moment, que la Bohême est changée et déchue! A quoi tient l'existence des nations en monarchie? Un seul homme peut les perdre. Honteux de leur ouvrage, s'ils en avaient l'audace, les états le renverseraient, mais il ont perdu toute énergie, et un grand nombre de membres ont pris le parti de la retraite. Misérable roi! Avec quel enthousiasme il avait été reçu! Sans le connaître, le peuple et les grands mettaient en lui toutes leurs espérances. Comme il les a lâchement trompées! Ah! si l'on avait établi la république, ou seulement laissé le trône vacant! N'ayant pas de chef à qui on eût confié le salut public, on y pourvoirait soi-même. S'il n'était question que d'une de ces guerres où l'on se dispute un territoire, une province! Quand il s'agit de l'existence d'une nation, les formes compassées de la monarchie ne suffisent plus. Il fallait entretenir l'énergie du lion bohême, exciter sa fureur et le lâcher sur l'ennemi. Mais les seigneurs craignaient le lion qu'ils tiennent muselé, et ne pouvaient se passer d'un roi. Pour les guérir, s'il

est possible, de leur besoin de royauté, puissent-ils pendant quelques mois avoir un Ferdinand, et goûter les douceurs de son règne !

— Je vous remercie; si votre vœu était exaucé nous en serions les premières victimes, vous, moi sûrement. Pour notre malheur, votre souhait ne sera peut-être que trop bien servi par les événemens. Vos réflexions sont justes, et sans vouloir en diminuer le mérite, il y a long-temps que je les ai faites. Quand on est entraîné dans la ruine commune, se dire qu'on l'avait prévue, c'est une triste consolation. Le Romain ne se perdait pas en phrases, et s'enveloppait la tête de son manteau. Nous ferons mieux, nous combattrons jusqu'à extinction. Je ne peux pas me mettre dans la tête que l'Union nous abandonne et se trahisse elle-même; car enfin, nous avons le même intérêt. Cependant l'exemple de l'électeur de Saxe... Les bruits de Prague que vous m'avez rapportés... Il est impossible que Thurn n'en soit pas informé. S'il n'était pas si tard, j'irais à son quartier-général. Je m'y rendrai demain matin de bonne heure.

Wenzel alla le trouver à Wittingau. Stransky et Christophe causaient ensemble en l'attendant. Wenzel revint après quelques heures d'absence.

« Les bruits de Prague, dit-il, ne sont que trop fondés. L'Union a traité avec la Ligue. Elles sont convenues de ne pas combattre l'une contre l'au-

tre; que l'Union ne s'immiscerait point dans les affaires de la Bohême; que la Ligue respecterait les états de Frédéric en Allemagne. Oubliant l'ancienne politique de la France et craignant plus le calvinisme que la puissance de l'Autriche, Louis XIII a été le principal médiateur de ce honteux arrangement. Les lâches qui désertent le drapeau au moment le plus fort du combat, donnent pour prétexte de leur défection, que le but de l'Union était la défense de la religion réformée, et non l'avantage particulier que Frédéric a eu en vue en briguant une couronne; que Spinola était sur le point de sortir des Pays-Bas pour tomber sur le Palatinat, et qu'ils devaient plus penser à défendre ce pays, et à prévenir une invasion en Allemagne, qu'à soutenir la Bohême. On a tenu le traité secret pour donner le temps au duc de Bavière de faire sa jonction avec Buquoy. Tandis que l'armée impériale forte de cinquante mille hommes nous menace au midi, l'électeur de Saxe envahit au nord la Lusace au nom de l'empereur. Depuis plusieurs jours d'Anhalt a pris des mesures pour concentrer, sur la route de Prague, l'armée dont une partie était détachée en Moravie. Le corps de Thurn reste à l'arrière-garde, et, au moment où j'arrivais chez lui, il m'écrivait pour me prévenir de ce mouvement, de me tenir sur mes gardes parce que je pouvais être à chaque instant attaqué, et, si je l'étais, de

ne pas m'engager et de me replier sur Wittingau.

— Dans ce cas, répondit Stransky, préparez de suite vos commissions, afin que je parte encore aujourd'hui. Ici je ne vous suis plus bon à rien.

— Ah! brave docteur, répliqua Christophe, vous craignez l'odeur de la poudre!

— Comme vous, monsieur le baron, celle de la raison et de la sagesse.

— Je vous remercie, on ne peut pas être plus franc et plus véridique.

— Mon cher docteur, reprit Wenzel, je vais donner des ordres qui sont pressés. Ensuite je vous expédierai. Je ne vous retiendrai pas plus long-temps. Du reste, vous ne courez aucun risque.

Il se renferma avec Christophe. Ensuite le baron fit ses adieux à Stransky, monta à cheval pour aller bivouaquer aux avant-postes, et lui dit en riant : « Mon cher docteur, je vous recommande nos épitaphes. »

— Aimable fou, répliqua Stransky, heureux caractère! Il n'a ni religion ni philosophie, et il joue avec la mort comme un enfant avec sa poupée. Et moi?... De quoi nous servent la réflexion et l'étude?

— Tenez docteur, lui dit Wenzel en revenant le trouver. Voilà deux lettres, une pour Catherine, l'autre...

Stransky en les prenant et jetant un coup d'œil sur l'adresse de la seconde, fronça le sourcil.

— Mon cher docteur, reprit Wenzel, les caprices des mourans méritent quelque indulgence, leurs dernières volontés sont sacrées. Nous ne sommes plus au temps où les rivalités, les haines des partis avaient de l'importance, et de petits scrupules quelque poids. Il n'est plus question d'utraquistes, de frères bohêmes, de royalistes, de républicains, d'une forme d'exister; il s'agit d'existence. Nous touchons à la fin ; tout dépend d'une bataille; elle sera bientôt donnée et perdue. Alors plus de Bohême.

— Il est hors de la puissance du vainqueur de la faire disparaître.

— De la carte de l'Europe; mais du rang des nations? Le parti catholique ne peut triompher que sur les ruines de la patrie. La perte des priviléges communs à la noblesse sera le premier trophée que recueilleront de la victoire de Ferdinand les nobles bohêmes qui combattent pour lui. En échange de leurs libertés, ils recevront notre sang et nos biens. Une partie du peuple slave fondera son esclavage sur la proscription de l'autre.

— La maison d'Autriche elle-même, sera toujours intéressée à la prospérité du pays.

— Elle ménagera l'agriculture et l'industrie, afin d'en tirer de gros impôts pour alimenter la

cour de Vienne. Les nobles bohêmes seront ses fermiers, et la nation sa vache à lait. Chaque année, un rescrit autrichien ordonnera le partage des produits, et le payement de la part du fisc sous peine d'exécution militaire.

— Le territoire bohême est encore intact. Je mets mon espoir dans le sort des batailles.

— Vous voyez que toutes les chances nous sont contraires. Tout nous abandonne ou nous accable. Et c'est un roi qui nous perd! C'est à cause de lui que nous périssons! Pour résister avec quelque probabilité de succès à une aussi furieuse tempête, ce ne serait pas trop du concours spontané de toute la nation, et elle est divisée. L'ardeur de ceux qui défendent le pays est refroidie, leur confiance altérée ou perdue. Le mal a gagné jusqu'à l'armée. Il y a encore de la sève et de la vigueur; elle se battra. Mais on a tout fait pour la désorganiser et diminuer son énergie. En proie à tous les besoins, elle n'observe aucune discipline; privée des généraux qui l'avaient créée, elle obéit avec peine à des chefs étrangers. Mon cher docteur, vous savez tout cela aussi bien que moi. Ne cherchez donc pas à me flatter d'espérances chimériques. Hélas! nous nous sommes assez nourris tous les deux de séduisantes utopies. Nous voilà face à face avec des réalités positives et fatales.

— Je vous l'avouerai, je le crains. Nous avons

trop bien pensé de notre pays, de nos compatriotes, de notre siècle. Ils n'étaient pas dignes de la liberté. Elle n'est pas même comprise par la plupart de ceux qui la voulaient. Pour les nobles utraquistes, elle n'est que le maintien, l'extension des priviléges de la noblesse. Comme les républiques anciennes, ils aspirent plus à la liberté nationale qu'à celle des individus. Ce sont toujours quelques grands, pesant sur tout un peuple esclave. Les temps sont pourtant changés; une nouvelle lumière a paru; les esprits s'éclairent, une vérité éternelle se révèle aux hommes; sous toutes les formes de gouvernement ils ont des droits et des devoirs mutuels; c'est le principe fécond de l'égalité devant la loi, la morale de l'Évangile, défigurée par le clergé romain, et que nos réformateurs ont voulu ramener à sa pureté.

—Oui, mon cher docteur, voilà ce que nous voulions. Voilà la noble cause pour laquelle nous nous sommes sacrifiés. Nous ne serons pas ses dernières victimes. Vous savez combien il m'a fallu de persévérance, tout ce que j'ai eu à combattre. En dépit de toute la terre, je serais resté fidèle à mes principes, puisque j'y ai persisté malgré les efforts des deux seules femmes que j'ai aimées. Je ne m'en repens point. Mais dites-moi, là, du fond de votre conscience, pensez-vous que ce vœu de nos cœurs ne soit qu'une brillante chimère, ou qu'un

jour, couronné du succès, il consolera la terre, et rendra l'homme plus heureux?

— Quand je considère la vieille Europe, les bases de son organisation, ses institutions, ses lois, je ne puis me dissimuler qu'une réforme politique y est très-difficile, et entraînera de violens combats. La réforme religieuse touchait plus les intérêts moraux que les intérêts matériels; cependant, que de contradictions n'a-t-elle pas éprouvées! Que de sang déjà répandu! et la lutte n'est pas finie. Que sera-ce donc lorsqu'on attaquera le privilége, source de domination et de richesses pour ceux qui en jouissent? Ils le regardent comme leur propriété, ils s'armeront pour le défendre, ils ne le céderont jamais, il faudra le leur arracher.

— Ainsi, nous nous sommes bercés d'un rêve.

— D'un autre côté, dans ce monde rien n'est durable que les lois de la nature. Les œuvres de l'homme changent ou périssent. Rien n'est à l'abri des révolutions, elles engloutissent des états, elles élèvent des empires. Ici, la liberté succède à l'esclavage, là, l'esclavage à la liberté, l'obscurité remplace la lumière, la lumière chasse les ténèbres. C'est un combat continuel. Le mouvement est dans la nature de l'homme. Le jour où il s'arrêterait le monde n'existerait plus. Viendra-t-il une époque où cette agitation ne sera plus qu'une

émulation généreuse pour concourir au perfectionnement de l'espèce humaine, à sa dignité, à son bonheur? Ici, mon faible jugement se récuse, mais mon cœur conserve l'espérance. Lâchement abandonnée par ses alliés naturels, la Bohême peut succomber dans des flots de sang. Il ne sera point perdu pour l'Allemagne, pour l'Europe. Elle aura donné un grand exemple au monde. Si Ferdinand triomphe, il abusera de sa victoire; éclairée par nos malheurs, l'Union se réveillera plus formidable à l'aspect de ses dangers. La lutte sera sanglante et terrible. Pourquoi la liberté n'en sortirait-elle pas victorieuse? Si nous n'en jouissons pas, du moins nous aurons servi l'humanité. C'est le sort commun à ses fondateurs, le prix de leur dévouement, leur gloire. Du reste, dans ce combat continuel du bien et du mal, libre à chacun de prendre un parti, ou d'en rester témoin impassible. Pour moi, j'ai obéi à ma conscience, je ne m'en repens pas.

— Ni moi non plus. Mais libre! Si j'avais choisi, je n'aurais pas fait autrement. Libre! On ne l'est pas, je ne le fus jamais. Lorsque je parus dans l'atelier de Gehrard, avais-je le moindre soupçon de tout ce qui m'est arrivé depuis? Ma volonté n'a-t-elle pas été le jouet des événemens? En vain, j'en rompis souvent la chaîne, elle se resserrait, et mon destin m'y ramenait toujours... Partez, doc-

teur, remettez mes lettres, recevez mes adieux. Embrassons-nous.

— Nous nous reverrons, j'espère, heureux ou malheureux.

— Un soldat ne peut répondre de rien. Aujourd'hui plein de vie, demain un cadavre. Adieu.

Ils s'embrassèrent et le docteur partit.



CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

A la fin de l'été, les ennemis de la Bohême rouvrirent la campagne. Leurs forces réunies pour le même but, formaient deux armées indépendantes; celle de Bavière et de la Ligue composée d'Allemands, commandée par le duc Maximilien; celle de l'empereur Ferdinand, pour la plus grande partie composée de Wallons, d'Espagnols, d'Italiens, de Cosaques, sous les ordres de Buquoy. Leur plan était d'entrer vivement en Bohême pour abattre rapidement la révolte, en l'attaquant dans son principal foyer. D'Anhalt ayant affaire à des forces supérieures, résolut de se tenir sur la défensive

pour gagner l'hiver, de disputer pied à pied le terrain dans une contrée défendue par plusieurs places ou châteaux.

Les Impériaux entrèrent comme un torrent. Ils s'emparèrent de Prachatitz, ravagèrent cette ville, parce que Jean Huss y avait étudié, et même le village voisin, Hussenecz, parce qu'il y était né. Ils prirent Wodnian, Sussicz (Schuten Hofen) sur la Watawa, le château de Raby, où le grand Ziska avait perdu son second œil. Ils parurent devant Pisek. Après quelque résistance, la place offrit de capituler, et envoya, pour régler les conditions, don Martin de Huerda, que Mansfeld y avait laissé prisonnier.

« Dieu garde votre altesse de la moindre indulgence! dit l'Espagnol au duc Maximilien. Lâchez les défenseurs de la foi contre ce nid d'hérétiques. Qu'on les saigne jusqu'au blanc! Qu'il n'y reste pas pierre sur pierre. A l'ouverture de la campagne, un grand exemple est nécessaire. »

Tandis que le duc délibérait, Huerda à la tête des Wallons et des Cosaques affamés de pillage et de meurtre, forçait la brèche, faisait main-basse sur la garnison, sur les habitans, les femmes, les enfans, et livrait la ville à la dévastation et au carnage. Le duc donna en vain l'ordre de cesser ces excès; Buquoy tira en vain l'épée contre ses propres soldats; leur rage ne s'apaisa que lorsqu'il

n'y eut plus personne à tuer, ni rien à prendre.

« C"est vous, dit Maximilien à Huerda, qui êtes la cause de cet épouvantable désordre. »

— Votre altesse, répondit l'Espagnol en essuyant son sabre couvert de sang, peut, si elle le veut, me punir. J'ai rempli le devoir d'un zélé catholique. Cette leçon vous ouvrira les portes de plus d'une place rebelle sans qu'il soit besoin du canon. Voilà comment nous traitons les hérétiques. Du reste, j'aurais pu les envoyer en enfer; mais j'ai pris soin de leurs ames. A mesure qu'on les tuait, mon aumônier leur donnait l'absolution en masse, comme le saint-père accorde aux vrais croyans sa bénédiction pontificale.

Maximilien et Buquoy se regardèrent en souriant. Huerda fut renvoyé au corps de don Maradas.

L'Espagnol ne s'était pas trompé. La scène sanglante de Pisek répandit la terreur et diminua les résistances. Les châteaux de Horazdiowitz, Grünnberg, Risenbourg, les villes de Klattau, de Taus, se rendirent à la simple menace d'être traités comme la malheureuse capitale du cercle de Prachin. Il est vrai que ces places n'étaient pas assez fortes pour apporter un obstacle sérieux à la marche des armées alliées. Il en était autrement de Pilsen, c'était une place du premier rang pour le pays. Depuis qu'il l'avait conquise sur les catholiques, Mansfeld

l'avait encore fortifiée; il y tenait une garnison de son corps d'armée; c'était sa place d'armes. L'armée bohême s'étant retirée sans engager d'action sérieuse, s'était arrêtée près de cette ville, et avait pris position à Rokyczan. C'est là que Frédéric vint enfin rejoindre ses défenseurs. Il fut reçu avec plus de démonstrations de respect que d'enthousiasme. L'armée eut quelques jours de repos. Avant de continuer leur marche, les alliés voulaient réunir tous les corps qui avaient été détachés pour réduire les places. Cette opération terminée, il fut question de savoir si l'on assiégerait Pilsen. C'était l'avis de Buquoy, il trouvait imprudent de laisser en arrière une place de cette importance. Maximilien, au contraire, se contentait de la masquer, et voulait pousser chaudement ses avantages. Le duc de Bavière n'était pas étranger au métier de la guerre; mais il avait auprès de lui un capitaine qui en savait plus que lui, et dont il avait le bon esprit de suivre les conseils, c'était le général T'serclas de Tilly. Ce noble wallon avait dans sa jeunesse porté l'habit de jésuite; formé ensuite dans l'art de la guerre à l'école des Pays-Bas, il avait combattu contre les Turcs, sous le regne de l'empereur Rodolphe. Passé au service de Maximilien, il avait, par de sages réglemens, créé l'armée bavaroise. D'un caractère sombre, féroce, sanguinaire, c'était un fanatique persécuteur, désintéressé,

sévère pour la discipline. Il appuya fortement le plan de Maximilien. Dans le conseil, se trouvait un guerrier bohême, moins avancé en grade, moins âgé que Tilly, mais à peu près du même caractère, et qui se recommandait par ses services, ses talens, son rang et sa fortune. C'était Albrecht Waldstein. Il y avait entre eux une vive antipathie; jamais ils n'étaient de la même opinion. Waldstein officier de l'armée de Ferdinand, prit parti pour Buquoy et combattit l'avis du général bavarois. Ils en vinrent aux gros mots. Il fut décidé que l'armée alliée laisserait de côté Pilsen et marcherait sur Prague.

Pendant ce temps-là, dans le camp bohême, on tenait aussi conseil en présence du roi.

« Nous avons, dit Thurn, assez montré le dos à l'ennemi, il est temps enfin de lui faire face. Le moment est favorable pour lui livrer bataille. Ses troupes fatiguées par les marches et les attaques de places ne sont pas en état de faire une vive défense. Ne leur donnons pas le temps de se reposer. Notre retraite n'a été qu'une promenade. Nos troupes sont fraîches, toutes réunies. Pilsen nous offre un point d'appui. Les alliés ne tarderont pas à attaquer. Il vaut mieux les prévenir. Si nous abandonnons encore cette position sans combattre, nous aurons l'air de n'être que l'avant-garde qui les conduit à Prague. »

Hohenlohe, Mansfeld, Wenzel applaudirent à cette proposition.

« Les troupes alliées, répondit d'Anhalt, ne sont pas tellement harassées qu'elles ne puissent soutenir une attaque, et bientôt prendre l'offensive. Les nôtres ont fait à peu près le même chemin, à la vérité presque par journées d'étapes. Mais l'armée qui gagne du terrain, acquiert en force morale ce que perd l'armée qui se retire. Les alliés ont pour eux le nombre. Ils sont au moins quatre contre trois. Leur livrer bataille, c'est s'exposer à une défaite. »

Les ducs de Saxe, de Lauenbourg, les comtes de Lippe et de Solms, appuyèrent le général en chef.

« Cette prudence, reprit Thurn, serait peut-être bonne si on pouvait se flatter d'éviter la bataille, mais vous ne l'éviterez pas. Il y a plus de chances de succès en la présentant maintenant à l'ennemi, qu'en la recevant plus tard forcément. La victoire est presque toujours le prix de l'audace. »

—Quand on n'est pas le plus fort, répliqua d'Anhalt, gagner du temps c'est vaincre; ce doit être dans ce moment notre but. L'hiver approche, le froid se fait déjà sentir. Si nous ne pouvons éviter une bataille, nous l'accepterons, et l'armée fera son devoir.

— L'hiver passé, dit Mansfeld, la guerre s'était ralentie, mais n'avait pas cessé. Si Buquoy redoute le froid, Tilly n'en a pas peur. Le fer et la poudre

ne gèlent pas. Ce n'est pas de ces campagnes ordinaires, où le procès peut sans inconvénient se renvoyer à la pousse des feuilles, et où les parties se disent poliment : « Allons nous chauffer et voir nos femmes, nous nous retrouverons au printemps. » Maximilien brûle d'un zèle trop ardent pour s'arrêter en si beau chemin. Il nous poursuivra l'épée dans les reins, et ne nous laissera pas une heure de relâche. Les Impériaux savent ce que nous valons, nous nous sommes vus de près, ils doivent s'en souvenir. Nous ne sommes pas encore bien connus des Bavarois ; n'attendons pas qu'ils viennent nous chercher. Allons leur faire une visite le pistolet au poing. Je prêche il est vrai, pour mon saint. Car si l'armée décampe encore sans se battre, on me laissera dans Pilsen, et quand le jour de la bataille viendra, je ne serai pas à la fête.

Les partisans de la temporisation, et ils étaient les plus nombreux, appuyèrent leur système par des raisonnemens plus ou moins spécieux. Il convenait parfaitement au caractère faible et pusillanime de Frédéric.

« J'ai jugé convenable, dit-il, de faire au duc de Bavière des ouvertures pacifiques. Il se présente une occasion toute naturelle. Il me demande le colonel Bavarois Haslang, que les Hongrois ont pris. Je le lui renverrai demain... »

— Sire, interrompit le général hongrois Bornémissa, j'en suis bien fâché. Le colonel est mon prisonnier, je ne le lâche pas sans rançon.

— Eh bien, reprit vivement le roi, c'est moi qui vous la paierai.

Bornemissa murmura entre ses dents, et allait répliquer; les autres généraux couvrirent sa voix de leur improbation.

« Maximilien est mon proche parent, continua Frédéric, je lui propose une entrevue. Je ne pense pas qu'il la refuse. C'est l'opinion du colonel. Cette ouverture peut conduire à un arrangement, ou du moins à une négociation qui fera gagner du temps. »

Thurn et Mansfeld levèrent les épaules.

« Un officier supérieur de l'armée, ajouta le roi, accompagnera Haslang, et remettra au duc la lettre que je lui écrirai. Wenzel, je vous charge de cette mission. »

— Moi, sire? répondit le prince. Je l'accepterais avec reconnaissance, s'il s'agissait d'aller avec l'armée visiter Maximilien dans son quartier. Mais implorer au nom du roi de Bohême, rapporter un refus! Je n'en ai pas le courage.

— Et vous avez, répliqua Frédéric humilié, celui de dénier à votre roi, service et obéissance.

— Sire, puisque vous l'ordonnez, j'obéirai.

Wenzel se rendit avec le colonel Haslang au

quartier-général des alliés, distant seulement de deux milles de celui de l'armée bohême. Quand il revint à Rokycsan, il alla faire son rapport au roi, et se rendit ensuite chez Thurn.

« A votre air, lui dit le général, je vois la réponse de Maximilien. Je l'avais prévue. Nous décamperons demain. »

— J'ai fait là, répondit Wenzel, une belle ambassade. J'aurais cent fois mieux aimé perdre un bras en combattant, que d'être exposé à tant d'humiliation. Maximilien m'a refusé une audience particulière, et n'a voulu me recevoir qu'entouré de tous ses généraux. Cette solennité annonçait clairement quelle serait sa réponse. Je lui ai remis la lettre du roi; tandis qu'il la lisait, mes yeux, se promenant sur l'assemblée, ont rencontré deux personnages qui m'ont glacé d'effroi et d'horreur. J'en ai reconnu un, Albrecht Waldstein. Quel aspect épouvantable! L'autre est d'un extérieur encore plus bizarre et hideux; petit, maigre, des joues abattues, le nez long, le front large et ridé, un visage effilé, une forte moustache; vêtu d'un pourpoint espagnol de satin vert à manches fendues, coiffé d'un petit chapeau à haute forme, orné d'un panache rouge flottant sur ses épaules. J'ai cru voir, d'après ce que j'en avais entendu raconter, le féroce duc d'Albe, le bourreau des Pays-Bas

— C'est son digne pendant, T'serclas de Tilly.

— Lui-même ! Je l'ai appris en sortant. Quelle figure atroce! Tilly et Waldstein, quel couple abominable ! Avant d'en trouver un pareil, on ferait, je crois, le tour du globe.

— J'en conviens, ils ne sont pas beaux, et leurs ames ne démentent pas leurs visages. Ces hommes-là, si la mort n'interrômpt pas leur carrière, seront l'épouvante de leur siècle. J'ai appris à les connaître à la guerre; ils en ont tous les deux également le génie. Tilly est un général éprouvé; Waldstein, plus jeune, l'égalera si même il ne le surpasse. Mais le premier, fanatique pour le trône et l'autel, leur est généreusement dévoué sans calcul personnel. Le second est un hypocrite et un ambitieux, avide de biens et de pouvoir, pour la cupidité duquel il n'y a rien de trop élevé. S'il avait été à votre place ou à la mienne, il serait roi de Bohême. Qu'a dit Maximilien après avoir lu la lettre du roi ?

— « Mes sentimens pour l'électeur Frédéric, a-t-il répondu, affectant assez gauchement un air de bienveillance, lui sont depuis long-temps connus, et il en a eu la preuve par les bons conseils que je lui ai donnés avant que cette guerre eût éclaté ; quant à l'entrevue qu'il me demande, je désire ardemment qu'elle conduise à la paix. Mais cette entrevue ne peut avoir lieu que lorsque l'électeur aura reconnu l'empereur comme roi légitime de

Bohême. Cette reconnaissance doit être la base des négociations. » —Maximilien m'a ensuite congédié.

— Sur votre rapport, qu'a dit Frédéric ?

— Il a d'abord été interdit ; ensuite il a paru regretter qu'on n'eût pas suivi votre avis. Il a parlé d'attaquer, et envoyé chercher le prince d'Anhalt ; je me suis retiré.

— Attaquer ! Il n'est plus temps ; à la guerre on ne perd pas impunément vingt-quatre heures. L'ennemi est rallié et prêt à continuer l'offensive. d'Anhalt n'attaquera pas ; nous allons lever le pied.

— Où nous conduira un pareil système ?

— Vous le voyez comme moi, à notre perte, à moins que nous ne nous sauvions par un coup de désespoir.

Les alliés s'étant remis en marche, l'armée bohême décampa, passa la Beraun à Hradist et campa sur la rive gauche de cette rivière. Wenzel avec ses Friedlandais occupait les hauteurs de Kostelik, voyant à sa droite les sombres tours de Burglitz, et à sa gauche les hautes murailles de Krakowetz.

« Pourquoi, se dit-il, n'ai-je pas péri dans les cachots de la prison d'état, ou dans l'incendie du château des Kolowrat ? Ohla ! si j'avais accepté le prix offert à ton libérateur.... Sans Slawata nous étions unis peut-être.... tu changeais toute ma destinée.... Cet homme fut mon mauvais génie ; avant

lui, je n'avais point d'ennemi, mon cœur ne s'était ouvert qu'à l'amour; ce fut cet odieux rival qui le premier y fit germer la haine.... S'allier avec un être obscur, inconnu, Kolowrat n'y aurait jamais consenti; son orgueil n'aurait pas tenu la promesse que lui avait arraché le cri de la nature.... Pour réclamer la parole d'un des premiers barons du royaume, Wenzel, qu'étais-tu? Un homme; rien de plus.... Pour m'absoudre de mes torts, j'en accuse un autre. Mon ennemi le plus dangereux, ce fut moi-même; contre le sort qui m'entraînait, le ciel m'offrit un refuge. Quel port plus sûr, plus attrayant se présenta jamais au navigateur frappé de la tempête! Une fille noble, douce, charmante, un être créé pour moi, un ange pour qui la nature m'avait formé! C'était la paix, le bonheur sur la terre: je n'en voulus pas. J'étais sous le charme, je ne m'appartenais plus; voyageur pacifique, je préférai la mer fertile en naufrages. Je m'y élançai avec Catherine. Que notre vie a été agitée! C'était son élément. Elle jouissait dans les orages de la vie comme le dauphin se joue des vagues en courroux. Mais moi, semblable au frêle esquif que traîne après lui un vaisseau, je l'ai suivie malgré moi.... Gehrard, mon maître, mon ami..., docile à tes conseils, que ne suis-je resté artiste! j'aurais décoré les palais des nobles et des rois, sans en avoir les soucis. Qu'ai-je produit? un peu de bruit, de vains

sons. Égaré par l'éclat trompeur de la gloire, comme ces insectes qui, pour leur malheur, prennent la clarté d'une lampe pour la lumière du jour. Que restera-t-il de moi? Rien, ou le triste exemple d'un être qui, né pour le repos, fut lancé hors de sa sphère, poussé vers la sommité de l'ordre social, ne voulut, ne put y parvenir, et retomba dans le néant. Au prix des tourmens dont ma vie fut agitée, si j'avais pu du moins voir sortir de nos troubles quelque profit pour l'humanité; mais un réveil affreux succède aux rêves dont je me suis bercé. O patrie! ô nation bohême! vous allez exhaler votre dernier soupir, et vous abîmer dans le gouffre d'esclavage que, depuis long-temps, vous a creusé l'Autriche! Qui pleurera sur moi? Aurai-je un tombeau? Mon mariage a été stérile, heureusement. Je ne laisse pas un chien. Mon cheval, peut-être, mon cher, mon fidèle compagnon? Personne... Catherine? Que deviendra-t-elle? ne m'accusera-t-elle pas? Ah! ne maudis pas ma mémoire! ne flétris pas les beaux jours de Friedland! Je t'aimai de toute la puissance de mon ame; je crus à ton amour. D'abord sincère, pourquoi ne fut-il pas toujours pur? J'ai perdu le droit de m'en plaindre. Ohla! toi, oui, toi seule, tu pleureras sur ma cendre. Tu la recueillerais si le vent de la mort ne la dissipait pas et la portait jusqu'à toi. Tu aimes Wenzel pour lui, malgré ses égaremens.

S'il n'était pas sorti de son obscurité, tu l'aurais encore aimé davantage. Que t'ai-je donné pour prix d'un amour si généreux ? un cœur portant encore les traces d'une autre chaîne, un homme privé de sa liberté, un malheureux qui ne pouvait être à toi tout entier, que tu n'osais avouer.... S'il l'eût fallu, pudeur, honte, tu m'aurais tout sacrifié, oui, tout, jusqu'à ton Dieu..... Étais-je digne de toi?... O ma mère! je te reverrai bientôt; je t'ai coûté la vie.... Rodolphe, enfant de ton crime, je n'ose te nommer mon père. Adersbach, Braunau, Richenbourg, épargnez-moi vos souvenirs! Entre vous et moi quel immense intervalle! Je le sens, il va disparaître....

Abîmé dans une affluence de sensations et de réflexions incohérentes, Wenzel n'en fut tiré que par un bruit qui se fit entendre à la porte de la cabane où il était. Il l'ouvrit; un homme se disputait avec la sentinelle, qui ne voulait pas le laisser entrer; c'était Hanusch.

« Prince, dit-il, j'apprends que l'armée est sur la Beraun; j'accours de Lodenitz; pour éviter un long détour et les vilains murs de Burgliz, j'ai passé deux fois la rivière, traversé les cantonnemens, éprouvé les insultes de ces imbécilles de Hongrois, les brocards de vos soldats, j'arrive enfin jusqu'à vous, et cette noire moustache me refuse la porte et me menace.

— Mon cher Hanusch, il a tort, très-grand tort; entrez.

—Vois-tu, maudit Friedlandais, que je ne mentais pas quand je me disais l'ami de ton prince.

— Laissez de côté ce titre, je ne suis plus qu'un soldat.

— Vous ne l'avez pas volé, fils de roi...

— Pour mon malheur.

— Il est sûr que le fils d'un bon paysan est cent fois plus heureux...

— Qui me procure votre visite ?

— Belle demande ! le plaisir de vous voir; car enfin voilà les armées près de Prague.

— Et vous craignez que je ne sois tué.

— Vous, moi, qui sait ? A la guerre.... Des coureurs wallons ont déjà paru près de Beraun; les potiers se sont sauvés de la ville; nos bons amis les ennemis n'épargnent pas plus les catholiques que les utraquistes. En cas de malheur, je ne me serais jamais pardonné de vous avoir laissé passer si près de mon village sans vous faire ma visite.

— Brave homme ! je vous remercie. C'est dans ces momens qu'on reconnaît un véritable ami; ils sont critiques.

— Oui, oui, malgré les gelées blanches, le temps est furieusement à l'orage.

— Depuis notre dernière entrevue, que d'événemens, de malheurs !

— Vous en avez eu une bonne part.

— Comment le savez-vous?

— Je l'ai appris par un fou, mais d'une autre espèce que moi, celui de Tycho-Brahé, Lep.

— Quel rapport y a-t-il entre moi et cet imbécille animal?

— Il vous a soigné en prison, comme médecin.

— Le barbier de l'archiduc Léopold?

— Lui-même.

— Il n'est rien moins que fou. C'est un coquin très retors.

— Je le crois bien. Dans nos villages, le barbier n'est pas le plus bête. Mais celui d'un archiduc! C'est à leur barbier que beaucoup de personnages doivent le peu qu'ils valent. Celui du grand-sultan est plus puissant que son visir.

— Où avez-vous vu Lep?

— Chez moi, à Lodenitz. Il revenait de Prague, où il était allé comme espion. Il avait été reçu à la cour de Frédéric comme gentilhomme danois. Il ne mentait pas, il l'est en effet.

— Vous l'avez laissé passer?

— S'il s'était confié à vous, vous ne l'auriez pas trahi. Comme fous, nous avions été à peu près du même métier, nous avions fait connaissance; il y avait entre nous une certaine sympathie. Je n'ai jamais eu qu'à me louer de lui.

— Vous parla-t-il de ses découvertes?

— Il s'assura par ses propres yeux de ce qu'il savait déjà. Mon cher Hanusch, me dit-il, ç'en est fait de la Bohême; Frédéric aura le triste honneur de l'enterrer. Heureusement tu n'es ni utraquiste, ni membre des états. Toi, tes enfans, vous resterez toujours sur vos pieds, dans votre petit domaine.

— Il n'a que trop bien jugé. Qu'est-il devenu? Il est peut-être à l'armée ennemie.

— Non; il est à Prague. Pas plus tard qu'hier il est repassé chez moi.

— Est-il possible? Le traître!

— En le revoyant, j'en ai été aussi surpris que vous. Il m'a dit du plus grand sang-froid du monde: les utraquistes et Frédéric n'en ont pas pour huit jours. Je prends les devans pour être témoin de la déroute, et faire en secret certaines dispositions... Je n'ai pu en savoir davantage.

— Infame barbier, tu n'échapperas pas. Si nous devons succomber, tu ne jouiras pas de ce triste spectacle...

— Prince, vous n'abuserez pas de ma confiance. Vos recherches seraient inutiles. Pour cette fois, Lep n'est plus gentilhomme danois. Il est trop rusé pour se laisser prendre. Sa mort ne vous sauverait pas. Cet homme-là ne vous est pas dangereux, et peut vous être utile.

— J'aurais recours à un vil espion!

— Dans un naufrage, il ne faut pas y regarder

de si près. Au lieu de se noyer, il vaut encore mieux se sauver sur une planche pourrie.

— Moi? jamais. La vie n'est pas un bien que j'estime assez pour la conserver à ce prix. Désormais le sort de la Bohême dépend d'une bataille; nous la gagnerons ou j'y périrai.

— Votre résolution me fait de la peine; pourtant je ne puis guère vous blâmer. Si cependant la mort ne voulait pas de vous; elle est si capricieuse! Enfin, à tout hasard, je vous offre mes services. Frappez seulement, à Prague, au Petit-Côté, à la porte peinte en jaune de la petite maison située sur la place du Grand-Prieuré, vous y trouverez tout le secours de l'amitié, du dévouement.

— Mon cher Hanusch, vous touchez vivement mon cœur. Je m'en souviendrai, si je rentre vivant à Prague. La maison que vous m'indiquez n'est pas loin du palais Kolowrat?

— Tout près.

— Rendez-moi un dernier service.

— Tout ce que vous voudrez.

Wenzel se mit à écrire.

« Tenez, dit-il ensuite; si je ne reparais pas à Prague, portez vous-même cette lettre à Ohla, la fille du baron Kolowrat. »

— Votre commission sera faite, répondit Hanusch en prenant la lettre.

On entendit le bruit des tambours.

« Le devoir m'appelle, reprit Wenzel. Il faut nous séparer. Adieu, mon ami. »

— Adieu, s'écria Hanusch en sanglotant, prince, fils de Rodolphe, de mon bon et malheureux maître. Je le vois bien, il me faut renoncer à être jamais votre fou, votre ami, votre serviteur. N'était-ce donc pas assez de survivre au père?

— Je vais vous faire accompagner par un de mes soldats jusqu'à nos avant-postes.

Hanusch voulut lui baiser la main. Wenzel lui ouvrit ses bras, et ses derniers mots furent: « Je vous recommande ma lettre. » Hanusch, trop attendri, ne répondit que par un signe, et sortit.

L'armée bohême continua sa retraite, se retranchant de position en position, poursuivie en première ligne par Maximilien, suivi à quelque distance de Buquoy. Plusieurs fois Thurn avait en vain proposé de profiter de leur séparation pour les attaquer. D'après une manœuvre de l'ennemi, qui annonçait son projet de laisser les Bohêmes dans leur retranchement, et de pousser droit à Prague, Thurn revint à la charge. Frédéric tint conseil.

« Pendant ce mouvement, dit Thurn, les alliés vont prêter le flanc. L'occasion est favorable pour attaquer avec vigueur. Nous coupons en deux leur armée. Le moment est décisif.

— Ce n'est peut-être, répliqua d'Anhalt, qu'une

feinte pour nous attirer hors de nos retranchemens. On ne peut connaître au juste les intentions des alliés que lorsqu'ils auront achevé leur mouvement. Si notre attaque ne réussissait pas, ils arriveraient avant nous à Prague.

— Pardessus tout, s'écria le roi, il faut sauver la capitale, la reine, l'héritier du trône : même en coupant l'armée ennemie, la partie qui serait du côté de Prague ne manquerait pas de s'y jeter, et y entrerait malgré nous.

— Sire, reprit Thurn, la guerre est une loterie où l'on ne gagne pas sans courir de risques. L'ennemi s'est assez démasqué. Les probabilités de succès sont en notre faveur. Lorsque nous l'aurons battu, que ses débris se réfugient dans la capitale, nous en aurons bon marché. Ne craignez rien pour les objets qui nous sont aussi chers qu'à vous; leur sûreté sera garantie par la victoire.

— Non, non, c'est jouer trop gros jeu. On a déjà trop perdu de temps. Que l'armée marche en toute hâte sur Prague !

L'avis du roi l'emporta. Favorisée par un épais brouillard, l'armée décampa, et s'arrêta à Unhossit, à deux milles de la capitale, échappant aux alliés qui la suivirent.

La bataille était inévitable et à chaque instant imminente. Voulant quitter l'armée et aller à Prague, Frédéric prétexta la nécessité de sa présence

dans cette ville pour y contenir les malveillans, et pourvoir, en cas de malheur, à la sûreté de sa famille, de ses amis, de sa cour, et de sa personne auguste, ajoutèrent les courtisans et les flatteurs. Son départ jeta la consternation dans l'armée, non qu'elle eût en lui la moindre confiance, mais parce qu'en quittant la partie, il annonçait qu'il la croyait perdue.

« Va-t-en, s'écria Wenzel, lorsque le roi eut passé la ligne des Friedlandais! Va-t-en, lâche déserteur! Allons, mes camarades, battons-nous, versons notre sang pour l'indigne roi qui nous abandonne! »

— Non, non, répétèrent les soldats.

— Camarades, reprit Wenzel, il nous reste à défendre la Bohême, l'honneur de nos armes, celui de votre nom. Friedlandais, jusqu'au dernier moment, soyez terribles à l'ennemi. Christophe et moi nous sommes avec vous. Nous serez-vous fidèles ?

— Oui, oui, s'écrièrent-ils, jusqu'à la mort!

— Bien, mes enfans, mourons ensemble. Soyons les derniers des Bohêmes.

L'armée quitta Unhossit, prit position, et se fortifia sur la montagne Blanche, à un mille de Prague. Maximilien la serrait de près, résolu de la forcer à recevoir la bataille. Buquoy, moins ardent, suivait les Bavarois; ils marchèrent toute la nuit, et le

8 novembre, à la pointe du jour, ils se trouvèrent à moins de six cents pas des Bohêmes. Thurn ouvrit encore l'avis de tomber sur Maximilien, tandis que ses troupes étaient fatiguées par une marche de nuit, et que les Impériaux étaient encore en arrière. D'Anhalt partagea d'abord cette opinion. Hohenlohe trouvait qu'il était imprudent de renoncer aux avantages d'une position fortifiée par l'art et la nature, et qu'il était plus sage d'y attendre l'attaque. D'autres opposèrent que l'armée n'avait pas assez de confiance pour combattre hors de ses retranchemens; enfin, touché de cette considération, d'Anhalt faiblit; on perdit encore l'occasion de battre Maximilien qui s'offrait seul aux coups des Bohêmes. Ils travaillèrent à augmenter leurs retranchemens.

Les Impériaux joignirent les Bavarois. Les chefs se réunirent en conseil. On y ouvrit l'avis d'attaquer l'armée bohême. Buquoy voulait que, pour la forcer à renoncer aux avantages que sa position lui offrait, on marchât sur Prague. Les officiers envoyés en reconnaissance rapportèrent que les retranchemens n'étaient pas formidables. On se décida donc pour l'attaque. On se forma en ordre de bataille; les Impériaux à la droite, commandés par Tiefenbach, parce que Buquoy était ou se fesait malade; les Bavarois à la gauche, sous les ordres de Tilly.

L'armée bohême se préparait au combat, des murmures et quelques cris se firent entendre. « Frédéric où est-il ? Pourquoi le roi n'est-il pas à notre tête ? » D'Anhalt répondit que sa majesté allait venir. Il envoya Christophe à Prague pour prier le roi de se rendre au camp. En moins d'une heure, il fut de retour, alla faire son rapport au général en chef, et vint rejoindre les Friedlandais.

« Eh bien ! lui dit Wenzel, avez-vous amené Frédéric ? »

— Amené ? répondit le baron ; je l'ai trouvé à table avec la reine ; ils mangeaient de bon appétit. Il m'a répondu, sans perdre un coup de dent, qu'il viendrait quand il aurait fini de dîner.

— L'infame ! et vous ne lui avez rien dit ?

— Il m'a offert un verre de vin du Rhin ; je lui ai répondu qu'au moment où le sort de la Bohême allait se décider, je n'avais aucune envie de boire, que je ne pensais qu'à me battre, et là-dessus je l'ai quitté.

Depuis le matin, toute l'armée avait pris les armes : il était une heure après-midi. On se flattait que les alliés n'attaqueraient pas, lorsque tout à coup ils s'ébranlèrent, et donnèrent, par leurs cris de *Sancta-Maria*, le signal du combat.

« Mon cher Wenzel, dit Christophe, voilà enfin le moment décisif. En cas de malheur, je vous recommande ma pauvre mère, ne l'abandonnez pas »

— Mon cher Christophe, répondit Wenzel, soyez tranquille; c'est vous qui lui porterez de mes nouvelles. Prenez cet anneau qu'elle me donna... vous le lui remettrez. Embrassons-nous! marchons au combat!

— Allons vaincre ou périr ensemble, s'écria Christophe en prenant l'anneau et en se jetant dans les bras de Wenzel.

Revenus d'un premier moment de surprise, les Bohêmes firent bonne contenance. La canonnade s'engagea; les deux armées étaient en présence. Depuis une demi-heure on combattait, rien ne se décidait. Christian d'Anhalt, fils du général en chef, à la tête de neuf compagnies de cavaliers, s'élança sur les Impériaux, enfonça leur cavalerie, mit en fuite les régimens d'infanterie de Brenner et de Tiefenbach, et fit prisonnier le colonel Brenner. Kratz, envoyé par Tilly avec cinq cents chevaux au secours des Impériaux, rétablit le combat. Christian d'Anhalt fut blessé et renversé de cheval; sa cavalerie prit la fuite et l'abandonna. D'un autre côté, Maximilien Lichtenstein, à la tête des Cosaques et des Croates, attaqua avec une grande résolution les Hongrois de Bornemissa, qui, pour sauver le riche butin dont ils étaient chargés, lâchèrent pied, s'enfuirent vers la Moldau, et furent noyés en grande partie. La lâche déroute de ce corps de huit à neuf mille hommes jeta le découragement dans l'armée

bohême. Plusieurs régimens de cavalerie chancelèrent, et laissèrent l'infanterie à découvert. Profitant du désordre, les alliés firent une attaque générale. Après une courte résistance, l'infanterie suivit l'exemple des cavaliers. La position des Bohêmes fut emportée; ils s'enfuirent dans toutes les directions. Les Friedlandais seuls se défendaient encore auprès du Stern. Deux fois ils avaient repoussé les attaques des cavaliers de Pappenheim, qui était tombé grièvement blessé. Albrecht Waldstein accourut avec ses cuirassiers, et les ramena à la charge, en criant : « point de quartier! mort aux Friedlandais! » Wenzel se précipita sur Waldstein, lui tira un coup de pistolet, le manqua. Albrecht lui riposta, l'atteignit à la poitrine et le renversa de cheval. Christophe et les Friedlandais, furieux, entourèrent son corps et continuèrent avec acharnement le combat. Une grande partie d'entre eux tombèrent autour de leur chef, ne voulant pas lui survivre. Waldstein serrait de près Christophe, déjà blessé au bras; quelques cavaliers dévoués se jetèrent entre lui et le farouche Albrecht. Le capitaine Uttersdorf entraîna son commandant hors de la mêlée. Ils rejoignirent les débris de l'armée, qui se réfugiaient à Prague. La bataille ne dura guère plus d'une heure. La victoire des alliés fut complète. Les Bohêmes perdirent six mille tués, cinq cents prisonniers, dix pièces de canon, cent drapeaux.

L'armée s'approchait en désordre des murs de Prague; ignorant sa défaite, Frédéric se rendait au camp, et sortait par la porte du Strahof. D'Anhalt, l'apercevant, courut au-devant de lui.

« Sire, lui dit-il, l'armée est battue, j'en ai rallié les débris. Mais ne vous montrez pas, rentrez dans la ville. »

Frédéric ne se fit pas prier, et retourna promptement au palais. Les troupes suivirent de près. Excepté la cavalerie qui marchait encore en ordre, tout le reste était dans la plus grande confusion : des soldats qui avaient perdu ou jeté leurs armes, les uns mornes et silencieux, les autres éclatant en imprécations contre leurs généraux et le roi; des blessés couverts de sang, se traînant avec peine, soutenus par leurs camarades, ou placés sur des voitures de bagage; les riches habitans, effrayés, fermant les portes, les contrevents de leurs maisons, se barricadant dans leurs palais; le peuple accourant au-devant des soldats, se mêlant avec eux, les interrogeant, et leur offrant des rafraîchissemens, des secours, des asiles. Tel était le spectacle déchirant que présentait cette retraite fatale. Blessé au bras gauche, pâle et défait, accompagné de six cavaliers friedlandais, Christophe, resté le dernier au combat, fermait la marche.

« Wenzel? demanda Hanusch au baron en venant à sa rencontre. »

— Mort, répondit Christophe, et sur le champ de bataille près du Stern.

— Vous l'avez laissé!

— Malgré moi; mais en bonne compagnie. Et montrant son escorte : « voilà tout ce qui reste des Friedlandais. Les autres dorment avec lui.

— Je vais m'en occuper; vous aurez de mes nouvelles.

Hanusch courut au palais Kolowrat, demanda à parler à Ohla, fut introduit devant elle, et la trouva en proie aux plus vives alarmes.

« Excellence, lui dit-il, voilà une lettre... »

— Il vit donc encore! s'écria Ohla, en reconnaissant l'écriture de Wenzel. Mon Dieu! je te rends grace. Elle l'ouvrit, et lut. « Ohla, quand tu recevras cette lettre, je ne serai plus....... » Elle ne put continuer; et, comme frappée de la foudre, « il est mort! » dit-elle.

— Hélas! oui, Excellence, reprit Hanusch. Son ami Christophe vient de m'apprendre ce malheur.

— Et son corps, qu'est-il devenu?

— Les Friedlandais n'ont pû l'emporter. Excepté six, tous se sont fait tuer pour lui. Il est resté sur le champ de bataille près du Stern.

— Et il n'aura pas un tombeau! Pas un ami ne recueillera sa dépouille mortelle!

— Excellence, je serai cet ami. Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Fou de Rodolphe, j'ai

servi fidèlement le père; j'étais dévoué au fils, il m'avait confié cette malheureuse lettre. Comment faire? Permettra-t-on à un pauvre diable comme moi... Conseillez-moi; commandez.

— Attendez, dit Ohla, après avoir un moment réfléchi. Et elle écrivit. « Tenez, reprit-elle, portez cette lettre au général Buquoy. Je lui demande, au au nom de mon père, la permission pour un ancien serviteur, de relever sur le champ de bataille le corps d'un parent. J'en suis sûre, il ne la refusera pas, je le prie même de vous donner une escorte. Quand vous aurez trouvé la dépouille de Wenzel, vous la ferez porter à Krakowetz, où l'ordre sera donné de la recevoir. Vous viendrez ensuite me rendre compte. Voila une bourse...

— Excellence! Pour qui me prenez-vous?

— Brave homme! un semblable service ne peut pas se payer. Cet argent est pour les mercenaires que vous pourrez employer. Allez, ne perdez pas un instant. Sauvez le corps de votre ami! Je prierai pour le repos de son ame.

Hanusch courut remplir sa mission; Ohla s'abandonna librement à sa douleur.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.



Frédéric était de retour dans son palais, et l'armée entrée au Petit-Côté. On avait fermé les portes de la ville. La cour était dans la plus profonde consternation. La reine et ses dames gémissaient et fondaient en larmes. Les courtisans avaient disparu, les chambellans faisaient leurs malles; la plupart des généraux étaient dans l'abattement, le roi ne savait où donner de la tête.

« Sire, lui dit Thurn, tout ce désespoir ne mène à rien. Laissons pleurer les femmes; mais que les hommes se montrent! Convoquez les généraux en conseil. »

— Je le veux bien, répondit le roi, je ne demande pas mieux.

Quand ils furent réunis, on se livra d'abord aux reproches, aux accusations, et à des tableaux décourageans des pertes éprouvées, des faibles ressources qui restaient, et des forces de l'ennemi.

« Dans un naufrage commun, dit Thurn à son tour, les récriminations sont inutiles. Plus que personne, j'aurais le droit d'en faire. Je ne me prévaudrai point de ce triste avantage. Nos malheurs n'ont pas besoin d'être exagérés, ils sont assez grands. Devant un ennemi puissant et victorieux, nous paraissons bien pauvres. Cependant, avec de les confiance et du courage, on se relève de ses revers, ou du moins on les honore. Les troupes que nous avons ramenées du champ de bataille, forment encore un bon noyau d'armée; on peut les renforcer avec des recrues du plat pays, et la population de Prague. Cette ville est en état de défense, et la saison trop avancée, pour que les alliés en entreprennent le siége. Ils ne sont plus aussi forts qu'à l'ouverture de la campagne. Ils ont payé cher leurs succès. Ils vont être assaillis par les maladies, la famine, la rigueur de la saison. Ce n'est pas tout. Il nous reste une autre armée. Tandis que les alliés ont fait leur pointe sur Prague, Mansfeld n'a pas perdu son temps. Outre sa grande place d'armes, Pilsen, il occupe Tabor, Wittingau,

les châteaux d'Orlik, de Klingenberg, et la forteresse d'Ellbogen; il n'a pas cessé de tenir la campagne. Vous le connaissez, quand l'empereur met la tête d'un général au prix de 70,000 thalers, et en promet 30,000 à celui qui le livrera vivant, on peut compter sur lui. Toute rivalité à part, à lui seul, Mansfeld est une armée. Ses succès passés en garantissent d'autres pour l'avenir. L'électeur de Saxe s'est emparé des Lusaces; mais la Silésie, la Moravie et Bethlen-Gabor, sont encore fidèles à leur alliance. Bethlen-Gabor, en commençant les hostilités, oblige l'empereur à porter des forces aux frontières de Hongrie. Notre position est donc loin d'être désespérée. Enfin, je répéterai maintenant, avec plus de raison peut-être, ce qu'on me disait lorsque dans le cours de la campagne je conseillais d'attaquer : Quand on n'est pas le plus fort, c'est beaucoup que de gagner du temps.

En applaudissant à la noble résolution de Thurn, plusieurs officiers bohêmes exprimèrent vivement leur indignation, de ce qu'on ne rougissait pas d'abandonner une cause qui était loin d'être perdue, et de livrer sans garanties à la discrétion de l'Autriche, une nation qui avait fait de si grands sacrifices.

Mais tous ces princes, ducs et nobles Allemands, qui étaient venus avec tant d'ardeur à la suite de Frédéric, pour occuper les premiers postes à la

cour et à l'armée, ne partageaient pas ce généreux dévouement. La perte de la bataille les avait couverts de honte et frappés de stupeur. D'Anhalt et Hohenlohe avaient eux-mêmes perdu l'espoir et le courage. Pour comble de malheur, le roi, en proie au plus déplorable abattement, et à la plus lâche frayeur, tremblait pour sa personne, craignait que les Bohêmes ne le livrassent à l'empereur pour acheter la paix, et ne voyait pour lui, de sûreté que dans la fuite.

Tandis que Thurn et ses camarades conjuraient Frédéric de ne rien précipiter et de rester au moins pour négocier, un officier apporta la nouvelle que les alliés étaient arrivés sous les murs de la ville. Une terreur panique s'empara du roi.

« L'ennemi, dit-il, peut entrer au Petit-Côté. Je ne dois pas exposer la reine et mes enfans. Nous allons passer dans la vieille ville. » Et s'adressant à d'Anhalt : « Prince, faites de suite les dispositions pour que l'armée m'y suive. » Il ordonna aux officiers de sa maison d'empaqueter la couronne de Bohême, les insignes royaux, ses bijoux et effets; sortit du palais et passa le pont. Un peu plus rassuré, mais craignant de manquer de temps pour arranger son départ, il envoya un parlementaire proposer au duc de Bavière un armistice de vingt-quatre heures. Maximilien répondit qu'il en accorderait un de huit heures, à condition que

Frédéric renoncerait à la couronne. Sa frayeur redoubla, il ne s'occupa plus que des moyens de se sauver. Informée de son projet, une députation de la bourgeoisie vint demander quel parti elle devait prendre à l'égard des alliés; il répondit qu'elle pourrait s'arranger comme elle le jugerait convenable. Les chefs bohêmes se réunirent, et, envoyant à tous les diables Frédéric et ses Allemands, voulaient défendre Prague et continuer la guerre. Mais ils renoncèrent à cette résolution désespérée d'après les conseils de Thurn. Ce général leur représenta que l'état des choses était bien changé par la fuite du roi et des chefs allemands, qui entraînerait la défection des troupes qu'ils avaient amenées, et qui achèverait le découragement des soldats et de la nation bohême dont la confiance était déjà si fortement ébranlée. « Mes amis, leur dit-il en les quittant, c'est un véritable sauve qui peut; que chacun prenne son parti. »

C'est ce qu'on fit. Toute la nuit on fut sur pied. Frédéric, Elisabeth étaient au désespoir. En vain, quelques serviteurs fidèles essayaient de les consoler.

« Je sais maintenant ce que je suis, répondit Frédéric. Il est des vertus que le malheur seul peut enseigner. Nous autres princes, l'adversité peut seule nous apprendre ce que nous sommes. »

Poursuivi par ses terreurs, le 9, dès la pointe

du jour, il prit la route de Silésie, abandonnant avec tant de précipitation son trône et la capitale, qu'il ne fut pas suivi par les voitures portant ses bagages, sur lesquelles étaient la couronne de Bohême, les insignes royaux, et ceux de l'ordre de la jarretière. Il était accompagné du prince d'Anhalt, de Hohenlohe, d'officiers allemands. Thurn avec une poignée de Bohêmes, qui partageaient le sort de leur général, les escortait avec l'intention de les quitter à Glatz, pour se rendre de là, à travers la Moravie, près de Bethlen-Gabor.

Jusqu'à ce moment, les habitans de Prague avaient montré par leur attitude, qu'ils n'étaient pas favorablement disposés pour l'étranger campé sous leurs murailles. Mornes et consternés, loin de former des vœux pour lui, ils l'auraient plutôt combattu, si le roi se dévouant pour eux, se fût mis à leur tête et leur eût donné l'exemple. Mais, indignement abandonnés à la fureur d'un ennemi victorieux, ils furent forcés de subir sa loi. A peine la nouvelle de la fuite du roi fut-elle parvenue au Petit-Côté, qu'une poignée de catholiques, anticipant sur la résolution du magistrat, envoyèrent féliciter Maximilien, lui déclarer qu'ils attendaient ses ordres et qu'ils y obéiraient avec joie. Le duc, en les remerciant de leur zèle empressé, leur répondit qu'il ne pouvait pas les regarder comme les organes des habitans. Quelques

membres des états s'étaient réunis dans la vieille ville. Ils expédièrent en leur nom, et en celui de la bourgeoisie, un parlementaire à Maximilien, pour obtenir un armistice de trois jours afin de traiter avec lui. Le duc le reçut en plein air en présence de ses généraux, déclara qu'il n'accorderait pas seulement un délai de trois heures, qu'il exigeait une soumission prompte et sans conditions. L'infanterie impériale et bavaroise était sous les murs de la ville, brûlant d'y entrer de vive force pour se livrer au pillage; les Wallons commençaient déjà à escalader les remparts. Maximilien et Buquoy firent avancer des troupes sûres pour rétablir l'ordre, et garder les portes; ils défendirent au soldat de quitter son drapeau et aux officiers de le souffrir sous peine de la potence. Rassurée par ces mesures, la bourgeoisie ouvrit les portes du Petit-Côté, Maximilien y entra le soir, fit sa prière dans l'église des capucins au Hradschin, et se logea au palais.

Une députation vint l'y trouver. Guillaume Popel Lobkowitz la présidait. Il remit au duc un écrit par lequel les états réclamaient le pardon et l'oubli du passé, protection contre les violences de la troupe, le libre usage du culte pour les utraquistes, et enfin la confirmation des priviléges du royaume.

« Messieurs, leur répondit Maximilien, pour ce

qui concerne la liberté du culte et les priviléges, je n'ai aucun pouvoir de l'empereur. Vous avez rejeté avec opiniâtreté la grace qu'il vous a offerte; vous avez forcé ce prince, votre roi, à vous réduire par les armes. Il ne peut être question de conditions, il ne vous reste qu'à vous rendre à discrétion et merci. Quant au pardon de la révolte et aux priviléges, adressez, si vous le jugez convenable, vos supplications à votre souverain. Tout ce que je puis vous promettre, c'est que les troupes respecteront les propriétés et les personnes.

On ne pouvait plus marchander, on subit la loi du vainqueur. Les soldats bohêmes, abandonnés par leurs chefs, occupaient toujours la vieille ville et la ville neuve, et ne voulaient pas en sortir sans avoir une garantie qu'on ne les inquiéterait pas en route, et qu'on ne les troublerait pas dans leurs foyers. Maximilien leur fit répondre que, d'après la rigueur des lois de la guerre, des rebelles, qui avaient osé combattre contre leur souverain légitime, avaient mérité un autre traitement; que cependant, il voulait bien leur accorder la liberté de retourner chez eux, pourvu qu'ils évacuassent sans retard une ville qui s'était déjà rendue à l'empereur. Satisfaits sur ce point, ils ne s'en contentèrent plus; et ils déclarèrent qu'ils ne sortiraient pas de Prague jusqu'à ce qu'on leur eût payé leur solde arriérée, ou permis de s'en pren-

dre aux biens de ceux qui les avaient recrutés; et ils firent leurs dispositions pour résister et se défendre. Leur résolution jeta l'épouvante dans la ville. Les bourgeois s'armèrent; Maximilien y envoya des officiers, pour obtenir, par des représentations et la menace, la retraite des soldats. On parvint enfin à les y décider, et à éviter une guerre civile de quelques heures, qui aurait pu opérer la ruine de la capitale.

Christophe se proposait de sortir en même temps qu'eux. Après le départ de la cour et des généraux, il était resté dans la vieille ville, non pour prendre part à la résistance des soldats, car il en avait assez de la guerre, mais pour se faire traiter de sa blessure, et surtout dans l'espoir que Hanusch viendrait l'informer de ce qu'il aurait fait pour Wenzel. En effet, l'ex-fou vint encore à temps, et après lui avoir rendu compte de sa démarche au palais Kolowrat, ajouta :

« Muni de la lettre d'Ohla, j'arrivai à la porte du Strahof tout juste au moment où entraient les derniers traînards, et où on allait la fermer. Je parvins non sans peine au quartier de Buquoy; il était malade. Je ne pus pas lui parler. On lui remit la lettre. Après avoir attendu quelque temps avec une grande impatience, un officier vint enfin me dire, qu'à la considération du baron Kolowrat, le général m'accordait la permission de chercher le

corps de son parent; l'officier me donna une escorte de quatre hommes. Comme il faisait nuit, le sergent qui la commandait prit une lanterne. Je lui graissai la patte, ainsi qu'à son détachement, avec promesse d'une bonne récompense. Nous nous mîmes en campagne. Il ne connaissait pas le terrain, c'est moi qui les conduisais. Quel infernal spectacle qu'un champ de bataille! A chaque instant nous heurtions le pied contre des cadavres, nous marchions dessus, ou dans le sang. Il y en avait qui remuaient encore, il me semblait qu'ils me prenaient aux jambes. De temps en temps, des blessés poussaient des cris de douleur et imploraient notre secours. Morts, ou encore vivans, tous étaient nus comme la main; on les avait dépouillés de la tête aux pieds. J'étais si touché, que les forces me manquaient, je me sentais défaillir. — Bah! bah, disait le sergent, si nous voulions les écouter, il n'y en aurait pas un de mort. Ils ne souffriront pas long-temps. Demain, dès la pointe du jour, on fera de grandes fosses et on les jettera tous dedans. — Je fis un effort pour recueillir mes forces et pousser jusqu'au Stern. J'aperçus enfin ses grands arbres, et je touchai sa longue muraille. Alors, je vainquis ma répugnance à regarder les corps, et j'apportai plus d'attention dans ma recherche. J'avais déjà parcouru un assez grand espace, et vu, à la lueur de notre lanterne, trop de

sanglans visages, sans avoir rien découvert, lorsque je rencontrai un tas de morts qui me semblait une montagne. J'éprouvai un violent frisson qui me parut un pressentiment. Mais comment débrouiller ce chaos de cadavres! Je n'en avais pas le courage. Mes compagnons ne s'en souciaient pas non plus. Je les suppliai, je leur glissai quelque argent dans la main, ils se mirent à l'ouvrage. Je tenais la lanterne, à mesure qu'ils découvraient un corps, je regardais le visage, je disais : Ce n'est pas lui. Ils en avaient déjà jeté neuf de côté, au moment où ils saisissaient le dixième, et où j'en approchais la lumière, d'une voix expirante, il prononça ces mots : « Que voulez-vous? Laissez-moi... mourir. » Je faillis tomber à la renverse, je rapprochai ma lanterne, je reconnus Wenzel. « C'est lui, c'est lui! m'écriai-je. » Malgré sa pâleur il n'était point défiguré, ses yeux étaient fermés. Wenzel, lui dis-je, en l'enveloppant de mon manteau, et en essayant de réchauffer ses membres froids comme la glace; c'est Hanusch, votre ami, votre serviteur. Il vient... Ohla l'envoie à votre secours. Ne me reconnaissez-vous pas? — Il entr'ouvrit les yeux, essaya de relever sa tête. — Hanusch... Ohla.... dit-il, la mort... — Il me serra la main, ferma les yeux, ce furent ses dernières paroles. Nous le transportâmes chez le concierge du Stern, et nous le déposâmes sur un lit. Il était sans mouve-

ment. J'envoyai chercher le chirurgien de Ruzyn. Tout secours était inutile. Notre ami avait cessé de vivre. Je me procurai un charriot, et nous le conduisîmes à Krakowetz. Je n'en suis revenu que ce matin, je suis allé de suite au palais Kolowrat, et j'ai fait mon rapport à Ohla. Je ne puis vous peindre sa douleur, ses larmes, son désespoir. — Une heure plus tòt, s'écria-t-elle, il était peut-être sauvé. — Lui ayant demandé la permission de me retirer pour aller vous instruire de ce que j'avais fait. — Allez, m'a-t-elle dit en reprenant ses sens. Assurez le baron que Wenzel ne restera point sans tombeau. Je lui en élèverai un, dans ce souterrain où nous fûmes engloutis ensemble pendant l'incendie, avec cette inscription : *A Wenzel, son libérateur, Ohla Kolowrat.* Je ferai une fondation pour le repos de son ame. En faveur de ce dernier office rendu à celui qui nous fut si cher à tous, priez le baron de m'obtenir le pardon de sa mère.

Pendant ce récit, Christophe était resté les yeux baissés, et sans montrer la moindre émotion. Tout à coup, il les leva.

— Pauvre Wenzel, dit-il, tu es bien heureux. J'envie ton sort. Tu n'as pas vu toutes les lâchetés dont j'ai été témoin depuis trois jours. Tu ne verras pas nos malheurs, notre ruine, notre honte. Grace à une femme généreuse, tu trouves un tombeau en Bohême. Nous, que la mort a épargnés, quel

sort nous attend? Ici l'échafaud, ou la fuite, la proscription, une vie misérable sur la terre étrangère. Hanusch, le plus digne, le meilleur des hommes, je n'oublierai jamais le pieux service que vous avez rendu à la dépouille de notre ami. Sans vous, elle serait devenue la proie des loups, des corbeaux, on l'aurait traînée à l'échafaud, ou peut-être, pire encore, confondue avec celles de ses soldats. A présent, mon cœur est plus tranquille. Je pars un peu consolé. Adieu. Adieu Prague, je ne te reverrai plus. Adieu beaux jours de ma jeunesse, plaisirs, folies. Vous me blâmiez, moralistes atrabilaires. Je me réjouis de m'être moqué de vos sermons. J'ai mené joyeuse vie; quoiqu'il m'arrive, que m'importe? Je ne laisse après moi ni femme, ni enfans.

Christophe monta à cheval, piqua des deux, et prit la route de Friedland.

« Quel singulier caractère! se dit Hanusch, toujours le même jusqu'au dernier instant. Quelle légèreté! quelle insouciance! quel orgueil! quelle vanité! Pauvres paysans, faites-vous donc tuer pour vos seigneurs! Ah! Wenzel, ce n'est pas toi qui aurais rougi d'être confondu avec tes braves soldats, avec ces vilains qui ont voulu mourir pour toi!

Le duc de Bavière prit possession des trois villes de Prague au nom de l'empereur. Les bourgeois firent leur soumission, et renoncèrent à tous les

engagemens qu'ils avaient pu contracter contre leur souverain légitime. Tous les barons et les chevaliers qui se trouvaient à Prague, se présentèrent devant Maximilien. Les larmes aux yeux, Popel Lobkowitz porta encore la parole. Son discours contenait un aveu repentant, de leur révolte contre l'empereur leur seigneur et maître, et des supplications au duc, d'implorer leur grace. Ils lui livrèrent les originaux des traités d'alliance conclus avec les Lusaces, la Moravie, la Silésie, et Bethlen-Gabor. A l'exemple de Prague et des états, plusieurs villes voisines envoyèrent leur soumission.

David Bunzl vint aussi, non pour faire la sienne, car il n'avait jamais eu d'autre parti que celui de l'argent, mais pour présenter ses hommages au duc, et offrir ses services aux vainqueurs.

« David, je te remercie, lui répondit Maximilien. Je suis déjà dans les griffes de ton frère Abraham. Du reste, je ne lui en veux pas, il ne me traite pas plus durement que le prince-évêque d'Augsbourg. Je ne doute pas que l'empereur ne te récompense de ta fidélité. Je sais que tu as refusé de l'argent au singe de roi. »

— Altesse, il m'offrait pourtant de me faire baron. Mais il m'aurait créé prince, que je ne lui aurais pas donné un kreutzer. Je me serais plutôt laissé tuer que de trahir mon roi légitime.

— Heureusement, tu n'as pas été mis à une aussi rude épreuve, dit le duc en souriant et en lui faisant signe de se retirer.

Bunzl baisa le bout du manteau de Maximilien.

Le duc fit chanter un *Te Deum* au milieu de l'armée alliée. Ne jugeant plus sa présence nécessaire en Bohême, il confia le gouvernement du royaume au prince Charles Lichtenstein, nommé d'avance par l'empereur; il laissa à Prague six mille fantassins, et quinze cents cavaliers sous les ordres de son lieutenant-général Tilly, indépendamment de l'armée impériale commandée par Buquoy, et il retourna triomphant dans ses états.

A la suite de l'étranger, on vit bientôt reparaître, en vainqueurs, le petit nombre de nobles bohêmes qui avaient quitté leur patrie pour se ranger du parti de Ferdinand, les gouverneurs jetés par les fenêtres du palais, Martinitz, Slawata, et les jésuites que les états avaient bannis du royaume. Cette poignée d'émigrés et de moines provoqua en vain le peuple à manifester de la joie pour célébrer leur retour; il était impassible; les nobles catholiques, en général, quoique satisfaits du triomphe de leur religion, ne pouvaient s'empêcher de déplorer les calamités qui désolaient le royaume et qui les menaçaient encore. Bohêmes et Slaves, ils étaient humiliés par la présence de ce ramassis de troupes étrangères où se trouvaient

des Allemands, des Italiens, des Espagnols, des Wallons, des Cosaques, des Croates. Quoique les alliés n'eussent dans le premier moment porté aucune atteinte aux personnes et aux propriétés, on s'attendait à voir souffler de Vienne le vent de la réaction. Dans la carrière des persécutions, depuis long-temps Ferdinand avait fait ses preuves; on n'avait pas oublié ses vœux et ses sermens; faux, hypocrite, menaçant, lorsque la couronne chancelait sur sa tête, que n'oserait-il pas maintenant qu'elle y avait été fixée par la victoire? Comment compter sur la clémence d'un prince fanatique, qui croyait plaire à Dieu en exterminant les hérétiques, et dont le cœur et l'esprit étaient entièrement gouvernés par un confesseur jésuite, Lamormain! Le parti utraquiste était frappé de terreur. Tous les personnages civils ou militaires qui avaient à redouter les vengeances de l'Autriche étaient en fuite ou cachés. Ils appartenaient aux premières familles de la Bohême. Dans le parti vainqueur, il y avait toujours pour eux quelque sympathie; alors que l'adversité les frappait, ils inspiraient de la pitié à ceux qui avaient improuvé ou combattu leurs projets politiques.

Lorsqu'il se rendait à Friedland, Christophe, malgré son insouciance et la légèreté de son caractère, fit quelques réflexions sérieuses sur le présent et sur son avenir, mais sans pouvoir fixer ses idées

ni arrêter un plan de conduite. Il ne voyait pas approcher, sans éprouver quelque embarras, le moment où il allait paraître devant sa mère. Il ne fut pas peu surpris en la retrouvant grave et calme, comme il convient à une ame forte, qui, sans être insensible au malheur, le supporte avec courage. Elle lui épargna même la tâche, pénible pour lui, de raconter les derniers événemens.. Déjà, elle en avait été informée par André Schlick son frère, et par le docteur Jessenius qui avaient quitté Prague avant Christophe et l'avaient précédé au château. D'autres fugitifs étaient aussi venus y chercher un asile. Le docteur Stransky, excepté quelques voyages dans la capitale, y avait tenu fidèle compagnie à Catherine, depuis l'ouverture de la campagne désastreuse qui avait décidé du sort de la nation bohême et creusé son tombeau. La comtesse savait même que Wenzel avait succombé sur le champ de bataille ; mais elle ignorait les circonstances de sa mort et ce qu'il était devenu. Christophe lui en fit le récit, et lui remit l'anneau dont l'avait chargé Wenzel. Tandis qu'il parlait, Catherine parut par intervalles éprouver quelque émotion, mais son calme ne l'abandonna point, elle ne versa pas une seule larme. Après le récit de Christophe elle garda quelque temps le silence.

« Sa mort, dit-elle ensuite, est l'événement le

plus heureux pour son honneur et sa gloire. Il pouvait être fait prisonnier, et l'échafaud eût terminé sa vie. Il honore les grands caractères, il flétrit le commun des hommes. En vérité, Wenzel ne l'avait pas mérité. Il fut ma plus grande erreur; je l'ai chèrement payée. A sa place, j'aurais régné, ou du moins j'aurais péri sur le trône. Cette couronne qu'il se proposait de briser, il n'a pas même eu le courage de la saisir, et de la mettre un instant sur sa tête. Ame vulgaire, née pour la vie domestique et les vertus privées! Il ne démentait pas son origine. Dans ce mélange de sang autrichien et slave qui coulait dans ses veines, le sang autrichien dominait. Que n'en eût-il du moins les vices! Que n'eût-il l'avidité du pouvoir, la soif de régner! Insensé qui, dans ses velléités factices, conspirait l'affranchissement d'un peuple fait pour servir, et la ruine de la noblesse! Ohla me demande un pardon. Mon cœur est sans regrets, et ne ressent point d'offense. Je lui laisse volontiers mort, celui que je ne lui enviais plus vivant. S'il avait été digne de moi, j'aurais poignardé l'indigne objet de sa flamme criminelle. Je n'estimais plus assez le fils de Rodolphe pour l'honorer de ma jalousie. Que ne périt-il avec Ohla dans les flammes de Krakowetz! Que n'accepta-t-il son cœur et sa main! Ils étaient faits l'un pour l'autre, pour vivre et mourir ensemble. Que ne puis-je

étouffer entièrement le souvenir de mes faiblesses! Hommes! O race lâche et perfide! Dès que j'appris à te connaître, mon instinct ne me trompa point...

Catherine s'arrêta, plongée dans la réflexion. Christophe, qui avait craint d'affliger le cœur de sa mère, était interdit de son insensibilité.

« Mon fils, reprit-elle, laissons-là le passé et pensons à l'avenir. Quel est votre dessein? Y avez-vous réfléchi? »

— Sans doute. Il me semble que pour le moment il faut rester ici tranquille et attendre les événemens.

— Oui, pour que Ferdinand nous surprenne et nous livre au bourreau.

— On n'a encore inquiété personne.

— Le tigre feint de sommeiller pour allécher sa proie; s'il le faut, il la caressera pour l'égorger plus sûrement. Compter sur la clémence de Ferdinand, c'est se livrer à la mort. Je ne la crains pas. C'est bien assez de succomber avec la Bohême sans livrer nos têtes à l'échafaud. Maximilien n'a rien promis. Élève de l'école d'Ingolstadt, camarade de Ferdinand, ambitieux, bigot, il avait le secret de la cour de Vienne. Sa réserve en dit assez. Et les hommes qu'il a laissés à Prague? Tilly, Lichtenstein, c'est la vengeance; Martinitz, Slawata, Waldstein, les bourreaux. Mon parti est pris; je quitte le royaume.

— Nous abandonnerions nos biens, nos seigneuries?...

— Le sol est miné, nous sommes sur un volcan; n'attendons pas l'explosion; elle n'engloutira pas nos châteaux.

— Où aller? du moins ne nous éloignons pas trop; la Saxe, la Silésie....

— Chez Georges-Jean? Le traître! C'est comme en Autriche. La Silésie va se soumettre... La Pologne seule nous offre un sûr asile. Mon fils, préparez-vous; ramassons nos effets les plus précieux. Tenez-vous prêt à partir.

Cette résolution consterna les réfugiés de Friedland. Plusieurs la combattirent; ils se fondaient sur les assurances tranquillisantes que leur transmettaient leurs amis restés à Prague, et sur ce que plusieurs d'entre eux n'avaient point exercé d'emplois publics.

« Gardez-vous de cette sécurité, leur dit Catherine, elle vous sera funeste; éloignez-vous au moins pour quelques mois; laissez passer l'orage; je vous le prédis, il sera terrible et sanglant. Vous, Stransky, on vous fera un crime de votre attachement à ma famille. Vous, Jessenius, on ne vous pardonnera pas votre mission en Hongrie, ni l'usage que vous avez fait de vos talens et de votre éloquence; on vous arrachera la langue. N'oubliez pas la prédiction écrite, à Vienne, sur les murs de votre ca-

chot. Vous n'êtes pas des hommes obscurs. D'ailleurs, quand le requin ne trouve pas assez de gros poissons pour se rassasier, il avale le fretin. »

L'amour de la patrie et la crainte des rigueurs de l'exil l'emportèrent sur les conseils de Catherine. Les patriotes utraquistes, ou frères bohêmes, préférèrent rester dans le pays, et, par précaution, s'y cacher, jusqu'à ce que les nuages qui couvraient l'horizon se fussent éclaircis. Se flattant de la protection de l'électeur de Saxe, André Schlick partit pour Dresde, malgré les supplications de sa sœur.

Quand vint le jour fixé par Catherine pour son départ, jusque-là inébranlable, elle sentit faiblir son courage. Ah ! qu'il en coûte, se dit-elle, de rompre les liens qui nous attachent au sol qui nous vit naître ! Non, mourir ne peut être plus douloureux. Mais une mort ignominieuse !.... Plutôt l'enfer de l'exil !

Elle se rendit avec Christophe dans l'église de Friedland. Là, devant le mausolée de Melchior de Raedern : « Mon fils, dit-elle, tu vois ces tables de marbre et nos épitaphes, dont la date n'est pas remplie. Pour la mienne, elle ne le sera jamais. Ainsi se réalisent mes pressentimens et la sinistre prédiction de Slawata : je mourrai loin de ce tombeau....

— Ma mère, des jours plus prospères....

— S'ils doivent luire sur la Bohême, je ne les

verrai point. Toi, peut-être... Christophe, si jamais tu reviens à Friedland, si tu y rentres en maître, jure-moi d'y rapporter ma cendre.

— O ma mère! je le jure sur celle de mon père!

— Promets-moi encore de ne point changer de religion, de rester fidèle à la cause que tu as défendue.

— Je vous le promets.

— Je suis satisfaite; partons!

Les bagages avaient défilé. Catherine se jeta dans une chaise. Christophe monta à cheval; ils passèrent au milieu des habitans, tristes et consternés, comme s'ils avaient assisté à l'enterrement de leurs seigneurs.

Rétabli de ses blessures, Buquoy quitta la Bohême avec l'armée impériale pour aller soumettre la Moravie et la Silésie. Tilly demeura avec ses Bavarois dans la capitale. La défaite de l'armée bohême loin de décourager Mansfeld, avait redoublé son audace. Avec une incroyable activité, il s'était emparé des villes de Plan, Tepel, Schlaggenwerth, Joachimsthal, laissant des garnisons dans les places susceptibles de défense. Son armée se renforçait des soldats bohêmes qui accouraient sous ses drapeaux. Il l'entretenait par le pillage, et surtout aux dépens des seigneurs fidèles à Ferdinand ou qui lui avaient fait leur soumission. Il poussa ses excursions dans les cercles de Saaz, de Rakonitz.

Nayant pas de forces suffisantes pour marcher contre un ennemi aussi redoutable, Tilly eut des inquiétudes pour Prague, et demanda des renforts en Bavière et en Saxe. Maximilien lui en envoya. Les Saxons s'emparèrent d'Eger. Mansfeld se retira, et alla ensuite, de sa personne, dans le Haut-Palatinat recruter les troupes licenciées par l'Union. Tilly assiégea Pilsen. On fit un pont d'or aux officiers de Mansfeld qui y commandaient; ils vendirent lâchement la place. Cet exemple eut une influence funeste sur la défense des autres; elles furent attaquées, et plusieurs se rendirent.

Alors Ferdinand alla en procession de l'église des Augustins de Vienne, à la cathédrale de Saint-Etienne, pour rendre grace a Dieu du triomphe de ses armes. L'inévitable cardinal Dietrichstein se trouva encore là pour faire un superbe sermon. Sur son trône, en habits impériaux, l'épée nue à la main, Ferdinand fit lire un décret qui, au mépris de la constitution de l'empire, mettait hors la loi l'électeur Frédéric.

Ayant reçu une dépêche de Vienne, Lichtenstein eut un entretien avec Tilly.

« Général, lui dit-il, la dissimulation de l'empereur, sans avoir entièrement atteint son but, a réussi en partie. Il désirait bien avoir Thurn, Raupowa, Catherine Schlick, son fils et plusieurs autres des principaux rebelles. Ils étaient trop

fins pour se laisser prendre au piége. De ceux qui sont encore à l'étranger, André Schlick est le seul qui ne peut échapper. Il est probablement arrêté dans ce moment, l'électeur de Saxe a promis de le livrer...

— Tant pis pour l'électeur, interrompit Tilly. Il ne fait pas là une belle action.

— Confians dans l'inaction de l'autorité, et dans des assurances adroitement répandues, les rebelles ont pris de la sécurité. Il en est revenu de l'étranger; ceux qui s'étaient cachés dans l'intérieur ont reparu au grand jour. En voilà un état, avec l'indication de leur domicile ou de leur résidence.

— Il y a là, dit Tilly, en parcourant la liste, de quoi faire un joli coup de filet.

— Sans doute, et en différant, il y aurait plus à perdre qu'à gagner. C'est l'avis de l'empereur, et il m'ordonne de faire arrêter les rebelles, de me concerter avec vous, afin d'en faire promptement un exemple. Cette opération doit avoir lieu tout d'un coup, dans une même nuit. J'ai dressé mon plan. Il n'en échappera pas un. Il suffit que vous mettiez des troupes à ma disposition, pour prêter main forte à mes agens.

— Prince, répondit Tilly, je pense aussi, que pour punir une révolte aussi criminelle, un exemple est nécessaire. Je regrette seulement qu'on ne l'ait pas fait dans le premier moment; qu'on n'ait

pas pris les rebelles en flagrant délit. Alors, tout était permis. Je n'aurais rien dit, si on avait coupé le cou à Lobkowitz, et aux nobles utraquistes qui l'accompagnèrent devant Maximilien. C'était justice. Tantpis pour eux, pourquoi y venaient-ils? Mais, pendant trois mois, on n'a frappé, ni menacé personne; on a, au contraire, employé tous les moyens pour inspirer de la confiance; les gens sont restés, ou sont revenus, et maintenant, on veut les arrêter! C'est un vrai guet-à-pens. Moi, militaire, je répugne à y prêter les mains.

— Je ne conçois pas vos scrupules. Qu'importe la forme, pourvu que justice se fasse? Tous ceux que vous connaissez sur ma liste, sont certainement coupables. Leur impunité serait un scandale. La religion et la royauté outragées exigent leur punition et crient vengeance. Du reste, l'empereur l'ordonne. Moi, j'obéis en fidèle sujet, et vous, général allié, vous ne faites, dans tout cela, que donner force à l'ordre impérial.

— Je sens bien que je ne puis pas m'en dispenser. Mais j'aimerais mieux que ce fût un autre que moi. Quoique vous en disiez, c'est une vilaine affaire. Le métier d'un général est de battre son ennemi, et non de fournir de la besogne au bourreau. Je vais donner l'ordre à mon premier adjudant de tout arranger avec vous, et, comme Pilate, je m'en lave les mains.

Lichtenstein prit si bien ses mesures que, dans la nuit du 20 février, cinquante individus furent arrêtés à Prague, jetés dans les prisons, et tenus au secret; les nobles à la Tour Blanche, dans le palais du roi, les autres dans les cachots de l'hôtel-de-ville. La nouvelle s'en répandit dès que le jour parut, et jeta dans toutes les ames la consternation et l'épouvante. Les utraquistes les plus obscurs, alarmés pour leur sûreté, n'osaient sortir de leurs maisons, et tremblaient d'y rester. Les femmes et les enfans des détenus, assiégeaient en pleurant le palais de Tilly et celui de Lichtenstein. Le général se déchargeait de tout sur le prince; celui-ci, sur les ordres de l'empereur, et se débarrassait des réclamations, en assurant que les détenus auraient tous les moyens de se défendre devant la justice.

Tout espoir s'évanouit dès que le tribunal et les juges furent connus. C'était une commission spéciale, composée d'Adam Waldstein, Frédéric Talmberg, Christophe Wratislaw, de plusieurs membres du conseil aulique, du gouvernement de la Basse-Autriche, de la cour des appels de Bohême, tous catholiques des plus zélés. Les Autrichiens y étaient en majorité. La commission était présidée par Charles Lichtenstein. Elle entra de suite en fonctions.

Quelques jours après, elle publia une somma-

tion à une quantité de fugitifs de se représenter, tels que Thurn, Raupowa, les Schlicks, Christophe de Raedern, Catherine sa mère, Ladislaw Kinsky, Bohuchwal Berka. A défaut de comparution, ils furent déclarés avoir encouru la perte de leur vie, de leurs honneurs et de leurs biens. La commission procéda contre des individus déjà décédés, parmi lesquels on remarquait Pierre Stamberg, le général Fels, morts sur le champ de bataille en Autriche, le prince Wenzel tué à la bataille de la montagne Blanche. Par un jugement, elle livra leur mémoire à l'infamie, et confisqua leurs biens.

Une rigueur qui ne faisait pas grace aux morts était d'un mauvais augure pour les vivans: livré par l'électeur de Saxe, André Schlick vint augmenter le nombre des accusés.

« Arrêté ou condamné, c'était la même chose, dit Fruhwein de Podoli, lorsqu'on le renferma dans la Tour Blanche. Quand Ferdinand me pardonnerait, les jésuites ne me feraient pas grace. J'ai rédigé le décret de leur bannissement. » Une nuit il se jeta par la fenêtre, et le lendemain matin on le trouva mort dans le fossé. La commission le condamna. Son corps fut porté sur la montagne blanche. On lui coupa la tête et la main droite. Le tronc fut écartelé. Les quatre quartiers furent exposés, un sur le lieu même, les autres, à trois

des portes de Prague, la main et la tête sur le Rossmarkt. Cette exécution fut faite exprès le 19 juin, jour où avait expiré, l'année précédente, le terme fatal accordé aux jésuites pour évacuer le royaume. Ils ne manquèrent pas de répondre que le doigt de Dieu se manifestait dans cette coïncidence.

La vengeance atroce, exercée sur un cadavre, annonçait clairement le traitement qui était réservé aux détenus. La commission procédait en secret contre eux. Elle rendit son arrêt et le soumit à l'empereur. Il l'approuva.

Les habitans de Prague attendaient dans les plus vives angoisses le dénouement de cette tragédie dont le premier acte leur avait fait horreur. Le 17 juin 1621, sept escadrons de cavaliers saxons entrèrent dans la ville pour renforcer la garnison et contenir le peuple. Le 18, on construisit dans la vieille ville un échafaud haut de six pieds, ayant vingt-deux pieds en carré, entouré d'une balustrade, auquel on communiquait de la maison commune. Le 19, on alla, avec de fortes escortes, extraire les détenus de leurs prisons, et on les conduisit, dans des voitures fermées, au palais du roi où siégeait la commission. Ils comparurent un à un devant elle pour apprendre à la fois le crime dont ils étaient accusés et leur condamnation. Ils furent tous reconduits à la maison commune de la vieille ville

pour y attendre le moment de leur exécution. Les femmes et les enfans des condamnés, allèrent se jeter aux pieds du prince Lichtenstein pour implorer sa commisération. Il leur répondit que tout ce qu'il pouvait prendre sur lui, c'était la permission de voir leurs parens, et de leur faire leurs adieux. Une troupe de jésuites et de capucins obséda en vain les condamnés pour les convertir. Ils demandèrent l'assistance des ministres de leur religion. Lichtenstein la refusa aux frères bohêmes, ne l'accorda qu'aux utraquistes, et encore comme une grace, à la sollicitation de la dame Pruskowski, parente du vieux Kaplirz de Sulewicz.

Le 20 au soir, l'échafaud fut tendu de noir. Quelle nuit horrible pour les condamnés, leurs parens, leurs amis, pour toute la population de la capitale !

Le 21, à cinq heures du matin, six coups de canon, tirés du palais du roi, donnèrent aux condamnés le signal de leur mort, et portèrent dans les cœurs des habitans l'épouvante et l'indignation. Le ciel était couvert, une pluie douce tomba, un arc-en-ciel parut, et le soleil se montra dans tout son éclat. « Dieu est favorable, et ne veut pas qu'ils périssent, » disait-on parmi le peuple qui se répandait dans les rues et présentait un aspect menaçant. Mais toutes les précautions avaient été prises pour prévenir ou étouffer le moindre

mouvement. Les portes de la ville n'avaient point été ouvertes ; la garnison avait pris les armes, les troupes, réparties dans les divers quartiers, occupaient en force la place de l'hôtel-de-ville et toutes ses avenues. Des patrouilles parcouraient les rues et empêchaient les rassemblemens. On ne laissa pénétrer qu'une poignée de peuple, sur le théâtre de la sanglante catastrophe qui se préparait. Elle ne devait pour ainsi dire avoir de témoins que des soldats étrangers, les juges et les bourreaux. Le prince Lichtenstein et les membres de la commission, parurent et prirent séance sur la terrasse de l'hôtel-de-ville, au pied de laquelle était dressé l'échafaud. Un roulement général des tambours annonça qu'on allait commencer la boucherie, et fut suivi d'un morne silence. Les condamnés furent amenés par une porte particulière et l'un après l'autre.

André Schlick eut le triste honneur d'ouvrir la marche, accompagné d'un ministre évangélique. Le provincial des jésuites, Argentus, s'approcha encore. *Jam me facias missum* (enfin, laissez-moi en paix), lui dit André en le repoussant. Les mains jointes et tournées vers un crucifix planté sur l'échafaud, il pria quelques instans avec ferveur, se déshabilla lui-même et tendit avec intrépidité sa tête; elle tomba sous le glaive du bourreau, qui lui coupa aussi la main droite; quatre hommes ha-

billés de noir et masqués, emportèrent son corps.

Alors parut Budowa, le foudre d'éloquence, seul, parce qu'il était frère bohême. La tête haute, le front superbe, il mesura des yeux les juges et l'échafaud, et ouvrait la bouche pour parler, un roulement de tambours couvrit sa voix. « Ils n'étoufferont pas chez vous, dit-il à la commission, la voix du remords, ni celle de la postérité, » et s'adressant au bourreau : « Fais ton office. » Sa tête roula et semblait parler encore.

Harrent de Polzicz lui succéda appuyé sur Rozacius. « Adieu, dit-il au ministre ; recommandez à ma femme et à mes trois fils de persévérer dans leur religion, de ne pas surtout confier leur éducation aux jésuites ; de traiter avec douceur les paysans et de diminuer leurs corvées ; et se tournant fièrement vers le bourreau : « Tiens, ajouta-t-il, voilà ma tête qu'ont épargnée les Turcs et les Arabes. » Le bourreau la fit sauter.

Le vieux Kaplirz de Sulewicz s'avançait avec peine sous le poids de ses quatre-vingt-six ans. Il était paré comme pour une fête, et portait un pourpoint blanc avec un manteau de velours. « Soutenez-moi, dit-il à Rozacius, afin que je ne me casse pas le cou en tombant, car nos ennemis ne manqueraient pas d'imputer à mon désespoir ce qui ne serait qu'un accident. » Il se mit à genoux et pria le bourreau de ne pas l'y laisser long-

temps, de peur que dans cette position fatigante il n'éprouvât une faiblesse. Un signe de Lichtenstein avait suspendu le coup fatal. On lui renouvela l'offre de sa grace, s'il voulait la demander. «Non, dit-il, je m'avouerais coupable; d'ailleurs, à mon âge, quel charme pourrait avoir pour moi un reste de vie passé dans les fers! Bourreau, dépêche-toi! Frappe!» Le glaive était suspendu; à un signe de Lichtenstein, il tomba sur la tête du vieillard. Il avait vécu.

Dworzeczki d'Ollbramowitz vint ensuite. « Dites, s'écria-t-il en bravant les juges, dites à votre empereur que je suis mort devant son inique tribunal, mais qu'il lui faudra un jour comparaître à son tour devant un tribunal juste et terrible.... » Le roulement des tambours n'empêcha pas le son de ses paroles de parvenir aux oreilles de la commission; plusieurs de ses membres en parurent troublés; Lichtenstein pâlit. En se déshabillant, d'Ollbramowitz ôta la médaille du couronnement de Frédéric, suspendue à son cou, la remit au ministre qui l'accompagnait, et le pria de la présenter au roi, s'il remontait sur le trône, et de lui dire que, pour l'amour de lui, il l'avait portée jusqu'à sa mort; ce furent ses dernières paroles.

Bohuslaws Michalowicz arriva, montrant une vive impatience de ce qu'on l'avait fait attendre si long-temps. « C'est la volonté de Dieu, dit-il, que

je verse mon sang pour la liberté; j'en suis tellement convaincu, que si l'on m'offrait de me rétablir dans mes honneurs et mes dignités, je les refuserais; je leur préfère cette mort ignominieuse.» Il fut décapité et eut la main coupée.

Ce fut le tour de Jean Jessenius, par sa science et son éloquence l'émule de Budowa, le médecin chéri de Rodolphe, la lumière des frères bohêmes, l'idole des élèves de l'université, vénéré pour ses vertus dans tous les partis, dans tous les rangs. Son attitude était naturelle et modeste. Il marchait à la mort comme s'il fût allé professer au Carolin, ou visiter ses malades à l'hôpital. Au moment où il venait de dépouiller ses vêtemens, et où il offrait sa tête, trois bourreaux le saisirent. — Pourquoi cette violence, demanda-t-il. — C'était pour lui couper la langue. — C'est juste, ajouta-t-il, je dois être puni par où j'ai péché. La voilà! — Le bourreau la saisit et la coupa. Jessenius, impassible, tendit le cou; le bourreau fit voler sa tête.

Ensuite, vinrent successivement Frédéric de Bile, Otto de Los, Denis Czernin de Chudenicz, Leander Rippel, Georges Hauenschild, Valentin Kochan de Prachow, Tobie Steffok, Christophe Kober, Jean Schultis, Maximilien Hofstialek, Wenzel Mastierowsky, Henri Kozel, André Kocsaur, Georges Rzepiczky, Michel Witmann, Simon

Wokacz. Ils moururent tous avec la même intrépidité et sans repentir.

Jean Ottersdorf parut le dernier; à genoux dans le sang dont l'échafaud était dégoûtant et couvert, et sous le glaive du bourreau, il attendait la mort. Il reçut sa grace, et, sans le savoir, il racheta sa vie par cette cruelle épreuve, rafinement de barbarie inventé par ses juges.

Jean Kutnauer, Simon Sussiezky, et Mathanael Wodniansky furent pendus, les deux premiers à des soliveaux saillans aux fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, le troisième à une haute potence plantée sur la place.

Nicolas Diwiss fut, pendant une heure, cloué par la langue à la potence.

Le peuple, dont la présence des troupes n'avait pu entièrement comprimer les gémissemens et les murmures pendant cette longue exécution, fit éclater son indignation en voyant ce trait inouï de cruauté. La commission leva la séance. Il fit irruption vers l'échafaud pour tremper des mouchoirs dans le sang des suppliciés, et recueillir quelques lambeaux de leurs vêtemens. Le prince de Saxe-Lauenbourg, à la tête de sa cavalerie, tomba dessus et le dispersa.

Les têtes de Schlick, Budowa, Michalowitz, Kaplirz, Los, Dworzeczky, Bile, Hauenschild, Kochan, Steffek, Kober et Jessenius furent attachées

à la tour du pont, six du côté de la vieille ville, six du côté de la rivière. Celle de Schultis fut envoyée à Kuttenberg, et celle de Hofstialek à Saaz, pour y demeurer exposées. Le corps de Jessenius, coupé en quatre, fut accroché à des poteaux, et sa langue clouée à un gibet.

Guillaume Popel Lobkowitz, Paul Rziczan, Jean Ostrowicz, Félix Wenzel Pietipezky, Mathieu Borbonius, Elie Rozin, Luc Karban, Wolfgang Hozlauer, Melchior Teiprecht, Georges Zawieta et Paul Prczka furent condamnés à une prison perpétuelle.

Wenzel Boziczky, Joseph Kubin et Jean Sswehla furent fouettés de verges et bannis.

Vingt-six absens et dix morts furent pendus en effigie.

Ainsi périrent dans les supplices, ou furent frappés par la proscription les utraquistes les plus distingués dans la noblesse et la bourgeoisie, les plus recommandables dans toutes les carrières par leur science et leurs talens, les Bohêmes les plus zélés pour les libertés et l'indépendance de leur patrie. Leurs biens furent distribués entre les principaux adhérens de l'Autriche. Albrecht Waldstein eut la dépouille des Raedern, les seigneuries de Reichenberg et de Friedland. Mais, pour Ferdinand, ce n'était pas assez de ce sanglant holocauste. Catholique et jésuite, il avait juré aux pieds du pape l'extirpation de l'hérésie; prince de la mai-

son d'Autriche, il avait résolu d'effacer la Bohême du rang des nations. Il se mit donc à l'œuvre pour atteindre ce double but. Il commença par expulser les ministres des cultes réformés, et ordonna à ceux des habitans qui, après le délai de six mois, ne rentreraient pas dans le giron de l'église romaine, de sortir du royaume et de vendre leurs biens à des catholiques. Plus de trente mille familles aimèrent mieux s'exiler de leur patrie que d'abjurer leur religion. Quand aux priviléges et aux libertés bohêmes, Ferdinand se dispensa de les reconnaître et les foula aux pieds. Il conserva seulement un simulacre d'états, dans lesquels il introduisit un ordre du clergé. Cette révolution, qui fit une large plaie à la Bohême et finit par lui porter un coup mortel, fut l'ouvrage de plusieurs années et ne se consomma point sans de vives résistances et de grands malheurs. Le fanatisme et l'ambition de Ferdinand allumèrent la guerre de trente ans qui ravagea l'Allemagne, ébranla l'Europe, et se termina par le traité de Westphalie. Il assura l'existence des états réformés et laissa la Bohême ce que l'avait faite la bataille de la montagne Blanche, une véritable province, exploitée à discrétion par l'Autriche, un royaume nominal, dont le roi résidait à Vienne.

FIN.